N° 384 — Tome CIII 16 Juin 1913

MERCVRE

DE

FRANCE

Vingt-quatrième Année

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois



HENRI ALBERT, EDMOND BARTHÈLEMY,
MAURICE BOISSARD, JACQUES BRIEU, GEORGES EEKHOUD, JACQUES DAURELLE,
HENRY-D. DAVRAY, GEORGES DUHAMEL, JEAN DE GOURMONT,
CHARLES-HENRY HIRSCH, GUSTAVE KAHN, ANNE-MARIE et CHARLES LALO,
GEORGES LEBAS, PHILÉAS LEBESGUE, LUCIEN LELUC,
JEAN MARNOLD, HENRI MAZEL, CHARLES MERKI, GABRIEL MOUREY,
MICHEL MUTERMILCH, RACHILDE,
ROBERT RICHARD, E. SÉMÉNOFF, CARL SIGER,
ROBERT DE TRAZ, A. VAN GENNEP.

PRIX DU NUMÉRO

France : 1 fr. 25 *net.* | **Étranger : 1 fr. 50.**

DIRECTEUR

ALFRED VALLETTE

PARIS

MERCVRE DE FRANCE

XXVI, RVE DE CONDÉ, XXVI

MCMXIII

SOMMAIRE

Nº 384. — 16 JUIN 1913

REVUE DE LA QUINZAINE

LES MANUSCRITS NE SONT PAS RETOURNÉS

Les auteurs non avisés dans le délai de DEUX MOIS de l'acceptation de leurs ouvrages peuvent les reprendre au bureau de la Revue, où ils restent à leur disposition pendant un an.

Les avis de changement d'adresse doivent nous parvenir, accompagnés de 0,50 en timbres-poste, au plus tard le 10 pour le numéro du 16, le 25 pour le numéro du 1er du mois suivant.





LE PRÉJUGÉ
DE LA BEAUTÉ FÉMININE

A première vue, amour et beauté paraissent deux notions inséparables, et même presque identiques. Un être ne peut donc mériter normalement l'amour qu'à proportion de sa beauté. On peut appeler cette conception l'idéalisme érotique.

L'analyse peut conduire au contraire à séparer ces deux faits en découvrant dans la genèse de l'amour des éléments qui n'ont rien d'immédiatement esthétique, et dans la beauté des données hétérogènes à l'amour. C'est ce qu'on peut nommer le réalisme érotique.

En deux mots, l'idéalisme érotique nous semble un préjugé, dont il est temps de proclamer, au nom du réalisme, la banqueroute esthétique.

Les rapports de l'amour et de la beauté : difficile problème, qu'obscurcit encore un nombre prodigieux de préjugés, individuels ou sociaux, moraux ou esthétiques. C'est l'un de ceux-ci que nous voudrions examiner à travers la psychologie des héroïnes du roman français. Les héroïnes, c'est-à-dire les personnages féminins de premier plan, prédestinés par définition à soulever des passions intenses. Lorsqu'ils traitent les personnages de second ordre, voués souvent au rôle de repoussoir, les auteurs les plus imbus du préjugé de la beauté l'ont volontiers sacrifié pour les besoins de la perspective et des jeux de lumière. Il en est autrement lorsqu'il s'agit de la *prima donna*, dont on veut faire comprendre au lecteur

qu'elle est aimée et pourquoi elle l'est, jusqu'à lui faire partager et revivre cet amour. C'est pour opérer cette suggestion que le préjugé de la beauté est un sortilège bien commode.

I. — PRÉJUGÉS ANCIENS

Les romanciers anciens soutiennent ordinairement la thèse idéaliste ; c'est-à-dire qu'ils ne nous présentent jamais que des héroïnes belles, dès qu'elles sont supposées dignes d'amour.

L'identité de ces deux notions est profondément ancrée dans la conscience commune. Les légendes populaires en témoignent abondamment. Leur psychologie simpliste et naïve implique toujours que tous les hommes tombent amoureux, dès le premier regard, des femmes les plus belles, et que les moins favorisées ne peuvent point éveiller l'amour. Aussi dans toutes les littératures primitives, toute héroïne est-elle supposée si absolument belle que l'auteur se dispense régulièrement de détailler cette beauté. Elle est un postulat admis sans discussion pour la suite des démonstrations, bien plus qu'un fait suggestif dont l'analyse nous intéresse par elle-même. C'est précisément le contre-pied de ce que nous souhaiterions aujourd'hui.

Pour les Grecs, Hélène étant « la plus belle des femmes », tous les chefs ou les rois qui la virent ne purent manquer de se disputer sa main. Ménélas l'obtint ; les autres ne purent donc arrêter les compétitions, toujours renaissantes qu'en formant entre eux une solide alliance : quelque chose comme un trust de la beauté. La guerre de Troie n'est que la conclusion d'un syllogisme posé pour sauver les valeurs du trust fortement en baisse, et dont la prémisse majeure n'est autre que le « préjugé de la beauté ». Quant au berger Pâris, une seule chose pouvait le décider à donner la pomme historique à Aphrodite : c'est naturellement la promesse d'obtenir, non, comme avaient imaginé ses rivales, la grande richesse ou l'empire de l'Asie, ces vétilles, mais un bien très supérieur : l'amour de la plus belle des femmes. Plus tard encore, près des portes Cées, les vieillards de Troie eux-mêmes ne pouvaient regarder froidement cette resplendissante beauté, qui traînait l'amour après elle, qui « demandait l'amour » ; et le vieux Priam en la voyant ne trouvait plus la force de regretter la mort de son fils, la perte de son peuple. Même dans la

décadence de l'âge, les yeux ne peuvent donc être pris sans le cœur.

Les légendes du Moyen-Age apportent plus de naïveté dans la même conviction inébranlable. Dès qu'elles nous présentent une princesse comblée de grâces, il faut que tous les princes et tous les héros en deviennent, à première vue, éperdument amoureux. En vertu de la logique imperturbable des peuples à l'âme simple, le plus grand roi doit forcément aimer la plus belle femme, et la plus belle femme doit être adorée de tous les hommes.

Cette logique intrépide entre curieusement en lutte avec la morale reçue dans un cas typique : *l'inceste obligé par excès de beauté !* C'est lepostulat de bon nombre de fables d'amour populaires, qu'il n'y à pas d'autres femmes plus belles au monde que l'héroïne, — et sa mère, par une conception fort logique encore des lois de l'atavisme. Le roi du pays, après avoir aimé la mère, ne saurait donc manquer d'aimer sa propre fille : elle doit s'enfuir pour éviter ces caresses criminelles ; et de là maintes péripéties dramatiques. On retrouve cette affirmation paradoxale du préjugé de la beauté dans *Peau d'Ane*, dans un *Miracle de Notre Dame : la Fille du Roi de Hongrie*, dans *Hélène* ou *Sainte Elaine de Constantinople*, et tant d'autres récits populaires du Moyen-Age.

Un manuscrit lyonnais inédit du xve siècle, récemment analysé par Albert Léon, nous a conservé une rédaction rimée de ce dernier roman : la *Cronique delaine*. On y voit la toute belle prédestinée à l'amour universel dès sa première enfance. Le roi son père lui voue déjà un attachement quelque peu suspect :

> avec sa fille couche et par nuit trestoudis (tout le temps)
> doulcement le baisoit et la bouche et le vis (visage).

Dès qu'elle a quatorze ans sa beauté apparaît irrésistible :

> oncques dieu ne fist dame [de] puis que [n] la crois fut mis
> qui passast en biaulte ellaine dont je dis.

Le roi, devenu amoureux fou de sa propre fille, fait peindre son portrait sur tous les murs, et décrète

> ... Que sa fille jolie
> prendra a moullier (femme) et en fera sa mie...
> *car c'est la plus belle* quoncque dieu estora.

Il faut,pour consommer pieusement ce logique inceste, une permission toute spéciale du Pape. Celui-ci résiste. Vains scrupules : comme les Turcs l'assiègent alors dans Rome, il cède enfin pour que le roi vienne le délivrer avec son armée de cent mille hommes. Elaine est réduite à s'enfuir par mer jusqu'en Angleterre avec son encombrante beauté, qui lui cause par la suite mille aventures. Car le premier roi qui entend parler de sa grâce miraculeuse ne peut manquer d'assaillir le couvent où elle s'est réfugiée, pour l'épouser au plus vite. Et ainsi de suite : après Henri d'Angleterre, princes, pirates, matelots, ribauds, chrétiens et païens, tous y passent. Qu'y faire? Elle est belle. Et ses aventures étranges valent enfin à la trop belle Elaine le nom mérité de « Sainte ». N'est-elle pas en effet la martyre du préjugé de la beauté ? Après que le paganisme l'eut déifiée, le christianisme populaire ne pouvait moins faire que de canoniser la beauté physique.

L'amour, pour des esprits simples,ne peut être autre chose qu'une sorte de rayonnement ou d'émanation de la beauté, aussi inséparable d'elle que la brûlure de la flamme. Plus d'un romancier ou dramaturge contemporain a repris avec succès cette antique fable, qui n'a point vieilli dans son apparence troublante de tragique fatalité. Mais la science moderne sait qu'il est des flammes sans chaleur, et des rayonnements sans lumière.

C'est la conception populaire, diffuse dans les mythes et légendes, que l'idéalisme platonicien a dès longtemps systématisée. Pour lui l'amour n'est et ne peut être que l'Idée de la Beauté entrée en nous et y manifestant sa puissance, qui est la plus grande, immédiatement après celle du Bien. Le désir sexuel est donc rigoureusement proportionné à la valeur esthétique de son objet. Et il va croissant, depuis l'amour sensuel des plus beaux jeunes gens ou des plus belles femmes, jusqu'à la contemplation pure de la Beauté absolue, de l'Idée de la Beauté directement communiquée à l'intelligence intuitive; de l'Aphrodite « pandème » à l'Aphrodite « uranie ».

Platon n'a fait qu'emprunter le préjugé populaire pour l'ériger en théorie métaphysique de l'amour et de la beauté ; il ne l'a nullement créé. Mais c'est bien à lui qu'après les troubadours provençaux les humanistes le prirent à nouveau, et

de ceux-ci, réfléchis par les Italiens et les Espagnols du XVI[e] siècle, que les d'Urfé et les Scudéry tinrent leurs théories idéalistes. L'*Astrée* les résume maintes fois : « L'amour est la connaissance de la beauté, et du bien qui défaut » ; c'est le double sentiment de notre imperfection personnelle et de la perfection plus grande de l'être aimé qui engendre le désir.

Selon cette conception de l'amour, qui le mesure exactement à la beauté de son objet, une héroïne n'est digne d'être aimée que dans la mesure très précise où elle est belle. Or, toute héroïne doit être par définition ou par fonction digne d'un immense amour : elle est donc immensément belle. Bien plus, assure d'Urfé : « L'Amour n'est plus Amour, aussi tost que la moindre partie luy défaut. »

« Elle estoit belle, dit de la lyonnaise Parthenope l'inconstant Hylas, le Don Juan-Bassompierre de l'*Astrée*, elle estoit belle, et par conséquent de celles que, par les loix de ma constance, ie suis *obligé* d'aimer. »

Que de monotones banalités, que d'écœurantes fadeurs nous devons à ce préjugé indestructible ! En effet, depuis la Renaissance, le roman moderne s'est peuplé d'une légion de femmes parfaites.

Les bergères de l'*Astrée* ne manquent point d'une grâce alanguie qui nous charme encore. Bien entendu, étant toutes aimées, elles sont toutes admirables. Le portrait d'Astrée elle-même a plus de personnalité qu'on n'en attendrait de cette inhumaine :

Tout à coup il apperceut Astrée. Elle avoit un mouchoir dessus les yeux qui luy cachoit une partie du visage, un bras sous la teste, et l'autre estendu le long de la cuisse, et le cottillon, un peu retroussé par mégarde, ne cachoit pas entièrement la beauté de la jambe : et d'autât que son corps de juppe la serroit un peu, elle s'estoit delassée, et n'avoit rien sur le sein qu'un mouchoir de reseul, au travers duquel la blancheur de sa gorge paroissoit merveilleusement ; du bras qu'elle avoit sous la teste, on voyoit la manche auallée jusques sous le coude, permettant ainsi la veuë d'un bras blanc et potelé, dont les veines, pour la délicatesse de la peau, par leur couleur bleuë, descouvroient leurs divers passages.

Parmi toutes ces perfections, la principale nuance consiste à noter des degrés, à distribuer des prix de beauté ; mais,

comme il arrive dans les classes trop enfantines, ici toutes les femmes ont un premier prix.

Un exemple entre cent. Le portrait de Florice abonde en termes vagues et admiratifs, qui semblent lutter à qui sera le plus banal et le moins sensible, le moins pittoresque ou suggestif.

Elle étoit blanche et blonde, avoit tous les traits du visage très beaux, mais sur tout les yeux si doux et attrayâs, que j'avouë n'en avoir jamais veu de semblables. Elle avoit la taille si belle et la façon si pleine de majesté, etc...

Plus mademoiselle de Scudéry était disgraciée de sa personne, au témoignage de ses portraits, plus elle devait embellir ses héroïnes : ce tour est assez féminin, témoin encore Mme de Staël. Dans le *Cyrus :*

Philoxène était d'une taille au-dessus de la médiocre, mais fort bien faite ; ses cheveux étaient châtains ; elle avait le tour du visage un peu en ovale, le teint blanc et uni, le nez aquilin et bien fait, les yeux grands, noirs, beaux, doux et souriants, la physionomie noble et agréable, et qui faisait si bien voir la douceur et l'égalité de son humeur, aussi bien que la tendresse et la générosité de son âme, *qu'on ne pouvait la voir* sans l'estimer beaucoup et *sans avoir une forte disposition à l'aimer.*

Voilà bien la formule du préjugé de la beauté !

Cependant, — est-ce un retour caché sur elle-même ? — Mlle de Scudéry ose nous indiquer qu'entre amour et beauté la proportion n'est pas toujours rigoureuse. C'est ce qui résulte du portrait de l'Agélaste dans le *Grand Cyrus :*

Pour sa personne, *elle plaît plus que beaucoup d'autres, plus belles qu'elle, ne sauraient plaire.* Elle n'est sans doute pas grande, mais elle est pourtant bien faite ; elle a les cheveux cendrés, les yeux doux et bleus, le visage un peu long, le nez un peu haut, la bouche agréable, les dents belles, les mains bien faites, les bras fort beaux, et la physionomie si sage et si modeste qu'on a bonne opinion d'elle dès qu'on la voit.

Mais quelle timidité dans cette hardiesse ! A peine une restriction sur la taille, et tout le reste n'est que perfections.

Chez Hamilton, des détails pittoresques et véridiques sont mêlés inextricablement à ces désolantes perfections. Mlle Hamilton « avait la plus belle taille, la plus belle gorge, et les

plus beaux bras du monde ». Style de madrigal, propre à l'affliction du lecteur « sans préjugé ». Mais voici qui peint :

Ses yeux n'étaient pas grands ; mais ils étaient vifs, et ses regards signifiaient tout ce qu'elle voulait. Un petit nez délicat et retroussé n'était pas le moindre ornement d'un visage tout aimable.

Ces touches d'individuation sont trop rares.

En ce temps-là, la mode fut aux portraits. Mlle de Montpensier et bien d'autres transportèrent la cour et la ville dans « l'isle de pourtraiture ». Mais, dans le roman, quelle imprécision conservent ces éternelles beautés ! Pourquoi cette mode fugitive ne leur a-t-elle pas laissé du moins quelques-uns de ces traits individuels que le portrait le plus affadi comporte? Et pourtant, au milieu du siècle, tout ce que nous savons de la *Princesse de Clèves*, c'est qu'elle a « une beauté parfaite ».

La blancheur de son teint et ses cheveux blonds lui donnaient un éclat que l'on n'a jamais vu qu'à elle ; tous ses traits étaient réguliers, et son visage et sa personne étaient pleins de grâces et de charmes.

En ce temps-là les héroïnes étaient comme des gouttes d'eau, et non pas seulement par leur pureté...

Cependant il ne faut jamais trop croire qu'une époque soit entièrement dupe d'elle-même dans ses pires engouements. Les Amadis font toujours naître quelque Don Quichotte. Les contemporains eurent pleine conscience de la niaiserie de ces conventions. Sorel les releva vivement dès le lendemain de l'*Astrée*. La caricature qu'il nous offre des héroïnes du temps en constitue un portrait-type, bien que fort chargé. Il est vrai qu'il parodie ici la poésie galante et amphigourique plus que la vulgaire prose de roman.

Lysis, le *Berger extravagant*, désire que son ami Anselme peigne, d'après la description qu'il lui en fait, le portrait de Charite, qu'il aime. Il lui dépeint donc son amante :

Fay luy moy ces beaux filets d'or qui parent sa teste, ces inevitables rets, ces ameçons, ces apas, et ces chaisnes qui surprennent les cœurs... Du milieu s'eslevera ce beau nez qui comme une petite montagne divise les jouës, et non pas sans suiect, puis que se debattants continuellement à qui sera la plus belle, elles auroient querelle bien souvent si elles n'estoient separees. Tu les feras ces mignardes jouës parsemées de lys et de roses : et puis cette petite

bouche dont les deux lèvres sont des branches de corail. Que s'il estoit decent de les laisser entr'ouvertes tu ferais ses dents qui sont deux rangs de perles fines, etc.

Le malicieux Anselme feint de prendre cette description à la lettre, et dans son tableau il entasse en forme de visage toute cette collection d'attributs au naturel, qui semble un rébus grotesque : des armes parlantes à la place d'une figure. « Je vois là des chaisnes, des soleils et des fleurs. Ce n'est pas un visage », dit le berger dépité. Il faut voir dans les gravures du temps la réalisation du monstre en question, qui d'ailleurs ne dégoûta personne des beautés romanesques idéalisées.

Le Roman bourgeois de Furetière a les mêmes visées. Il esquisse avec ironie les traits d'une héroïne de roman.

N'attendez pas que je vous la décrive, comme on a coutume de faire en ces occasions ; car, quand je vous aurois dit qu'elle etoit de la riche taille, qu'elle avoit les yeux bleus et bien fendus, les cheveux blonds et bien frisés, et plusieurs autres particularités de sa personne, vous ne la reconnaîtriez pas pour cela, et ce ne seroit pas à dire qu'elle fût entièrement belle ; car elle pourroit avoir des taches de rousseur ou des marques de petite vérole. Témoin plusieurs héros et héroïnes qui sont beaux et blancs en papier et sous le masque du roman, qui sont bien laids et bien basanés en chair et en os à découvert.

A leur tour, il ne faut pas toujours croire les satiriques. Si vous rapprochez Sorel ou Furetière et d'Urfé, l'injustice et l'exagération des critiques paraîtra manifeste. Croirons-nous Faydit, dont la *Télémacomanie* parut un an après le *Télémaque ?*

Si les héros y boivent pour étancher leur soif, dit-il, c'est *de l'ambroisie et du nectar ;* ce n'est point dans des verres, c'est dans des *coupes d'or*... Leurs belles femmes et leurs maîtresses n'y ont pas de beaux cheveux blonds cendrés ou d'un beau noir, comme celles qui passent pour belles parmi nous : elles ont des *tresses d'or*. Elles sont *toutes ou rousses ou jaunes !*

Mais en vérité le prudent Fénelon ne s'est pas compromis jusqu'à décrire la chevelure d'une seule des femmes du *Télémaque*, à l'exception de Pholoé, dont nous savons, par trois mots seulement, qu'elle « arracha ses beaux cheveux blonds » en apprenant la mort de son fiancé. Vénus attache bien sa

chevelure « avec une tresse d'or ». Mais en tout cela l'archevêque est plus que sobre. Voici tout ce qu'il nous dit du physique de Calypso :

Il admirait l'éclat de sa beauté, la riche pourpre de sa robe longue et flottante, ses cheveux noués négligemment mais avec grâce, le feu qui sortait de ses yeux, et la douceur qui tempérait cette vivacité.

Il n'est malheureusement pas assez sobre au moment de la métamorphose de Mentor en Minerve : les clichés les plus féneloniens s'accumulent alors en quelques lignes et sans pitié aucune.

Ses yeux creux et austères se changent en des yeux bleus d'une douceur céleste et pleins d'une flamme divine ;... des traits nobles et fiers, mêlés de douceur et de grâce, se montrent aux yeux de Télémaque ébloui. Il reconnaît un visage de femme, avec un teint plus uni qu'une fleur tendre : on y voit la blancheur des lys mêlés de roses naissantes. Sur ce visage fleurit une éternelle jeunesse avec une majesté simple et négligée ; une odeur d'ambroisie se répand dans ses cheveux flottants ; ses habits éclatent comme les vives couleurs dont le soleil, en se levant, peint les sombres voûtes du ciel et les nuages qu'il vient dorer.

Tout cela était neuf et séduisant vers 1700. Aujourd'hui c'est terrible. La mariée est décidément trop suave.

Aussi bien, dès la génération suivante, le prince Fan-Férédin découvrait-il sans peine, dans son *Voyage merveilleux*, la *Romancie* : pays fortuné, où le seul moyen usité pour obtenir en toutes saisons des parterres dans les jardins est d'y faire promener quelques femmes : car les fleurs naissent infailliblement sous leurs pas ; contrée où il n'existe ni enfants, ni vieillards, mais seulement une jeunesse toute belle, à l'exception d'« une petite race extrêmement contrefaite, qu'on y conserve de tous tems, pour servir de contraste dans l'occasion ». L'explorateur lui-même s'y sent devenir beau, et même blond, à chaque nouveau pas. On y parle le romanien, langue brillante et pauvre, formée d'une quarantaine de vocables seulement (*allarmes*, *amours*, *appas*, *attraits*, *barbare*, *beauté*, *bonheur*, *cruauté*, etc.), mais dont on emplit aisément des *in-folio* entiers. On sait combien cet inépuisable pays a été exploité vers cette époque. C'est lui que vise une partie des railleries de *Candide*.

Vers 1800 la beauté empire, si l'on ose dire. Trop tendre, elle souriait du moins ; la voilà qui se glace. Elle est pire que classique ; et si parfaite qu'elle décourage la cristallisation, comme dit Stendhal. Mme de Staël a soin de nous avertir que Corinne est « une des plus belles personnes de Rome ». Ses amis l'appellent couramment « belle Corinne ». L'auteur a voulu se décrire en réalité elle-même, en s'ajoutant simplement la beauté :

Elle était vêtue comme la sibylle du Dominiquin, un châle des Indes tourné autour de sa tête, et ses cheveux, du plus beau noir, entremêlés avec ce châle ; sa robe était blanche, une draperie bleue se rattachait au-dessous de son sein, et son costume était très pittoresque... Son attitude sur le char était noble et modeste... l'expression de sa physionomie, de ses yeux, de son sourire, intéressait pour elle... Ses bras étaient d'une éclatante beauté ; sa taille grande, mais un peu forte, à la manière des statues grecques, caractérisait énergiquement la jeunesse et le bonheur ; son regard avait quelque chose d'inspiré... Enfin, tous ses mouvements avaient un charme qui excitait l'intérêt et la curiosité, l'étonnement et l'affection..

N'avez-vous pas d'autres moyens, pour nous rendre intéressante une femme, que de nous affirmer à satiété qu'elle l'est ? Sa cause est perdue. Nous nous sentons envahir lentement mais sûrement par « la noble sérénité de l'art », comme parle Winckelmann, et dans un lâche bâillement nous renonçons à ses chefs-d'œuvre et à leurs pompes.

II. — PRÉJUGÉS MODERNES

Le plus grand nombre des modernes a conservé le préjugé idéaliste de la beauté, en le transformant à peine, malgré les apparences.

Aussi Alphonse Karr a-t-il pu reprendre littéralement la fiction ingénieuse de Sorel ; il fit dessiner à un peintre un portrait conforme à ces lignes, dont il ne dit pas l'origine : « Elle avait un front d'ivoire, des yeux de saphir, un cou de cygne, etc. » — « Il se trouva, dit-il, que l'image était une assez plaisante caricature, un monceau de pierres fines... ; ce qui peut donner des désirs à un voleur, mais nullement à un amoureux. »

Vision remarquablement prophétique ; car si l'auteur de *Sous les tilleuls* connaissait certainement Jules Sandeau et

Octave Feuillet, il n'avait encore pu lire ni Georges Ohnet, ni Henry Bordeaux, dont ces lignes sont manifestement tirées. Pardonnez-leur, Karr ! ils ne savent pas ce qu'ils écrivent. Mais il en est de moins excusables.

Théophile Gautier, que nous verrons mettre délicatement en valeur une nuance très vraie des rapports de la beauté avec l'amour, est pourtant tombé dans la convention platonicienne : Mlle de Maupin, Spirite, la momie Tahoser, toutes ses héroïnes sont belles jusqu'au prodige, romantiquement belles et surbelles. Trop de ces monstrueuses perfections plastiques dans George Sand aussi, bien qu'elle ait su parfois observer sans préjugé, comme nous le verrons.

Maupassant lui-même sacrifie à la même illusion. Son réalisme si viril ne l'en sauve pas. Nulle des femmes aimées dont il a dépeint le triomphe n'échappe à la banalité du beau autrement que par le joli ; et c'est l'hyperbole du joli : nuance très moderne dans le préjugé, mais préjugé tout de même. — Témoin Mme de Burnes dans *Notre cœur* :

Décidément elle était gentille, cette femme, imprévue, d'un type rare, et fort jolie. Il regardait, sans pouvoir s'en lasser, avec une insistance dont elle ne semblait point gênée, ce visage grave et gai, un peu mutin, au nez hardi et d'une carnation si sensuelle, d'un blond chaud et doux, flambé par le plein été d'une maturité si juste, si tendre, si savoureuse, qu'elle semblait arrivée à l'année même, au mois, à la minute de son complet épanouissement.

Avec la substitution de la « jolie femme » à la « belle femme », la conception érotique de la beauté s'est heureusement diversifiée chez les contemporains. Mille nuances viennent enfin broder sur le ton dominant du fond, lequel était en vérité par trop monotone. Mais le préjugé persiste sous les nuances. Chaque auteur marque seulement sa conception personnelle de la perfection, et l'individualise autant qu'il le peut. Nous prendrons pour témoins les écrivains femmes de préférence.

Mme de Noailles a ceci de bien particulier en son génie, que par les yeux elle perçoit mal les couleurs, mais très bien les températures ou les contacts ; c'est de même, croyons-nous, par l'odorat qu'elle entend les sons : elle les flaire ; et elle écoute les formes par l'oreille. Dans la *Nouvelle Espérance*, Sabine est « mince et longue avec un visage soyeux et pâle, des cheveux doux d'un noir lourd et des yeux obscurs,

ardents et glissants, dont la nacre à l'entour des prunelles avait la couleur des lunes bleues. La chaleur des yeux de la jeune femme donnait à tout son corps un aspect tiède. »

Quelle médiocre invention que le modeste « orgue à gueule » de Huysmans, au prix de ce thermomètre des aspects, de cette balance à peser les noirs, de cette glissoire à yeux qui composent les instruments callimétriques de Sapho ! Gautier et bien d'autres n'avaient parlé que de transpositions d'*arts*. Baudelaire et Rimbaud avaient bien transposé quelques *sensations*, mais si timidement! Les psychologues professionnels, comme Binet et Mme Jaell, n'ont guère étudié encore que l'« audition colorée » et la « coloration tactile ». L'âme de Mme de Noailles offre un cas beaucoup plus prononcé de ces menues tares psychologiques. Elle en tire des effusions de beauté. Ses héroïnes leur doivent un aspect d'irréalité tout à fait original : elles ne sont pas suprasensibles, mais « parasensibles ». Ce doit être le genre de vie que possèdent les fantômes. « Parapsychisme généralisé » : un bien joli nom pour une nouvelle maladie littéraire, à classer parmi les géniales névroses.

Dans *le Métier de roi*, de Colette Yver, la situation de *Clara Hersberg* est assez spéciale. Très belle, naturellement, et d'intelligence supérieure, elle est, à trente ans, une chimiste célèbre : « la première personnalité scientifique du pays ». Elle a découvert une nouvelle substance, e *thermium*, elle a voué sa vie à la science et passe son temps à faire des expériences de chimie. Il n'est point besoin de clef pour deviner l'original. Or, « elle avait de très belles mains qui se jouaient parmi la série des fioles, qui empaumaient la panse brûlante des creusets, qui dirigeaient avec délicatesse les fils légers du courant ». Est-il bien possible de garder de si belles mains en les brûlant et les corrodant comme on nous le dit ? C'est une illusion très digne d'une femme, mais très peu d'une praticienne de laboratoire ! Il serait instructif de savoir là-dessus l'avis de Mme Curie.

Voulez-vous un autre sophisme féminin ? Dans *la Maison du péché*, de Marcelle Tinayre, Fanny Manolé : « *Belle et jolie*, très brune, les cheveux massés sur les tempes en boucles compactes et luisantes comme des grappes de raisin noir, elle avait quelque chose d'italien, dans le contour des joues, dans

la forme des sourcils droits, du nez fin, de la bouche... Oui, elle rappelait les figures ambiguës, mi-anges, mi-bacchantes, qui tiennent une croix comme un thyrse et sourient mystérieusement dans les fonds enfumés d'anciens tableaux. »

« Belle et jolie » à la fois? Mais, Madame, votre Fanny est tout simplement un monstre ! On ne juxtapose pas impunément deux contradictions aussi éclatantes. Il y a de jolies laides et des belles sans attraits; il n'y a pas de jolies belles. Mais une femme croira-t-elle jamais qu'il existe un ordre de perfections qu'elle ne puisse accumuler par-dessus toutes les autres sur elle, — donc sur ses héroïnes, — pour se rendre plus séduisante? C'est une beauté que d'être brune, et une autre que d'être blonde. Une femme écrira un jour : « Elle était brune *et* blonde. » Et ce ne sera pas plus insensé que d'écrire « elle est belle et jolie ». *Idola feminina*, oubliée par Bacon dans sa liste classique des sophismes !

Au fait, n'a-t-on pas tout dit ? Nous voyons, chez Gautier, Barbey et bien d'autres, des beautés qui cumulent le coloris des blondes avec la vivacité des brunes. C'est une bien curieuse nuance et fort moderne : blondes au physique, brunes au moral !

Le préjugé de la beauté n'a pas de sexe. Il serait souverainement injuste de le dénoncer seulement chez les femmes. D'autre part la foule des hommes qui le partagent décourage l'énumération. Par bonheur, un illustre écrivain, qui semble s'être dévoué, dans les lettres contemporaines, à faire la synthèse d'un grand nombre de préjugés, nous présente celui-ci à l'état de la perfection « presque idéale. » Ses portraits de femmes si belles, si belles, sont devenus d'emblée populaires, comme ces séries d'exquises chromolithographies rose et ciel, que les bonnes marques de biscuiterie offrent en prime à leur clientèle. On a reconnu Bourget. Il y a bien d'autres choses dans ses romans que leurs portraits d'héroïnes. Mais ils en sont le centre et la vie. Au chef-d'œuvre on juge le maître. Or, sur ce point, il est incontestable que le maître atteint au chef-d'œuvre.

Ce n'est pas que Bourget n'ait lu attentivement Stendhal, Balzac et Schopenhauer. Aussi a-t-il condescendu jusqu'à dire de Claire de Velde dans une nouvelle, *Deuxième amour :*

Ces *jolis défauts* donnaient à sa personne ce rien de gaucherie, cette grâce spéciale qui plaisait en elle *plus que la perfection de formes* d'une autre.

Et de Marie de Charlus, dans *l'Emigré* :

Elle avait ce charme de *jolie laide* que tant d'hommes préfèrent à la beauté.

Mais cela ne passe que pour des figurantes de second plan. Une héroïne bourgétesque ne saurait être que parfaitement belle. Il faut savoir gré à l'éminent académicien d'avoir courageusement rajeuni l'or un peu défraîchi des cheveux, les roses et les lis des joues. C'est modernisé, c'est en toc, mais quand on a de la tradition on salue tout de même avec respect ces déchets du grand siècle.

Les héroïnes de Bourget... — mais pourquoi « les » ? car en vérité il n'y en a jamais eu qu'une. N'importe qu'il en ait tiré vingt exemplaires. — L'héroïne de Bourget est un être essentiellement rare, supérieur, aristocratique, raffiné. Aucune de ces épithètes ne l'épuise. Mais il faut prononcer tout de suite le mot définitif, qui résume tout : elle est « distinguée ».

Et certes elle n'est pas banale. Elle réalise l'harmonie des contradictions physiques et morales. Toujours racée, elle n'est jamais au physique la « belle femme » du vulgaire, trop forte en chair : elle se contente d'être aussi fragile que robuste, et aussi robuste que fragile; aussi fine que forte, aussi morbide que saine. C'est un dragon mutin, une sylphide à poigne. Telle Mme Moraines dans *Mensonges* :

Cette femme, si fine qu'elle en semblait fragile, était une de ces créatures à la taille mince et aux hanches pleines, aux chevilles graciles et aux jambes musclées, aux poignets menus et aux bras solides, aux traits enfantins et à la gorge ferme, *à qui leur robe sert de spiritualité*, si l'on peut dire.

(Mais oui. On peut certainement. Car enfin, si elles n'en ont pas d'autre à se mettre, de spiritualité ?)

Mme de Bonnivet, dans *la Duchesse bleue*, est une des femmes amphibies de cette mythologie si académique. Ici il faudrait un peintre :

Seul, son pinceau aurait bien reproduit l'éclat particulier de ce teint dont la blancheur mate n'était pas de l'anémie — les lèvres

rouges le disaient assez — avec la nuance des cheveux très blonds, qui pâlissaient aux lumières. Rien qu'à voir saillir les épaix rouleaux de ces *cheveux d'or* cendré au-dessus de sa nuque quand elle se tournait de profil, on reconnaissait la vitalité physiologique d'une de ces fausses maigres qui *cachent sous des sveltesses de sirène des estomacs de capitaine de dragons.*

Un peintre? Bourget exagère: un chromolithographe aurait suffi.

Admirez encore :

Son profil mince, *presque idéal d'aristocratie native*, entre son rire gouailleur et sa bouche fine... cette jolie et délicate tête, d'une grâce hautaine et fragile.

Thérèse aussi, dans *Profils perdus*, donne « la sensation de deux tempéraments fondus en un seul ».

Cette héroïne à tout faire possède toujours, comme la comtesse Steno de *Cosmopolis*, avec « de puissantes épaules », « la taille opulente et fine ».

Son physique est, à lui seul, une *Cruelle énigme!*

Mme de Sauve avait aussi des femmes de cette école lombarde le cou vigoureux, les épaules larges, tous les signes d'une race *à la fois fine et forte*, avec une taille mince, des mains et des pieds d'enfant.

Oh oui ! C'est cruel ! La dixième fois surtout. Mais nous ne sommes encore qu'à la cinquième.

Cependant c'est la gracilité qui l'emporte d'ordinaire sur la gaillardise. La musculature de ces colosses de grâce a malgré tout des bornes ; tandis que leur fragilité est infinie. Juliette, de *Cœur de femme*, avait « l'air gracieux, enfantin, *presque d'un Saxe trop fragile* ». « Les traits du visage, pour être un peu menus, étaient aussi d'une délicatesse *presque idéale.* » (Bourget a manié en maître cet adverbe « presque », si insignifiant chez tant d'autres.) De tout l'être double de Thérèse, dans *Profils perdus*, « se dégageait le charme d'une *infinie fragilité* ». Le maître s'est complu à faire, pour la beauté, les accouplements contre-nature auxquels se plaisait pour la laideur l'infantilisme romantique de Victor Hugo, quand il créait à plaisir des Han d'Islande ou des Quasimodo, dont la double nature de bons monstres et d'Hercules infirmes nous fait aujourd'hui sourire. Mais des deux, c'est le seul Bourget qui a su atteindre à l'épique.

L'héroïne en soi est presque toujours la fatale blonde aux yeux bleus et au teint rose, — fatale en effet à la réputation de tant de romanciers pauvres. Mais comme Bourget enrichit, ennoblit tout ce qu'il touche (le Midas moderne) ! Si les yeux ne sont plus d'azur comme au grand siècle, mais simplement bleus, ce qui n'a pas autant de style, du moins les joues sont « idéalement rosées », les lèvres en « pourpre vive ». La chair a « la fraîcheur, *presque la spiritualité des pétales d'un lys* », comme dans *l'Ecran*. Les profils sont à la fois mutins et fiers, et dans les visages il y a « tant de noblesse de race et tant de passion renfermée », comme dans *Cœur de femme !*

Quant aux cheveux, ils sont presque invariablement dorés ; non pas en clinquant, mais d'ordinaire en or véritable ; parfois « d'or pâle » ou « d'or cendré » : car il y a des nuances dans la noblesse. Rarement ils ne sont qu' « en soie souple », matière de qualité inférieure. En or aussi les cils, « les longs cils d'or ».

Descendons plus bas ; Bourget nous y autorise. Juliette, dans *Cœur de femme*, a « des bras où courait comme une ombre d'or ». Mme Moraines, dans *Mensonges*, ne se contente pas d'exhiber une « peau dorée » ; elle découvre « un bras autour duquel tremblaient deux anneaux d'or, et dont le duvet fauve brillait dans le soleil, comme ses cheveux, délicieusement ». Ces excroissances folliculaires sont parfois assez indiscrètes pour rester visibles même sous un vêtement. Le bras d'Alba, dans *Cosmopolis*, « apparaissait frêle et nerveux et duveté de blond à travers la transparence de la molle étoffe rouge »...

D'où l'on conclura que de si grandes dames et si peu glabres ignorent ou méprisent l'usage plébéien des pâtes épilatoires. Au total, le système pileux des héroïnes de Bourget semble développé au-dessus de la moyenne, et presque toujours en or. On voit combien la subtilité psycho-physiologique du maître a mérité de devenir proverbiale : elle va jusqu'à chercher du poil sur ses héroïnes!

Il n'a pas analysé moins scrupuleusement leurs lèvres. Elles ne sont pas vulgairement rouges, mais pourpres. Et leur dessin offre une particularité curieuse. Leur pourpre, toujours vive, n'est que « sinueuse », — littéralement, — dans *Mensonges*, ou *Cœur de femme*, ou *Cosmopolis*, ou *le Disciple*, ou *l'Irréparable*, ou *Profils perdus*, etc. (Dans cette nouvelle,

outre la bouche, qui l'est aussi, c'est « la joue trop mince » qui devient « sinueuse ».)

Mais cette sinuosité indistincte se précise dans *la Duchesse bleue.* « Ses lèvres renflées, abaissées au coin, étaient tristes à la fois et sensuelles, voluptueuses et amères. » Même nuance dans *le Luxe des autres.*

Elle prend une forme définitive dans *le Fantôme :* «.. plus charmante la bouche avec les lèvres comme *roulées* qui s'abaissaient au coin dans un pli *presque* amer ». Un peu plus loin : « Mais que c'est bien la même bouche, *renflée et roulée*, avec ce pli au coin des lèvres. »

On pourrait donc croire que le masque de l'héroïne de Bourget se complète par une manière de sourire à la Vinci ; seulement ce serait d'une Joconde quarteronne. Toutefois, pour qui connaît les accointances plastiques du maître, il n'est pas douteux que l'original de ces lèvres tarabiscotées ne soit de Botticelli vu à travers Dante Rossetti, car toujours, entre la nature et Bourget, le souvenir de quelque tableau célèbre s'intercale. Il en est cent exemples, pris depuis les primitifs italiens jusqu'à Van Dyck et Watteau, en passant par les Lombards et les Vénitiens, à l'exclusion, bien entendu, de tout ce qui est vulgaire dans l'histoire de l'art, comme Rubens, Michel-Ange, et tous les modernes ; le distingué maître n'a garde d'invoquer jamais ces plébéiens en témoignage esthétique.

Car surtout l'héroïne est fine, oh ! combien fine ! « Epaules fines, taille fine, profil fin, dents fines, mains fines », tout est fin et même surfin, comme sur les boîtes de confiserie extra. C'est le mot qui revient peut-être le plus souvent, — avec *race*, — *noblesse*, — *presque idéal*, — *psychologie*, et quelques autres, — dans le lexique de la langue de Bourget.

La physionomie morale de l'héroïne correspond assez harmonieusement à cette description physique.

Au moral, elle n'est ni la femme vertueuse ni la fille vicieuse, toutes les deux également suspectes de bourgeoisie ou de vulgarité. Elle est, sauf votre respect, vertueuse par en haut, et vicieuse par en bas. Cette sirène-capitaine-de-dragons a cette façon à elle de « finir en queue de poisson ».

Ainsi Mme Moraines : « La grande séduction de la jeune femme et son habileté suprême consistaient à garder son innocente expression de visage au milieu des pires désordres. *Son pur*

visage semblait ignorer les complaisances du reste de sa personne [nous ne le lui faisons pas dire !] et grâce à cette idéalité de physionomie conservée *à travers tout...* », etc. Et Juliette de Tillères : « Le désir sensuel pour cette jolie créature que son instinct pressentait voluptueuse et passionnée sous ses dehors de chaste réserve. »...

L'aristocratie la plus académique admet et même appelle quelques accommodements quasi-licencieux entre le ciel et la terre.

N'allez pas croire que cette peinture de la perfection *presque* idéale (soyons modeste !), quelque peu douceâtre chez d'autres, exclue chez Bourget la vigueur des images les plus hardies. Oyez ceci, dans *Mensonges :* « Elle prit, enfoncée dans son coin, sa physionomie la plus mélancolique, ses yeux le plus noyés de rêve, *une pureté de profil à émouvoir un tigre.*»

Le lion de Florence n'était ému que de cris ou de sanglots, manifestations presque animales de l'humanité. Le tigre bien parisien de Bourget a le sentiment esthétique des lignes mêmes ; ce qui est beaucoup plus distingué. Cette brave bête trouverait encore à s'émouvoir dans le même roman devant la barbe de René Vinci, bien que décrite fort brièvement : « *une barbe idéale* ». Ici, point de réserve, plus de « presque » ; en fait de barbe, Bourget atteint directement l'absolu.

C'est un régal de lire d'affilée trois ou quatre portraits d'héroïnes du maître : on a l'impression de relire quatre fois le même, ce qui impose fortement la notion de l'unité. Nous regrettons de n'en donner qu'un ; mais c'est un des plus typiques ; car on nous accuserait peut-être de les avoir embellis. C'est celui de Suzanne Moraines, dans *Mensonges :* premier prix de beauté, déjà nommée. Il dispenserait à la rigueur de tous les autres.

Une jeune femme était dans l'antichambre, qu'un valet de pied débarrassait de sa fourrure, d'où elle sortit, les épaules nues, sa fine taille prise dans une robe toute rouge. Elle avait un profil délicat, un nez légèrement busqué, une bouche spirituelle. Des diamants brillaient dans ses cheveux d'un blond très doux... et il se sentit pâlir, à rencontrer deux yeux qui se posaient sur lui indifféremment, des yeux d'un bleu tout clair, dans *ce teint des blondes qu'il faut bien appeler*, malgré la banalité de la métaphore, *un teint de rose*, car il en a la fine fraîcheur et la délicatesse. [Ce n'est rien, mais que

d'art dans ce rajeunissement d'un thème un peu usé!] Il ne s'était pas trompé en la jugeant, dès le premier coup d'œil, comme *une créature d'une apparence d'aristocratie accomplie.* Tout en elle donnait *la sensation de quelque chose de distingué, presque* de *trop joli;* depuis la délicatesse de ses traits jusqu'à la *finesse* de sa taille et la minceur de ses poignets. Ses mains semblaient fragiles, tant les doigts en étaient fuselés et comme transparents. Le défaut de ces sortes de beautés réside dans ce qui fait leur charme même. Excessive la délicatesse se change en morbidesse, et la grâce *trop fine* [oh non! jamais] en maniérisme. Chez Mme Moraines, une étude plus attentive découvrait que *l'être de grâce enveloppait un être de force* [*sic*], et que cette exquise sveltesse *cachait une femme bien vivante* [non! — mais si, mais si], dont la santé se révélait à toutes sortes de signes. Cette jolie tête reposait sur une nuque énergique, où l'*or pâle des cheveux* se bouclait en mèches drues et serrées. Aucune maigreur ne déshonorait ses épaules pleines. Quand elle souriait, elle montrait des dents aiguës et blanches, et la manière dont elle faisait honneur au souper témoignait que *son estomac avait résisté sans peine* aux innombrables causes de fatigue qui pèsent sur les femmes à la mode... Les yeux de Mme Moraines, d'un bleu pâle et doux, devaient rappeler à un songeur le souvenir d'Ophélie et de Desdémone; mais ils nageaient dans cette espèce d'humide radical [?] où les naïfs observateurs d'autrefois voyaient le signe de la vie profonde, et la fraîcheur des paupières attestait les sommeils heureux où le tempérament se répare tout entier, comme l'éclat du teint démontrait un sang riche et rebelle à toute anémie. Pour un médecin philosophe, le contraste entre *le charme* presque *idéal de cette physionomie* et *l'évident matérialisme de cette physiologie* [*presque* évident tout au moins; car enfin, s'il y avait des physiologies immatérielles?] devait fournir prétexte à des réflexions de défiance... René vit les beaux yeux bleus se tourner vers lui, la tête blonde s'incliner et un sourire de sympathie se dessiner sur *cette bouche qu'il venait de comparer en pensée à une fleur,* tant elle était fraîche, pure et rouge. [Ce n'est rien, mais que d'art, etc. — Voir plus haut.]

Le succès mondial de la psychologie féminine de Bourget ne tient pas tant à sa valeur esthétique ou philosophique qu'à une apparence fort curieuse, et qui lui est propre.

Quand on parcourt à la file les vingt ou trente types de femmes aimées qu'il a dépeintes, on a l'impression de vivre quelques instants dans un harem singulier; et non comme gardien, ce qui sourit à plusieurs. Mais ce n'est qu'un rêve.

Bourget a logé son harem littéraire dans une de ces somptueuses demeures où un salon, éblouissant de feux électriques, attire du plus loin les regards de toute la foule des rues. Les héroïnes sont là bien en vue, toutes parées, toutes plus que belles ; leur teint a la blancheur uniforme de la cire fardée, et le rose de Bouguereau ; leur regard, un peu distant, brille d'une distinction Ohnette, et de toute leur chair palpitante s'exhale le parfum du bon faiseur. On les sent aussi chastes qu'impures. Leur cire seule est vierge. On les dit brûlantes et infécondes. Ce sont des surbeautés, comme ces roses d'étoffe ou de celluloïd, parfumées d'une goutte d'essence à 5.000 fr. le litre, sont des surroses. « Qu'elles sont belles ! » pense la foule éblouie. « Belles comme si elles étaient artificielles ! belles comme des portraits » ! ajoutent des amateurs d'art, l'œil luisant.

Pourtant elles vivent, puisqu'un ressort intérieur, qui les meut circulairement, nous en fait paraître chaque face tour à tour; et c'est ce qu'on appelle dans beaucoup de romans : la vie. Leur chair fine et ferme promet aux connaisseurs mille voluptés livresques. Je ne sais quoi d'aristocratique et d'académique à la fois, tout à fait XVIII[e], s'exprime dans ces regards blasonnés. Immatérielles et si distinguées, « elles vivent du parfum d'un vase vide », comme parle noblement Renan. (Oui, mais quel vase?)

Toutefois, le nez collé contre la vitre qui le sépare du salon enchanté, le passant naïf, qui observe d'un peu trop près ces entités admirables découvre avec surprise qu'il n'y en a pas vingt ou trente, mais une seule, reflétée habilement dans vingt ou trente glaces. Le plus souvent, ce prodige nouveau ne fait qu'accroître encore son admiration : car telle est sa psychologie.

Mais le passant averti qui prend un peu de recul « lit clairement sur le fronton du palais illuminé: — « *Académie... de coiffure* ». Alors il comprend. Le vase n'est qu'un pot de pommade. Après tout, il y aurait pis ! Non, le succès mondial de Bourget n'est pas uniquement esthétique. Mais quel est ce comble aux vœux du grand Napoléon, qui décréta que l'Institut serait l'alliage intime de plusieurs Académies ? Et pourquoi, mon Dieu ! est-il la seule des grandes administrations françaises où le cumul ne soit pas interdit ?

L'idéalisme érotique s'affirme d'ordinaire sous une forme positive : c'est-à-dire que les romanciers se contentent de ne mettre sous nos yeux, comme héroïnes d'amour, que des femmes extrêmement belles. Cependant ils ont parfois présenté leur solution du problème sous une forme négative. Pour prouver qu'une femme ne peut-être aimée qu'à proportion de sa beauté, ils créent une héroïne médiocre ou laide, et montrent que sa disgrâce physique lui interdit irrémédiablement tout succès d'amour. C'est une contre-épreuve qui vérifie encore la thèse, à la façon du « roman expérimental », selon la théorie de Zola : c'est-à-dire que la *vraisemblance* des conséquences déduites de la fiction doit en prouver la valeur, à peu près comme la *vérité* des applications d'une hypothèse scientifique en établit la validité dans le « raisonnement expérimental » de Claude Bernard. « Vérité » qui n'est encore, même dans les sciences, qu'une « approximation », ou une représentation « symbolique » ; bref une autre forme de la vraisemblance. En sorte que, si l'on comprend bien le relativisme de la science moderne, le rapprochement tenté par Zola n'est pas si absurde qu'on l'a souvent dit. Mais voyons ce que produit ici cette méthode.

Les femmes, qui sont dans ce procès à la fois juges et parties, — et même aussi témoins et procureurs, et parfois encore bourreaux, — les femmes se sont montrées plus intransigeantes encore que les hommes dans ce que nous croyons être un préjugé sur la beauté et sur l'amour.

Au dernier siècle, Mme de Duras l'a porté au comble, pour ainsi dire, en présentant une certaine négresse, *Ourika*, qui se désespère et se meurt de ne pouvoir être aimée, étant laide. Car, antérieurement à la littérature exotique et coloniale de nos jours, *négresse* et *laide* étaient entièrement synonymes.

Une contemporaine, Ferval, a également posé ce problème dans *Ma Figure*, pour le résoudre conformément au préjugé régnant. Elle a bien donné à son héroïne des mains « fines », une chevelure « abondante », une taille « qui n'était pas dépourvue d'agrément ». Mais son visage est laid. Lucienne dit en parlant d'elle-même : « ma face large, mes pommettes saillantes, le ton calciné de ma peau. » Elle s'épouvante de sa disgrâce, et elle souffre horriblement de savoir qu'elle n'est pas aimée, qu'elle *ne peut pas être aimée*. Elle rencontre un

peintre qu'un accident a rendu aveugle pour quelques mois. Ils s'aiment. Elle laisse croire à cet amant de la beauté plastique qu'elle-même est belle. Mais il guérit : plus d'amour, puisqu'il va découvrir sa laideur : qu'importent tous les autres liens ? Elle fuit pour n'être pas vue telle qu'elle est. Et, en effet, il cesse de l'aimer après son premier regard.

Pourtant un vieux médecin (un réaliste !) a dit à Lucienne : « Ne voit-on pas tous les jours des femmes et des hommes sensuellement épris sans que la beauté soit en cause ? » Mais Lucienne lui répond : « Pas Gérard, pas l'artiste. » Elle devrait dire plutôt : « Pas dans les romans. » En effet, si la thèse devient beaucoup plus vraisemblable quand on l'applique à un peintre, dont le goût et l'éducation transposent tout en termes plastiques, elle doit être généralisée.

Les Deux Rives, de Vandérem, traduisent la même préoccupation. Thérèse Raindal est très intelligente, mais franchement laide :

La taille plate, la bouche exsangue, menue, rétrécie comme par un lacet, et le visage terni de ce hâle verdâtre qu'on gagne loin du soleil, dans la poussière des livres, la tiédeur des bibliothèques ou l'air fiévreux des salles de cours. Mais de tous ces défauts qu'elle connaissait mieux que personne et dont, plus d'une fois, en secret, elle s'était affligée...

Le sentiment aigu de sa laideur et de son isolement l'entraînait à des souhaits tous irréalisables. Ah ! être belle, plutôt être simplement une de ces créatures séduisantes que quelques hommes se disputent, et qui peuvent choisir ! Etre femme, en un mot, surexciter des convoitises, repousser des assauts, mener la vie guerrière de son sexe au lieu de s'étioler dans une existence factice, parmi des besognes neutres et des amusements d'érudit.

Chose plus grave encore : elle ne sait pas s'habiller : ce qui est sans remède. Car il y a des « médecins pour la beauté » ; mais il n'y en a pas pour le goût !

Thérèse vient demander conseil à son futur mari.

Si elle voulait ! murmura-t-il... Quelle société pour moi ! quelle épouse ! Car c'est un homme... un homme dans la plus noble acception du mot !...

Pauvre Thérèse ! voilà tout le compliment que peut faire d'elle son amoureux. L'auteur n'y met pas d'ironie : une femme

laide peut inspirer de l'amitié, et faire désirer une association d'intérêts et d'intelligences, mais point d'amour.

L'idéalisme érotique s'affirme donc de toutes manières : positivement par la peinture d'héroïnes uniquement belles ; négativement par la description de femmes qui, lorsqu'elles ne sont pas plastiquement belles, ne peuvent absolument pas être aimées.

III. — L'ÉVOLUTION DE LA BEAUTÉ ROMANESQUE

La forme négative du préjugé de la beauté a du moins l'avantage de maintenir quelque temps sous nos yeux autre chose que la beauté pure et fade selon l'évangile idéaliste ou sentimentaliste. Mais que dire des autres formes ! Rien n'est plus harmonieux qu'un accord parfait, ou plus exquis qu'une dragée. Mais toujours des accords parfaits, toujours des dragées, c'est insupportable à la longue. Après certains concerts de musique *a capella* ou certaines saisons d'étrennes, on donnerait un empire pour une dissonance ou une acidité. A vivre avec tant de beautés parfaites, on les trouve aisément surfaites. On sent qu'on aimerait furieusement une femme qui consentirait enfin à être un peu moins belle. Nous sommes comme ces déplorables élus, condamnés à contempler uniquement la face de Dieu toute l'éternité : il leur vient de temps à autre une folle soif d'un peu d'enfer.

S'il n'y a point de degrés dans la perfection littéraire, elle admet du moins une évolution. Et même, cette évolution est triple : la beauté absolue va se précisant à travers les siècles ; elle brunit en vieillissant ; enfin, elle s'encanaille en s'enjolivant.

La beauté parfaite est fort imprécise aux grands siècles : elle est affirmée plus que décrite. Quand elle daigne se détailler au XVIIe siècle dans les parages et sous le vent de « l'isle de pourtraiture », c'est par une accumulation de métaphores creuses ou de points d'admiration. Les yeux sont « les plus beaux du monde » et la taille « à nulle autre pareille ». Mais le moindre détail sur les couleurs ou les formes ferait bien mieux notre affaire.

A mesure que le siècle s'éloigne de cette mode passagère des portraits d'après nature, il semble fuir la précision comme

une vulgarité. Même dans *le Roman comique* de Scarron, si vivant pourtant par ailleurs, point de portraits physiques d'Angélique et de l'Etoile ; et de toutes les héroïnes d'histoires d'amour qui y figurent, nous savons sans détails qu'elles sont très belles. Des mortelles ou des déesses de *Télémaque*, nous n'apprenons pas beaucoup plus, ni même de la *Marianne* de Marivaux ; à peine d'avantage d'Ursule, *la paysanne pervertie* de Restif de la Bretonne, malgré son réalisme très conscient, mais très peu organisé.

Connaissons-nous le physique de *Manon Lescaut?* Il est peu d'héroïnes populaires dont l'image nous semble plus nette. Mais l'abbé Prévost nous a seulement dit qu'elle a « un fonds inépuisable de charmes », « des yeux fins et languissants », « un port divin, un teint de la composition de l'amour ». C'est peu pour se représenter en pied « la perfide Manon » ! Il est vrai qu'on ne la «voit» pas moins, et que le miracle est précisément de l'avoir rendue si vivante et si individuelle sans la décrire pourtant une seule fois.

Voltaire dans ses romans a certainement affecté, au rebours des idées de Buffon, les traits incisifs et précis. Mais il est d'une sobriété extrême sur la beauté de ses héroïnes. La belle Saint-Yves de *l'Ingénu* est « fort jolie », et l'Astarté de *Zadig* est « très belle ». Nous ne sommes pas beaucoup plus heureux avec la Cunégonde de *Candide*. Elle est « haute en couleurs, fraîche, grasse, appétissante ». Mais c'est tout.

Il faut atteindre le XIXe siècle pour voir s'individualiser de plus en plus la beauté, même parfaite. Depuis le romantisme, l'acquisition est définitive, et la netteté va croissant à travers l'école réaliste. Quelque détour de l'évolution nous ramènera-t-il à des formules plus volontairement vagues et schématiques ? Le mysticisme symboliste, avec ses besoins assez nouveaux de suggestion imprécise et de demi-jour voulu, et la stylisation sommaire, le « cubisme littéraire » de certains contemporains font peut-être pressentir un nouvel avatar de la beauté féminine à venir.

En même temps qu'elle s'est précisée, la beauté a bruni en vieillissant. Vénus est blonde, Hélène est blonde, Iseult est blonde. Certainement les héroïnes des romans du Moyen-Age sont blondes; on nous dit du moins qu'elles sont « blanches », sauf les sarrazines. Au XVIIe siècle, blondes sont presque toutes

les héroïnes, du moins quand on nous les décrit : Mandane du *Grand Cyrus*, Javotte du *Roman bourgeois*, la *Princesse de Clèves*, et tant d'autres, dont nous avons déjà nommé plus d'une. Après l'intermède factice des cheveux poudrés à blanc au XVIIIe, nous retrouvons blonde aux yeux glauques la Sylphide de Chateaubriand, et par conséquent toutes ses héroïnes préférées.

Certains contemporains ont encore le fétichisme des blondes, quand ce n'est pas des rousses. Tel Maupassant : dans *Mont-Oriol*, Mme Andermatt; dans *Une vie*, Jeanne de Lamare; dans *Fort comme la mort*, la mère et la fille; dans *Notre cœur*, Mme de Burnes. Les brunes n'interviennent jamais que dans les seconds rôles chez Maupassant : il a évidemment pour fétichisme personnel ou pour affinité élective le blond et le roux. Bourget aussi n'a osé que deux ou trois brunes parmi ses innombrables blondes dorées.

Nous n'avons donc pas encore perdu la superstition du « blond vénitien », fort semblable à celle de ce « roux germain » dont raffolaient les belles Romaines, au point que, sous leurs teintures, Dieu ne pourra plus les reconnaître au jugement dernier, nous assurent les Pères de l'Eglise leurs contemporains !

Cette incroyable surestimation des blondes est pourtant en décroissance. Mais il fallait le romantisme pour populariser les Andalouses au sein bruni, les Orientales au teint mat, et même les Indiennes brunissimes. Les maritimes et les coloniaux ont intronisé, depuis Loti, les beautés jaunes, noires et rouges : tout le spectre épidermique paraît aujourd'hui capable d'éveiller l'amour. Ce procès en réhabilitation des « mal blanchies » n'est que la révision d'une monstrueuse erreur littéraire.

Enfin, depuis le réalisme, à part deux ou trois exceptions, tout romancier quelque peu fécond se fait un devoir esthétique d'entrelarder brunes, blondes, rousses et châtaines dans ses œuvres successives. Daudet, les Goncourt ou Zola, par exemple, ont pratiqué un large éclectisme à cet égard.

L'évolution ne s'oriente pas seulement vers la forme et la couleur. Elle altère aussi les qualités et les quantités. Le beau devient de plus en plus le joli, et même il s'abaisse graduellement vers le laid, après avoir traversé cette nuance nouvelle : « pire que jolie ». C'est la dissolution graduelle du préjugé de

la beauté absolue : infiltration lente de principes révolutionnaires et d'observations psycho-sociologiques, propres à saper les vaines traditions que le mandarinat littéraire croyait éternelles et sacrées.

Quand on veut fiancer un jeune homme avec une jeune fille qu'il ne connaît aucunement, que peut-on lui décrire pour l'intéresser à elle? Uniquement sa beauté, sa dot et sa parenté. C'est banal et glacial ; mais il n'y a pas autre chose à dire. Seulement on ne prend pas cela d'habitude pour des mariages d'amour. Or les romanciers de l'école sentimentale ou idéaliste (même quand ils se croient réalistes) estiment devoir toujours traiter leur lecteur comme un jeune homme à marier. Ils lui présentent un troupeau de jeunes femmes à aimer, et, pour les rendre plus séduisantes, ils ne croient pas pouvoir faire mieux que de les dépeindre aussi aristocratiques et mondaines, aussi riches, aussi belles qu'il est possible. Et jamais on ne trouve la fiancée trop belle.

Ils appellent la suite de l'histoire : de l'amour. Mais en réalité, ils n'ont guère été que des « courtiers d'affaires d'amours » littéraires. Criminels ou légitimes, naturels ou contre-nature, sains ou morbides, peu importe : ce sont des « amours de raison », dont ils ont été les entremetteurs ; c'est-à-dire des amours accompagnées de toutes leurs raisons raisonnables, de toutes celles qu'on voit avec les raisonnements qui ont les préjugés pour prémisses, et qui pour cela sont acceptés sans résistances : ils sont nés des « convenances » dont on a su convaincre le lecteur.

Les amours tout court ne naissent point sur présentation, et ne se démontrent point par convenances. Ils obéissent à des lois d'attraction que les préjugés n'ont pas sanctionnées. C'est pourquoi on ne les trouve pas raisonnables dans la vie. Et le romancier a beaucoup plus de peine à les faire accepter pour vraisemblables, à les faire juger sans l'aide des préjugés, à faire comprendre ces raisons inconscientes sans raisonnements logiques ; à se défaire enfin et à nous délivrer du préjugé sentimental de la beauté. C'est plus difficile : mais ne serait-ce pas l'art véritable ?

ANNE-MARIE ET CHARLES LALO.

L'ENSEIGNEMENT D'UN PEINTRE ET D'UN MUSICIEN

GUSTAVE MOREAU — RICHARD WAGNER

Le malheureux ! — il n'aime pas ! Le malheureux, il sépare !
HELLO.

L'art de G. Moreau va du *Médée et Jason* académique — d'un métier prévu et parfait jusqu'à rappeler la condescendance que M. Bonnat montre dans l'exécution de ses toiles — à toute la liberté des dernières esquisses, de certains grands cartons ou des tableaux inachevés.

Il y a plus d'un point de ressemblance au point de vue critique et historiquement entre Wagner et G. Moreau. Tous deux apparaissent révolutionnaires, sinon au début de leur carrière, du moins lorsque leur personnalité commence à s'affirmer, et l'art de Wagner va de *Rienzi* à *Parsifal*.

Rienzi, qui, représenté en octobre 1842 à Dresde, vint si opportunément alourdir de quelque argent la poche de Wagner, ne parut point alors inférieur à *la Vestale* du pontife Spontini. *Rienzi*, comme *le Vaisseau*, est demeuré très populaire en Allemagne ; c'est probablement l'un des meilleurs opéras qu'on ait écrits.

Le *Médée et Jason* qui figure maintenant au Luxembourg plaît généralement, il est très connu et a été reproduit à satiété par la photographie. Lorsque, confiné chez lui, Gustave Moreau se fut décidé à tenir secrets tous ses travaux, il ne parla jamais plus de ses premières toiles. Pourtant, un jour, quelqu'un ayant fait une allusion directe au *Médée et Jason* et à quelques autres œuvres de la même époque, il murmura entre ses dents avec un haussement d'épaules et cette brusquerie bougonne qui lui était propre : «Tableaux de quat'sous. »

Et Wagner, à Wahnfried, cependant souriait des gloires de *Rienzi*.

Wagner et Moreau ont accru leur art, de la pensée, en des

proportions invraisemblables. Ils sont très loin de Mozart et de Murillo.

Par ce fait, apparaissent gênés dans leur appréciation de certaines œuvres d'un peintre et d'un musicien beaucoup de gens qui ne sont que peintres ou musiciens au sens assez physique de ces deux mots.

L'entreprise est là, vraiment, pour l'artiste d'intégrer de l'inconscient au conscient; d'accroître sa personnalité — qu'on me pardonne — d'un peu plus de vérité dérobée à cet Absolu pour la connaissance duquel les données des sens de l'homme le plus intelligent et le plus cultivé sont de faibles moyens en contemplation — de quoi les distinctions des techniciens basées sur les données des sens d'un homme vulgaire n'importent plus.

Un nègre de la Côte d'Ivoire qui assemble en colliers les coquillages joliment colorés ramassés sur la plage montre plus de science infaillible des tons que Charles Henry (1) ou que le grand Chevreul, didactique théoricien du contraste simultané et de la vision des couleurs. — Mais quel est l'important ?

L'apparition d'hommes tels que Wagner ou Moreau ne tend pas à moins qu'à modifier généralement le critérium de la civilisation en imposant à tous, par le prestige et l'éclat d'un œuvre immense et singulier, une vérité que d'abord se confiaient un petit nombre de sages. Mais ceux-là furent mal compris de la foule ; leurs disciples ou leurs commentateurs, forts d'un point de vue nouveau, purent être taxés, à l'avenant, d'idéalisme chimérique ou d'intransigeance.

Nous voyons tel élève des Beaux-Arts distinguer avec joie chez l'auteur des *Licornes* l'imprévu du décor, la rutilence des couleurs ou cet absolu raffinement de métier dont tel autre, par contre, lui fait grief.

Certaines qualités, au demeurant, assez généralement reconnues au grand homme, lui assignent, dans l'esprit du public prétendu averti, une place honorable entre nos peintres. Le mystère, l'inconnu qui se dégage indubitablement de son œuvre, n'est point pour en éloigner les snobs.

(1) Charles Henry, par un *Essai d'Esthétique scientifique* (*Revue contemporaine*. 1885) et diverses études : *Cercle chromatique et sensation de couleur, Harmonies de couleurs* (*Revue Indépendante*, id.) prépara l'éclosion d'un art qui a contribué au : *Mouvement Idéaliste en Peinture* (Mellerio, 1896).

Cet inconnu, des peintres ou des critiques — dont quelques-uns prêtent ingénument à l'artiste le souci de poser des énigmes — en paraissent seuls gênés ou mécontents.

Comme un élève de l'Ecole lui présentait un jour un projet de composition, une esquisse, Henner, confrère, à cette époque de Gustave Moreau, s'écria : « Des esquisses !.. c'est des rébus : On fait un beau morceau, bien soigné, bien peint, et puis c'est tout ! » Une légère irritation, cependant, accentuait comiquement son accent alsacien :

Matières précieuses exhumées de reliquaires fabuleux ou des « Trésors » persans, byzantins et gothiques, matières rares qui émaillez les toiles de Gustave Moreau : préciosité ? art aristocratique, art savant ? on dit aussi : musique savante. Ayant vu selon quelles courbes énergiques le monde imaginaire vit, en quel âpre dessin y dominent les attitudes et comme les lignes parfois y inclinent nerveusement des poses, quelqu'un eut pourtant cette idée : eux-mêmes, les tons pensent.

L'idée littéraire qui a donné, d'ordinaire, l'éveil au peintre demeure autour de l'œuvre réalisée et en augmente, comme par surcroît, la signification. Cette idée, très simple le plus souvent, Gustave Moreau ne l'exprima que par exception — et il hésita toujours à le faire — soit par crainte de lui voir accorder trop d'importance en regard de sa pensée plastique, soit par timidité à user d'un art « qui n'était pas le sien (1) ».

Lorsque de la quatrième corde des 32 violons de Bayreuth un premier la bémol grave, lent, est monté emplissant le silence obscur et vaste de la salle, lorsque tout le motif de la scène a été exposé, prolongé par les arpèges hiératiques des

(1) Je veux citer ici une lettre de Moreau à telle personne qui avait sollicité de lui une notice explicative d'une de ses toiles. Elle accuse certains côtés du malentendu qui isole l'artiste :

« Voilà ce que vous me demandez, Monsieur, je me suis enfin exécuté ; ne com-
« muniquez cela à personne, je vous prie, comme étant de moi. J'ai trop souffert,
« dans ma vie, de cette opinion injuste et absurde que je suis trop littéraire pour
« un peintre. Tout ce que je vous écris sur mon tableau, pour vous être agréable,
« ne demande pas à être expliqué par des paroles ; le sens de cette peinture, pour
« qui sait lire un peu dans une création plastique, est extrêmement clair et lim-
« pide, il faut seulement aimer, rêver un peu et ne pas se contenter dans une œuvre
« d'imagination, sous prétexte de simplicité, de clarté, de naïveté, d'un simple ba,
« be, bi, bo, bu, écœurant.

« Ce serait déplorable que cet art admirable; qui peut exprimer tant de choses,
« tant de pensées nobles, ingénieuses, profondes, sublimes ; que cet art dont l'élo-
« quence est si puissante, se trouve réduit à des traductions photographiques ou
« à des paraphrases de faits vulgaires. »

harpes, un long silence suit : mais pour qui ce silence ? Et — si nous voulons parler comme le philosophe anglais — qui, désormais, en sera digne ?

Wagner, toute sa vie, travailla dans l'illusion nécessaire d'être la conscience de la foule : il créait un art populaire. Or, la communion du peuple et de l'artiste ne s'opéra jamais. Mais Wagner en vit d'abord la cause, tout naturellement, dans les conditions matérielles de représentation de ses œuvres qui ne convenaient plus au « répertoire » et, bien plutôt que la qualité des esprits, il incrimina en outre la fausseté de leur éducation artistique. — Aussi voulut-il entreprendre d'exposer clairement l'essentiel de ses idées dans des livres, cependant qu'il rêvait de la scène idéale que l'on établirait en Suisse : pour un an.

Une seule fois Wagner semble avoir désespéré tout à fait ; c'est, après les représentations de *Lohengrin* à Weimar pour les fêtes de l'anniversaire de Gœthe, et comme plusieurs villes d'Allemagne et Bruxelles parlent de monter l'œuvre, lorsqu'il reconnaît pertinemment les causes détestables qui la font aimer, quel malentendu, quelle incompréhension ont provoqué sa vogue.

Son robuste optimisme l'ayant sauvé, il attendit pourtant près de dix ans avant d'affronter à nouveau le public.

Puis, il eut des amis ; leur nombre augmenta jusqu'à sa mort : cela facilita, dans le cadre de Bayreuth, à l'ombre du théâtre enfin construit, la croyance de Wagner en la possibilité d'une compréhension plus étendue de sa pensée.

Ses amis et les fervents adeptes que réunirent pour un temps, en Allemagne et à l'étranger, quelques cercles wagnériens auront été à peu près les seuls initiés, sans doute.

Quelqu'un disait, à Paris, au moment où l'Opéra monta pour la première fois *Tristan*, qu'il était bien trop tard alors pour cela.

L'attrait de la nouveauté n'incite plus personne à la patiente étude historique, philosophique et musicale qu'il faut au moins faire du monde wagnérien pour y accéder et le pénétrer peut-être.

Le public s'est attaché définitivement à ce *Lohengrin* dont Wagner, jadis, eut de l'épouvante et qu'un impresario londo-

nien veut montrer mieux — en effet — « arrangé en un acte court », sur une scène de music-hall.

Dans une ville de province, au Théâtre municipal, j'entendis quelqu'un assurer, comme il descendait des hautes galeries après la représentation, que *Lohengrin* était presque aussi beau que *Faust*.

Je crois bien que chacun des épisodes de la Tétralogie ne devient pas dans l'esprit de tous les auditeurs un analogue de *Sigurd*, auquel seulement, à un certain degré de civilisation, on se peut intéresser.

— Une dame, venue dans la salle du Théâtre des Fêtes un jour où l'on s'apprêtait à jour la *Walküre*, se réjouissait fort, d'après M. Lavignac, d'entendre *Sigurd*, qu'elle aimait beaucoup. —

Tristan nous a valu l'aveu des vains efforts que firent pour le comprendre des hommes très intelligents qui, peut-être, s'y prenaient mal — et en outre les plus amusantes bêtises qui aient été dites avec une gravité non affectée.

Ne nous étonnons donc point de ce que, préoccupé de n'être pas incomplet, un critique de ce temps, traitant le sujet de la Religion dans la musique, dans une très sérieuse revue, parlait de *Parsifal* aussi respectueusement, aussi noblement que de *Marie-Magdeleine*, des *Huguenots* et du *Prophète*, de *Robert le Diable* et de *la Juive*.

Il devient très évident, depuis Wagner, que le beau musical n'est pas généralement tel que le conçoit par exemple M. Hanslick, de Vienne (*le Beau dans la musique*) :

> Les rapports bien ordonnés de sonorités pleines de charme par elles-mêmes, qui s'accouplent, se repoussent, se fuient, s'atteignent ; leur essor, leur décroissance, voilà ce qui se présente à notre esprit, dans des formes libres, et qui lui donne le plaisir esthétique du beau.

On doit accepter l'esthétique de l'allemand Hugo Riemann ou celle de M. Jules Combarieu.

La musique est une forme de la pensée. — Quel est l'objet de la pensée s'exerçant sous cette forme spéciale ? — est-il lui-même spécial ?

Que tirons-nous des sons que ne nous fournissent point les concepts (1) ?

On ne répondra peut-être jamais très exactement à ces questions.

Mais il nous faudra envisager toute musique comme mystique et d'autant plus qu'elle apparaîtra moins un arrangement de sons conçu pour charmer l'oreille.

Mécontent de l'incompréhension inévitable que l'état d'esprit du public valait à d'admirables toiles, George Desvallièlières — un élève de Gustave Moreau — réclamait tantôt de voir admettre la « base mystique » des œuvres d'art :

« L'art n'est que sensation, émotion, sensibilité. »

La peinture, comme la musique, oscille entre la sensation physique et l'émotion intellectuelle sans être jamais exclusivement l'une ni l'autre, et n'est-ce point, au vrai, une autre forme de pensée sans concepts (2) ?

Le musicien pense avec des sons, le peintre avec des images. — Il n'est pas même certain que, de ce fait, le peintre soit en moins bonne posture que le musicien.

Walter Pater, dans son *Essai sur l'Ecole de Giorgione*, écrit :

> Tout art aspire constamment à la condition de la musique. De la musique parce que, arrivée à son point idéal dans ses moments de perfection, la fin n'y est pas distincte du dessein,la forme du fond,le sujet de l'expression..

Telle n'est pas la différence qui existe entre les autres arts et la musique.

La musique est le plus souple de tous les arts, partant, le plus riche.

(1) Le point de vue à envisager est très exactement celui auquel se place Wagner assignant un rôle propre à chacun des deux grands éléments du *Wort-Tondrama*. La condition où s'y trouve la musique par rapport au langage parlé est précisée dans de telles propositions que le poète adresse au musicien : « Exprime ce que je ne dis pas parce que toi seul peux le dire, et mon silence dira tout, parce que je te conduis par la main. » (*Lettre à Fr. Villot.*)

(2) Gauguin disait : « Une pomme, ce n'est pas une pomme... c'est un rond. » G. Desvallières écrit : « Le mot de Gauguin précise bien la partie vivante de notre art : il nous établit, pourrait-on dire, en son point le plus mystérieux. » (*Introduction à l'Œuvre de Gustave Moreau-Bulloz*. — On peut citer Gauguin à propos de Moreau. Il eut l'intelligence des fins esthétiques de la peinture et ne prétendit point définir les éléments du langage dont il se servait. Encore moins accorda-t-il d'importance exclusive à aucun procédé ou de valeur définitive à aucun système. Et « ce n'est pas de lui que vous recevrez une formule algébrique pour créer des chefs-d'œuvre » (Michel Puy) — de Moreau non plus.

Toute pensée se développe dans le temps et, de même, les œuvres de la musique.

Mais je ne crois pas que les œuvres de la peinture, à un certain degré de perfection, montrent moins exactement ni plus médiatement (1), dans l'espace, les visions des peintres qui sont leur pensée.

Ainsi, une symphonie (2) est l'exposé, en son développement continu, en détail, d'une idée musicale. — Le mérite du peintre sera de saisir pour l'exprimer le moment où sa pensée plastique atteint un sommet : il ne peut la fixer dans une même œuvre qu'en un seul état. Encore cela n'est-il pas absolu.

« La fin de la peinture, disait Léonard de Vinci, est de représenter l'âme. » C'est l'âme du peintre dont il s'agit vraiment.

L'unité de l'effort humain à son période, qui met peut-être en jeu la conscience intuitive, m'apparaît assez bien dans ces œuvres complexes par les moyens employés : une composition de Moreau, un drame de Wagner.

(1) Wagner et Moreau, qui d'une part employèrent, considérablement accrues de leur propre fait, toutes les ressources traditionnelles des peintres et des musiciens, j'entends toutes celles qui ne furent pas inutiles à leurs conceptions, eurent un égal souci de dérober au public les « moyens » du métier, afin que l'œuvre apparût vraiment ce qu'elle était presque toujours : « directe ». — Robert de Montesquiou distingue les ouvrages « que nous faisons » de ceux qui paraissent avoir pour mission de « travailler eux-mêmes à la rédaction de notre moi ». — L'attention de l'amateur de tableaux peut être détournée le plus facilement d'un ouvrage achevé par l'aspect matériel que présente le revêtement de la toile : Enseignant à peindre, Moreau disait souvent : « Qu'on ne sache pas comment c'est fait. » De même Wagner, établissant sa « pâte » orchestrale, ne permit point que l'on y distinguât les timbres divers, et cela cause le premier étonnement du dilettante à Bayreuth. La place en contre-bas de l'orchestre, l'architecture du théâtre et la disposition des musiciens dans l'orchestre concourent évidemment dans ce but, mais aussi le fait d'écrire trois parties de flûtes, de haut bois et de clarinettes, de diviser fréquemment les instruments du quatuor à cordes, l'apport de très nombreux instruments nouveaux (cor anglais, clarinette basse, contrebasson, trombone contre-basse, trompette basse, tubas : ténor, basse, contre-basse) et l'usage enfin, quoique très exceptionnel, d'un orgue. La sonorité allemande des instruments de cuivre permit au reste à Wagner jusqu'à la fusion des cuivres et des instruments à cordes en une sonorité nouvelle parfaitement belle dans le grave.

(2) Wagner prétend faire du drame une symphonie (Tiersot). — Les rapports du drame wagnérien avec la littérature n'ont jamais été définis très nettement en dépit de tous les efforts. Peut-être — lorsque prendra fin plus complètement le désarroi doctrinal où, selon Pierre Lasserre, l'influence de Wagner précisément a jeté la musique, marquant le commencement de la sagesse — peut-être n'apparaîtront-ils pas très différents de ceux que nous avons prétendus aux inventions de Moreau. Ici comme là une étude attentive de la genèse de l'ouvrage permettra seule de fixer les idées sur sa signification, partant sur l'importance à accorder au drame représenté sur la scène, expression partielle de la pensée de l'artiste, dans la réalisation dernière de son œuvre.

Richard Wagner, Gustave Moreau ont marqué les dernières grandes étapes de l'art et voilà en substance ce qu'ils nous ont appris et ce dont nous devons profiter.

Une portion du public, les artistes — un temps — subirent l'ascendant de telles personnalités géniales. Pourtant, ils ne retirèrent pas de fruits de leur admiration, trop vague pour être féconde — et leur culte ignorant fut vraiment un servage. Auprès d'eux, l'influence du peintre et du musicien aura été purement formelle. Les hommes préfèrent apprendre à comprendre.

Gustave Moreau, aussi bien qu'il tentait d'inculquer à ses élèves la notion parfaite de l'Art et qu'il les instruisait de ses droits imprescriptibles, leur apprenait à ne pas faire du Moreau. Ils ont, en général, profité d'une partie de ces leçons.

Si l'on croit que M. Matisse — par exemple — a besoin d'une excuse pour son œuvre, on incrimine facilement la méthode qui permit le développement de toutes les tendances et favorisa l'éclosion d'assez dissemblables personnalités. — De fait, personne ayant la responsabilité d'un atelier de peinture, quelles que soient les précautions prises, ne peut dire sans courir des risques : Chacun selon ses moyens, pour la cause de l'Art. Mais tout ne valait-il pas mieux pour le maître que d'avoir des suiveurs ?

Au reste, ne lui fallait-il pas défendre contre eux-mêmes soixante jeunes gens qui, le souhaitant depuis longtemps pour leur directeur, ayant crié deux ans après lui, étaient indiscutablement voués pour la plupart à l'imitation pâmée ?

Gustave Moreau a simplement prévu et détourné de lui — et de nous — un péril dont nous pouvons juger par analogie avec les méfaits du wagnérisme dans la production musicale.

On connaît les effets matériels, pourrait-on dire, de l'obsession de Wagner — de « ce chameau de Wagner », osait à propos l'Ouvreuse — et l'on sait que les plus grands maîtres n'échappèrent pas à l'imitation, au moins inconsciente, de son métier, de sa formule. Certains Russes encore, de ceux qui allèrent chercher des conseils à Leipzig, furent fâcheusement influencés, et jusqu'à des Espagnols comme Felipe Pedrell.

De tous ceux-là combien poursuivaient — répétons ici : au moins inconsciemment — l'Art de Wagner ?

Mais il advint que cessa, à peu près vers la même époque, l'empire irraisonné et d'autant plus irritant de deux grands artistes.

L'impressionnisme naissant parut apporter une révélation capitale en peinture.

Dans l'ardeur de recherches toutes nouvelles, des peintres méprisèrent un peu Moreau, fantôme hautain, troublant, d'ailleurs inégalable, de leur avoir imposé trop longtemps l'inaction, et le dirent.

Quelle apparence toutefois, pour les contempteurs d'un art splendide ayant telles solides attaches dans la tradition, de confondre leurs adversaires attardés par l'exemple d'un mouvement surgi aussi particulier, ayant un but aussi limité que l'impressionnisme ? On condamna plus spécialement Moreau au nom de Carrière.

Carrière puisa directement son inspiration dans la nature et fut émouvant. Il se montra peintre sans presque user des couleurs. Enfin — imaginez de quelle importance cela est pour des techniciens, — Carrière dut tout ou presque tout à son entente des volumes et des plans.

Ainsi, à côté de l'artiste que certains considérèrent un moment comme l'artiste « complet » et intangible, un maître existait qui n'avait avec lui rien de commun, pas même la gamme des couleurs, pas même les lignes du dessin.

En musique, les véristes ou du moins les réalistes portèrent au wagnérisme les premières atteintes, mais après *Pelléas* seulement l'élite charmée se détacha du maître lui-même.

Le système de Claude Debussy s'y montrait, ainsi que je l'ai déjà écrit, le contre-pied minutieux du système wagnérien (1). Un musicien était né qui n'avait avec le dieu Wagner rien de commun, pas même les sept notes de la musique (2).

La déclamation, l'écriture musicale, l'orchestration, les moindres détails de la mise en œuvre dramatique, tout — comme *Pelléas* nous était révélé — éloignait dans le temps le souvenir de l'ancien charme, du merveilleux charme rompu. Non pourtant : lorsque Golaud se nomme au début du premier acte, quelques sonorités, volontairement, évoquent une dernière fois l'hé-

(1) Réponse à une enquête sur le Debussysme. V. *Le Cas Debussy-Falque.*
(2) M. Debussy emploie fréquemment les gammes par tons. — Je n'entends pas dire ici que le métier de Claude Debussy eût été ce qu'il est sans Wagner.

roïsme wagnérien, mais elles semblent alors « moquer la gloire qu'elles entonnent ».

Il advint que le dieu Wagner, quelques années durant, fut beaucoup raillé et de toutes les façons par de jeunes musiciens. Leur jeu, qui est naïf, puéril même, seulement en apparencene, nous choque point cependant. Nous ne pouvons blàmer les musiciens qui célèbrent par des facéties la joie de se mouvoir librement dans le domaine des sons.

Notre civilisation actuelle, prétend-on, a la superstition de la personnalité. Je donne raison à ceux qui le pensent. Mais c'est là un mal nécessaire dont il ne faut point songer à nous passer encore : par deux fois au moins nous avons été avertis que nous n'étions pas prêts.

Restons attachés à une certaine conception de l'originalité dans la production artistique, que réformerait, si elle ne la rejetait absolument, une civilisation plus avertie — plus civilisée :

L'artiste — tel par exemple que le voudrait Hello — y serait grand. La grandeur n'est pas dans le fait, mais dans l'auteur du fait. Et il se montrerait grand, étant absolument sincère.

Entendez que si l'artiste sincère n'était pas grand, ou si, exprimant de grandes choses qui ne sont pas en lui, il n'était point véridique, pour tous la moindre de ses œuvres aussitôt trahirait l'infériorité de sa race.

ROBERT RICHARD.

POÈMES D'AMOUR

—

I

La clarté de la lune sur les tentes
Voltige comme de la neige.
La lune est blanche et fraîche...
Au loin des voix joyeuses chantent.

Ici et là, très droite, monte une fumée,
Pareille à une lance, que fleurit
A son sommet la fleur fermée
D'une étoile... La nuit sourit.

Moi, je pleure. O ces voix, là-bas, ces voix joyeuses
Qui chantent parmi la clarté
De la lune mystérieuse,
Ces voix !... Et le silence quand elles se taisent !
Lune, j'ai beau plonger mes mains de braise
Dans la neige de ta clarté,
Mon sang brûle. Il y a trop de beauté
Au cœur de cette nuit que, seule, je contemple.
Je m'agenouille ainsi qu'on s'agenouille dans un temple...
Et je pleure d'angoisse et de volupté...

II

Que n'es-tu près de moi, ce soir ! Mes seins sont frais
Comme les fruits
Qu'on a cueillis
Au clair de lune et dont, longtemps après
Qu'on a mangé leur chair,
Les lèvres gardent le goût de lumière...

Que n'es-tu près de moi, ce soir ! Ma bouche est chaude
Comme à midi le cœur des roses
Trop tôt décloses,
Où les insectes d'émeraude
Se cachent et sommeillent
Enivrés de soleil...

Que n'es-tu près de moi, ce soir ! Mon âme est folle
Comme le jeune oiseau
Qui pour la première fois vole
Et voit dans le miroir de l'eau,
En plein ciel bleu,
Se doubler ses ailes de feu...

III

Par les soirs orageux, le parfum des jasmins
Est si troublant qu'il donne le vertige
Et que, dès que le vent de ses brutales mains
Secoue au bout des longues tiges
Flexibles leurs grappes de fleurs, tout le jardin,
Comme dans un délire,
Devient ivre aussitôt d'amour et de désir.

Oh ! que je suis perdue et faible, toute seule
Parmi cette ombre ! Au-dessus de ma tête
S'agite, pareil à un grand linceul
Déchiré d'éclairs, ce ciel de tempête.
J'étouffe à respirer l'haleine molle et moite,
O mon bien-aimé,
Du jardin pâmé...
Oh ! quand, quand donc seras-tu près de moi ?

Quand te sentirai-je contre ma poitrine ?
Quand te serrerai-je entre mes bras ?
A coups répétés l'air fulmine...
Tu vas venir, oui, tu viendras
Dans une colonne de feu,
Comme un Dieu !

Tu es mon Dieu terrible et tendre.
Dusses-tu me réduire en cendre
Sous ton étreinte, de tous mes vœux
Je t'appelle, je te désire, je te veux !

IV

J'ai peur, j'ai peur, mon bien-aimé : va-t'en ; non, reste.
Que je touche
Encore tes cheveux, que je sente ta bouche
Encor se fondre sous la mienne... Reste.

N'as-tu pas entendu ?... J'ai peur...
Quelqu'un est là derrière nous qui nous épie...
Oh, si de sa faucille d'or
La mort
Ainsi que deux épis
D'un coup nous fauchait tous deux, dis !
J'ai peur.

Ta bouche encor ! Ne t'en va plus... je meurs, je meurs...

V

Les flèches du soleil, déchirant l'ombre verte
Du verger, transpercent ma chair,
Et sur ce lit de rouges roses
Où je repose,
Ivre encore du vin trop puissant et trop doux
De ton amour, pantelante me clouent.

Je ne vis qu'à moitié, je me sens être à peine,
Je ne suis plus qu'une chose lointaine
Qu'à travers les barreaux ardents de ma prison
J'ai peine
A distinguer, oh ! si petite, à l'horizon.

Qu'est-ce donc qui se passe en moi ?
Ce ne sont plus mes yeux qui voient,
Ce ne sont plus mes mains qui touchent,
Ni mes oreilles qui entendent, ni ma bouche
Qui a gardé le goût de tes baisers
Et de la fauve joie
Que jusqu'au fond de l'être ils m'ont versée.
Je cesse d'être Leïla ! sous cette averse
De feu qui m'inonde et me perce
Je me disperse...

Mon bien-aimé, ce soir, lorsque tu reviendras,
Tu trouveras
Vide le lit de roses sur lequel les flèches
Du divin archer m'ont clouée,
Mais aux blessures encore fraîches
Des fleurs par les traits d'or trouées,
O mon farouche et généreux vainqueur,
Tu recueilleras le sang de mon cœur.

VI

Un jour, deux jours, trois jours... Il n'est pas revenu !
En vain, chaque soir, j'ai tendu
Vers toi mes bras, j'ai profané la nuit sacrée
De mes cris, je me suis tordu
Durement les mains et, désespérée,
De mes ongles j'ai déchiré
Ma chair que tu aimais... tu n'es pas revenu !

Et cependant tu continues
De me posséder toute ! Il n'est en moi,
Mon bien-aimé, pas une place où tu ne sois
Toujours présent ! Je te porte en moi-même !
De ma chair, de mon sang, de mon souffle, je t'aime,
Je t'aime éperdument !
Tu es ma joie et mon tourment...
Oh? aie pitié de moi
Et reviens-moi.

GABRIEL MOUREY.

UN PRÉCURSEUR DE MONTESQUIEU
LE CHEVALIER TEMPLE

—

Ce fut un homme considérable, à son époque, que le chevalier William Temple (1).

Homme d'Etat, il fut une des lumières du parlement britannique, avant que son souverain, Charles II, en fît un des membres les plus écoutés de son Conseil privé. Négociateur et diplomate, il sut mener à bien, soit à Bruxelles, comme résident, soit à La Haye, comme ambassadeur, les négociations les plus délicates: son pays lui fut redevable de la signature de la Triple Alliance, qui attachait la Hollande et la Suède à la fortune de l'Angleterre, ainsi que de la conclusion des traités fameux d'Aix-la-Chapelle et de Nimègue. Ecrivain, enfin, il est l'auteur d'*Observations sur les Provinces-Unies*, de *Mélanges* de littérature et d'histoire, et d'importants *Mémoires*, qui ne virent le jour, bien après sa mort, qu'en 1754.

Quand il mourut, à l'âge de 70 ans environ, « l'Angleterre, dit Saint-Simon, perdit un de ses principaux ornements ».

Parmi les écrits politiques que le chevalier Temple nous a laissés, il en est un, peu connu, que le hasard a fait tomber entre nos mains, et qui mérite, croyons-nous, une place à part: *la Recherche de l'origine et de la nature du Gouvernement*, écrite en 1672 (2). C'est que ce traité, peu volumineux (il n'a pas plus d'une cinquantaine de pages), contient quelques-unes des théories et des maximes gouvernementales que Montesquieu reprendra pour son propre compte, quelque 76 ans plus tard.

Ceci ne sera pas pour surprendre ceux qui savent combien l'influence des sociologues anglais s'exerça puissamment sur la pensée du philosophe de la Brède. Un érudit, M. Dedieu, a pu écrire un livre tout entier — et très copieux, et très docu-

(1) Né à Londres en 1628, mort à Moor-Park en 1698 ou 1700.

(2) Traduite pour la première fois en français en 1708, dans : *Œuvres diverses du chevalier Temple*. A Amsterdam, chez Isaac Trojel, MCDDVIII. Toutes les citations que nous ferons de cet ouvrage se référeront à cette édition.

menté — sur les « sources anglaises » de *l'Esprit des lois* (1). Il a pu dire de *l'Esprit des lois* qu'il n'était que « l'aboutissement de ce courant d'anglomanie politique » qui sévit en France, dans la première moitié du dix-huitième siècle. Mais s'il mentionne quelque part le nom de William Temple, — très accessoirement, d'ailleurs — c'est à propos d'un *Essai historique sur le pouvoir législatif d'Angleterre* et non pas de l'ouvrage qui nous occupe. On peut donc estimer que notre sujet garde quelque nouveauté.

Notre intention n'est pas, d'ailleurs, d'élucider la question de savoir si Montesquieu a connu ou non *la Recherche de l'origine et de la nature du gouvernement* — bien que de très fortes présomptions nous feraient pencher pour l'affirmative (2). Nous voudrions nous borner simplement à étudier les idées contenues dans cet ouvrage, persuadé que cette étude ne saurait manquer d'intérêt, si elle nous montre en l'homme d'Etat anglais un véritable précurseur de Montesquieu.

Et nous laisserons aux érudits le soin de décider si l'on doit, historiquement, considérer *la Recherche* comme une « source anglaise » — et, dans ce cas, non des moindres — de *l'Esprit des lois*.

I. — LA THÉORIE DES CLIMATS

Une des théories dont on fait le plus volontiers honneur à Montesquieu est celle de *l'influence du climat* sur les lois et la forme du gouvernement.

On se rappelle comment, dans le chapitre Ier du livre XIV de *l'Esprit des Lois*, il l'a formulée, avec sa concision habituelle :

S'il est vrai que le caractère de l'esprit et les passions du cœur soient extrêmement différents dans les divers climats, les lois doivent

(1) Joseph Dedieu, *Montesquieu et la tradition politique anglaise en France. Les sources anglaises de « l'Esprit des lois »*, Paris, 1909.

(2) Nous dirions, par exemple : 1° que *la Recherche* rentrait absolument dans l'ordre d'idées qui faisaient l'objet des études de Montesquieu ; 2° qu'au début du XVIIIe siècle les œuvres du chevalier Temple étaient « entre les mains de tout le monde », comme s'exprime l'auteur de la préface de la traduction de 1708 des *Œuvres diverses* ; 3° que la renommée de W. Temple était encore très grande, en Angleterre, quand Montesquieu y fit son fameux voyage ; 4° que Montesquieu, en bon « réaliste » qu'il était, a dû faire grand cas des réflexions d'un sociologue qui ne fut pas seulement un théoricien, mais un homme d'action, dont toute la vie fut consacrée à la politique et à la diplomatie ; etc.

être relatives et à la différence de ces passions, et à la différence de ces carcatères.

Et plus loin :

La servitude politique ne dépend pas moins de la nature du climat que la civile et la domestique (1)...

On a beaucoup discuté autour de cette théorie de Montesquieu, soit pour lui reprocher l'influence trop grande qu'il attribue aux climats sur la législation, soit pour le louer, au contraire, d'avoir ouvert la voie à ce que M. Faguet appelle : « la sociologie fataliste (2) ».

En vérité, il y avait longtemps que la question des rapports des lois avec le climat avait commencé d'être discutée, lorsque Montesquieu écrivit. Hippocrate, dans l'antiquité, Bodin et — s'il faut en croire l'érudit M. Dedieu — surtout le médecin anglais John Arbuthnot, dans les temps modernes, auraient été, sur ce point, les maîtres de Montesquieu (3). Mais si ces différents auteurs avaient étudié d'un peu près l'influence des climats sur la législation, aucun ne s'était avisé de fonder sur cette seule influence tout son système politique. Montesquieu lui-même ne le fera pas. Or, c'est ce dont s'avisa le chevalier Temple, et voici comment, au début même de sa *Recherche*, il pose les termes du problème :

La nature de l'homme, écrit-il,.... varie selon la taille, le tempérament et les traits du visage, *toutes choses qui dépendent ordinairement de la différence des climats* où l'on est né et élevé. Le mélange des humeurs qui composent notre corps n'est pas le même dans tous les climats, et la température de l'air y est aussi fort différente ; ce qui fait que les hommes ont l'imagination plus vive et les passions plus ou moins fortes et ardentes dans un pays que dans un autre : d'où vient aussi la différence qui se trouve dans leurs manières de parler et d'agir.

Ces différences portent les hommes à suivre certaines coutumes et une certaine forme d'éducation plutôt que d'autres ; à avoir des opinions que les autres hommes n'ont pas ; et à vivre sous de certaines lois qui leur sont particulières. Il s'est fait de tout cela, dans chaque nation du monde, une forme différente de gouvernement....

Ainsi, voilà qui est net : le climat détermine tout d'abord

(1) *Esprit des lois*, liv. XVII, chap. 1er.
(2) Em. Faguet, *Dix-huitième siècle. Etudes littéraires*, p. 159.
(3) Voir Joseph Dedieu, *op. cit.*, chapitre VII.

la nature de l'homme ; cette nature, à son tour, détermine les manières de parler et d'agir, les coutumes, l'éducation, les opinions, les lois et, finalement, la forme même du gouvernement.

Le déterminisme sociologique du chevalier Temple est beaucoup plus absolu que celui de Montesquieu. Ce dernier, en effet, ne considère l'influence du climat que comme un des facteurs de l' « esprit général » qui anime les sociétés humaines, les autres étant — sur le même pied d'égalité —

la religion, les lois, les maximes du gouvernement, les exemples des choses passées, les mœurs, les manières (1).

Et, d'autre part — ce qui est un correctif énorme à son assertion première — non seulement il n'admet pas que les lois dérivent nécessairement de la nature du climat, mais il estime qu'elles doivent être instituées pour en combattre l'influence néfaste :

Les bons législateurs sont ceux qui se sont opposés aux vices du climat et les mauvais ceux qui les ont favorisés (2).

Ainsi, Montesquieu est non seulement devancé, mais dépassé par le chevalier Temple, qui s'est montré plus « fataliste » que lui et a poussé jusqu'au bout les conséquences de sa théorie, devant lesquelles il semble que Montesquieu ait reculé.

Ces conséquences peuvent s'exprimer ainsi : Si le climat suffit à déterminer la nature du gouvernement, il s'ensuit que, dans un pays donné, la forme du gouvernement doit demeurer invariable, conditionnée qu'elle est par une influence invariable : l'influence climatérique.

Ce ne serait pas l'avis de Montesquieu ; c'est tout à fait celui du chevalier Temple.

— Mais, objectera-t-on, l'histoire de chaque pays n'est-elle point toute remplie des révolutions et des changements qu'a subis le pouvoir, à différentes époques ? et que devient alors la loi d'invariabilité ?

— Sans doute, répondrait le chevalier Temple, le corps social a ses révolutions tout de même que le corps humain a ses maladies. Les révolutions ne sont rien, en effet, que « des

(1) *Esprit des Lois*, XIX, 4.
(2) *Esprit des Lois*, XIV, 5.

accidents funestes », comparables à ces « grandes maladies qui changent quelquefois toute la constitution du corps », mais dont on réchappe parfois pour être rétabli dans son état primitif.

Il faut mettre, d'ailleurs, en dehors de tout système — et il est impossible de ne pas voir dans cette restriction une précaution inspirée par l'esprit de l'époque — les « révolutions arrivées dans quelques Etats par une providence immédiate de Dieu », et même les « gouvernements qui ont été établis par la même volonté de Dieu et par les ordres particuliers de cette même providence ».

Mais il demeure bien entendu que ce n'est là qu'une exception — l'exception qui confirme la règle — et la règle, c'est l'influence que la diversité des climats a sur « les mœurs et sur les inclinations des peuples, et, conséquemment, sur la nature du gouvernement » ; d'où vient que « *les mêmes pays ont toujours gardé une même forme de gouvernement :* parce que la nature, demeurant toujours la même sous les mêmes climats, elle retourne à son premier état, lorsque la persuasion ou la violence, qui l'en avaient éloignée, viennent à cesser ».

On attend sans doute, maintenant, que l'auteur tire des faits la confirmation de sa théorie, car, en matière politique ou historique, on ne saurait rester longtemps dans le domaine des abstractions, et les hypothèses, même les plus ingénieuses, ne sauraient être admises, si elles ne sont appuyées finalement sur l'évidence des faits.

Le chevalier Temple ne manque pas, comme le fera plus tard Montesquieu, de jeter son coup d'œil sur le monde contemporain, pour y contrôler la vérité de ses théories.

Sans doute — et il semble bien y avoir là une contradiction — il trouvera un souverain absolu dans la Tartarie et dans la Moscovie, qui sont des pays du Nord, tout de même que dans l'Afrique et dans les Indes, qui sont des empires du Sud. Mais c'est que les climats des peuples septentrionaux et ceux des peuples méridionaux, « quoique fort éloignés, écrit-il, et à l'opposite l'un de l'autre, sont, à ce qu'on dit, fort semblables ». Et il a raison, s'il entend par là qu'ils sont, les uns et les autres, « excessifs » et rigoureux. Et voilà qui explique que les peuples de ces régions aient « toujours vécu sous la domination arbitraire d'un souverain ».

Quant à ceux qui habitent des zones modérées, et particulièrement l'Europe, ils se donneront « une forme de gouvernement plus modérée ».

Et qu'on ne vienne pas objecter au chevalier Temple que les anciens — Grecs et Romains — connurent la forme républicaine et que les modernes, dans les mêmes pays, sous les mêmes climats, y substituèrent des Principautés et des Souverainetés, car il vous répondrait qu' « ils les ont tellement restreintes et limitées par les lois que ç'a été plutôt *un changement du nom que de la nature elle-même du gouvernement* ».

II. — DIVISION DES FORMES DE GOUVERNEMENTS

Ceci nous amène à admettre une classification des formes de gouvernements un peu différente de celle que Montesquieu a adoptée et qui est demeurée fameuse.

On se souvient que Montesquieu reconnaît trois espèces de gouvernements : le gouvernement *républicain*, qui « est celui où le peuple en corps [démocratie] ou seulement une partie du peuple [aristocratie] a la souveraine puissance »; le gouvernement *monarchique*, « où un seul gouverne, mais par des lois fixes et établies » [monarchie constitutionnelle]; le gouvernement *despotique*, dans lequel « un seul, sans loi et sans règle, entraîne tout par sa volonté et par ses caprices [royauté absolue] (1) ».

On a critiqué cette division.

> Montesquieu, écrit M. Albert Sorel, confond la constitution de l'Etat, qui peut être autocratique oligarchique, aristocratique, ou démocratique, avec le gouvernement de l'Etat, qui est nécessairement monarchique ou républicain. Les types fondamentaux de constitution et de gouvernement se combinent les uns avec les autres et produisent les systèmes mixtes (2).

Un reproche du même genre pourrait être adressé à la division qu'adopte le chevalier Temple. Selon lui, on peut ramener les formes diverses de gouvernement à deux primordiales :

> La première est le gouvernement arbitraire, qui réside tout entier dans la volonté absolue d'un souverain ; et la seconde est un gou-

(1) *Esprit des Lois*, liv. II, chap. 1er.
(2) Albert Sorel, *Montesquieu*, dans la Collection des Grands Ecrivains français.

vernement établi sur des constitutions et sur des lois, faites par le consentement du peuple, ou reçues par un long usage, et qui ne doivent point être changées qu'avec l'approbation du public [démocraties plébiscitaires] ou le consentement d'un certain nombre de personnes qui sont autorisées pour cela [monarchies ou républiques parlementaires].

Ainsi donc, deux sortes de gouvernements : le gouvernement *arbitraire* (c'est le « despotisme » de Montesquieu) et le gouvernement *constitutionnel* (monarchie modérée ou république).

Ce qui peut surprendre, dans cette division, c'est que Temple renferme dans le même groupe des gouvernements en apparence aussi dissemblables que le monarchique et le républicain. Mais, à les bien considérer, « ils ne diffèrent entre eux que par la *qualité* ou le *nombre* des personnes à qui on a donné le pouvoir de faire observer les lois ou d'en faire de nouvelles ».

Cette remarque est tout à fait justifiée. Ne voit-on pas, en effet, des républiques posséder des constitutions dont s'accommoderaient, en changeant seulement quelques mots, de purs gouvernements monarchiques ? Et ne voit-on pas, par contre, des monarchies libérales, comme en Angleterre, posséder une constitution et des lois à peu de chose près républicaines ?

Remontant ensuite à travers l'histoire, le chevalier Temple cherche à expliquer pourquoi telle forme de gouvernement a existé dans tel pays, préférablement à telle autre ; et il faut bien reconnaître — puisque lui-même en fait l'aveu — qu'en dépit de la théorie très simple des climats exposée plus haut « il arrive dans tous les Etats du monde tant d'accidents, capables d'y produire de grands changements, qu'il n'est pas aisé de rendre raison » de toutes ces perturbations politiques.

Ici se place une remarque très originale, faite à l'occasion de l'examen des gouvernements antiques de la Sicile, de la Grèce et de l'Italie. L'auteur se demande pour quelle raison ces pays ont adopté comme naturellement la forme républicaine. Et il croit la trouver dans ce fait, « qu'ils étaient remplis de villes riches et fort peuplées, à cause du voisinage de la mer ».

Mais il faut citer tout le passage où se trouve développée cette idée, qui est pleine d'aperçus nouveaux et fort curieux :

Il est comme naturel à toutes les villes riches et opulentes d'avoir du penchant pour le gouvernement populaire ; soit que cela vienne de ce que plus on se fait riche,plus on devient puissant, et on a plus de peine à se soumettre; soit qu'à mesure qu'on augmente ses biens on pense davantage à sa sûreté; or, on croit la trouver bien mieux sous des magistrats que l'on fait soi-même, et qui sont liés par les lois, que sous un gouvernement arbitraire, qui se fait craindre et obéir à main armée. D'ailleurs, comme on se trouve tous ramassés dans les villes, on y a la facilité et la commodité de s'assembler et de tenir conseil, quand on veut; et la conversation, qu'on a les uns avec les autres, aiguise l'esprit et fait que chacun se mêle de raisonner sur les matières du gouvernement : ce qui s'accorde fort bien avec e génie et le caractère des républiques.

Voilà qui est très bien vu. Il semble que ce tableau d'une république ploutocratique, où les riches ont « du penchant pour le gouvernement populaire », parcequ'ils se croient mieux assurés « sous des magistrats que l'on fait soi-même » — et nous ajouterons : parce que ces magistrats seront choisis parmi eux — ; où l'on redoute surtout le gouvernement « qui se fait craindre et obéir à main armée » ; où l'on trouve toutes facilités pour s'assembler et tenir conseil; où l'on considère, enfin, comme le droit le plus agréable à exercer celui de « se mêler de raisonner sur les matières du gouvernement », soit, prophétiquement tracé, le tableau de telle grande démocratie que nous connaissons.

Un état républicain ainsi conçu est, en tout cas, plus près de nous que cette république à la romaine, et il faudrait presque dire : à la spartiate, qui fut celle de Montesquieu ; république où règne une austère « vertu », définie : « l'amour des lois et de la patrie », et où cet amour exige « une préférence continuelle de l'intérêt public au sien propre (1) ».

De même que le gouvernement républicain, selon le chevalier Temple, convient aux pays composés de villes riches et nombreuses, le despotisme s'établit pour ainsi dire naturellement « dans les pays peu habités », comme ces « vastes campagnes de l'Asie et de l'Afrique,où il n'y a que fort peu de villes. » En effet, « les peuples y sont pauvres » et,pour cette raison, « ne se mettent guère en peine de la sûreté de leurs biens ;... les assemblées générales ne se font qu'avec peine » ;

(1) *Esprit des Lois*, liv. IV, chap. 5.

enfin, ces hommes, « qui ont accoutumé de passer leur vie dans les bois,... loin du commerce du monde, bornent d'ordinaire leur connaissance dans la petite enceinte de leurs désirs et de leurs besoins». Ce ne sont point eux qui « s'amusent à examiner la nature de l'autorité souveraine : ils croient seulement qu'ils sont faits pour obéir, parce qu'ils ne se sentent pas capables de gouverner ». Ils regardent « tous les changements de condition qui leur arrivent, sous de bons ou de mauvais Princes, à peu près comme ils voient changer le temps, qui tantôt est beau et tantôt mauvais ».

Ce tableau, qui fait pendant à celui que nous avons vu tout à l'heure, n'est pas moins exact. On pourrait l'appuyer de fort nombreux exemples, tirés de l'histoire, et de l'histoire très contemporaine. Ce sont les villes qui, d'ordinaire, sont révolutionnaires, ce ne sont pas les campagnes. Le socialisme syndicaliste n'est, présentement, menaçant que dans les « centres ». La révolution de 89 a été faite d'abord par les villes : les campagnes, la province même n'ont guère fait que suivre l'exemple de Paris. Un Louis XIV évitera les villes. Et, plus près de nous, le dernier empire qui ait vu se perpétuer, jusqu'à nos jours, le régime de l'absolutisme, n'est-il pas l'empire des tzars, composé de pays vastes, peu habités, où toute assemblée et tout concert populaires sont rendus difficiles par les grandes distances qu'il faut parcourir pour se joindre ? La tyrannie s'établit mal sur un état composé de groupements cohérents et forts — les villes sont de ces groupements ; elle fleurit, comme sur un terrain de prédilection, dans les états où les citoyens, disséminés, n'offrent au regard du pouvoir qu'une poussière d'hommes.

Rousseau ne conçoit guère le gouvernement démocratique qu'il préconise que comme établi dans un petit État : il a en vue, constamment, la république de Genève.

Montesquieu écrit :

« Il est de la nature d'une république qu'elle n'ait qu'un petit territoire (1). » « Un état monarchique doit être d'une grandeur médiocre (2). » Et enfin : « Un grand empire suppose une autorité despotique dans celui qui gouverne (3). »

(1) *Esprit des Lois*, liv. VIII, chap. 16.
(2) *Ibid.*, liv. VIII, chap. 17.
(3) *Ibid.*, liv. VIII, chap. 19.

III. — LE POUVOIR ET L'AUTORITÉ. — LEURS PRINCIPES RESPECTIFS : LA FORCE ET L'ESTIME

Nous voici arrivés à ce qui fut la grande idée du chevalier Temple, à ce que nous pourrions appeler le nœud de son système politique : c'est à savoir, la distinction — qui paraîtra, au premier abord, un peu subtile — qu'il tente d'établir entre le *pouvoir* et l'*autorité*.

Il pose d'abord en principe que « tout gouvernement met des bornes à la liberté ». Et ceci est incontestable : un gouvernement qui gouverne pose à chaque instant des limites à la liberté individuelle : en république comme en monarchie, il n'en saurait être autrement. De ce principe, il ressort naturellement un peu de scepticisme à l'égard des changements possibles de la forme gouvernementale. On connaît le mot de l'opérette :

> C'était pas la peine, assurément,
> De changer de gouvernement.

Le chevalier Temple dit la même chose, mais il le dit d'un ton plus grave :

> ... Quand les hommes semblent agir pour leur liberté, ce n'est effectivement que pour avoir d'autres Souverains, ou pour changer la forme de gouvernement. Ce qu'ils n'ont pas plus tôt fait, qu'ils en sont las et dégoûtés et qu'ils regrettent le passé, dont ils s'étaient plaints lorsqu'il était présent.

S'ensuit-il qu'un libéral doive abominer toute espèce de gouvernement, à cause des limites qu'il pose essentiellement à la liberté individuelle ? C'est la doctrine anarchiste. La formuler, c'est la condamner : l'absence de toute autorité dirigeante n'étant que chaos, désordre et anéantissement. Mais il est raisonnable d'accepter, comme établissement nécessaire, une autorité qui limite sagement les libertés individuelles antagonistes.

Sur quoi, maintenant, se fondera cette autorité, et de quel pouvoir émanera-t-elle ?

Selon le chevalier Temple, « le *pouvoir* vient de la force », et c'est pourquoi, si paradoxal que cela puisse paraître, « il est toujours dans ceux qui obéissent, parce que le grand nombre est de leur côté ».

Mais pourquoi, demandera-t-on, ce « grand nombre » consent-il à se soumettre à l'*autorité* d'une ou d'un petit nombre de personnes ?

— A cause, répondra W. Temple, de l'estime que les citoyens ont pour ceux qui exercent l'autorité :

... l'autorité procédant de l'estime qu'on a pour les personnes... est dans ceux qui gouvernent, dont le nombre est toujours petit.

On ne niera pas que cette distinction soit originale. Mais, à la bien considérer, elle apparaît fort juste.

Le pouvoir vient de la force et c'est-à-dire du nombre ? — Mais les sociétés modernes n'admettent point d'autre fondement du pouvoir. Le suffrage universel n'est pas basé sur un autre principe. Et, d'ailleurs, comment pourrait-on séparer le pouvoir de la force? Celui qui *peut*, c'est essentiellement celui qui a la force de pouvoir.

Mais ce pouvoir s'abaisse devant une autorité ? — Sans doute, parce que : 1° il sait qu'il ne peut exercer, par cela même qu'il est le nombre, et le trop grand nombre, le gouvernement direct, et 2° parce qu'il estime que ceux à qui il a confié la gestion de l'Etat ont effectivement les capacités requises. Les ordres du jour « de confiance », dans nos modernes Parlements, n'ont pas d'autre signification. Et les révolutions, par lesquelles le peuple — usant du *pouvoir*, qu'il n'a jamais cessé d'avoir, pour exercer une *autorité*, qu'il avait momentanément abdiquée — chasse violemment un gouvernement, n'ont pas d'autre cause que la mésestime en laquelle est tenu le régime contre lequel se fait la révolution.

L'état d'équilibre, si l'on peut dire, existe lorsque « l'autorité » légifère suivant les désirs du « pouvoir ». Les lois de l'ancienne République romaine étaient rendues *auctoritate senatus et jussu populi*, par l'autorité du Sénat et par l'ordonnance du peuple.

Le chevalier Temple développe assez longuement les qualités qu'il suppose devoir mériter l'estime du peuple pour ceux qui exercent l'autorité. Contentons-nous de les citer : c'est la sagesse, la probité ou honnêteté, la valeur, l'éloquence, la beauté même et la noblesse. C'est aussi la croyance qu'on a de l'origine quasi religieuse d'une personne ou d'une

famille. Exemple : « Le sacre même des rois de France... est une marque qu'ils sont souverains Pontifices aussi bien que Rois,et que c'est un droit qui les rend capables de tenir tous les bénéfices vacants de l'Eglise. »

La piété et la fortune, la pompe et la magnificence contribuent, enfin, à faire estimer ceux à qui est dévolue l'autorité :

... loger dans de riches palais, êtreservi par un grand nombre de domestiques, avoir à sa suite une foule de gens qui vous font la cour, porter des vêtements magnifiques : tout cela rehausse l'autorité, soit qu'on le considère comme une récompense des vertus dont nous venons de parler, ou comme un effet de la fortune ; soit qu'on le regarde simplement comme des marques qui font voir qu'on est obéi de beaucoup de monde.

Les monarchies ont bien connu ce principe, et l'on sait assez que les républiques ne l'ont pas du tout dédaigné.

Basée sur l'estime, l'autorité est affermie par la *coutume*. Mais ceci est tellement évident qu'on nous dispensera d'entrer dans des détails.

Ainsi donc, pour nous résumer, le *pouvoir* vient du peuple, c'est-à-dire du nombre, c'est-à-dire de la *force*. Le peuple, ne pouvant exercer directement ce pouvoir, délègue son *autorité* à une ou à plusieurs personnes en qui il a confiance, qu'il *estime*. J'ai dit que c'était la grande idée du chevalier Temple. Il y revient avec complaisance, il y insiste, il en fait, à la fin même de son étude, comme la conclusion de ce travail.

Le gouvernement idéal, selon lui — et, aussi bien, le seul durable — est celui qui est basé sur « le consentement unanime du peuple », duquel émane tout pouvoir. Ainsi conçu, il ressemble à la pyramide, qui est, « de toutes les figures, celle qui a le plus de fermeté... et qui, plus la base en est large et le sommet pointu, plus elle a de solidité ».

En application de ce principe, une monarchie « où le Prince gouverne par l'affection du peuple, et suivant les inclinations et les intérêts de ses sujets »,sera le plus solide gouvernement. Une république qui n'est pas fondée « sur l'inclination générale du peuple et sur ses intérêts, mais seulement sur l'humeur et les intérêts particuliers de ceux qui sont au gouvernement », sera de tous les Etats le moins assuré et le plus sujet à de fréquents et prompts changements.

Et, par contre, une monarchie où le Souverain cherche moins à suivre « l'inclination et... l'intérêt du peuple » qu'à favoriser « la passion et les intérêts de quelques particuliers » sera exposée « à de rudes tempêtes et à de violentes agitations ». Tandis qu'une république « qui s'accommode à l'humeur et au penchant du peuple et qui inspire ces mêmes sentiments à celui qu'elle a mis à la tête du gouvernement, et dont l'autorité est toute fondée sur l'estime et sur l'amour du public », sera « beaucoup plus ferme et beaucoup moins exposée aux révolutions violentes ».

Ce qui revient à dire qu'on ne gouverne pas un peuple malgré lui, ou qu'on ne le gouverne pas malgré lui sans danger.

L'histoire — à laquelle, en ces matières, il faut toujours s'adresser en dernier ressort — est là pour nous fournir mille exemples « des changements arrivés dans les gouvernements, pour en avoir voulu trop rétrécir et resserrer la base, qui est, comme nous l'avons dit, l'amour et les intérêts du public joints ensemble ».

Et pour ne citer que les exemples tirés de notre histoire de France, la Ligue survient après le règne des mignons et des favoris, c'est-à-dire à une époque où « les passions et les intérêts de quelques particuliers » ont été préférés « aux désirs et aux intérêts du public » ; les troubles de la minorité de Louis XIII se manifestent également à la suite de la domination de deux favoris, et ces troubles eussent été capables d'être « suivis de quelque grand changement dans le gouvernement lui-même », si le cardinal de Richelieu, en engageant l'Etat dans la lutte contre les protestants et contre l'Espagne, ne s'était, dans ces deux entreprises, tellement conformé « à l'inclinaison générale et au penchant de la nation » que celle-ci aida à élever et le gouvernement et le ministère, en dépit des menées des grands.

C'est qu'une nation n'est vraiment forte que par l'union intime du gouvernement avec « le cœur du peuple ». Il faut que l'autorité gouverne avec « l'opinion générale » — le mot est dans Temple — et conformément à l'intérêt public. Il faut qu'il y ait accord parfait entre les aspirations d'un pays et la volonté de ses dirigeants, sans quoi, comme dirait Montesquieu, tout est perdu. Un gouvernement digne de ce nom, et

qui veut durer, doit être, comme nous disons aujourd'hui, un gouvernement « national ».

Salutaires conseils qu'un Anglais du XVIIe siècle donne aux gouvernements de tous les pays et de tous les temps !

IV. — ORIGINE DES GOUVERNEMENTS. — LA PUISSANCE PATERNELLE

Il est peut-être un peu puéril de rechercher quelle est l'origine des gouvernements, si cette recherche à travers les hypothèses de la préhistoire est condamnée d'avance à se voir dénier toute valeur scientifique.

Pourtant, elle fut le grand problème sociologique du dix-septième siècle, et, au dix-huitième, Rousseau à son tour l'a tentée. On sait assez que, dans son *Discours sur l'origine de l'inégalité parmi les hommes*, il raisonne comme si des données historiques certaines lui avaient appris que l'établissement des gouvernements avait suivi de près l'établissement même de la propriété individuelle. Cette formation de la société politique lui apparaît — déjà — comme l'œuvre d'un contrat tacite. Seulement, ce contrat, il a été conclu entre les seuls possédants, entre les « riches », qui ont voulu garantir une propriété dont la jouissance leur semblait mal assurée ; car, dit le philosophe de Genève, « il est raisonnable de croire qu'une chose a été inventée par ceux à qui elle est utile, plutôt que par ceux à qui elle fait du tort ». Et l'on sait, enfin, surtout, que, dans *le Contrat social*, il a repris et développé cette idée que l'établissement de la puissance politique émanait — explicitement ou tacitement — d'un contrat. Si les hommes ont abandonné l'état de nature, dans lequel ils vivaient, c'est parce qu'ils étaient parvenus à ce point où les forces de chaque individu, pris isolément, ne pouvaient plus suffire à vaincre les obstacles qui nuisaient à leur conservation dans cet état de nature. Et n'ayant trouvé « d'autre moyen pour se conserver que de former par agrégation une *somme de forces* qui puisse l'emporter sur la résistance », ils se sont naturellement réunis et se sont soumis à toutes les obligations, à toutes les renonciations que suppose un tel contrat.

Montesquieu ne s'était pas attardé, dans son *Esprit des lois*, à cette recherche, se bornant à parler des lois positives telles qu'elles existent et sans remonter à leur origine (et c'est en ce

sens que l'on a pu dire que *le Contrat social* était comme le premier chapitre de *l'Esprit des Lois*). Il avait même déclaré sans ambages, dans ses *Lettres persanes*, cette recherche ridicule.

Quant au chevalier Temple, il s'y arrête plus longuement. Et d'abord, cent ans avant Rousseau, il réfute Rousseau (1). Il lui semble que l'on peut tirer « de la découverte de l'autorité naturelle la véritable origine de tous les gouvernements, beaucoup mieux que de certains *contrats* qu'ils (les hommes) aient fait ensemble ». Car de décider si les hommes ont éprouvé le besoin de se réunir et donc de se lier par un contrat, parce qu'ils sont des « animaux de proie », toujours en guerre les uns avec les autres, et ainsi obligés de se concerter pour la défense, ou parce qu'ils sont des animaux sociables, « portés naturellement à vivre ensemble », c'est ce sur quoi il n'oserait se prononcer.

Et il n'a pas lu, non plus, « en quel temps une grande multitude d'hommes... se sont assemblés pour convenir entre eux d'une forme de gouvernement ». Tout au contraire, il a lu maintes fois que semblable établissement fut l'œuvre « d'un particulier, à qui on a donné le nom de *législateur* ».

Le chevalier Temple a très judicieusement fait remarquer que la doctrine du contrat social procède, chez ses partisans, inconsciemment sans doute — « des récits fabuleux des anciens poètes touchant l'origine des hommes », qu'ils ont supposés naître de la terre, très nombreux, tous à la fois, et « avec toute la taille et toute la force d'un âge parfait ». Au lieu que si nous concevons l'humanité primitive comme composée de différentes familles, qui se sont multipliées par la voie de la génération, nous nous la représentons, non plus comme une réunion d'êtres égaux, mais comme un ensemble de petits groupements familiaux, avec toute l'autorité et toute l'inégalité que comporte la famille.

La première autorité, ce dut être l'autorité du père de famille.

Rousseau dira, sans doute : « La plus ancienne de toutes les sociétés, et la seule naturelle, est celle de la famille. » Mais il n'en tirera pas cette conclusion que la société politique en

(1) La théorie du contrat social était d'ailleurs connue bien avant Rousseau. Voir, à ce sujet, Dedieu, *op. cit.*, pp. 52 et suivantes.

découle historiquement. Il dira seulement que la famille « est donc, si l'on veut, le premier modèle des sociétés politiques (1)».

Le chevalier Temple va beaucoup plus loin. Pour lui, l'autorité du père de famille a été, non pas seulement le modèle, mais « l'origine véritable et naturelle de tous les gouvernements du monde (2) ».

A vrai dire, cette opinion, Montesquieu n'est pas loin de la partager. J'ai dit que, dans ses *Lettres persanes*, il blâme la recherche de l'origine des sociétés, comme parfaitement ridicule. Mais, dans le même ouvrage, et quelques lignes plus loin, il ajoute incidemment : « Un fils est né auprès de son père, et il s'y tient : voilà la société et la cause de la société. »

Mais cette idée que Montesquieu n'a fait qu'entrevoir, W. Temple la développe complaisamment, en faisant la base même de sa théorie sur l'origine des gouvernements.

Il nous montre, tout d'abord, le père de famille entourant ses enfants de soins continuels et leur fournissant les choses indispensables à la subsistance ; « ramassant les fruits que la terre donne d'elle-même » ou « recueillant ceux qu'elle ne produit que par le travail » ; allant, pour eux, chasser, et défendant, au besoin, avec courage, toute sa petite famille « contre les bêtes sauvages et féroces » ; pour eux, toujours, épargnant, se privant lui-même souvent du nécessaire ; enseignant à ses enfants « le bien et le mal, ce qui peut nuire ou aider à la santé et à la conservation de la vie, et ce qui regarde la société civile » ; encourageant leurs bonnes inclinations et contrariant leurs mauvaises ; dirigeant, enfin, leurs pensées, dans les disgrâces de la vie, vers cet « Etre souverainement élevé et souverainement grand, qui peut seul remédier à la fragilité du nôtre ».

Et par tous ces soins, ces enseignements, ces conseils que le père prodigue à ses enfants, ceux-ci conçoivent « une fort grande opinion » de sa sagesse, de sa bonté, de sa valeur, de sa piété, en un mot de toutes ces vertus d'*estime* dont nous avons vu plus haut qu'elles sont la base de toute autorité. Et c'est par cette autorité naturelle que le père de famille est

(1) *Contrat Social*, liv. I, chap. 2

(2) « La monarchie, dira de même Bossuet, a son *fondement* et son *modèle* dans l'empire paternel. »

comme le Gouverneur d'une espèce de petit Etat. Supposé, maintenant, qu'il vive longtemps, qu'il ait beaucoup d'enfants, qui aient, à leur tour, des familles nombreuses, « il se verra le gouverneur, ou le roi de toute une nation, et véritablement le *Père de la Patrie*, comme le sont les bons rois ».

Ainsi, continue le chevalier Temple, le nom de *Sire*, que les Français donnent à leurs rois, ne signifiait autre chose, dans leur ancienne langue, que *Père*, pour faire voir qu'un roi doit être le père de sa nation. Le mot de *nation* lui-même signifie proprement un grand nombre de familles, d'une même race et d'un même sang, nées dans un même pays et qui vivent sous un même gouvernement et sous les mêmes lois ; comme le mot de *patrie* signifie *le pays de notre père ;* ce que les Flamands expriment en leur langue par un terme de tendresse, car ce que nous appelons simplement *notre pays*, ils l'appellent *Vaderland*, comme qui dirait *le pays du père*.

W. Temple s'appuie ensuite sur l'autorité des Livres Sacrés, sur les histoires et les traditions des Grecs et des Romains, sur les récits de César et de Tacite, sur les historiens anglais et les relations, enfin, des voyageurs pour établir qu'aussi bien dans la Judée que dans la Grèce ou la Rome antique, chez les Gaulois que chez les Allemands, dans les primitives nations britanniques et irlandaises que dans les pays nouvellement découverts de l'Afrique ou de l'Amérique, partout on retrouve, à l'origine des sociétés, des pays composés d'une multitude de nations différentes, ayant chacune son nom propre, chacune son Prince ou son Roi particulier, jusqu'à ce qu'elles aient été englouties par de grands empires (1).

Il est donc fort apparent que ç'a été là l'origine de tous les gouvernements, « et qu'ils ont tous été formés sur la déférence et la soumission qu'un grand nombre de gens avaient pour une personne particulière ».

Cette personne — père de famille, devenu, par extension, père de la nation — devait s'entourer des conseils des plus âgés de ses enfants ou de ses proches, qui s'étaient acquis quelque autorité sur les jeunes « par les moyens que le père

(1) « Les familles romaines étaient encore, dans ce temps et sur beaucoup de points, un reste de l'âge patriarcal et comme autant de petites monarchies dans lesquelles le père commandait en roi absolu...

« La république aristocratique des temps nouveaux avait laissé subsister ces petites monarchies, tout en se les subordonnant et en les absorbant. »

Guglielmo Ferrero, *Grandeur et Décadence de Rome*, tome I, p. 7.

s'en était acquis sur eux tous ». Et voilà, « jointe à la bonne opinion qu'on a de la sagesse d'un homme qui a beaucoup d'expérience », l'origine de l'autorité de ces *anciens* dont il est parlé parmi les Juifs, et généralement des hommes d'âge, honorés et écoutés, à Sparte comme à Rome, et dans toutes nations, « soit polies, soit barbares ».

Et maintenant, considérons cette famille fort nombreuse, cette agglomération de familles, si l'on veut, dont l'aïeul demeure le chef. Pour cultiver ses biens, de plus en plus étendus, pour subvenir à tous ses besoins domestiques, il faut qu'elle ait des serviteurs. Ces serviteurs auront été, primitivement, « des gens pris dans un combat », ou des fugitifs, ayant abandonné leur propre famille, ou des gens qui s'étaient donnés au service de quelqu'un de leurs frères. Il est évident que le père de famille, qui les emploie et les accueille et, en quelque sorte, les associe à sa famille, n'a pas pour eux les mêmes égards que pour les siens. Mais ce qu'il leur doit en justice, il le leur donne ; tout ce qu'ils peuvent acquérir par leur travail, en dehors de ce que le maître a exigé d'eux, est légitimement leur propriété.

Le père d'une famille ou d'une nation, conclut le chevalier Temple, qui agit avec ses domestiques comme avec ses enfants, dans tout ce qui est de la justice et pour les soins qu'il en doit avoir, qui concerte avec ses enfants pour les affaires de la communauté, et qui est servi et obéi gaiement des uns et des autres, est, à mon avis, ce qu'on a entendu par un *monarque*.

Que si, d'un naturel rude et injuste, il ne consulte que son caprice et sa volonté, et traite ses enfants comme des valets, il sera ce qu'on appelle un *tyran*.

On voit ainsi, pour nous servir des propres expressions de notre auteur, « qu'une famille a pu devenir un petit royaume et qu'un petit royaume n'est qu'une grande famille ».

§

— Tout ceci, dira-t-on, est très bien. Cette évolution supposée de l'état naturel vers l'état familial et de la famille vers la nation peut être très ingénieuse, voire très vraisemblable, mais ce n'est jamais qu'une hypothèse. Or, en ces matières, toutes les hypothèses sont permises, car aucune n'est évidemment vérifiable, et l'on ne saurait se prononcer sur leur valeur, s'il

se pourrait qu'historiquement ce fût la plus éloignée de la vraisemblance, la plus absurde, qui fût la vraie.

— Sans doute. Nous ignorons tout des premiers groupements d'hommes. Et tous ceux qui ont essayé — à commencer par Rousseau — d'expliquer comment le sauvage primitif s'est mué en l'homme civilisé que nous connaissons ont pu laisser à leur imagination une très large carrière.

Mais ne pourrait-on trouver — cette fois, dans la période historique — après une époque de retour à la sauvagerie, une reconstitution de la civilisation pour ainsi dire pièce à pièce ? Cette reconstitution, pourvu que les historiens l'aient pu suffisamment analyser, nous fournirait assez fidèlement l'image de l'établissement, dans les temps les plus lointains, des premiers états sociaux.

En fait, un phénomène de ce genre s'est rencontré, et dans notre histoire de France. Aux huitième et neuvième siècles de notre ère, à la suite des invasions barbares, et des luttes continuelles d'individu à individu, de famille à famille, de localité à localité — tout lien social ayant été brisé, tout pouvoir dissous — il s'était produit un état d'anarchie en tout semblable à la sauvagerie primitive.

De cette anarchie, la civilisation est sortie par un lent travail, que nous allons suivre, en nous appuyant sur les conclusions d'un historien, M. F. Funck-Brentano (1), étayées elles-mêmes sur les données toutes récentes d'un érudit, M. Jacques Flach.

Selon ces historiens, le travail de reconstruction sociale s'est fait, dans cette période anarchique, « autour de la seule force organisée qui fût demeurée intacte », la famille.

« Au milieu de la tourmente, la famille résista, elle se fortifia, elle prit plus de cohésion. Obligée de suffire à tous ses besoins, elle se donna les organes qui lui étaient nécessaires... L'Etat n'existe plus. *La famille prend la place de l'Etat.* »

Elle devient elle-même un « petit Etat, qui vit entre ses frontières — dans son « finage » — attentivement gardées contre les ennemis du dehors ». Cet Etat en miniature « est placé sous l'autorité de son chef naturel, le père de famille. Celui-ci apparaît bien, au début de notre histoire, comme le *pater fami-*

(1) *L'Ancienne France. Le Roi*, par F. Funck-Brentano. Paris, 1912, auquel nous empruntons les citations qui vont suivre.

lias antique, aux premiers temps de la Grèce et de Rome. Il commande au groupe qui se presse autour de lui et porte son nom, il organise la défense commune, répartit le travail selon les capacités et la condition de chacun : il « règne — le mot est dans les textes — en maître absolu ».

La famille se développe et devient le noyau de ce que M. Jacques Flach appelle « un compagnonnage étendu » : *la mesnie*.

La mesnie comprend d'abord la famille proprement dite, avec les serviteurs qui lui sont directement attachés. Puis les proches et les alliés les plus fidèles. Puis aux parents naturels se joignent les parents adoptifs. Et à leur tête nous apparaît le seigneur, revêtu d'un caractère patronal, paternel, comme l'autorité qu'il exerce. Tous ceux de la « mesnie » lèvent son enseigne, tiennent en mains son gonfanon, poussent son cri de guerre et portent son nom : ils forment la mesnie *un tel*.

La mesnie s'étend à son tour : elle comprendra un lignage entier, elle accueillera les « estranges » qui viendront s'y rattacher. Si bien qu'au « long aller », elle deviendra un groupe étendu. Une mesnie privée — et c'est-à-dire la portion de la mesnie vivant directement avec le seigneur —sera assez forte pour suffire à une expédition militaire en dehors de la « grande guerre ». On verra une mesnie défendre ou prendre une ville.

Mais le caractère familial primitif ne sera pas altéré par ces extensions. « Issue de la famille, la mesnie en a le caractère et, dans les textes latins, elle est désignée par le même mot : *familia.* »

La mesnie s'étend encore et devient *le fief*. Entre la famille, groupe très étroit, et le fief, déjà très vaste, elle joue donc un rôle « très exactement semblable à celui de la phratrie, entre la famille et la tribu de l'ancienne Grèce, à celui de la *gens*, entre la famille et la curie romaines ».

A la tête du fief, est placé le baron féodal. « Le baron, dit M. Flach, est avant tout un chef de famille. » Ainsi, la féodalité nous apparaît comme une extension du régime familial.

Concluons avec M. Funck-Brentano : L'allure générale qui emporte la société, le « mouvement qui entraîne tout » peut se résumer en quelques lignes : « Au xe siècle, dans les chartes et les chroniques, l'ensemble des personnes placées sous l'au-

torité du père de famille est appelé *familia;* l'ensemble des personnes réunies sous l'autorité du seigneur, chef de la mesnie, est appelé *familia ;* l'ensemble des personnes réunies sous l'autorité du baron, chef du fief féodal, est appelé *familia ;* et le territoire sur lequel s'exerce leur autorité, qu'il s'agisse du chef de famille, du chef de mesnie ou du baron féodal, s'appelle uniformément, dans les mêmes documents, *patria.* »

Rappelons-nous maintenant qu'en 987 un de ces barons féodaux fut porté au sommet du groupe social : Hugues Capet devint roi. Et qu'à travers les siècles la royauté ait conservé quelque chose de ce caractère familial de ses origines, c'est ce que tout le livre de M. Funck-Brentano tend à prouver, et il n'est, à vrai dire, que le développement même de cette idée.

Nous ne sommes plus ici dans le domaine des hypothèses. Un fait historique précis nous a permis d'étudier sur le vif la formation de l'état social et du gouvernement. Il se trouve — et c'est tant pis pour Jean-Jacques — que, dans l'occurrence, les hommes, retombés dans la barbarie, et c'est-à-dire dans l'absence de gouvernement et de lois, n'en sont point sortis par un contrat. Mais — et c'est tant mieux pour le chevalier Temple — la société s'est reconstituée, comme il l'avait supposé, par la famille; l'autorité gouvernementale n'a été, comme il l'avait pressenti, que l'extension de l'autorité paternelle.

V. — DES DIFFÉRENTES SORTES DE GOUVERNEMENTS

De cette autorité primitive du père de famille, le chevalier Temple prétend faire sortir non seulement le gouvernement monarchique proprement dit, mais toute espèce de gouvernement.

Si le fils aîné hérite de son père « les qualités et le mérite », il lui succède « par un droit naturel, et par la force de l'autorité qui est émanée de son père sur lui, et qu'il s'est lui-même acquise par ses qualités personnelles ». Et nous avons le gouvernement monarchique *héréditaire.*

Si ce même fils aîné ne possède ni les qualités, ni le mérite du chef de famille et qu'on ne puisse placer en lui cette « estime » que le chevalier Temple dit être la source même de l'autorité, « après la mort du père, les enfants s'assemblent

pour faire élection d'un chef ». Et nous avons le gouvernement monarchique *électif*.

Si le père, lui-même, vient à perdre son autorité, plusieurs de ses enfants « les plus âgés, ou les plus habiles, ou les plus courageux », s'élèvent par ces moyens. « Et quand ils sont parvenus à une certaine élévation, dit le chevalier Temple, le gouvernement est alors tout prêt à changer de nature. » A la mort du père, soit naturellement, soit « qu'il se fasse une révolte générale dans la famille », chacun d'eux retient l'autorité qu'il avait déjà. Et nous avons, cette fois, le gouvernement *aristocratique*.

Que si ce gouvernement vient à se resserrer et tombe entre les mains d'un petit nombre de personnes, qui l'établissent dans leur famille, nous avons le gouvernement *oligarchique*.

Et que si, enfin, « l'autorité vient à se perdre », soit par la dégénérescence des « enfants de la maison », soit par l'adresse des serviteurs, ou leurs vertus, ou leur puissance, nous avons le gouvernement *démocratique* ou Etat populaire, « qui, dit le chevalier, n'est guère éloigné de l'*anarchie* ou de la confusion ».

Ce dernier jugement est à l'endroit de la démocratie d'une sévérité qui contraste avec le tableau, assez enchanteur, que notre auteur a tracé, ainsi que nous l'avons vu plus haut, des républiques établies dans les villes peuplées et riches.

Cette contradiction, croyons-nous, peut se résoudre.

En ce moment, W. Temple considère les différents gouvernements comme issus de la puissance paternelle, et il n'a pas tort quand il dit que l'Etat démocratique est, de tous, le plus éloigné de cette origine. Il en est même si éloigné, dirons-nous, qu'il est difficile de l'en faire descendre. Mais puisque le chevalier y tient absolument, et que cela est nécessaire pour sa thèse, force lui est d'imaginer une révolution, et par conséquent un certain état anarchique, pour expliquer le passage du gouvernement monarchique au gouvernement populaire.

Mais ceci est de la théorie. En réalité, toutes les républiques n'ont pas eu une origine révolutionnaire. Et c'est pourquoi le chevalier Temple peut très bien les regarder d'un œil plus favorable, quand il considère ces Etats comme ayant été, dans leur origine, des *cités libres*, progressivement étendues par le

nombre et le courage de leurs habitants, et le régime démocratique comme une extension du régime municipal.

Ces gouvernements ont été, dira-t-il, « introduits par la sagesse et la modération de quelques législateurs, qui... préféraient le bien public à leur intérêt particulier et à leur propre gloire ». Tel Lycurgue à Lacédémone, Solon à Athènes, Timoléon à Syracuse. Mais, quels qu'aient été ces gouvernements, ils n'ont pu se former, ni se soutenir « qu'à la faveur de l'autorité que quelques particuliers s'étaient acquise dans les esprits par l'estime des vertus dont nous parlions tout à l'heure, et qui se trouvaient en Brutus, parmi les Romains, et en Guillaume Ier, prince d'Orange, parmi les Flamands ».

Quoi qu'il en soit, on peut dire de ces gouvernements démocratiques, où le pouvoir est réparti entre plusieurs personnes, « que l'art y a plus de part que la nature ; au lieu que celui qui réside dans un seul est beaucoup plus naturel ; puisque, dans les autres, on est forcé de recourir à de sages inventions, à établir un ordre, à faire des institutions et des règlements, uniquement pour suppléer au défaut de l'autorité ».

Ce qui revient à dire, non pas qu'il est plus souhaitable de vivre sous une monarchie qu'en république, mais que c'est plus facile, et que cela exige moins d'efforts des citoyens.

Montesquieu étendra cette observation à tous les gouvernements modérés :

> Pour former un gouvernement modéré, il faut combiner les puissances, les régler, les tempérer, les faire agir, donner, pour ainsi dire, un lest à l'une, pour la mettre en état de résister à une autre : c'est un chef-d'œuvre de législation, que le hasard fait rarement, et que rarement on laisse faire à la prudence (1).

Avec des points de départ assez différents, les deux sociologues arrivent aux mêmes conclusions.

VI. — IL A « PRÉDIT NAPOLÉON »

M. Faguet a fait un mérite à Montesquieu d'avoir « prédit Napoléon », par le seul fait qu'il a indiqué « les suites nécessaires du passage d'une monarchie tempérée à une monarchie militaire ». Et il s'écrie : « Avec la prédiction de 1793 faite

(1) *Esprit des lois,* liv. V, chap. 14.

en 1789, dans *le Courrier de Provence*, par Mirabeau, je ne vois pas d'exemple de génie politique plus habile à pénétrer l'avenir ; et Mirabeau prévoit de moins loin (1). »

Faut-il, à notre tour, montrer que le chevalier Temple a « prédit Napoléon » et le glorifier de l'avoir prévu de plus loin que Montesquieu ? Il a parlé, en effet, « *de la tyrannie qui naît naturellement des gouvernements populaires* ». Et il a ajouté que, « quand le peuple se trouve opprimé ou mal défendu par les riches et par les grands [qu'on se reporte à l'anarchie dépensière et ploutocratique du Directoire], il fait choix, parmi ceux de son corps, d'une personne de crédit et de considération, pour se soumettre à sa conduite et dépendre de sa volonté, *passant tout d'un coup d'une extrémité dans l'autre*, ou se contentant de voir que ceux qu'il hait ou qu'il craint rentrent dans une condition privée [Napoléon détruisant la puissance des « avocats »].

Et il a opposé, plus loin, le gouvernement prétorien au gouvernement paternel des monarchies. « Les lois militaires sont les lois du gouvernement le plus absolu qu'il y ait au monde, et qui ne conviennent point au gouvernement d'un père, mais à celui d'un maître. » Dans le gouvernement paternel, la puissance n'est qu' « une suite de l'autorité » et elle « consiste dans l'obéissance volontaire du peuple ». Au lieu que, dans le gouvernement militaire, la puissance « consiste à commander à des soldats, qui, comme des serviteurs, sont tenus d'exécuter la volonté et les ordres de leurs supérieurs ». Sans doute, les bons princes eux-mêmes ont eu recours à la force militaire, mais c'était pour « se pouvoir défendre contre des voisins puissants » ou « faire la guerre à leurs ennemis ». Tandis que, dans le gouvernement prétorien, les princes y ont recours « pour affermir leur autorité, quand elle a été chancelante, ou après avoir perdu le pouvoir qui émane de l'autorité naturelle et paternelle ; se servant ainsi de leurs forces *pour leurs intérêts particuliers...* ».

Oui, on peut dire que le chevalier Temple a prédit Napoléon. Mais ces prédictions sont-elles dues au « génie politique » de ceux qui les formulent, ou, plus simplement, ne serait-ce pas que l'humanité, en ses mouvements politiques et sociaux, obéit à des lois très simples, que l'histoire nous dé-

(1) Emile Faguet, *Dix-huitième siècle*, pp. 165 et 166.

voile, dans le passé, et qui se réalisent encore, infailliblement, dans l'avenir ?

VII. — QUEL EST LE MEILLEUR GOUVERNEMENT ?

On est presque en droit de demander à celui qui a fait métier d'étudier les divers régimes gouvernementaux ce qu'il pense de leur valeur propre. On est tout au moins tenté de le faire et de poser à l'écrivain politique cette question, si grosse de conséquences : quel est le meilleur gouvernement ?

Pour Rousseau, pour le Rousseau du moins du *Contrat social*, la réponse n'est point douteuse. Son idéal gouvernemental, c'est la démocratie pure, où la « volonté générale » est souveraine ; c'est le despotisme populaire, aussi absolu que le despotisme royal de la *Politique tirée de l'Ecriture Sainte*.

Montesquieu, lui, a éludé toute réponse à cette question. Il a prétendu étudier les différentes formes gouvernementales en elles-mêmes, et sans conclure à la prééminence de l'une sur les autres. Toutefois, et quelle que soit la résolution qu'on ait pu prendre d'apporter dans cette étude une impartialité absolue, peut-on disserter d'un esprit froid et totalement détaché, quand on traite de ces questions vitales que le patriotisme, à défaut de tout autre sentiment, interdit de considérer comme indifférentes ?

De tout grand critique, dit excellemment M. Faguet, on peut tirer un corps de doctrine, en surprenant les moments où, sans qu'il y songe, sa façon de rendre compte est une manière de recommander. Lorsque Montesquieu nous dit : « Dans tel cas... tout est perdu ! » on peut croire que ce qu'il désigne comme étant *tout* est ce qu'il aime (1).

En vertu de ce principe, il est assez aisé de se faire une idée du gouvernement que Montesquieu a pu entrevoir comme le type idéal qui dût être préféré aux autres. Tout au moins en ce qui concerne la France, on peut estimer, avec M. Albert Sorel, que Montesquieu a souhaité le retour à l'esprit véritable de la monarchie, qui se trouvait, selon lui, dans les anciennes lois françaises. Et voici comment M. Sorel résume, en ses grandes lignes, ce que nous pourrions appeler : la politique tirée de *l'Esprit des Lois* :

(1) *Dix-huitième siècle*, p. 167.

Un roi contenu par des corps privilégiés et dépendants; point d'Etats généraux, mais une magistrature gardienne des lois fondamentales ; une noblesse à laquelle le négoce est interdit; point de grandes compagnies de commerce... ; un gouvernement paternel, éclairé, intelligent... ; de l'honneur partout, de la tolérance pour les croyants, de la gloire pour les gentilshommes, de la liberté civile pour le peuple; point d'expéditions lointaines, peu de colonies; plus de ces entreprises qui n'augmentent la puissance absolue qu'aux dépens de la relative ; de la modération, enfin, au dehors comme au dedans... ; voilà, selon Montesquieu, l'idéal de la monarchie française (1).

Le chevalier Temple n'est pas moins réservé que Montesquieu, car, ce problème relatif à la valeur comparée des différents gouvernements, il avoue qu'il n'en veut pas même poser les termes.

C'est qu'en effet « celui-là paraît toujours le meilleur qui a rencontré un meilleur avocat, ou qui a l'avantage de la nouveauté ». Et enfin, n'est-il pas incontestable que notre jugement sur cette matière « dépend des impressions bonnes ou mauvaises que ces différentes formes de gouvernement ont faites dans les esprits » ?

On ne saurait marquer plus nettement le caractère subjectif de ces sortes d'opinions. En fait, il est impossible que nous nous prononcions en faveur d'un gouvernement qui nous ruinerait, nous persécuterait et nous nuirait de mille façons ; comme il n'est pas moins impossible que nous abhorrions un gouvernement qui nous comblerait de faveurs, nous enrichirait, nous rendrait heureux. Nos opinions politiques sont suggérées par l'intérêt direct que nous avons ou croyons avoir à l'établissement de tel ou tel gouvernement; ou — pour mettre les choses au mieux — par ce que nous croyons être l'intérêt de notre pays. Et c'est donc, toujours, une *impression personnelle* qui décide, en dernier ressort, de la réponse à faire à cette question: Quel est le meilleur gouvernement ?

Que si l'on cherche à se détacher de cette impression et à ne se prononcer que guidé par la raison et l'expérience, il faudra reconnaître, avec le chevalier Temple, que « tous ces gouvernements ont leur élévation et leur chute, leur fort et leur faible »; que tous « peuvent recevoir de grandes perfections,

(1) Albert Sorel, *Montesquieu*, p. 145.

mais... sont sujets aussi à se corrompre et à devenir fort mauvais ».

Voilà qui est d'une sage impartialité. Et cette conclusion ne l'est pas moins, « que cette forme de gouvernement est la meilleure, qui se trouve établie depuis plus longtemps dans un pays, qui est autorisée par la coutume et par l'usage, et qui est la plus conforme à l'humeur et à l'inclination d'une nation ».

On ne saurait parler avec plus de sagesse. Il n'y a pas, à vrai dire, de forme nécessaire du gouvernement, ni même de forme préférable, et il est un peu puéril de se battre pour telle ou telle; il n'y a que des gouvernements établis depuis plus ou moins longtemps, plus ou moins enracinés dans la nation, et plus ou moins conformes à l'humeur et à l'inclination des citoyens.

— Mais cependant, dira-t-on, le chevalier Temple a posé en principe que le gouvernement monarchique dérive directement du gouvernement paternel, basé lui-même sur l'autorité naturelle; et, de plus, il a vécu sous la monarchie anglaise et a servi son roi avec dévouement et le loyalisme le plus absolu. Il était monarchiste. Se peut-il donc qu'il n'avoue point quelque part sa secrète préférence, qui est incontestable, pour le gouvernement d'un seul ?

— Si fait, répondrons-nous. Dans ce gouvernement d'un seul, notre auteur reconnaît que l'autorité, se trouvant toute réunie dans une même personne, « elle y doit être, par conséquent, plus grande », et il voit dans ce fait « le fondement de la tranquillité, de la sûreté et de l'ordre » d'un Etat. Tout ceci, conclura-t-il — et la forme dubitative enlève à sa conclusion ce qu'elle pourrait avoir d'audacieux — « semble décider de la préférence ».

Il n'en reviendra pas moins à cette idée (qui, au fond, je crois, et malgré sa « préférence », est bien son opinion exacte) « que la différence [entre les gouvernements] est moins dans la magistrature elle-même [lisez : la forme] que dans la personne des magistrats : ce qui a été peut-être le but et le sens de cet ancien mot (en prenant ainsi les personnes douées de sagesse et de probité pour les mêmes avec les Philosophes) : *que les meilleurs gouvernements étaient ceux dont les Rois étaient Philosophes, ou quand les Philosophes y étaient Rois.* »

Ces derniers mots nous rapprochent du dix-huitième siècle et le font déjà pressentir. « Ah ! Louis XIV ! Louis XIV ! que n'étais-tu philosophe ! » s'écria Voltaire. De quoi M. Faguet conclut : « Un Louis XIV philosophe, c'est toute la politique de Voltaire (1). »

Le roi philosophe qu'eût souhaité le chevalier Temple n'eût certes pas été un Louis XIV, c'est-à-dire un monarque absolu. Il est trop libéral, disons même, si nous voulons, trop anglais pour se rallier jamais à cette formule. Son tempérament, sa doctrine, ses idées l'apparentent plutôt — si nous les avons bien fait connaître — à notre Montesquieu.

Et, selon nous, c'est pour le chevalier Temple un titre de gloire certain qu'on puisse à son propos rappeler l'auteur de *l'Esprit des Lois*. La pensée de Montesquieu a eu, à travers la Révolution et jusqu'à nos jours, une des influences les plus considérables qu'ait jamais exercées une pensée humaine : il ne nous déplaît pas qu'à travers ce foyer de lumière que le philosophe de la Brède a projeté sur son époque, on puisse distinguer quelques lueurs qui viennent de plus loin que lui.

Peut-être que le mot de M. Faguet : qu'avant Montesquieu « on ne se doutait même pas de la science où il reste le maître (2) », paraîtra exagéré. Nous voudrions qu'on reconnût, en tout cas, que l'étude des idées du chevalier Temple n'était pas sans intérêt, s'il a ouvert la voie à Montesquieu et s'il mérite ainsi, très légitimement, d'être salué comme l'un de ses précurseurs.

LUCIEN LELUC.

(1) *La Politique comparée de Montesquieu, Rousseau et Voltaire*, p. 84.
(2) *Dix-huitième siècle*, p. 191.

EN ALGÉRIE

A mon ami Alfred Bel.

COMMENT ON ENQUÊTE

J'ai parcouru l'Algérie pendant cinq mois (juillet-août 1911 et avril-juin 1912). C'est trop, puisque maintenant des choses qui me semblaient toutes simples m'apparaissent d'une complexité désolante. Ou c'est trop peu, car pour démêler ces complexités enfin discernées, il faudrait des années, qu'on passerait à parcourir le pays, à se joindre aux diverses tribus, à coucher sous les poutraisons berbères et les flidj arabes, dans les masures des Espagnols et les tristes bâtisses géométriquement mornes des villages de colonisation.

Mon métier, c'est d'étudier les arts et les industries indigènes ; je m'en suis acquitté de mon mieux. J'ai passé des heures à regarder travailler dans leurs cellules des tisserands, des bijoutiers, des cordonniers, des brodeurs, à Tlemcen, à Constantine et dans la puante kasbah d'Alger. Si je n'ai été que peu « en tribu », du moins ai-je couché à terre dans des maisons kabyles, sans guère y dormir, à cause des puces. Quand on enquête sur des problèmes ethnographiques, on cause. La bonne politique exige qu'on parle de beaucoup de choses, avant de formuler des questions techniques. Pour obtenir un renseignement précis sur tel ou tel petit détail de métier, il m'a fallu souvent plusieurs jours de palabres diplomatiques. On parle de la conscription, ou du Maroc, ou de la question juive, ou de M. Lutaud le Grand Gouverneur en Chef, ou de « Paris qui est la France » ; et au beau milieu des phrases sérieuses, avec la naïveté un peu bête d'un étranger ignorant et badaud, on demande :

« Pourquoi donc avez-vous ramassé dans cette caisse toutes les poussières de votre atelier ? »

On apprend alors que ces poussières contiennent les raclures quotidiennes d'or et d'argent ; que chaque année on les lave à

la rivière et que c'est un jour de fête pour les bijoutiers juifs et leur famille ; qu'on rapporte le résidu, le traite chimiquement et fait fondre les alliages à l'aide d'un soufflet spécial appelé *râboûz*, autrefois le seul qui fût en usage, mais qui aujourd'hui ne sert plus que dans cette opération annuelle.

Je désire voir le *raboûz ;* on m'en déniche un tout poussiéreux ; je l'examine ; je m'étonne ; je m'en fais montrer le mécanisme : j'ai le document à la chasse duquel je suis depuis trois jours.

Puis la causerie reprend sur le Maroc, ou la conscription, cependant que maniant le râboûz et posant par moments de petites questions précises, j'ai le loisir d'étudier l'objet et de le dessiner.

De même pour les poteries peintes, et les étoffes décorées, et les broderies, et la toiture des maisons, et les jeux des adultes et des enfants, et tous les autres éléments des civilisations indigènes.

Or, quand vous êtes dans un petit atelier, assis tout bonnement sur une caisse ou par terre, quand vous entrez dans un fondouq pour marchander des nattes apportées de loin, quand vous discutez avec un dellâl (crieur public), lui offrant d'un tapis vingt douros, lorsqu'il en veut trente, l'un après l'autre, les passants s'approchent. D'abord silencieux, ils observent tour à tour les physionomies, puis l'un ou l'autre se décide et pose à un voisin une question que celui-ci répète ; et par transmissions multiples, de bouches en oreilles, la question enfin si souvent entendue parvient aux vôtres directement. Vous répondez au dernier interlocuteur, qui répète d'une voix forte ou traduit votre réponse. Le groupe, d'instants en instants accru, la reçoit d'un bloc ; et le petit jeu des questions échelonnées et des réponses uniques peut continuer des heures. Tout à coup l'un des assistants se fraie un sillon de sortie, et s'en va sans un mot d'adieu.

C'est ainsi que passent les jours dans la douce cité de Tlemcen aux mœurs affinées. On s'y salue avec des grâces, on s'accueille avec des sourires, on cause, sans trop crier, en un arabe adouci, on se quitte simplement. On s'y lie aisément d'amitié. Des poètes ont chanté Tlemcen et sa ceinture de jardins, sa cascade, ses ruisseaux, et l'harmonie délicate de son cirque de montagnes lointaines. Pour qu'il naquît quelque

part en Algérie des poètes de la nature, il fallait vraiment une circonstance spéciale : une vieille civilisation. Car ne n'est pas qu'à Tlemcen seulement que la nature algérienne a tant de douceur et tant d'aimable richesse...

TLEMCEN D'ORAGE

De part et d'autre des grandes cascades d'El Ourît, les monts dolomitiques s'échancrent de créneaux déchiquetés. Plus bas, d'énormes pans verticaux, ici lissés par les eaux, ailleurs striés comme une djellaba marocaine de raies brunes et noires, se trouent de creux innombrables où nichent des milliers de pigeons bleus à pattes rouges. C'est leur forteresse aux couloirs insondables, aux oubliettes où courent, tout au fond, des eaux grises. Ils logent à mi-hauteur, laissant les sommets crénelés aux corneilles, qui par vols réguliers s'abattent dans les ravins et sur les pentes où vivent, dans le lacis des minuscules canaux surélevés, parmi les ronces, les oliviers, les chardons multicolores, les pervenches bleues, les alzéas violacées, les céréales, les jardins potagers : des hommes.

Le soleil ronge les rouges et les ocres, blanchit les verts ; il fait vibrer l'arête des créneaux rocheux ; il délaie dans un lavis grisâtre les ondulations des collines. Sa brutalité plus ardente absorbe la brutalité des reliefs et des teintes. On ne voit qu'un flamboiement métallique, une buée comme il en sort des forges de chez nous en plein midi. Au ciel, rien qu'un miroitement blanc qui blesse.

Et tout à coup l'orage est là. Les souffles tièdes s'échauffent de seconde en seconde, et brûlent. Le ciel est envahi par un immense troupeau de moutons laiteux, qui se chevauchent, et roulent, et s'amoncellent, pris de la folie des espaces. Le vent leur arrache des flocons, qu'il accroche de droite et de gauche à des aspérités invisibles. Puis le troupeau s'étale. Les blancs deviennent livides, les verts deviennent noirs et les souffles chauds, âcres comme l'haleine d'un cheval. De partout, des plaines, des monts, du ciel, accourent de petits tourbillons qui se vissent dans l'air opaque.

Brusque, une accalmie. Tout retombe dans une léthargie torride. Les minutes s'éternisent. Puis là-bas, tout au fond

de l'horizon des vallées, surgit un éclair pâle, à peine teinté de jaune, qui paresseusement zigzague d'un paquet de nuages à l'autre, tel un sentier kabyle qui monte de douars en douars vers une crête abrupte. Enfin, l'éclair atteint son but : le plateau qui court au-dessus des Cascades, et d'où elles sourdent. Et le suit un tout petit roulement bien timide, venu de bien loin, harassé, semble-t-il, par l'insensée longueur des routes parcourues. Il arrive aux gorges et là, pris d'un accès soudain d'énergie, du sursaut qui annonce la mort imminente, il hurle, se démène, s'en prend aux roches qu'il secoue, aux feuillages qu'il affole, aux sables qu'il éparpille, puis, épuisé, meurt net, d'un coup sec.

A son tour, la pluie se décide. Elle tombe douce, droite d'abord, ensuite oblique. Elle se roule dans la poussière des chemins, caresse les feuilles et les fleurs altérées, sourit aux passants et aux bêtes qui se hâtent de rentrer, leur disant : « Je suis la pluie chaude, la pluie bon enfant, qui ne sera pas pour vous aujourd'hui le fléau, mais la caresse qu'Allah envoie à ses créatures et à sa création. »

Mais les hommes et les bêtes se méfient, car le ciel se plombe et s'abaisse de plus en plus. Pourtant, cette fois, la pluie n'a pas menti. A peine çà et là de petits lacs se sont-ils étalés qu'elle se déclare satisfaite. Elle s'abandonne à un formidable tourbillon qui l'entraîne dans les gorges, la hisse sur les plateaux, l'emporte vers des régions invisibles.

C'est fini. Transparents déjà, irisés de jaune, d'orange, de rouge, les nuages roulent par-dessus les croupes voisines, puis par-dessus les croupes plus lointaines, montagnes des Traras et de Nédroma, découvrant par moments de grands rectangles jaunes ou verts : des champs, des friches, des vignes et des brousses.

Et quelques minutes après, il ne reste plus à l'horizon qu'une bande grise, pas de notre gris terne de France, mais d'un gris lumineux. Le deuxième ciel, où s'étend un souple voile blanc, parfois se déchire, pour laisser voir, très haut, des fragments du troisième ciel, le vrai, le ciel des Dieux, le ciel bleu, implacable et mort.

EL HAMDOU'LLAH

A Tizi-Ouzou, fin juillet 1911. Il a fait chaud cette année-

là, même en Algérie. Le gros père Lagarde, hôtelier célèbre, me dit :

— Ne vous pressez donc pas; vous avez le temps ; on n'a pas encore attelé les mules !

J'attends la diligence de Fort-National. Je réponds :

— C'est que je veux une place en haut, sous la bâche.

— Comment sous la bâche ? Vous feriez mieux de prendre le coupé. Par ces chaleurs-là (on devait partir vers dix heures et demie) vous serez mieux en bas.

— Peut-être. Mais c'est que je veux voir le paysage.

— Oh alors !

Et le père Lagarde plisse les yeux, serre la bouche, rigole doucement. Il a l'air de dire : Encore un, de ces bons Français de France, qui veulent admirer la nature au risque d'en crever ! Mais comme il est hôtelier, il admet les lubies des clients, pour en tirer parti ; et il me conseille de boire frais avant de partir, afin de suer considérablement. Comme ça, on risque un peu moins la congestion.

Donc, après avoir bien mangé, je me mets à bien boire. Sûrement, j'ai bien bu. Il n'empêche qu'à moitié du trajet je n'avais plus du tout de sueur disponible... Desséché jusqu'à la moelle de mes os.

Le cocher, un gros Kabyle taciturne, me regardait de temps en temps avec mépris, alors qu'au lieu d'admirer les gorges et les crêtes de la Grande Kabylie je somnolais assommé, battant de ma tête la toile tendue de la bâche. Les sept mules tiraient par saccades douloureuses. Près d'une fontaine, on fit halte. Tout le monde descendit, alla boire. Je n'en eus pas la force. Puis la route regrimpe, et redescend, et regrimpe encore, et ainsi de suite, fastidieusement, jusqu'à la grande montée qui, définitive, aboutit à Fort-National.

La chaleur, insensiblement, diminuait. Là-bas, un grand tournant. Là, me dis-je, j'allumerai une cigarette, et rentrerai ainsi dans le monde des vivants. Nous sommes au tournant. A notre droite, un ravin : six cents mètres, presque à pic. Je sors mes cigarettes et à ce moment nous arrive dessus une trombe de mulets qui ruent, de Kabyles qui hurlent. Des vitres s'éparpillent en gerbe, un craquement, la diligence soulevée oscille, notre cocher se dresse et arrête net son attelage, qui tout entier s'abat. Autour de moi, des burnous

sautent à terre, par-dessus nos mules, d'un bond formidable; en bas, des gens crient de terreur. J'avais vu arriver la masse, j'avais vu le ravin, puis le geste du cocher, et, inconscient, j'avais allumé ma cigarette sans faire un seul mouvement de fuite. Alors le cocher se retourna vers moi, souriant, et me dit : *el hamdou'llah*. Je répondis dans un soupir : *el hamdou'llah*. Depuis, nous fûmes amis.

Nous descendîmes à notre tour, pour examiner le dégât. Un chariot, chargé d'énormes pierres de taille, avait entraîné son attelage de quinze mules et son timon avait traversé de part en part le coupé de notre diligence, la fixant ainsi sur l'extrême bord du ravin. Derrière le timon, collées à la paroi, pâles et muettes, une vieille dame et deux fillettes restaient inertes, les yeux fixes, étonnées de respirer encore. Nos mules à terre se débattaient et se mordaient, et les mules du chariot, les traits arrachés, engagées sous les roues de la diligence, saignaient. On en abattit trois, de suite, celles qui avaient les jambes écrasées. En quelques minutes bêtes et gens furent en place. Le chariot chargé de pierres de taille reprit sa descente folle, avec ses mules indociles et sa bande de carriers braillards, et nous reprîmes notre montée vers Fort-National, pendant que dans le coupé la vieille dame et les fillettes commençaient à sangloter spasmodiquement.

LA PARTIE DE DAMES

Il y a à Tlemcen un café maure à l'angle de la rue de Mascara et d'une petite place sur laquelle débouchent plusieurs rue commerçantes, comme la rue de la Sikak ; des voûtes de fondouqs engloutissent et y déversent des caravanes incessantes. La petite place, irrégulière, trapézoïdale, est ombragée d'arbres énormes contre lesquels s'appuient de larges bancs très hauts où se juchent, après avoir retiré leurs bolras de cuir, des oisifs de la ville, des fellahs, des crieurs publics, et surtout des indigènes venus des quatre coins de l'Afrique du Nord. Quoique devant ces bancs il y ait des tables rondes en fer comme on en voit dans les caboulots de nos villages, quoique pour des clients de marque, européens ou scheikhs francisés, il y ait des chaises rempaillées qu'on met tant bien que mal en équilibre sur les cailloux roulés et dans les creux terraqués de la petite place, les changeant d'endroit avec le mou-

vement des ombres, non certes, ce café maure n'est pas chic du tout.

En m'y installant, je m'abaissai du premier jour dans l'estime des personnes bien de Tlemcen, tant Indigènes qu'Européens qui, fonctionnaires ou colons, pour rien au monde ne se laisseraient voir par là, même pour accompagner quelque étranger curieux de mœurs locales.

« Des Indigènes, Monsieur, ça ne se fréquente que pour le travail qu'on en tire et pour l'argent qu'ils vous rapportent. »

Il y eut des exceptions. C'est le directeur de la médersa, un bon et vieil ami à moi, qui m'avait indiqué ce café, où vinrent aussi par moments me tenir compagnie un professeur à la médersa et le juge de paix. Mais, le plus souvent, j'y étais seul. Et j'y passais des heures à regarder le va et vient des hommes à burnous.

Là venaient à jours fixes les Beni Ournid des montagnes, faces de brigands, haillonneux, gueulards, armés de matraques formidables et féroces d'aspect. Ce sont les charbonniers du pays. Ils déterrent et brûlent de grosses souches d'olivier sauvage et de diverses essences, les chargent sur des ânes minuscules et se réunissent sur la petite place ; on achète les chargements entiers, ou des couffes pleines. Pour ce que ça coûte ! Mais les marchandages se font avec grands hurlements et fortes gesticulations, scandées par les coups sourds sur les échines ensanglantées des bourriquots. *Arr! Arr !.... Bâlek !.....* tssssssss........

Au début, je pris garde à ne pas bousculer ces brigands encombrants ; mais après quelques jours j'étais connu d'eux. En somme, on est bête ! Ils sont pauvres et sauvages, certes, ces Beni Ournid, et on les croit plus sauvages qu'ils ne sont parce qu'on sait qu'au lieu de vivre comme leurs voisins dans des maisons, ils en sont encore au primitif gourbi d'hiver, à la cahute de branchages et de pisé, à la tente en été, la tente brun gris, couleur de terre et de chanvre pourri. Leur métier les fait sales de partout et les particules de charbon collées au visage font briller le blanc des yeux et des dents. Alors, je me mis à rire de moi-même : tel un enfant des villes j'avais eu peur de l'Auvergnat ; tel un enfant des vallées, j'avais

redouté le charbonnier des forêts alpestres et lui avais prêté une âme fabuleuse.

Après quoi, quelques cafés offerts à propos me montrèrent en ces redoutables sauvages de bons enfants très frustes, très jeunes, au sourire ingénu, mais soumis aux rudes écoles de la pauvreté africaine. Elle est terrible. Si vous croyez que c'est par plaisir que ces gens mènent une vie de chien... Mais ceci est une autre histoire.

Venaient aussi à mon café des Beni Snous, descendus au fondouq voisin avec leurs chargements de nattes. Ces nattes sont une spécialité de la tribu ; ils en exportent en Algérie et au Maroc pour plus de cent mille francs par an. Chaque village a ses modèles déterminés et chacun de ces modèles se fait plus ou moins simple, plus ou moins chargé. Les nattes Beni Snous se tissent à peu près comme des étoffes, sur un métier horizontal, et dans les fibres végétales on intercale des laines de couleurs variées qui forment des dessins parfois très compliqués : échelons, losanges, triangles, carrés, dents de peigne, et bien d'autres; j'en ai dessiné une cinquantaine d'après les nattes que j'ai vues ; il doit y en avoir davantage.

Les Beni Snous ont l'allure calme, l'abord délié, le costume propre avec cette recherche de l'artisan qui gagne bien sa vie chez lui sans être exploité par quelque petit entrepreneur ; ils ont l'habitude du maniement des douros et de la clientèle changeante ; ils n'ont pas cet air de bête traquée du Beni Ournid qui, sans le vouloir, contrevient sans cesse aux règlements de l'administration des forêts, mais ils exercent une industrie qu'on apprécie en haut lieu parce qu'elle exige une vie sédentaire, n'abîme rien, et rapporte au fisc.

Je marchandai aussi des nattes des Beni Snassen, qui viennent du Maroc et n'ont pas de décors en laine, puis toutes sortes d'objets apportés du Sud. Un grand dellâl, métissé de nègre, connaissait mes manies et par moments m'apportait d'un air mystérieux et entendu des choses hétéroclites, le plus sales possible. Car il en était venu à penser que ce qui me plaisait dans un objet, c'était la crasse indigène et la poussière saharienne dont il était imprégné.

Un jour parut toute une bande de moissonneurs du Riff aux jambes maigres, aux burnous jaunes, à la face cuite, au nez coupé, aux yeux vifs, enfoncés. Ils s'abattirent sur les

bancs, sur les chaises, sur le sol, répandant une étrange odeur de terre et d'herbes. Les conduisait comme chef du groupe de travail, quelque chose comme un chef d'artel russe, un gaillard rablé en costume bleu de mécanicien, parlant bien le français. A ce moment, je jouais aux dames avec un vieillard et le gagnais continuellement. Ces damiers sont très amusants. Ils ne sont pas répartis en cases noires et blanches, mais en cases en creux et en cases en relief ; vous jouez sur les reliefs.

— Eh, me dit tout à coup le mécanicien, il joue mal le vieux. Jouons ensemble.

J'acceptai ; mais avant de commencer il ajouta :

— Nous jouerons à la manière arabe.

J'acceptai encore. Jouer à la manière arabe, cela consiste à ne prendre les pions qu'en allant en avant, pas en arrière. Quand on n'en a pas l'habitude, ça trouble les combinaisons ; c'était la deuxième fois seulement que je jouais ainsi. Cependant, je gagnai. La revanche. Cette fois l'animal de mécanicien me gagna. La troupe des Riffains s'était massée autour de nous, une cinquantaine au moins, et nous avions, nous deux les joueurs, juste la place de bouger nos coudes. Il me gagna encore, puis encore, et encore. Les Riffains ricanaient.

Impatienté, je lui dis :

— Tu vois, j'ai combattu à la manière arabe. Ils vont toujours en avant et croient qu'ainsi on se rend maître du monde. Ils allèrent d'Arabie en Espagne, balayant tout et jugèrent définitif leur règne terrestre. Mais Allah ne leur permit la victoire que pour les éprouver. Il a vu que ce règne terrestre les éloignait de lui, et il a indiqué aux Européens la vraie manière de combattre. Combattons, nous aussi, maintenant, à la manière de mon pays.

Il accepta à son tour, et je gagnai une, deux, cinq, huit parties. Les Riffains grognaient.

— De quoi vous plaignez-vous, leur dis-je ; et le mécanicien, traduisant mes paroles, m'approuva. Nous avons combattu et nous avons pris en avant, en arrière, et de tous les côtés. Aussi l'Algérie est à nous. Mais vous, Marocains du Riff, qu'y avez-vous perdu ? Rien. Vous y avez gagné de pouvoir moissonner nos récoltes et de rentrer chez vous vos zaboulas pleines de douros ; vous rapportez à vos femmes des

bracelets, des diadèmes pour mettre sur le front, de grands anneaux d'oreilles où pendront des pièces d'argent. Alors vos femmes se réjouissent, car la femme aime selon les cadeaux qu'on lui fait. Quand nous aurons pris aussi le Maroc, vous pourrez encore moissonner au Maroc. Aucun chef ne vous dépouillera, car la victoire de la France, c'est la paix pour celui qui travaille et la chance pour lui de s'enrichir, de vivre tranquille et de voyager partout sans danger. Ainsi la manière française vaut mieux que la manière arabe; et c'est pourquoi j'ai gagné sur le damma.

J'offris un thé à la menthe à mon mécanicien,qui d'un geste écarta sa troupe ouvrière. Il me raconta ses aventures, d'ailleurs banales. A seize ans, il était venu moissonner pour la première fois du côté de Sétif. Un jour, quelque chose s'était détraqué dans la batteuse à vapeur; il avait aidé à la réparation ; le mécanicien, un Français blond, l'avait gardé comme aide, et maintenant il était le mécanicien attitré d'une vaste exploitation, il ne voulut pas me dire où. Chaque année, avant la moisson, il était chargé par son propriétaire d'aller au Maroc, dans sa tribu djébala, y raccoler la main-d'œuvre nécessaire, et, le travail fini, de les ramener par delà la frontière. Ils venaient de terminer la moisson. En ce moment, il conduisait ses hommes à Oudjda pour les licencier après paiement des sommes revenant à chacun.

Nous causâmes encore un peu ; puis chacun de nous s'en alla à ses affaires.

Deux jours après, le dimanche matin, j'étais à mon café. Tout à coup le mécanicien s'assit en face de moi et m'offrit un thé à la menthe. Dans ces cas-là, on accepte toujours ; on causa de choses et d'autres ; on but encore quelques thés. Autour de nous, sur les hauts bancs ou par terre accroupis, quelques-uns de ses hommes se tenaient immobiles. Brusquement le mécanicien prit dans sa poche un portefeuille en cuir filâli et étala sur la table quatre billets de mille francs.

— Voilà ce que je dois partager entre les moissonneurs. Mais aujourd'hui les banques sont fermées. Peux-tu me les changer ?

Je me mis à rire, en faisant *te*, *te*, une sorte de claquement de la langue contre les dents du haut; ça veut dire non.

— Alors cherche quelqu'un !

Ils ont tous un parler abrupt, avec des intonations d'ordre. Je ne m'en formalisai pas, mais réfléchis, puis, les entraînant à ma suite, j'allai dans trois magasins où j'étais connu, on me répondit qu'on n'avait pas de monnaie. Dans l'un, on me dit :

— Pourquoi vous occupez-vous de ces gens-là ? Ils ont leurs changeurs à eux.

Mais j'interprétai ainsi : comment vous, Européen, Français de France, vous occupez-vous de cette racaille ?

Je finis par trouver la monnaie des billets de mille chez un libraire, qui fit l'échange en paraissant assez étonné. Je remis l'argent au mécanicien entouré de sa bande et m'éloignai.

Le lendemain, ils passèrent devant mon café maure. Aucun d'entre eux ne m'adressa de salut, ni même un regard. Le mécanicien s'assit non loin de moi et ne me parla pas, ne me cria même pas un simple bonjour ; moi non plus, je ne fis pas un geste. J'étais furieux. La veille je m'étais donné chaud pour eux, je m'étais rendu un peu ridicule en me faisant suivre de cette bande de déguenillés, et en demandant pour eux une faveur personnelle. Furieux? J'en étais même tout attristé ! Quand, à déjeuner, j'en parlai à un ami, il sourit et me dit :

— Ils avaient bien trop peur, parbleu, que vous n'exigiez la commission du change !

Et je me rappelai comment Kim, ayant été prendre un billet de chemin de fer pour le lama tibétain, lui « rendit l'argent, ne gardant qu'un anna par roupie sur le prix du billet d'Umballa, pour la commission, l'immémoriale commission d'Asie ».

Le Riffain avait tout de même eu sa revanche.

HISTOIRE BANALE

Il y a dans une petite vallée quelques cabanes de branches ou quelques maisons en pierres sèches recouvertes de joncs entrelacés, ou de fibres de palmier nain parallèles, ou d'une toiture en terrasse. Au-dessus s'étendent des pentes caillouteuses où poussent des broussailles ; aux alentours du hameau de petites levées retiennent une faible épaisseur de terres

végétales ; plus bas encore, des terrasses primitives. De petits fossés distribuent aux légumes et aux oliviers une eau dont la moindre goutte vaut son pesant d'argent. Les gens sont tous apparentés. Ils vivent chichement, sans grandes récoltes, mais sans grands besoins. Il est rare que même les hommes s'éloignent pour aller au marché voisin, distant de bien des kilomètres de sentiers pénibles, ou pour s'engager sur quelque propriété de colon pendant la moisson des avoines, des orges et des blés.

Par hasard passe un jour dans ce vallon un Espagnol. Il a soif, il demande à boire. On lui donne à boire. Il se repose à l'ombre d'une maison ou d'un arbre, puis repart défricher des terres encore rongées de palmier nain ou travailler à ce qu'on connaît en ces pays de plus pénible. Car seul l'Espagnol, sec, nerveux, sobre,acclimaté de naissance, peut faire ici œuvre de défrichement et de terrassement en plein soleil. Il se contente de nouer sous son éternel feutre noir un mouchoir crasseux dont les coins lui retombent dans le cou.

Des mois passent. L'Espagnol a économisé quelques douros. Il n'a pas oublié le hameau ombragé ; d'un coup d'œil,il avait vu les bonnes terres inutilisées. Il revient minable, traînant à sa suite une femme maigre aux yeux brillants et des petits plus sauvages que les enfants des Arabes et des Berbères. Il arrive au village, choisit pas trop loin du ruisseau un petit coin non cultivé, y érige un gourbi baroque où il s'empile avec les siens. En quelques heures, il est installé à couvert des intempéries.

Puis il s'en va demander que, par grâce spéciale, les gens le laissent vivre là : il n'y a rien ; ces terres ne servent à personne ; il rendra des services ; il participera pour sa part aux corvées communes ; il fera les commissions à la ville ; il prêtera ses outils et ses bras à qui voudra. On discute. Il est là. Chacun a de quoi vivre ici. Il a l'air assez doux. S'il gêne, on le chassera. Car ce bout de terre appartient tout de même à un Tel fils d'un Tel, comme en peut témoigner la mémoire collective du hameau. Quelques jours se passent en discussions. Et on laisse l'homme tranquille, puisque tout de même on ne l'a pas fait déguerpir dès le premier jour.

D'ailleurs ces étrangers achètent des légumes pour manger ; ils paient en monnaie de bon aloi. Après quelques mois,

l'Espagnol a défriché les alentours de sa cabane ; il a dépassé aussi les limites, d'autant plus imprécises qu'il s'est gardé de planter une haie ou d'édifier une barrière. La terre est bonne. On arrose en allant chercher de l'eau à la source ou au ruisseau. C'est la femme qui va, crainte d'éveiller les susceptibilités musulmanes. Il y a un travail à faire en commun : l'Espagnol fait à lui seul, avec ses outils, plus de besogne que trois Indigènes ensemble. Il a rendu pas mal de petits services aux uns et aux autres. Aussi, quand, avec sa pioche et sa bêche, il dérive un peu de l'eau du ruisseau en s'arrangeant pour ne pas empiéter sur les quantités qui appartiennent aux voisins, nul ne lui dit quoi que ce soit.

Maintenant que l'eau vient seule, on peut défricher encore ; on peut descendre la pente, compliquer les canaux de dérivation. Trois ou quatre ans après, tout un pan de talus est en plein rapport horticole, avec un minimum d'arbres. Les Espagnols ont horreur des arbres et des oiseaux. La cabane de branches est devenue une maison en pierres sèches à plusieurs chambres, avec des murs épais et des fenêtres qui semblent des meurtrières. Deux ou trois fusils chargés sont cachés dans un coin. Les années passent, les vieux du hameau meurent, les fils de l'Espagnol grandissent, les terres défrichées s'étendent ; il a bourriquot et, bientôt, cheval.

Mais voici que les cultures des voisins se sont étendues ; les Indigènes aussi ont défriché ; la population a augmenté ; un beau jour, pour une vétille, surgit un conflit dont l'Espagnol a souvent préparé de longue main la genèse. Il a vendu des produits au marché et a assez d'argent liquide pour acheter des témoins. On porte le différend devant les autorités. L'Espagnol prouve aisément qu'il est établi là depuis tant et tant d'années ; il en ajoute cinq, ou dix, ou quinze de plus que le compte vrai. De l'aveu de tous, ces terres étaient « sauvages ». Donc elles n'étaient à personne. Sinon, pourquoi l'aurait-on laissé s'y établir ? Le résultat immanquable, c'est qu'on régularise, qu'on enregistre, que le fisc touche des droits, que l'Espagnol est définitivement propriétaire de tant et tant d'hectares.

Muni de ses droits, il attaque à son tour les droits des Indigènes. Cette portion de montagne ferait son affaire pour des vignes ? Il trouve des complaisants, de faux témoins, il

crie, il menace, il frappe; s'il le peut,en coupant des canalisations, il affame ; beaucoup abandonnent cette lutte inégale. Les opposants sont réduits à merci; d'autres sont asservis par les prêts usuraires : le hameau se dépeuple.

En vingt ans l'Espagnol est seul propriétaire des terres du hameau, dont les anciens habitants ignominieusement errent de côtés et d'autres, grâce à la paix française.

Cela se passe ainsi dans le département d'Oran ; cela commence aussi à se passer ainsi dans les régions marocaines proches de l'Oranie, dont nos armées ont déjà assuré la pacification. Je le répète : c'est une histoire banale.

LE MUSULMAN, L'ESPAGNOL ET LES ANES

— Allons voir le cimetière musulman.

Et nous partîmes avec mon ami voir le cimetière musulman. Il se trouve sur la route d'El Eubbad, qui, large pendant un kilomètre ou deux, tout à coup se transforme en sentier de chèvre. De part et d'autre de la route se dispersent les tombes, de très vieilles toutes grises, et de toutes neuves aux couleurs vives, mêlées sans souci de sexe ni de date. Aux pieds et à la tête sont dressées des pierres plates sculptées, arrondies au sommet et portant des inscriptions en belle écriture régulière, l'invocation qoranique extraite de certaines sourates déterminées, et, à la fin, le nom de la famille du mort et la date de son décès. A gauche de la route, les tombes sont plus vieilles. Bien des dalles manquent; celles qui restent sont enterrées jusqu'au-dessus de la date. Et quand, dans la partie de droite, on ensevelit un mort d'hier, pour tasser la terre on va chercher dans le cimetière de gauche quelques dalles anciennes, qu'on brise, qu'on piétine, qu'on enfonce à plat.

Autour de l'inscription courent des rinceaux qui encerclent en haut des ornements géométriques peints en rouge, en vert ou en jaune. De l'autre côté de la dalle, souvent se voient deux empreintes de pied, en jaune ou en rouge. De ce moutonnement de pierres levées jaillissent d'énormes oliviers.Plus loin, une allée de cyprès donne une note d'orient turc; plus près, une haie de cactus dit l'Afrique hargneuse. Et partout, des taches d'un bleu franc, d'une sorte de bleu métallique

adouci : ce sont des touffes de petites plantes épineuses, dont tout est bleu : tige, branches et piquants.

Les pervenches aussi sont par là d'un bleu profond ; le violet des scabieuses sauvages tire sur le pourpre; le jaune et l'orange des capucines violente la rétine. C'est l'impression forte qui m'est restée de ce coin : des dalles grises et des couleurs franches qui se heurtent avec une brutalité égale à celle des superpositions de teintes des étoffes indigènes. Serait-ce la clef? Les gens d'ici ont-ils simplement obéi aux conseils que leur donne la nature africaine, qui se contente de faire la couleur vraie, laissant au hasard le soin de juxtaposer ou de heurter les complémentaires? Toute la journée, je gardai un fragment de cette étonnante plante bleue. Elle était, le lendemain, toute jaunie.

Dans le cimetière, on avait autrefois construit des mausolées élégants en l'honneur de saints réputés. On vient encore accomplir les rites sur le tombeau de l'illustre Sidi Mohammed Snoussi, théologien qui mourut à la fin du quinzième siècle. Il donne aux femmes, jeunes et vieilles, la fécondité. De ci de là, des enclos carrés aux murs dégringolés : là-dessus les personnes pieuses déposent de petits cailloux.

Dans l'un de ces enclos, sur un tesson de cruche, brûlent des herbes odoriférantes dont la fumée se répand dans l'air calme du jour déclinant. Et derrière un tronc d'olivier énorme, assises sur une tombe, trois femmes enveloppées de voiles blancs causent à demi-voix, têtes rapprochées, et par moments leurs torses informes se balancent.

Nous errons, nous laissant guider par de minuscules sentiers qui contournent, et parfois franchissent, les levées de terres. Ici, les deux dalles sont tombées l'une contre l'autre ; là, cette tombe fraîche, c'est la dépravation moderne; elle est entourée d'une murette de carreaux de faïence horribles.

Puis, traversant la route, nous nous asseyons sous les arcades à demi ruinées d'un mausolée,pleins cintres qui s'appuient sur de hauts cubes en briques. C'est le monument d'Abou Ishaq et Tayar,l'un des grands mystiques de Tlemcen.Il resta, me dit mon ami, vingt-quatre ans sans se coucher, passant ses jours à jeûner et ses nuits à veiller; et parfois il s'envolait dans les airs, comme un oiseau. Depuis 1300, année de sa mort,innombrables sont venus là les pèlerins prier le Saint

et boire à la source sacrée dont il a la garde éternelle et dont il assure la vertu merveilleuse.

Malgré la route moderne qui tranche comme d'un coup de sabre la mélancolie de l'immense nécropole, est-ce l'encens rustique, sont-ce les femmes chuchotantes, ou plutôt toutes ces ruines encore délicates des hauts tombeaux maintenant dédaignés ? Assis sous les arcades, sur des blocs écroulés, nous restâmes là, près d'une heure, sans parler.

L'eau sort d'une petite voûte dans le talus, se repose dans un premier bassin, tout petit, bien propre, puis passe dans un bassin plus grand, que tapisse de la boue, et s'en va le long des pentes, dans les champs. Comme le soleil descendait, vint à nous un Arabe à longue barbe, drapé à la mode antique d'un haïk en laine fine sans défauts. Il échangea avec mon ami les longues salutations d'usage, tous deux s'inclinant, et de leurs doigts étendus se touchant légèrement la bouche. Présentations faites, j'appris que c'était l'un des professeurs arabes de la médersa, réputé à Tlemcen comme commentateur du Livre. La régularité de ses traits, la mesure de ses gestes, l'élégance de ses draperies, le son musical de sa voix, tout en cet homme s'harmonisait au passé des tombes et des ruines. Il me parut, surgi subitement des haies du sentier, comme l'un de ces savants mystiques qui répandirent dans le monde musulman du XIVe et du XVe siècle la gloire du nom de Tlemcen.

Et ce que je savais déjà de lui me le situait plus encore aux temps d'autrefois. Tout jeune, on avait admiré sa merveilleuse mémoire et des protecteurs religieux l'avaient fait partir au Caire, malgré les larmes de sa mère. Elle se désolait ; calme, il la quitta, sans détourner la tête. Il resta bien des années au Caire et se distingua parmi les tolba de la Mosquée Verte par son zèle à apprendre et sa sage conduite. Il apprit aussi à mépriser les dialectes de l'arabe vulgaire et à ne plus s'exprimer qu'en arabe littéral, la langue du Prophète, de ses commentateurs et des poèmes anciens. Un beau jour ses études furent terminées. Il était à ce moment un adulte dans la force de l'âge. Il revint d'abord chez lui, avant d'occuper la chaire de professeur de médersa qui lui était réservée. Sa mère se jeta sur lui pour l'embrasser. Il l'écarta doucement : comme femme, elle était impure. Elle se précipita à ses pieds : il lui

parla d'un ton de reproche, en un arabe savant. Alors la pauvre femme s'écria : « Va-t'en ! tu n'es plus mon fils ; tout a été changé en toi, et même la langue de ton enfance, tu l'as oubliée ! » Et se roulant à terre, elle se griffa le visage et déchira ses vêtements, comme quand une mère a perdu son fils. Alors seulement il daigna se souvenir et lui parler en arabe vulgaire. Mais le soir même il partait de chez lui, pour n'y plus revenir. Tels les grands docteurs de toutes les Eglises méprisèrent la femme et ses embûches impures.

Je regardais l'homme aux manières si douces, si polies, à la cruauté antique, primitive. Il se leva et d'abord alla se laver les mains dans le deuxième bassin, celui que tapissait de la vase fine. Puis, les ayant égouttées avec grand soin, il les sécha, se baissa lentement, prit de ses deux paumes en conque dans le premier bassin, réservé aux pèlerins, un peu de cette eau sacrée et la but rituellement. Il laissa sécher ses mains à l'air, les tenant élevées, agitant faiblement les doigts, et se rassit.

Un vacarme de branches froissées, de jurons : deux ânes, suivis d'un Espagnol au vaste feutre noir, dévalent vers la source. Ils entrent dans le deuxième bassin, s'ébrouent, troublent l'eau, et se mettent à boire. L'Espagnol, une branche écorcée à la main, arrivait :

— Hijos de putaña ! sangre de mi madre !

Les jurons et les coups s'abattaient. Ruant, soufflant, les ânes sortirent de l'eau sale ; l'homme, les saisissant par les oreilles, les ramena au premier bassin, où longuement ils burent l'eau de la source sainte.

Les ânes avaient fini. Il les chassa au grand trot vers sa cabane, quelque part là-bas dans des jardins. Me retournant je vis que le théologien s'était silencieusement enveloppé la tête de son haïk.

Peu d'instants après, quand tout bruit eut cessé, il se dévoila. Nous nous regardâmes, tous trois également émus, également révoltés par la grossièreté du sacrilège. Puis le Musulman haussa un peu, très peu, les épaules :

— Izbagnioul...un Espagnol..., dit-il, mettant dans ce seul mot tout le mépris séculaire du civilisé pour le barbare.

LE PÈLERINAGE DU RABB

Tlemcen est envahi par des Juifs venus d'Alger, de Cons-

tantine, d'Oran surtout, mais aussi de Fez et de Tanger : c'est le moment du grand pèlerinage du Rabb. Voilà des siècles qu'on s'y rend, et si cette année l'affluence est moindre, c'est à cause des élections municipales. Les Juifs sont citoyens français, alors que les Arabes et les Berbères ne le sont pas. La religion de Jahveh n'exige pas la conservation du statut personnel, à laquelle l'Islam tient absolument.

Dans les rues, ce n'est que juives en costume ; les hommes au contraire se sont tous mis à la mode européenne, et cela produit un effet bizarre, ces canotiers, ces vestons et ces pantalons étroits de teintes banales et neutres à côté des vastes jupes, à crinoline, dirait-on, en broché noir, en broché bleu ciel ou jaune d'or, plissées raide, sur lesquelles retombent de larges cachemires dont la pointe trace un sillon dans la poussière et que surmontent de pâles visages, laiteux, barrés de sourcils au kohl, sertis de fichus de soie éclatante que bordent des franges d'or ou d'argent.

Dans leurs souliers jaunes à talons en caoutchouc, marquant des croix sur le sol, le mari, les frères, les oncles, les pères marchent raides ; et leurs femmes, les pieds à peine enfoncés dans des pantoufles de velours et de broderies, traînent la jambe, déhanchées et grasses.

Les juives d'Oran, habituées pourtant, mises à la mode de chez nous — d'il y a deux ans — semblent gênées : se sentent-elles amoindries ? Ou au contraire méprisent-elles ces retardataires ?

Sur la place, en des carrioles étranges, chars-à-bancs démantibulés, landaus poussiéreux, charrettes anglaises dépeinturées, se hissent des bandes d'adultes et de marmots. Car le Rabb est bon aux enfants et pour les quelques gouttes d'anisette et les quelques morceaux de sucre qu'il en coûte, autant sanctifier toute la famille d'un coup. On emporte des provisions, beaucoup de provisions, pour manger dans le cimetière neuf ou, si la place manque, dans le vieux, si vieux cimetière qui longe le bord de la route. A la porte du cimetière neuf, des tables sont dressées pour les étrangers au pays ; les citadins de Tlemcen préfèrent le pique-nique. Les recommandations se croisent, mais surtout :

— Schmoûl, et l'anisette, tu l'as, l'anisette, eh ?

— L'anisette, je la tiens dans la bouteille.

Alors moi aussi j'ai voulu voir le Rabb. Dédaignant les carrioles trop chargées, je m'en fus par la route poussiéreuse jusqu'au vieux cimetière et là je commençai par errer de tombe en tombe, sous les oliviers tordus, écartant les herbes des inscriptions, et m'étonnant — comme toujours sur cette terre d'Afrique — que le cimetière y soit un lieu de passage, un bois de Boulogne à pique-nique de gâteaux, de sucreries et de papotages. Les grandes herbes aplaties, les dalles cassées, les papiers jaunissants me faisaient mal. Et pourtant, que m'importaient ces morts d'une autre religion, d'une autre race, d'une autre terre ?

J'acceptai l'invite des cafetiers en plein air et restai, buvant l'éternelle limonade gazeuse, à voir entrer les bandes de Juifs endimanchés dans le cimetière neuf. Là, on ne peut aller de côtés et d'autres, sinon tout au fond : des barrières vous conduisent droit au sanctuaire, lui-même enclos d'un treillage circulaire et où s'enroulent des plantes grimpantes. Au centre, sous un toit rustique que supportent des piquets, se trouve la grande dalle de pierre blanche sous laquelle repose le Rabb.

De son vrai nom Ephraïm Angaoua, c'était un Juif d'Espagne qui, vers la fin du quatorzième siècle, s'en fut, pour éviter les persécutions, au Maroc, puis à Tlemcen, où il entra monté sur un lion qu'il conduisait avec un serpent comme licol. Il s'arrêta d'abord près de la grotte d'où sourd la source aujourd'hui sacrée qui lui est dédiée ; et les Musulmans respectèrent ce thaumaturge inconnu. On lui accorda de séjourner dans la ville. Il y continua son étude du Talmud. Il fut aussi un médecin habile, guérit la fille du sultan et obtint en récompense de faire venir à Tlemcen ses coreligionnaires d'Espagne et d'Agadir et de leur construire une synagogue. Ainsi fut fondée la communauté juive de Tlemcen.

Un aussi grand saint n'a pu cesser de faire des miracles après sa mort. Aussi, un mois après la Pâque, les Juifs des régions voisines viennent-ils lui exprimer leurs vœux, de même que les Musulmans vont dire les leurs à Sidi Bou Medième, le grand saint d'El Eubbad. Et comme il n'y a pas de saint ni de sainte catholique enterrés par là, les catholiques fervents, et même des Espagnoles, s'adressent soit au saint juif, soit au saint musulman pour obtenir des enfants mâles.

J'avais suivi la petite allée entre barrières et j'étais parvenu auprès du rond-point sacré. Là, il y a une sorte de petit couloir, comme une antichambre : on y fait les gestes du « stade de marge ». On est abrité par un toit rustique; de chaque côté il y a un banc et, par terre, il y a des nattes. On s'asseoit, on ôte ses souliers que des gamins vous arrachent et vont porter dans une autre antichambre semblable, par où l'on sort du rond-point.

Je m'étais assis sur un banc et je résistais aux sollicitations des gamins, quand une jeune dame, habillée à l'européenne, assise à côté de moi, me dit :

— Monsieur est sans doute un Français de France ?

— En effet.

— Et monsieur n'est peut-être pas israélite?

— Ma foi non.

— Alors monsieur est venu pour le Rabb ? Il n'y a rien d'aussi beau et d'aussi bon dans ce monde que le Rabb.

— Pourtant, répliquai-je, j'ai vu en Pologne des cérémonies juives; là aussi il y a beaucoup d'Israélites, et c'est pour voir si ceux de Tlemcen font leurs prières comme ceux de la Pologne et de la Russie que je suis venu ici. Voulez-vous me dire comment on prie le Rabb ?

D'autres dames et des jeunes filles, quelques-unes en costume indigène, se déchaussaient. Elles levèrent la tête et, me regardant, commencèrent à discuter entre elles et avec ma voisine. Celle-ci ensuite parla au nom de toutes :

— La première chose qu'on doit faire, c'est de prendre un bain et de se purifier complètement; pour les femmes, cela retarde quelquefois la date de leur pèlerinage, parce qu'il y a des moments où même un bain ne les purifie pas assez...

Il y eut un silence; je dis :

— Parfaitement, chaque mois pendant quelques jours, ou bien quand une femme vient d'être mère.

Les dames et les demoiselles semblèrent tranquillisées. Décidément, il n'y avait pas à insister avec moi sur des détails dont on ne parle guère qu'entre femmes. J'étais au courant de ces choses.

— Oui, oui, c'est bien ça. Le difficile, c'est que comme on doit faire toujours le pèlerinage trois fois, la première pour avertir le Rabb qu'on est venu lui demander quelque chose,

la deuxième pour lui demander cette chose et la troisième pour le remercier et prendre congé, il peut se passer bien du temps avant qu'on le fasse comme il faut. Ainsi je suis venue d'Oran, j'ai fait mon premier pèlerinage entièrement purifiée et je croyais avoir le temps de faire le deuxième et le troisième. Mais à cause de la chaleur ou du voyage, c'est venu plus tôt et aujourd'hui je n'ai pas le droit d'entrer là. Je vous tiendrai compagnie et nous parlerons.

J'assurai la jeune dame que je bénissais, pour ma part, cette avance inopinée. Cependant ses compagnes étaient déchaussées. Je fis remarquer que l'une d'elles avait des bas qui me paraissaient sales.

— C'est que c'est aujourd'hui son troisième pèlerinage; quand on a pris le premier bain on doit se mettre du linge propre, mais on garde ce linge jusqu'à ce que tout soit fini.

Quand on est déchaussé, on se rend auprès de la pierre tombale et on la touche de ses mains nues, puis on s'accroupit de côté et on baise la pierre un assez grand nombre de fois, en formulant intérieurement son vœu. Ensuite on met sur la pierre un morceau de sucre sur lequel on verse de l'anisette pure ou additionnée de l'eau de la source du Rabb, dont une vieille femme, qui se tient là, possède une provision dans un seau, ou qu'on a apportée avec soi. On mange le morceau de sucre, en répétant toujours le vœu. La vieille femme vend aussi des cierges, qu'on fait brûler sur la pierre tombale, et qu'elle éteint le plus vite possible dès que l'orant se relève, comme font les bonnes femmes de nos églises. Ces cierges sont blancs; ceux des musulmans sont le plus souvent verts, la couleur du Prophète.

Des hommes aussi lisent d'une voix nasillarde des passages du Talmud ou de je ne sais au juste quel livre rituel, et des familles entières s'installent autour de la tombe, avalant force morceaux de sucre imbibés d'anisette ; on en donne même aux petits enfants de deux ans, que cela grise; des adultes aussi se grisent, et très rapidement. Musulmans et Européens se moquent volontiers à Tlemcen du rite qui consiste à boire de l'anisette consacrée. La tentation ne m'est pas venue de rire : la ferveur de ces braves gens n'était nullement simulée.

Mais ce qui me fit rire ce fut une exclamation terrifiée de ma voisine :

— Pas à genoux, Rachel, pas à genoux !

En effet, l'une de jeunes filles d'Oran était à genoux, en train de baiser dévotement la pierre blanche. Elle se retourna :

— C'est mon corset ! Comment faire ?

— Comme tu voudras ; mais pas à genoux...

Et se tournant vers moi :

— C'est son corset à la mode ; mais c'est un sacrilège de se mettre à genoux devant le Rabb ; c'est vous autres qui vous mettez à genoux pour prier ; nous, il faut s'accroupir.

S'accroupir ! Cela lui eût coupé les jambes, à cette jeune fille ; elle finit par s'allonger sur le ventre, en se soulevant sur les coudes.

— Non, pas comme ça non plus ! Allez-va, reviens, tu en as assez fait !

Rouge, confuse, la jeune fille revint.

— Bah, me dit-elle, je suis sûre de mon fiancé ; il est aux zouaves ; il ne me quittera pas ; et le Rabb n'y pourrait rien, après tout.

— Ne l'écoutez pas, Monsieur, le Rabb peut tout. Ainsi, après cinq ans de mariage, je n'avais pas encore d'enfant. Je suis venue prier le Rabb, et neuf mois après j'avais un garçon. Vous pouvez tout lui demander, des guérisons, et la richesse, et de réussir dans vos affaires. Vous voyez ce monsieur ; il a mis un paquet sur la pierre du Rabb et il boit maintenant l'anisette. Je le connais bien, il vend des étoffes et des passementeries à Oran. Il a dans son paquet des échantillons de toutes ses marchandises et, comme ça, le Rabb lui bénira son commerce.

— Alors, il suffit de poser quelque chose sur la pierre tombale ou de manger quelque chose qui a touché cette pierre pour que ce qu'on désire se fasse ?

— Oui, c'est par la force et la vertu du Rabb, la *baraka*, comme ils disent ; on peut aussi avoir la *baraka* à El Eubbad en touchant les étoffes qui sont sur le tombeau de Bou Médiène.

— Mais la prière y fait bien quelque chose ? Et qu'est-ce qu'on dit ?

— Chez nous, les hommes savent les prières ; nous autres, femmes, n'en savons pas, ou très peu. Moi, pour avoir mon

enfant, j'ai dit seulement, la deuxième fois : O Rabb, qui es venu sur le lion et qui étais un grand savant et un grand saint, fais que j'aie un enfant, parce que depuis cinq ans que je suis mariée, je n'en ai pas et que mon mari et les autres hommes et les autres femmes me méprisent.

— Et l'inscription ?

— Je ne sais pas exactement ce qu'elle signifie. Il paraît qu'il y a son nom et puis : « Grand faiseur de miracles, aide-nous. » Sûrement qu'il fait des miracles ! Il a guéri beaucoup de personnes de maladies désespérées... C'est bien dommage que vous n'ayez pas pris un bain : vous auriez ôté vos souliers et vous auriez accompagné mes cousines.

— Mais je ne suis pas un Israélite !

— Ça ne fait rien. Le Rabb est très bon. Si vous lui demandiez quelque chose en ayant confiance, sûrement il vous l'accorderait. Vous désirez bien quelque chose, n'est-ce pas ?

— Oui, oui, pas mal de choses, même. Mais comme je n'aurais pas pu tout demander au Rabb d'un coup, il aurait d'abord fallu faire un choix. Et comme je n'y avais pas pensé...

— Oui, c'est dommage ; et puis, vous n'êtes pas assez pur. Mais je vous prouverai tout de même la bonté du Rabb.

Je regardai la dame, un peu étonné. Elle était fine, délicate, pas commune du tout, blonde avec des yeux gris (la chose est assez commune chez les Juifs de l'Algérie occidentale) et toute rose d'une idée que je n'arrivais pas à deviner.

— Voyons ! Eh bien, vous avez des enfants ?

— Oui, deux filles.

— C'est ça. Alors vous serez convaincu. Vous verrez !

Laissant à l'avenir le soin de me renseigner, j'en revins aux rites du Rabb. Quand on en a fini avec la grande dalle, on s'accroupit successivement devant trente-deux pierres plus petites, blanchies à la chaux, disséminées irrégulièrement dans l'enclos et qui représentent les trente-deux parents et descendants du Rabb, on les baise dévotieusement ; certains y consacrent encore des morceaux de sucre avec de l'anisette, ou se contentent de les toucher du plat de la main, ou du bout des doigts et de baiser les doigts.

Malgré tout, j'avais envie de rire en voyant toutes ces chaussettes et tous ces bas blancs, jaunes, noirs, verts, de toutes

les teintes et de toutes les qualités imaginables, parcourir en zigzag le petit enclos sans souci des poussières et des boues. Après quoi, on se rend au couloir de sortie, on se rechausse et on s'en va manger en famille dans un coin du cimetière les victuailles qu'on a eu soin de consacrer aussi par attouchement.

Pendant que j'observais, les Oranaises étaient sorties de l'enclos. Je me levai à mon tour et remerciai la jeune dame. Mais elle m'arrêta et me dit :

— C'est à moi, maintenant, de vous demander un service. Voici le chemin qui conduit à la source du Rabb. Allez-y, je vous rejoins de suite.

Naturellement, j'obéis. La source est assez loin. Il n'y a plus de barrières par là, et je vis de tous côtés des familles pique-niquant. Les repas sur l'herbe ont lieu surtout le soir. On allume autour du rond-point sacré des lanternes vénitiennes, de tous côtés on joue de l'accordéon, l'instrument préféré des Juifs. Et l'on m'a assuré que bien des enfants se font ces nuits-là.

Après que la jeune dame m'eut rejoint dans le chemin creux, je lui répétai ce que les méchantes langues de Tlemcen m'avaient dit : que les fêtes du Rabb dégénèrent la nuit en orgies. Elle rougit un peu, sourit et me dit :

— La bonté du Rabb est très grande, et si on lui a demandé un garçon, ce sera un garçon.

Nous parvînmes à la source. Elle est captée dans une grotte peu profonde, puis s'écoule dans un bassin. La jeune dame tenait une bouteille à la main. Elle se baissa pour la remplir dans le bassin; mais le niveau de l'eau était d'un demi-mètre au moins en contrebas. Elle étala son mouchoir et se mit à genoux, sans succès. S'étant relevée, elle me regarda.

— J'arriverais bien à vous puiser de l'eau sacrée, lui dis-je, mais pour cela il faut que je me mette à plat ventre. Or, il y a tant de boue tout autour du bassin que je n'en ai pas le courage.

Elle réfléchit, puis, sans dire un mot, détacha sa jupe, la retourna et l'étendit sur la boue. J'étais très ennuyé, car je n'étais pas pur, moi, et tout de même je respecte trop les croyances d'autrui pour commettre délibérément, sous leurs yeux, des actes qui leur paraissent sacrilèges. C'est ce que je fis

remarquer à la jeune dame. Elle se sentit en effet très embarrassée et regarda sa jupe avec regret; c'était bien la peine de l'avoir étendue dans cette boue gluante! Mais elle trouva la solution.

— Voilà, si vous le voulez bien, couchez-vous sur ma jupe, lavez d'abord bien vos mains dans l'eau du bassin. Après je vous passerai la bouteille. Comme ça, l'eau que vous puiserez sera pure.

Je fis comme elle ordonnait, je remplis la bouteille et la lui tendis. Mais elle la refusa, en disant :

— Buvez et faites votre vœu.

Je la regardai stupéfait; vraiment elle abusait. Mais elle souriait gentiment. C'était bête, en somme, de lui faire de la peine; elle m'avait donné des renseignements, je m'étais déjà tant avancé..... Bref, je bus à la bouteille et je dis :

— Si mon prochain enfant n'est pas un garçon, je n'aurai plus aucune confiance dans votre Rabb.

— Oh! mais, il ne fallait pas me le dire! Votre vœu ne vaut plus rien. Buvez de nouveau, faites un autre vœu, mais ne me le dites pas.

Je bus une gorgée et lui rendis la bouteille. Puis je pris congé.

Elle ramassa sa jupe et alla l'étendre au soleil. Et comme je m'éloignais par le chemin creux, elle me cria :

— Vous verrez, vous obtiendrez ce que vous avez demandé, et vous serez convaincu de la bonté du Rabb.

A. VAN GENNEP.

BARBEY D'AUREVILLY
POLÉMISTE EN PROVINCE

Barbey d'Aurevilly polémiste! Belle découverte! va-t-on dire. Ne le fut-il pas toute sa vie? Son esprit original et frondeur ne se complut-il pas à bousculer les opinions reçues, les banalités admises? De son verbe agressif et tranchant, ne s'essaya-t-il pas à briser les idoles littéraires de nombreuses générations? La chose est vraie, mais ce n'est pas de ce pourfendeur-là dont il sera question ici. Ceux qui connaissent le fougueux écrivain normand ignorent peut-être qu'avant de produire des ouvrages, orgueil de la librairie française, il prit part, en province, à des luttes électorales où sa verve put se donner libre cours. Il ne combattait pas pour son compte, mais par l'ardeur qu'il y développa ce fut tout comme.

Voici dans quelles circonstances.

En 1842, la mort de M. Bérigny, brave homme et député loyal de l'orléanisme dieppois, émut cette petite ville que Louis-Philippe honorait tous les ans de sa visite en se rendant au Château d'Eu. Le chagrin de perdre un ingénieur de talent, auquel son titre de rapporteur de la loi des Travaux Publics apporta quelque influence, se fit jour jusqu'à l'heure de son inhumation. Une fois le tribut d'hommages rendu à sa mémoire, l'importante préoccupation de lui choisir un successeur mit fin subitement aux regrets locaux.

Pour les orléanistes, il s'agissait de trouver un homme susceptible de seconder les partisans du gouvernement établi, qui avait bien besoin d'aide. Les autres, républicains timides encore, et légitimistes qu'une revanche tentait, recherchaient un champion sans nuance politique bien nette, mais décidé à faire de l'opposition. De tout temps, on a rencontré sans trop de peine, dans tous les partis, des candidats pour les postes publics. Il en fut encore ainsi cette fois.

M. Levavasseur, riche armateur de Rouen, se présenta con-

tre le candidat officiel, M. Rouland, premier avocat général à la cour royale de cette même ville.

Tous deux éprouvèrent, en même temps, une très vive sympathie pour les intérêts dieppois qu'ils ignoraient quelques jours plus tôt.

M. Levavasseur possédait-il les qualités requises pour satisfaire l'esprit combatif de son comité ? Il semble bien, à distance, que sa fortune formait une grande partie de son mérite. Ses opinions, exposées en de précédentes tentatives électorales, manquaient de fixité. Pour qu'il triomphât, de vigoureux efforts personnels s'imposaient. Pouvait-il les donner ? On se résolut à l'emploi des moyens de persuasion employés de nos jours sur le comptoir des débits. Et comme sa parole n'était pas capable de balancer l'éloquence réelle de son concurrent le magistrat, le comité fit appel à un rédacteur du *Globe*, dont la prose cinglante était remarquée.

Dans une lettre adressée, le 25 mars 1843, à son ami Trébutien, Barbey d'Aurevilly s'exprimait ainsi :

Depuis que je vous ai écrit, j'ai fait du journalisme en province. J'ai été envoyé à Dieppe pour brasser une élection, et cette élection, je l'ai enlevée contre vent et marée. J'ai battu les journaux de l'administration et rallié des légitimistes à un candidat qui ne l'était pas. Ça été un coup de partie bien manié et qui m'a fait honneur. J'estime plus ce succès qu'un succès d'écrivain ; c'est un succès d'homme d'action, de la politique *sur le vif*, de l'influence du langage, de manières, de tenue.

Les partis rivaux disposaient chacun d'un journal. *La Vigie de Dieppe*, petite feuille de 35 centimètres sur 25, portant en tête cette devise : *Vérité à tous*, défendait M. Rouland. *Le Phare de Dieppe*, où allait écrire Barbey d'Aurevilly, avait la même surface en centimètres carrés et se définissait par deux maximes : *Justice pour tous. A chacun selon ses œuvres*. Ces journaux bi-hebdomadaires se vendaient vingt centimes le numéro ; le titre et le feuilleton du rez-de-chaussée occupaient les deux tiers de la première page et, malgré l'exiguïté du format, les sous-titres annonçaient de nombreuses rubriques : Journal politique | littéraire, commercial, de jurisprudence, industrie, science et arts | Feuille d'affiches | annonces judiciaires, avis divers, etc., etc.. Le plus surprenant était de voir ces feuilles lilliputiennes tenir les promesses de leur boniment.

Mais la relation des crimes les plus émouvants n'exigeait alors qu'une douzaine de lignes, les annonces accaparaient tout au plus la moitié de la dernière page, les titres des articles ne s'étiraient pas sur plusieurs colonnes, et les sensationnels portraits-clichés des bandits et autres personnages illustres de nos jours demeuraient inconnus des lecteurs de 1840.

La campagne électorale se dessina à partir du 19 octobre. Certaines insinuations font croire que *la Vigie de Dieppe* avait de son côté reçu un rédacteur de renfort. Celui-ci commença, peut-être imprudemment, à vanter l'indépendance des opinions de M. Rouland : c'était aller au-devant d'une critique facile. A cette époque, un magistrat pouvait-il, au point de vue strictement politique, se déclarer indépendant ? Barbey d'Aurevilly ne manqua pas de saisir cet argument, de le triturer, d'en extraire de multiples aperçus, d'en faire en quelque sorte l'atout principal de son jeu.

La polémique débuta courtoisement, en douceur. *Le Phare* parla en termes polis de M. Rouland, et *la Vigie* s'empressa d'y voir un hommage rendu au mérite politique de son candidat. C'était aller trop loin et, dans sa réponse, Barbey d'Aurevilly remit les choses au point :

Voir dans de la courtoisie autre chose que de la courtoisie ; s'imaginer que les marques d'une politesse officielle sont une reconnaissance éclatante du mérite incontestable de ceux à qui ces marques de politesse sont adressées, n'est-ce pas se faire des illusions singulières ? N'est-ce pas tout aussi ridicule que si on voulait prendre avantage de ce qu'on reçoit beaucoup de lettres au bas desquelles se trouve la formule banale de : *votre humble et obéissant serviteur ?*

Par allusion au refus de M. Rouland de se présenter contre M. Bérigny, lors des élections générales qui eurent lieu cette même année, *la Vigie* avait écrit : « L'honnête homme n'a qu'un drapeau et sa réputation dépend de sa fidélité. »

Barbey d'Aurevilly s'empara de cette phrase :

Très certainement, s'ils avaient soumis les épreuves de leur journal à M. Rouland, qui en est à son second drapeau et à sa seconde fidélité, il eût effacé cette phrase-là...

C'est d'Yvetot qu'est M. Rouland. *La Vigie*, qui tient beaucoup à ce qu'on vote pour un homme du pays, trouve qu'il faut être d'Yvetot pour représenter fidèlement Dieppe.

Quelle imprudence ou quel aplomb ! M. Levavasseur, que le rédacteur du *Globe* venait défendre, s'était présenté à la députation trois fois de suite, et il résidait à Rouen... Candidat de l'opposition en 1834 ; candidat *couleur muraille* à Rouen, extra-muros, en 1838 ; candidat conservateur en 1842, ses échecs successifs fournirent des armes au polémiste que l'orléanisme dieppois opposa à Barbey d'Aurevilly, lequel ne s'embarrassa pas pour si peu.

Les adversaires de M. Levavasseur, dont l'inquiétude perce entre les lignes de leur journal, demandaient des éclaircissements au sujet des promesses qu'il prodiguait en des parlottes privées.

Le Phare répond :

La Vigie, qui a de bonnes raisons pour n'en apporter aucune dans la discussion qu'elle a ouverte au profit de son candidat, M. Rouland, continue de poser des questions qu'elle croit fort habiles, au lieu d'apporter à l'appui de son patron des faits qui seraient concluants...

Les partisans de M. Rouland ne se réunissaient pas, eux, mais s'éparpillaient dans les campagnes, et, casse-cous déterminés d'élection, faisaient des coquetteries à domicile et de la séduction individuelle à huis clos...

Quand, par exemple, M. Rouland sera envoyé procureur général à cent lieues de Dieppe, croit-on bonnement que Dieppe entrera pour beaucoup dans ses préoccupations ? Croit-on, s'il est envoyé en Provence, qu'il pourra veiller aux intérêts de la Normandie ? Croit-on qu'il se regardera encore comme du pays ? Oui, certes, *la Vigie* a bien raison de ne pas vouloir qu'on parle d'avenir ! L'avenir d'un député fonctionnaire, c'est d'obéir à l'Administration quelle qu'elle soit, c'est d'obéir parce que cela est de devoir strict pour tout fonctionnaire consciencieux, ou bien, c'est de sortir violemment de l'Administration, de donner sa démission ou de se faire casser sans pitié. Or, dans l'une ou dans l'autre hypothèse, que M. Rouland garde sa place ou qu'il la résigne, nous demanderons ce qu'il en reviendra aux Dieppois ?..

Cette polémique s'adresse au modeste lot des électeurs censitaires, et l'élection est fixée au 13 novembre. Il faut donc se hâter de les convaincre. La lutte devient plus âpre et le ton s'envenime. Débordée par la fougue de Barbey d'Aurevilly, *la Vigie* regrette la forme personnelle et violente de ses cri-

tiques et s'efforce, non sans talent, à répondre du tac au tac. Son article lui attire cette dure semonce :

Nous nous sommes trompés. Après une hypocrite phrase de regret sur l'impossibilité de se montrer modéré avec nous qui le serons toujours si aisément avec lui, M. Rouland se met à nous injurier à froid avec une facilité qui semblerait indiquer chez cet homme qu'on disait si consistant et si grave, l'usage d'un pareil procédé. Quant à nous, nous laissons à terre les injures. C'est toujours du temps perdu quand on les ramasse et de la dignité aussi.

A entendre les partisans de M. Rouland, ou peut-être M. Rouland lui-même, il serait un Caton de vertu publique, ce serait enfin par ses sentiments purs et désintéressés un diamant de la plus belle eau...

Quoi ! est-ce d'un caractère élevé que cette jalousie de bas étage contre plus riche que soi, que ces mesquins sentiments auxquels *la Vigie* se montre tout à coup en proie à propos de M. Levavasseur ? Eh quoi, M. Rouland attaque la candidature de M. Levavasseur, parce que M. Levavasseur est propriétaire, c'est-à-dire qu'il tient au pays par les plus fortes racines, parce que, dans un état social constitué comme le nôtre, un état social dont la propriété est la base, les meilleures garanties politiques sont encore plus dans la position de fortune que dans les opinions ? Et c'est un homme grave, c'est un avocat général qui oublie tout cela ! Est-ce donc qu'en matière d'élection monsieur l'avocat général aurait sur la propriété des opinions de communiste ? Au moment même où plus que jamais la guerre est déclarée entre ceux qui n'ont pas et ceux qui possèdent, n'est-il pas étrange de voir un magistrat, un conservateur, repousser le titre de propriétaire et d'homme riche quand il s'agit d'envoyer un député à la Chambre ? Un tel fait ne frappera-t-il pas les gens sages ? Ne sera-t-il pas au moins de nature à diminuer la foi de ceux qui en auraient encore dans la fixité des principes de M. Rouland, alors que son intérêt est en jeu ? Et cette tendance maladroite contre la propriété n'éloignera-t-elle pas de M. Rouland tous les propriétaires qui se rencontrent dans une pensée d'ordre établi et qui, quel que soit leur drapeau, quelle que soit même leur opposition au gouvernement, n'entendent pas pour cela qu'on ébranle les bases mêmes de la société ?

Cette argumentation captieuse agitait les cervelles de quatre cent cinquante électeurs, bons bourgeois amis de l'ordre, pourvus de rentes et d'immeubles, et parfaitement éblouis par les millions que M. Levavasseur promettait de dépenser au profit des Dieppois. Un mouvement se dessinait chez eux en faveur du candidat de Barbey d'Aurevilly. *La Vigie*, qui se montrait

ennuyée de la vivacité imprévue de la lutte, répondit que M. Levavasseur eût été fort heureux d'obtenir l'appui gouvernemental qu'on reprochait à M. Rouland. « La députation de Dieppe, ajouta-t-elle, est le résultat d'un marché passé entre le candidat du *Phare* et ses patrons. »

Cette phrase mit le feu aux poudres.

Magistrat, s'écria Barbey d'Aurevilly, M. Rouland prononce les paroles les plus imprudentes contre l'ordre qu'il est chargé de maintenir. Mais ce n'est pas du tout : magistrat, il descend jusqu'à la calomnie... Un marché, voilà le mot qu'ont écrit les amis de M. Rouland et que lui, s'il ne l'a pas dicté, aurait dû effacer de sa main. Nous citons un démenti et on convient qu'on l'a reçu. Nous signalons une calomnie et on la répète pour qu'on l'entende mieux. Qui donc s'y tromperait à présent? En vain *la Vigie* nous affirme que ce démenti n'a rien d'humiliant. C'est l'opinion de *la Vigie*. Mais M. Rouland est-il aussi stoïque sur les conséquences d'une calomnie que *la Vigie* sur celles d'un démenti ?...

La position de M. Levavasseur est celle d'un homme indépendant, disposé à faire beaucoup pour Dieppe ; celle de M. Rouland est d'un fonctionnaire public disposé à faire beaucoup pour lui...

La Vigie se retranche, en fin de compte, derrière l'intelligence supérieure de son candidat. Mais Barbey d'Aurevilly n'y veut pas condescendre, et il discute sur cet objet avec une singulière vigueur.

Que *la Vigie* prenne donc la peine d'indiquer aux électeurs les actes publics, officiels de la capacité de M. Rouland... Où sont-ils? Où les trouve-t-on? Montrez-les-nous ?...

Poursuivre et requérir, recevoir le mot d'ordre de l'administration et s'y conformer, dans toutes les affaires où la politique est en jeu, tout cela peut constituer une capacité de parquet, une capacité d'ordre très circonscrit, mais de quel emploi une telle capacité serait-elle à la chambre ?...

Nous ne voyons donc pas très nettement en quoi consiste la capacité de M. Rouland, hors du palais... Nous ne croyons pas que les électeurs, dupés par la routine d'une parole exercée, se trompent sur le mérite intrinsèque d'un homme, sur sa valeur applicable, quand il s'agit de juger cet homme par ses œuvres, et de constater sa valeur, pièces en main. Les électeurs n'accepteront donc pas la tactique de *la Vigie*, qui consiste à réparer les défauts d'une position par des qualités personnelles...

Veut-on de l'indépendance? C'est un fonctionnaire. De la moralité?

C'est un magistrat qui calomnie. De l'intelligence? C'est un homme qui n'en a pas montré ailleurs que dans ses fonctions d'avocat-général... Veut-on des études enfin ?... Il promet d'étudier. Les Dieppois se contenteront-ils de cette espérance ?...

Grosse affaire. Une réunion électorale a eu lieu dans la commune de Londinières, et des flots de café bien *consolé*, c'est-à-dire copieusement arrosé d'eau-de-vie, ont suivi le torrent des discours. La Normandie tenait déjà un rang supérieur sur l'échelle de l'alcoolisme.

La Vigie fait un tableau pittoresque de la ripaille; elle accuse M. Levavasseur de s'adresser plutôt aux « facultés digestives qu'aux facultés intellectuelles des électeurs ».

Barbey d'Aurevilly riposte :

On ne change point aisément les habitudes de toute sa vie et nous convenons très bien que, pour les rédacteurs de *la Vigie*, toute auberge soit nécessairement un cabaret. C'est donc à l'auberge que M. Levavasseur est descendu à Londinières parce qu'il faut bien descendre quelque part. M. Ch. Levavasseur a trouvé plus convenable d'attendre chez lui, à l'auberge, les électeurs qui lui ont fait l'honneur de le visiter que de se répandre en plein marché comme M. l'Avocat général Rouland, lequel allait lui-même appréhender au corps les électeurs, se constituant ainsi le gendarme de son élection.

Car telle est la tactique de M. Rouland. Ses habitudes de bon fonctionnaire le maîtrisent. Il a beau se draper en candidat politique, il est asservi à l'avocat général. Même dans un journal, il se croit au Palais et ses discussions sont des interrogatoires. Quand il est en face d'adversaires, il s'imagine avoir affaire à des coupables. Voilà pourquoi il voudrait nous faire asseoir de vive force sur la sellette...

Pour que nous fussions engagés à répondre aux questions du candidat de *la Vigie*, qui n'a pas le droit de nous en faire, qui est notre adversaire politique, c'est-à-dire rien de plus que notre égal, il faudrait que, préalablement, M. Rouland eût répondu aux nôtres... Eh bien, nous allons lui en poser quelques-unes. Nous allons le prier de descendre de son siège et de s'asseoir sur la sellette où il voulait d'abord nous placer...

Barbey d'Aurevilly pose ensuite une quantité de questions parmi lesquelles nous choisissons les suivantes. Elles suffiront à renseigner sur la polémique du temps, du bon vieux temps, et donneront une idée des moyens qu'un candidat était censé employer dans l'intérêt de sa cause :

Est-il vrai, — oui ou non — que M. Rouland aît promis une place de juge au guide fidèle qui l'accompagne dans tous ses pèlerinages électoraux, et auquel il enseigne la législation au grand trot de son tilbury ?

Est-il vrai, — oui ou non — que M. Rouland ait combiné un petit mouvement dans l'ordre des justices de paix pour stimuler le zèle des uns et la convoitise des autres ?

Est-il vrai, — oui oui non — que M. Rouland ait promis un avancement rapide à un homme qui, sous prétexte de sous-inspecter des écoles primaires, sous-inspecte des électeurs ?

Est-il vrai, — oui ou non — que M. Rouland ait fait espérer à un professeur d'éloquence électorale une place de principal de collège ?

Etc., etc...

A ces brutales questions visant les actes de M. Rouland, *la Vigie* répond par des questions aussi embarrassantes sur les promesses de M. Levavasseur. La polémique devient un échange de points d'interrogation. Puis Barbey d'Aurevilly reprend le vieux thème de l'assujettissement des fonctionnaires et porter les derniers coups :

La Vigie, journal de M. Rouland, fonctionnaire, avoue que les fonctionnaires publics sont soumis à la discipline passive des soldats. Un ministre vient, et d'un signe les fait tourner à droite, un autre le remplace et d'un signe les fait tourner à gauche. Ils n'examinent pas, ils votent. Ce ne sont pas des têtes, mais des boules...

Un mot de Thiers, disant qu'il saurait bien former une majorité avec la gauche et le *bataillon des fonctionnaires publics*, vient appuyer l'argumentation du grand écrivain :

Si M. Thiers l'exige, M. Rouland votera avec la gauche comme tout le bataillon des fonctionnaires publics... on peut s'étonner que *la Vigie* se soit faite, en appuyant la candidature de M. Rouland à la Chambre, une espèce de sergent recruteur pour le bataillon des fonctionnaires publics.

On touche aux derniers moments de la bataille. Les adversaires de Barbey d'Aurevilly — dans cette lutte vue à distance la persônnalité de son candidat s'efface et disparaît — mordus par ses épithètes, accablés par sa dialectique vivante et preste, déplorent « la vivacité du style de la polémique, exclusif de « toute bienséance et qui semble se complaire dans les trivia-« lités de l'injure ». Ces plaintes ne désarment pas le journa-

liste dont les arguments deviennent au contraire plus pénétrants :

Il résulte, dit-il, de l'énorme factum que *la Vigie* vient de publier dans l'intérêt de son candidat que Dieppe peut très bien se passer des bonnes dispositions de M. Ch. Levavasseur, et qu'il ne faut rien faire pour Dieppe parce que Dieppe n'a besoin de rien...

Puisque Dieppe n'a besoin de rien, selon *la Vigie*, Dieppe peut très bien choisir un candidat qui ait besoin de quelque chose. Dieppe peut à merveille, si cela lui plait, envoyer à la Chambre un député de luxe qui fera tout pour lui et rien pour le pays.

Alors les intérêts de ce député deviendront les siens. Alors l'avancement de M. Rouland dans la magistrature deviendra pour nous, Dieppois, qui n'avons rien à désirer que la durée de l'état actuel, le seul fait d'intérêt public, et les électeurs devront être bien fiers de penser qu'en voyant M. Rouland à la Chambre ce ne sera pas M. Rouland qui servira les intérêts de la ville de Dieppe, mais la ville de Dieppe qui servira les intérêts de M. Rouland.

Le leit-motiv revient une dernière fois, amplement développé, comme une charge finale destinée à balayer tout ce qui résiste encore.

Hors la Chambre, M. Ch. Levavasseur aurait encore une position, une de ces positions qui peuvent tourner au profit du pays qui lui aurait donné sa confiance. Hors la Chambre nous demandons ce que serait M. Rouland, sinon rien de plus qu'un avocat général, une voix au service du ministère, une voix qui meurt à la porte même du Palais et qu'on n'entend plus passé le seuil...

Dans la Chambre ou hors la Chambre M. Rouland devrait se taire sur le moindre signe de *son* ministre parce qu'à la tribune, comme dans les bureaux du ministère, comme dans les couloirs de la Chambre, il ne cesserait pas un instant d'être fonctionnaire. Or, nous le demandons à ceux qui raisonnent, est-ce une garantie pour obtenir que la possibilité d'être si aisément et si péremptoirement refusé ?...

... Le devoir rigoureux d'un fonctionnaire est d'obéir sans discussion, sans examen, tandis que le devoir d'un député c'est surtou d'examiner et de discuter. Voilà pourquoi M. Rouland ne doit pas être envoyé à la Chambre, car ou il resterait attaché à ses devoirs de fonctionnaire et il n'aurait pas d'indépendance, ou vous en feriez un mauvais fonctionnaire sans en faire un bon député.

Le lendemain de ce numéro, M. Levavasseur était élu au scrutin de ballottage qui avait lieu en ce temps-là quelques heures après le premier tour. Cinquante-quatre légitimistes por-

tèrent le total de ses voix à 228, alors que M. Rouland n'en recueillait que 172.

Comme il l'écrivit lui-même, avec une sorte d'enthousiasme, à son ami Trébutien, Barbey d'Aurevilly triomphait « contre vent et marée ».

Ce qui frappe dans ce style du polémiste électoral dont nous avons dû ne citer que des fragments, c'est la vigueur et la clarté. L'idée, délivrée des langes de la phraséologie, s'offre nue, vivante, saisissante. Il use, et peut-être même abuse, de la répétition. Sans doute veut-il enfoncer à coups redoublés ses arguments dans l'esprit de l'électeur !

L'atmosphère enfiévrée des salles de rédaction, aux heures qui précèdent un scrutin public, l'avait grisé. La lutte corps à corps, sous les yeux d'une galerie attentive, le surexcita, et sa victoire l'enorgueillit comme si elle résultait d'un combat physique où les muscles sont en jeu. Les satisfactions littéraires, distillées goutte à goutte par la presse, ne donnent pas en effet la même nature de joie.

Son adversaire malheureux réussit à se faire élire à Dieppe quatre ans après, alors que son vainqueur, M. Levavasseur, devenait député de Rouen.

Gustave Rouland (1), s'il eut des débuts difficiles, se rattrapa une fois à la Chambre, où il soutint le ministère Guizot. La Révolution de 1848 le renvoya pour un an dans la vie privée, mais l'Empire le reprit et le combla en le faisant ministre de l'Instruction publique et des Cultes, vice-président du Sénat, président du Conseil d'Etat, gouverneur de la Banque de France, etc... En le voyant occuper successivement tous ces postes, qu'en pensa Barbey d'Aurevilly lui qui, sous Louis-Philippe, l'accusait déjà d'en être à sa « seconde fidélité et à son second drapeau » ?

GEORGES LEBAS.

(1) Son fils, Gustave Rouland, fut également nommé sénateur de Dieppe en 1892 et son petit-fils, M. Julien Rouland, a été appelé au même siège, dans la Seine-Inférieure, l'année dernière.

L'ENFANT JALOUX

... Mes frères, ah, certes ! je ne les aimais pas. Eux-mêmes, ils me détestaient. Nulle raison à cette antipathie réciproque, sinon ma faiblesse et leurs brutalités. Peut-être aussi le simple effet de générations différentes. J'avais quatorze ans; Charles en avait vingt et Lucien dix-huït. Nous aurions dû vivre de côté et d'autre, occupés à nos besognes différentes. Mais un perpétuel désir de lutte, un goût des rancunes et des représailles nous rapprochaient. Nous passions nos vacances à nous battre. Charles, d'un caractère apathique, se bornait à me donner des coups. Lucien, qui était plus raffiné, plus imaginatif, cherchait à me faire mieux souffrir, et il s'amusait, avec un rire sournois, à de cruelles taquineries.

Il est vrai que je ne les craignais guère. Je ne me contentais pas de me défendre, je prétendais parfois attaquer. Leur méchanceté surexcitait ensemble ma peur et mon audace. Comme je n'étais pas le plus fort, il me fallait recourir à la ruse, une ruse ingénieuse et patiente. Mon avantage était dans les insultes, où ils ne m'égalaient point, et dans la fuite, où je les essoufflais. Pour rien au monde, je n'aurais été me plaindre ou demander protection à une grande personne. Je mettais mon honneur à les braver... S'ils m'attachaient à un arbre en plein soleil; s'ils m'enfermaient dans une malle, au grenier; s'ils me volaient mes vêtements ou mes livres; s'ils me tordaient les poignets à les briser — je parvenais presque toujours à retenir mes cris ou mes pleurs...

Cette année-là, nous allâmes passer la Pentecôte à la campagne, chez notre grand'mère. En ce lieu paisible, l'existence était pour moi semée d'embûches, de nuit comme de jour. Car, mes frères et moi, nous étions logés dans deux chambres contiguës, mais dans une aile de la maison. Personne n'entendait nos batailles, leurs menaces, et mes chants. On ne s'apercevait que le lendemain des cuvettes fendues, des lits inondés d'eau, des chaises défoncées. Charles et Lucien rejetaient

sur moi toute la faute. Et moi, j'étais assez orgueilleux, assez méprisant pour la revendiquer.

Un soir, après dîner, nous étions en train de jouer tous les trois aux cartes — et le jeu n'était qu'un prétexte à nous envoyer des coups de pied sous la table — tandis que ma grand' mère faisait, sur un guéridon voisin, une patience avec sa demoiselle de compagnie. On entendit tout à coup le roulement d'une voiture dans la cour, bientôt un bruit de voix dans le vestibule, puis, la porte s'ouvrant, on vit paraître Etienne. Etienne, notre cousin, était alors âgé de vingt-quatre ans... Je venais de recevoir le soulier de Charles sur le tibia gauche : l'arrivée inopinée d'Etienne suspendit ma riposte et changea ma colère en plaisir.

Toutefois je dus lui dire bonsoir sitôt que bonjour, grâce à Lucien qui, malignement, faisait remarquer combien il était tard. J'allai donc me coucher. Je suivis des corridors obscurs où je redoutais chaque soir une embuscade. Je m'enfermai dans ma chambre. Mais, au fond de mon lit, j'abandonnai la contrainte, la défiance, la haine qui, tout le jour, m'avaient exalté. Et je me hâtai de m'endormir pour revoir Etienne le plus tôt possible.

Si étrange que cela paraisse, Etienne était mon meilleur ami. Certes, je n'aurais pas osé lui donner ce nom. Lui-même n'y aurait peut-être pas pensé. Mais nous nous aimions l'un l'autre.

Qui aurais-je aimé ? Mes frères et moi, nous étions adversaires. Mes camarades d'école, je les ignorais, et ils me le rendaient bien. Les autres personnes m'étaient indifférentes, ou ne provoquaient en moi que des sentiments de convention. Tandis qu'Etienne...! Il m'inspirait une admiration immense et tendre. Il était grand, solide, propre, bien vêtu, adroit, joyeux : que de prestiges à mes yeux de révolté ! Je pensais qu'il était très beau. Ce qu'il disait me paraissait toujours juste. Orphelin de père et de mère, sa destinée me frappait, d'une manière sans doute excessive, de respect et de compassion. J'aurais voulu le consoler, le distraire, me mettre à son service. Mais j'éprouvais tout cela d'une manière confuse et je ne savais pas l'exprimer.

Lui, de son côté, me témoignait une réelle affection. Il s'occupait de moi avec bienveillance, me conseillait, parfois me

grondait. J'acceptais humblement ses reproches, parce qu'il me traitait comme une grande personne et m'écoutait comme un égal, parce qu'il était le seul à avoir confiance en moi. Près de lui, dans son ombre, je me trouvais heureux et paisible. Un de ses gestes familiers était de me caresser les cheveux, et je sens encore, après des années, le choc de sa bague sur ma tête d'enfant.

Je me rappelle qu'un soir, à une réunion de famille, comme je lui disais adieu avant d'aller me coucher, il m'avait soulevé dans ses bras, et il avait murmuré à son voisin :

— Des trois, c'est bien celui-là que je préfère...

Etre celui qu'on préfère ! A ces mots, mon cœur triste et sauvage s'était brusquement dénoué. Cette fois-là, je n'avais pu retenir mes larmes... Oui, je l'aimais.

★

Le lendemain, quand je descendis dans la cour, je vis Etienne qui boutonnait ses gants, la cravache sous le bras, tandis que le cocher achevait de sangler son cheval Ingo. Je courus lui dire bonjour.

— Bonjour, Léopold, fit-il de sa voix grave et enjouée. Viens-tu te promener avec moi ?

Je lui expliquai en riant que le seul cheval disponible, en dehors d'Ingo, était réservé à Lucien, qui m'interdisait de le prendre... Etienne m'entraîna de quelques pas, à cause du cocher, et me demanda :

— Tes frères sont-ils toujours insupportables ?

— Regarde.

Je relevai ma manche et lui montrai sur mon bras droit la trace d'une morsure. Etienne s'indigna et parla d'aller leur tirer les oreilles. Je le suppliai de n'en rien faire. J'étais trop content qu'il me plaignît.

— Mais ces disputes perpétuelles...

— Elles m'amusent, fis-je avec obstination.

Etienne hocha la tête. Sa nature saine ne pouvait concevoir le plaisir que l'on goûte, étant faible, à souffrir et à se venger. Et, parce qu'il avait l'âge d'homme, il avait oublié que les enfants renferment de grands sentiments dans de petites choses : le stoïcisme absurde que j'opposais aux taquineries, aux méchancetés de mes frères, me relevait à mes propres yeux. Grâce

à cet entraînement de courage et d'insouciance, un acte héroïque, à cette époque de ma vie, m'eût peut-être été naturel.

Ingo encensait en nous considérant de son bel œil noir. Etienne saisit les rênes, chaussa l'étrier. Ingo commença à danser sur le pavé de la cour. Craintif pour mon ami, je m'inquiétai de le voir aux prises avec cette bête, qui était parfois dangereuse. Mais il s'enleva sur l'étrier tout à coup, et retomba bien assis sur la selle, ses fortes jambes serrées aux flancs du cheval. J'admirai sa grâce virile. Et comme il souriait, avec une expression satisfaite, je crus que le sourire s'adressait à moi.

— Ecoute, me dit-il en se penchant, j'ai quelque chose à te raconter. Mais je pars cette après-midi déjà... Veux-tu me rejoindre au carrefour de la Fée, d'ici une heure?

J'acceptai avec empressement. Etienne poussa son cheval. Comme il passait la grille, il se retourna vers moi, et, toujours épanoui, jeta :

— C'est même une confidence que je te ferai.

Naturellement j'arrivai en avance au rendez-vous. Je me couchai dans l'herbe et je me mis à arracher des muguets, assez intrigué par les paroles de mon ami. Autour de moi, il n'y avait que les bois, de petits bois de chênes où passait le vent, et un ciel clair au-dessus. Soudain, j'entendis un froissement de branches, et Etienne sortit du fourré.

Ingo fut attaché à l'ombre et nous nous assîmes côte à côte sur le revers du talus. Etienne avait chaud dans son gros costume de cheval ; il commença par s'essuyer le front, puis il contempla la cime d'un hêtre isolé ; enfin, après quelque hésitation, il me dit :

— Je veux d'abord te parler de toi, Léopold. J'ai appris de ton père que tu avais été le dernier en allemand. Pourquoi ? Tu ne travailles pas assez. On se plaint de ton indiscipline...

— Si tu savais, lui dis-je avec passion, comme notre professeur est laid et ennuyeux ! L'allemand aussi est ennuyeux. Et puis, je déteste être enfermé des heures. Alors je fais du bruit et je me moque des autres. Tant pis !

— Léopold, ne dis pas des bêtises...

Je regardai Etienne avec étonnement. Sa bonne humeur avait disparu, et il avait l'air préoccupé. Il se mit à me gronder d'un ton âpre. Pourquoi, chez lui, cette brusque incompréhen-

sion, cette sévérité des gens qui ne m'aimaient pas? Je baissai la tête.

Mais c'était Etienne qui parlait! Alors, au lieu de me révolter, je m'accusai. N'avait-il pas cent fois raison? Il me fallait me corriger!

— Etienne, je te jure...

— Les langues vivantes sont indispensables à notre époque. Si tu veux faire une carrière utile...

Que m'importait ma carrière! Je murmurai humblement :

— Etienne, je le ferai pour toi.

Ingo tirait sur sa bride. Etienne se leva pour mieux l'assujettir, puis il se retourna en fléchissant un peu sur ses jambes de cavalier, puis, hésitant encore :

— Ecoute, Léopold...

Il revint s'asseoir près de moi, dans les feuilles sèches, mit son bras autour de mes épaules et, à voix basse :

— Léopold, je vais me fiancer!

Sa figure redevenait joyeuse à cause de cet aveu, et moi, je ris à mon tour. Quelle chose imprévue! Cette nouvelle, qui aurait pu, qui aurait dû, peut-être, me consterner, m'enchantait. Je battis des mains.

— Tu ne me demandes pas avec qui?

C'est vrai. Etienne se fiançait avec quelqu'un, avec un être que j'ignorais. Qui donc?

— Avec mademoiselle Morrens. Elle s'appelle Laure.

Comme je ne la connaissais pas, je me représentai assez mal la chose. Il me suffit de voir qu'Etienne ne me grondait plus, qu'il avait l'air parfaitement heureux et qu'il me serrait les deux mains :

— J'ai voulu te l'annoncer tout de suite, mon petit Léopold. Garde-moi bien le secret.

Ah, je me ferais tuer plutôt que de rien trahir! Il reprit:

— Et tu la rencontreras bientôt. Sa mère est une ancienne amie de notre grand'mère, malgré la différence d'âge, et elle va venir passer quelques jours ici avec elle.

— Alors, je la verrai? Quelle chance!

— Certes. Et tu pourras me donner de ses nouvelles,... tu lui parleras de moi.

Je le regardai, avide de dévouement. Ainsi donc, on avait besoin de moi? J'allais jouer un rôle!

— Et puis, ajouta-t-il, tu verras comme elle est jolie, comme elle est gentille. Tiens, tu m'écriras ce que tu penses d'elle.

Je sautai au cou d'Etienne. J'étais affolé d'enthousiasme. Ensuite je courus à Ingo et je l'embrassai sur le museau. Je criai :

— Regarde, il comprend...

Nous étions groupés tous les trois, et nos ombres inégales se mêlaient dans l'herbe. Ingo et moi nous étions l'un et l'autre au service d'Etienne. Mais Ingo n'avait pas un cœur humain pour souffrir.



Les jours avaient passé, et Mme Morrens était installée chez nous avec sa fille. Etienne m'avait raconté pourquoi il ne pouvait être présent, mais ses motifs ne m'étaient pas restés dans la mémoire. Les événements qui dépendaient des grandes personnes étaient hors de ma portée et de ma critique. Je les acceptais sans discussion.

Lorsque Mlle Morrens était descendue de voiture, je m'étais penché à la fenêtre du premier étage, d'où j'espionnais son arrivée. Elle m'avait paru ravissante. Mais je n'avais pas osé aller à sa rencontre. Le soir, à l'heure du dîner, on me présenta. Je la regardai à peine, pris d'une horrible timidité. Et pourtant je rougissais, je pâlissais du désir de lui crier : « Je suis son ami. Je veux être le vôtre ! »

L'idée que j'étais le dépositaire d'un tel secret m'aidait dans mes disputes quotidiennes avec mes frères. Qu'ils me paraissaient bêtes de ne rien savoir ! Je jouissais en silence de cette supériorité. Je leur tenais tête avec un entrain nouveau.

Vis-à-vis de Mme Morrens et de sa fille, ils se comportaien différemment. Charles, qui était gros et paresseux, toujours « à bayer aux corneilles », comme le lui reprochait ma grand' mère, se contenta d'être peu poli. Lucien, au contraire, se montra très empressé. Je crois maintenant qu'il pensait faire la cour à la jeune fille. Mais je ne m'en doutais pas alors. Je me moquais seulement de lui parce qu'il changeait tous les jours de cravate.

Je me décidai à écrire à Etienne. Message naïf et amphigourique, que j'aurais honte de relire, assurément. J'y déversai pêle-mêle mon amitié et ma joie. Qu'elle le rendrait heureux,

disais-je, et qu'il était digne du bonheur! Je faisais leur éloge à tous les deux. J'admettais avec plaisir Laure dans notre intimité, puisque j'étais bien sûr que personne ne m'enlèverait la première place dans le cœur d'Etienne.

Cependant Mlle Morrens était parmi nous depuis trois jours et je ne lui avais pas encore adressé la parole en particulier. Je n'osais pas. Si brusque, si mal élevé avec les autres personnes, je me sentais auprès d'elle saisi d'un respect imprévu, d'une crainte superstitieuse. Elle était si différente de moi, si belle, si élégante, si blonde, alors que j'avais les cheveux en désordre, les mains noires, une voix de fausset et les mollets égratignés.

Charles me rendit, sans le vouloir, le service de nous mettre en rapport. Il m'avait attrapé par le bras, qu'il s'amusait à pincer, et, me traînant à travers la cour, m'avait mis la tête sous la fontaine. En vain je me débattais, j'étais à demi noyé. Tout à coup, il me lâcha : Mlle Morrens l'interpellait du perron. Il haussa les épaules et disparut. Et tandis que je m'épongeais, malade d'humiliation, elle s'approcha de moi et me demanda, avec une intonation fort douce :

— Il ne vous a pas fait mal ?

Quelle drôle de chose ! Je cessai brusquement d'être humilié. Ma figure ruisselante sourit. Je n'ajoutai rien, mais je la regardai. Elle me regarda et sourit de même.

— Allons nous promener dans le jardin : le soleil vous séchera.

Et ainsi, tout naturellement, nous nous mîmes à causer. Bien vite, je lui racontai qu'Etienne m'avait fait ses confidences. Elle le savait. Elle ajouta :

— Je n'ignore pas quelle affection il a pour vous. Voulez-vous être aussi mon ami ?

Nous marchions de long en large dans l'avenue ensoleillée. Je sentais la vie autour de moi si lumineuse. Je parlais avec la femme qu'Etienne aimait : j'étais mêlé à une histoire secrète et romanesque de grandes personnes... Et elle m'offrait son amitié.

Aujourd'hui, je me rends compte qu'elle s'ennuyait un peu. A la sympathie qu'elle avait peut-être pour moi se joignaient le désir de prononcer tout haut le nom d'Etienne et l'envie de se distraire. Mais, alors, je ne m'en doutais pas. Vaniteux

comme je l'étais — et inexpérimenté — je me montai la tête. Elle me proposa de lui faire faire des promenades. J'acceptai avec une fièvre de confusion et une idée exagérée de mon importance.

Je la menai dans tous les petits chemins que j'aimais. Nous allions à travers bois pendant des heures, l'un derrière l'autre. Parfois elle s'arrêtait pour cueillir une fleur ou ramasser un caillou. Nous écoutions ensemble le bruit des feuilles, la fuite d'un oiseau, l'aboiement éloigné d'un chien. Nous discutions d'où venait le vent. Et, perdu sous ces voûtes d'arbres, seul avec elle, j'étais gagné par un sentiment grave et inconnu. Elle m'était confiée. Je la protégeais.

Il est vrai que c'était pour le compte d'Etienne. Au début, je l'avais beaucoup entretenue de son fiancé. Mais, naturellement, elle ne se faisait pas de lui la même idée que moi. Elle ne le retrouvait pas du tout dans mes histoires. Je les racontais fort mal, d'ailleurs, et elles lui semblaient banales et puériles. Elle ne savait pas démêler, sous ces formes gauches, mon affection profonde pour son fiancé. Les femmes n'ont jamais pris l'amitié au sérieux. Elle préférait ses propres souvenirs et elle se taisait pour les revivre.

Un autre sujet de conversation où j'obtenais plus de succès, c'était mes démêlés avec mes frères. Il faut dire que là j'étais intarissable, et peut-être amusant. Je trouvais en elle un public qui soutenait ma verve. Etienne, mon unique confident, me grondait quelquefois, ou bien ne me comprenait pas toujours. Et il était si bon, et si gai, que je ne lui disais pas tout ce qui se passait en moi de méchant ou de triste. Tandis que Laure — nous nous appelions par nos prénoms, maintenant, lorsque nous étions en tête-à-tête — savait m'écouter. Prise de pitié à certains de mes récits, elle imaginait de délicieuses consolations. Je goûtais dans cette tendresse féminine une douceur que n'avait pas l'autre. Loin de me reprendre, de me réprimander, elle me poussait dans mon sens, et finissait même par m'exciter à la révolte. Ses dix-neuf ans prenaient plaisir à mes entreprises, applaudissaient à mes haines minuscules, riaient de mes rancunes. Devant elle je me laissais aller sans scrupule à mes mauvais sentiments. Et elle reconnaissait dans les détours ingénieux de ma ruse des inventions de son sexe. Je ne sais quelle complicité nous unissait.

Sur ces entrefaites, je reçus une lettre d'Etienne. Avant de l'ouvrir, je la balançai entre mes doigts, pris d'une sorte de gêne, comme si je prévoyais des reproches. Je l'ouvris. Elle contenait une phrase gentille mais bien courte à mon adresse, le reste des quatre pages n'était rempli que de Laure. Il me chargeait pour elle de vingt commissions. L'idée de servir d'intermédiaire entre eux, qui m'enchantait naguère, me parut moins agréable. Je mis la lettre dans ma poche, sans en parler.

Toutefois j'éprouvai des remords. Vers la fin de l'après-midi, nous étions assis, Laure et moi, au bord d'un bois. Devant nous, dans un creux du terrain, les toits d'un hameau fumaient à travers l'air paisible. Je ne pus y tenir, et je murmurai :

— J'ai reçu une lettre d'Etienne.

Elle tourna vers moi un brusque regard :

— Donnez-la-moi.

Je la dévisageai et, avec une âpreté qui me surprit :

— Je ne l'ai plus : je l'ai déchirée...

Pourtant, elle était dans ma poche. A quels sentiments obéissais-je donc? Comme Laure était retombée dans le silence, je repris la parole pour lui raconter cette lettre. Je m'en souvenais fort bien, et je mis une sorte de point d'honneur à en redire exactement les termes. Mais la lettre elle-même, je ne voulais pas...

Laure m'écoutait en suivant des yeux les fumées du hameau. Son visage exprimait une satisfaction que je ne lui avais jamais vue. Elle avait l'air d'une personne qui se désaltère. Quant à moi, je redisais les mots d'un autre, mais c'était ma voix qu'elle entendait. Cela me rendait heureux aussi.

Puis elle se leva :

— Je dois rentrer, dit-elle. Vous savez que nous partons demain...

Demain? Non, je ne savais pas. Comment, elle allait partir? Notre intimité allait s'interrompre? Mon cœur se serra.

— Restons encore ici, lui dis-je. C'est notre dernière promenade ensemble.

— Nous en ferons d'autres, répondit-elle gaiement.

Je secouai la tête. Je devinais déjà que rien ne se recommence. Et, à la voir à ce point impatiente, occupée d'autre

chose, je regrettai d'avoir trop bien rapporté les phrases d'Etienne. A la dérobée, je sortis la lettre et je me mis à la déchirer rageusement. Déjà Laure descendait le chemin creux : je contemplai avec avidité, avec tristesse, sa silhouette qui s'en allait si légèrement vers l'autre.



Le mariage avait été fixé au mois de novembre. Mon père décida de m'envoyer en Allemagne pendant les vacances afin de me faire sérieusement apprendre l'allemand. J'étais à peine installé depuis huit jours chez un professeur de Rothembourg que j'appris qu'on avançait la cérémonie. Etienne venait d'être nommé à un poste d'ingénieur dans des mines en Espagne, et il devait s'y rendre au mois de novembre précisément.

Je me préparai donc à refaire ma malle pour repartir. Mais mon père m'avertit qu'il ne considérait pas ma présence à ce mariage comme indispensable, et il m'enjoignit de rester à Rothembourg jusqu'au terme fixé d'avance. Après un moment de stupeur, j'entrai dans une colère affreuse; je demeurai une journée entière enfermé dans ma chambre, et aux appels du professeur, à ceux de sa femme et de sa fille, je ne répondis que par des injures. Mon père, mis au courant, m'écrivit de façon sévère.

Alors j'affichai une constante mauvaise humeur. J'affectai, en parlant allemand, de faire des fautes exprès. Je me moquai de l'empereur. Je traînai dans les médiocres brasseries de Rothembourg, et je rentrai tard, en chantant des grossièretés.

Cependant le fameux jour s'approchait et ma fièvre augmentait à mesure. Ce devait être un mercredi. La veille je reçus d'Etienne sa photographie et celle de sa fiancée. Je les regardai avec un désespoir exaspéré par l'exil. Je dormis très mal.

Le mercredi, je le passai presque entièrement dans la petite promenade des remparts, qui s'étend en éperon sur la rivière. Elle était déserte. A travers les feuilles, on voyait la ville gothique et pittoresque. Hélas! je me sentais si loin, si abandonné ! Personne n'avait donc exigé que je fusse là : Etienne, pourquoi ne me réclamais-tu pas? Et vous, Laure... Des larmes me montaient aux yeux.

J'imaginais mal les rites d'un mariage. J'essayai de me représenter Laure en robe blanche, avec son voile. Comme elle devait être jolie! Etienne serait en redingote, un peu ému peut-être, toujours beau. La foule accourue saurait l'admirer. « Et si vous saviez comme il est bon, comme il est intelligent ! » Je pensais si fort à lui, avec une telle humilité, une telle dévotion, que j'étais sûr de forcer sa pensée, et qu'il songeait en cette minute à son ami Léopold.

Charles et Lucien étaient là-bas, eux. Ah, si j'avais pu les battre? Ou plutôt, non; dans mon chagrin, je souhaitai me livrer à eux, à leurs brutalités, à leurs coups de poing. Ne plus me défendre. Me laisser piétiner, arracher les cheveux, comme une pauvre chose pitoyable, en loques...

Le soleil qui déclinait envoya des rayons obliques à travers le petit jardin frissonnant et fleuri. Je sortis de ma poche les deux photographies que j'avais emportées. Lui d'abord, qui me regardait avec son visage franc, de face. Lentement, religieusement, je contemplai ce portrait inerte. Et puis je passai à celui de Laure. Je voulus le porter à mes lèvres : ma main, à mi-chemin de ma bouche, retomba. Qu'y avait-il? Je recommençai, les yeux fermés, saisi d'angoisse, un peu haletant, mais mon baiser éperdu, ne rencontrant que le carton froid, s'acheva en grimace. J'eus le sentiment de ma folie. Heureusement personne ne m'avait vu. Tout le monde m'ignorait, toujours.

Je me levai pour partir. La nuit venait. J'étais en proie à l'inquiétude et à la peur. J'avais l'idée qu'on me trahissait. Mon cœur battait trop vite, comme s'il avait des raisons de s'émouvoir que je ne connaissais pas encore. Et je rasai les murs pour rentrer, ainsi qu'une victime prête aux blessures.

*

Deux mois après, je les revis. C'était chez ma grand'mère, qui m'avait invité pour quelques jours. « Les Etienne y seront », disait sa lettre. Les Etienne ! J'avais ri de cette expression nouvelle.

Lorsque j'entrai dans le salon, j'entendis tout de suite la voix de mon ami :

— Tiens, Léopold !

Mon idée fut de me jeter dans ses bras, comme pour lui

demander protection. Déjà, je baissais la tête. Mais, posément, ne voulant rien montrer, je lui donnai la main.

— Bonjour, Etienne.....

Il m'emmena dehors.

— Tu comprends,disait-il, Laure n'est pas encore prête...

Je voulais aller dans le parc, mais il me retint sur la terrasse :

— Faisons les cent pas ici, veux-tu ?... Eh bien, ton Allemagne ? Etait-ce amusant ?

— Très !

— Comme tu as l'air convaincu ! s'écria-t-il en riant.

Je passai mon bras sous le sien et je pesai dessus, pour obliger Etienne à se pencher vers moi, à m'écouter de plus près.

— Non,je ne ris pas... J'ai passé à Rothembourg deux mois horribles.

— Pourquoi donc ?

Je lui expliquai d'abord que je détestais le professeur et sa femme chez qui j'habitais; que les autres pensionnaires étaient communs; que le temps était long; que j'étais seul.

— Tu m'étonnes... Je ne savais pas...

— Je n'osais pas te l'écrire; tu m'aurais lu avec distraction. Je ne voulais pas te déranger...

— C'est juste, répondit-il.

— Mais je t'assure que j'ai bien pensé à toi, surtout le jour de votre... de ton mariage. J'étais si triste d'être absent. J'avais l'impression qu'on m'avait oublié...

— Pauvre Léopold !

Cela, il le dit bien, et je reconnus l'ancienne intonation de l'amitié, cette sorte de pitié perplexe qu'il éprouvait à mon égard et qui me causait du plaisir et de l'orgueil, parce que je devinais qu'il m'aimait et qu'il ne me comprenait pas tout à fait... Alors, de le sentir le même, j'eus un mouvement de joie. Je lui racontai combien j'étais content d'être revenu, content de le revoir. Je bavardai, tandis que nous continuions à marcher de long en large sur le gravier de la terrasse.

Etienne m'écoutait et se taisait. Depuis quelques minutes, il paraissait préoccupé. A plusieurs reprises,il avait levé les yeux vers la façade de la maison. Il regarda l'heure à sa montre. Et je ne sais ce que j'étais en train de dire, lorsqu'il se

dégagea de mon bras, se tourna vers une fenêtre du premier étage et cria :

— Laure !

Je m'arrêtai, interloqué. Laure...? Mais il reprit, d'un ton clair :

— Ho-ho ! Laure ! Il est midi, on va déjeuner...

Sa figure avait changé d'expression. Elle était possédée par un sentiment exclusif. Tournée vers cette fenêtre, dans le soleil, elle rayonnait de bonheur.

— Etienne..., fis-je.

La fenêtre s'ouvrit. Laure parut et, se penchant, me jeta :

— Bonjour, Léopold !

Puis, à Etienne, avec le même air heureux que lui-même :

— Est-ce que je suis en retard ?

Et il répondit en riant :

— Tu es toujours en retard...

Ce brusque, cet imprévu tutoiement, me choqua ainsi qu'une chose inconvenante, une intimité qui se livre. C'était la première fois que je les voyais ensemble. Comme je n'avais pas assisté aux cérémonies officielles des fiançailles, du mariage, je ne m'étais pas habitué petit à petit à un état de fait qui, dans mon esprit, restait vague. Soudain, en ces quelques mots, il venait de m'apparaître, à la fois précis et définitif. C'était comme un terrible coup de tonnerre.

Pendant le jour entier je fus abasourdi et de fort mauvaise humeur. Personne, bien entendu, ne s'en aperçut. Etienne, et surtout Laure, occupaient l'attention de tous.

Chacun trouvait Laure charmante, et bien que le contraire m'eût révolté, j'étais agacé par ce concert de louanges. On répétait ce qu'elle disait, on vantait son esprit, sa beauté, ses toilettes. J'en voulais aussi à Etienne de se prêter à cette apothéose de famille qui dépassait les bornes. Il acceptait trop de compliments pour une chose aussi banale et bourgeoise, somme toute, qu'un mariage.

Impatienté d'être ainsi laissé de côté, je voulus regagner mon ami, l'isoler de la promiscuité des autres. Je lui proposai une partie de pêche. Que de journées nous avions passées, naguère, les pieds dans l'eau, retournant les gros cailloux pour trouver des écrevisses. Il apportait à cette occupation son esprit de méthode, son sérieux ; il me donnait des con-

seils; nous restions des heures ensemble... Quand je lui demandai de recommencer, il répondit d'abord d'un air distrait. Je repris :

— Te rappelles-tu l'année dernière, une fois, quel panier nous avons rempli ? J'étais tombé dans l'eau, à l'endroit où il y a ce grand trou... Tu t'en souviens?

— Oui, sans doute...

Laure, qui causait avec Lucien dans la fenêtre, dit avec tranquillité :

— Mon petit Etienne, faisons donc cet après-midi la promenade en voiture dont tu m'avais parlé.

Il se leva un peu hésitant.

— Tu y tiens?

Elle ne fit que rire. Pourtant cela suffit. Et il refusa la partie de pêche. Et ensuite il eut de nouveau cet air heureux qui m'irritait sourdement. Je les quittai sans leur dire adieu... Toutefois, de la fenêtre de ma chambre, je guettai leur départ. Il apporta des couvertures, l'installa : elle se laissait faire. Je les trouvais ridicules tous les deux. Mais dès que la voiture eut tourné dans l'avenue, il me sembla qu'avec eux s'en allait tout l'intérêt de la vie.

Evidemment Etienne avait changé. Mon affection, aux aguets, sensible aux nuances, percevait très bien certaines modifications. Il n'avait plus ce genre extrêmement correct et courtois de naguère, cette tenue qui m'en avait toujours imposé. Ses cheveux étaient trop longs, sa moustache un peu tombante, et il avait légèrement engraissé. Il était plus épanoui, presque béat, avec des complaisances, des mollesses, et un rien d'infatuation. On devinait l'homme qui triomphe et qui est adulé...J'exagère ces traits en les rapportant, mais tout cela se mêlait pour former autour d'Etienne une atmosphère morale différente. J'en voulais à Etienne de n'être plus tout à fait le même, j'en voulais à son existence nouvelle, j'en voulais surtout à sa femme.

Je crois bien qu'à ce moment je la détestais. J'avais l'impression d'être volé : j'étais furieux contre la voleuse. L'amitié d'Etienne jouait un tel rôle dans ma vie que je ne pouvais croire qu'elle fût diminuée, finie. Que me serait-il resté? Manquant tout à fait d'expérience, je ne pouvais saisir pourquoi Laure avait pris une telle influence sur lui, en si peu de

temps. Je souffrais non seulement d'être à l'écart, mais encore de si mal comprendre les événements. Et d'autant plus que j'étais le seul à les trouver absurdes. La maison retentissait toujours des éloges de la jeune femme. Lucien y prenait une part prépondérante et recommençait à changer de cravate tous les jours. Je voulus passer sur lui ma bouderie, je lui cherchai querelle, et il me tira les oreilles.

Pourtant c'est à Lucien que je dus de voir un peu plus clair. Les Etienne avaient l'habitude de sortir après dîner dans le parc; puis, avant de monter dans leur chambre, ils s'arrêtaient quelques instants dans le salon avec nous. Un soir ils s'attardèrent au dehors. Comme l'heure s'avançait, ma grand'mère envoya Lucien les chercher. Je suivis Lucien.

Quoiqu'on fût en automne, la nuit était douce. Je ne sais pourquoi, elle me parut mystérieuse : je ne reconnaissais plus le détour des allées, ni la forme des grands arbres. Cette ombre bleue, où rien ne bougeait, m'attirait bizarrement.

Lucien m'enjoignit de marcher sur le gazon, derrière lui. « Nous allons les surprendre », murmura-t-il. Moi, je voulais bien... Nous errâmes ainsi assez longtemps, mais sans succès. « Où peuvent-ils être ? » Et puis, tout à coup, comme nous revenions vers la maison, Lucien se mit à rire et, me montrant une fenêtre éclairée :

— Tiens, regarde, ils sont rentrés !

Je m'étonnai qu'ils n'aient pas dit bonsoir. Lucien haussa les épaules :

— Pardi, fit-il de sa voix sifflante, ils étaient pressés d'être seuls !

— Mais enfin...

— Ils sortent tous les soirs dans le jardin; une fois je les ai suivis. Ce qu'ils s'embrassaient... Dame, des jeunes mariés...

Et, sans égard pour mes naïves oreilles, Lucien, en quelques phrases, m'ouvrit certaines perspectives.

Mon imagination était très chaste. Jamais, à propos d'Etienne et de Laure, elle n'aurait osé s'égarer en des hypothèses scabreuses. Mais les confidences ironiques de Lucien m'expliquèrent bien des choses. Je commençai à entrer dans un ordre d'idées où j'hésitais, où je trébuchais, et qui me semblait aussi mystérieux, aussi obscur et aussi doux que cette

suave nuit d'octobre à travers laquelle rougeoyait une fenêtre fermée.

Ce qui m'avait paru invraisemblable : le quasi refroidissement d'Etienne à mon égard, sa transformation physique, son empressement servile auprès de Laure, l'espèce de lien invisible mais indéniable qui unissait même devant le monde leurs paroles, leurs gestes, leurs sourires, tout cela se justifiait donc par l'amour. J'étais bien obligé de dire ce mot-là. C'était un mot tout neuf, dont je ne m'étais jamais servi, et que je prononçais avec un peu de gêne, bien que flatté de l'employer. Voilà l'élément nouveau surgi entre nous, que je n'avais pas prévu, et dont je devais tenir compte. Leur mariage n'était pas une simple formalité, comme je l'avais admis, mais un ensemble de sentiments et d'actes qui les avaient modifiés l'un et l'autre, et qui, par conséquent, avaient aussi modifié leurs positions par rapport à moi.

Cette révélation m'excita fort. Je n'étais d'ailleurs pas beaucoup plus avancé qu'auparavant. Pour rien au monde, je n'aurais voulu me renseigner davantage auprès de Lucien : je ne l'avais écouté que par surprise. Je dus me contenter de suivre sur les visages et dans les discours d'Etienne et de Laure ce qui pouvait bien manifester cet amour brusquement découvert. En observateur novice, j'attribuai trop d'importance à certaines choses ; j'en laissai passer d'essentielles. Pourtant je vis mieux pourquoi Etienne avait repoussé au second, au troisième plan, l'amitié qu'il m'avait si sincèrement témoignée naguère.

Dans mon désarroi, j'en avais voulu à Laure, qui m'avait pris mon ami. Maintenant ma curiosité suspendait mon ressentiment. Je voyais sur Etienne les effets incontestables et considérables d'un sentiment inconnu, mais le principal m'échappait puisque je ne l'avais pas éprouvé, ou plutôt puisque je n'appelais pas de ce nom ce que j'éprouvais moi-même. L'amour restait à mes yeux une notion presque abstraite. Toutefois pour influer ainsi sur les hommes, ce devait être quelque chose d'extraordinaire, de fantastique, de délicieux. La chair et l'âme s'y intéressaient. Comme une flamme brûlante et pourtant cachée, l'amour était le centre chaud de la vie. Et je l'ignorais. J'entendais le bruit du brasier, j'en voyais passer le reflet autour de moi. Mais la flamme elle-même...

★

Laure! Elle commença de m'apparaître, sous ses airs futiles de jeune femme blonde et souriante, comme un être redoutable, un génie secret dont je n'avais pas compris la puissance. Je m'apercevais pour la première fois que les êtres humains sont différents de ce qu'on les croit. Qu'était-elle? Par quels moyens étranges agissait-elle sur les gens, pour les séduire, et leur bouleverser l'esprit ? Elle m'inspira une sorte de crainte religieuse. Je ne soutenais plus qu'avec gêne le regard de ce petit visage innocent et malicieux.

Pourtant, quelques mois plus tôt, elle m'avait paru moins surprenante. Ces promenades que nous faisions ensemble, ces conversations si gaies... Je voulus retourner dans les bois que nous avions parcourus tous les deux, revoir le carrefour, la futaie, le hameau... Je n'y rencontrai qu'une mélancolie désenchantée. L'automne avait jauni le paysage. Les arbres s'effeuillaient déjà. La nuit venait plus vite. Il n'y avait plus de ces longs crépuscules qui n'en finissent pas, après une journée d'été qui s'étire jusqu'au soir. Et puis j'étais seul. Seul, je ne revoyais plus les choses comme je les avais vues avec elle.

Ici, elle avait dit telle phrase. Et je retrouvais ses paroles. Ici, nous avions ri. Et j'entendais l'inflexion de sa voix. Là, nous nous étions assis dans l'herbe. Et je cherchais nos traces. Mais l'herbe ne se souvenait plus ! A force de ranimer ce passé vieux à peine de quelques mois, je sentais renaître mes sentiments d'alors. Seulement, naguère, ils étaient vagues, indistincts. Maintenant, ils se précisaient. Ils s'éclairaient de tout ce que j'avais éprouvé durant mon exil d'Allemagne, durant ces derniers jours — tous ces troubles, ces tristesses, ces étonnements douloureux auxquels je ne savais donner un nom.

Et pourquoi étais-je seul à me souvenir ? Laure, non seulement semblait avoir oublié, mais encore ne faisait aucune attention à ma présence. Elle aussi, son cœur n'était plus le même. Comme Etienne, un sentiment ardent et imprévu l'avait pénétrée, et elle n'avait plus besoin de moi. Mais j'étais là pourtant, je vivais, je me souvenais. Qu'elle était donc cruelle de ne pas s'en apercevoir !

★

... Etienne était allé faire une promenade à cheval, avec

Ingo. J'entrai par hasard au petit salon, et je trouvai Laure, seule, qui lisait au coin d'un feu de broussailles et de pommes de pin.

— Vous voilà, Léopold, dit-elle. Et vos frères, où sont-ils?

Ravi d'être interpellé, je haussai pourtant les épaules avec mauvaise humeur. Elle demanda :

— Avez-vous fait la paix avec eux ?

— Que vous importe ?

— Qu'avez-vous donc, Léopold ?

— Et vous, lui dis-je d'un air bourru, pourquoi me posez-vous ces questions ?

— C'est que vous m'avez fait vos confidences...

— Si elles vous intéressaient, pourquoi, depuis que je suis arrivé, ne m'avez-vous rien dit? A peine m'avez-vous adressé la parole.

Elle ne comprit pas cette phrase de colère naïve. Mais elle ne comprit pas mieux lorsqu'elle me vit m'asseoir à côté d'elle et lui demander, d'une voix sourde :

— Pourquoi ne vous occupez-vous plus de moi ?

Quoi donc ? J'en étais déjà là ! En si peu de mots j'étais arrivé à dire l'essentiel. J'avais peur de mes aveux volontaires, et pourtant j'aurais voulu les précipiter. Je prenais conscience de ce que j'éprouvais comme par un éclair qui m'éblouissait. Mais je n'osais pas en exprimer davantage. Je ne la regardais pas, je tenais la tête penchée. Brusquement je pris sa main.

Petite main tiède : elle frémit dans la mienne, pour s'enfuir. Mais je la tenais, je la serrais. Peut-être lui faisais-je mal ? J'étais trop confus, trop brûlant pour m'en apercevoir. La main ne bougea plus, elle s'abandonnait. Alors j'ouvris la mienne, avec précaution, comme sur un oiseau captif. Et maladroitement, mais passionnément, pour exprimer mon cœur affolé et privé de mots, j'embrassai sa main.

Elle se mit à rire. Un rire clair, net, pas méchant, ni moqueur. Elle riait d'amusement. Elle avait l'air de me trouver très gentil. Je la regardai. Comme elle était gaie pour rire comme cela ! Et comme elle était jolie ! Moi, je ne riais pas. Etait-ce de sentir l'immense espace qui me séparait d'elle, l'inutilité de ma tendresse, mais je fus envahi par une détresse noire. Ma gorge se serra, mes yeux se mouillèrent, et je pleurai sur moi-même.

— Léopold ! s'écria Laure redevenue sérieuse, Léopold, ne pleurez pas...

Mais je ne pouvais retenir mes larmes. Alors doucement, généreusement, avec une intonation de pitié et d'étonnement, et tout en reprenant ma main qu'elle caressait à son tour, elle me dit :

— Léopold, il ne faut pas pleurer...

Et puis, après une minute ou deux, elle ajouta tranquillement :

— Essuyez vos yeux, voilà du monde.

Je bondis loin d'elle et je me sauvai dans le jardin. J'aurais voulu mourir, et je pensai avec sérieux à aller me jeter dans l'étang.

Qu'avais-je fait ? Du milieu de mon trouble, surgit une certitude : j'aimais Laure. Ce sentiment inexplicable, que j'avais découvert chez les autres, il était en moi. Quel délice ! Il me sembla que tout devait avoir changé dans le monde, à cause de cela. Je regardai autour de moi : la nature était pareille. D'un arbre voisin, une feuille jaune tomba ; une pie sauta dans l'allée, plus loin. Et pourtant, j'aimais...

Je pensai aux conséquences et je les vis terribles. Peut-être allait-on me chasser ? Laure raconterait-elle à Etienne mon geste et mes larmes ? N'importe. Quelle que pût être la catastrophe, j'étais heureux... L'amitié qui m'abandonnait était remplacée : je trouvais dans l'amour la satisfaction, la jouissance, l'orgueil nécessaires à mon caractère, le point d'où résister au monde et aux hommes.



Je fus moins fier quand je revis Etienne. Il mit sa main sur mon épaule, et je rougis jusqu'aux cheveux... J'étais coupable envers mon ami. Je mentais en acceptant sa main, en soutenant, avec une facilité qui me bouleversa, le regard qu'il posait sur moi... Et puis, tout à coup, comme il détournait la tête pour parler à quelqu'un, je me mis à le haïr. Ce fut immédiat et radical. A sa voix, à son contact, j'avais compris, physiquement compris, que Laure lui appartenait, — c'est-à-dire qu'il me l'avait prise. Et cette idée me pénétra jusqu'au cœur comme une lame fine de poignard.

Naguère, j'étais jaloux parce qu'Etienne m'avait remplacé

et m'oubliait; maintenant j'étais jaloux parce que Laure ne m'aimait pas. Hélas ! le cas était plus douloureux. Etienne n'avait déçu que mon amitié, Laure irritait mon amour. Ce n'était plus une plainte d'enfant abandonné qui montait à mes lèvres, mais la révolte autoritaire d'un homme. Ma jalousie, en changeant d'objet, cessait d'être uniquement sentimentale pour se charger d'inquiétudes, d'exigences, d'imaginations folles. Déplorable exaltation ! Ce désir excédait mon âge, ma chair à peine virile. Chaque jour, j'appris de nouvelles raisons d'être malheureux.

Laure continua de me traiter comme auparavant. Elle ne fit jamais allusion à notre bref entretien. En ma présence, elle ne témoigna ni plus ni moins à Etienne. Peut-être avait-elle jugé l'incident sans importance. Peut-être, le regrettant, trouvait-elle plus commode de n'en pas tenir compte. Jamais nous n'étions en tête à tête.

D'ailleurs je ne cherchais pas à lui parler. Ce n'était pas le respect du mariage qui m'arrêtait : je n'avais pas de ces délicatesses. Ce n'était pas mon amitié pour Etienne : j'aurais éprouvé un sombre plaisir à venger cette amitié sur lui-même, qui l'avait oubliée. Non, j'étais silencieux parce que je ne pouvais rien dire. Des paroles passionnées sur ma bouche d'enfant eussent été ridicules et vaines. On n'exprime pas un sentiment disproportionné. Je pouvais à la rigueur jouer le rôle d'amoureux puéril, mais je n'étais pas un amant. Je préférai me taire plutôt que de n'être pas pris au sérieux.

Pourquoi ce que j'éprouvais, qui était si réel pour moi, était-il en même temps irréalisable ? Je me crus livré à un sort exceptionnel. Je ne me disais pas qu'il fallait attendre, remettre à quelques années l'occasion d'accomplir mes désirs : j'étais incapable d'un raisonnement si calme et peut-être cynique. Puisque j'aimais Laure, c'était tout de suite ; Laure, plus tard, ne me tentait guère... Et je revenais battre du front contre cette fatalité : ces années qui nous séparaient, irrémédiablement, et m'interdisaient une femme que je voyais tous les jours, à toute heure. Etre si près l'un de l'autre, et si loin !

Par là j'étais ramené à Etienne pour le détester davantage. L'homme que j'aurais si passionnément souhaité d'être, il l'était. Lorsque je la voyais s'appuyer contre lui, protégée par

lui, je pensais avec rage que j'étais plus petit qu'elle. Il était son héros, et je n'étais pas capable d'être un rival. Et pourtant! Avec quelle impatience j'épiais ce qu'il lui disait de tendre ou de chaleureux : j'aurais mieux dit tout cela. J'enviais Etienne d'être son mari, mais j'étais sûr qu'il n'aimait pas Laure comme elle le méritait : je lui en voulais de l'aimer, mais je lui reprochais aussi de l'aimer mal.

Et alors, haussant les épaules de colère et de dégoût, je ne pouvais empêcher certaines remarques qui m'eussent paru, jadis, sacrilèges. Je le trouvais convenu, assez banal, toujours prêt à sourire comme si tout était facile et superficiel. Sa bonne humeur me déplut : il était trop sûr de lui. Décidément, il engraissait. Un jour, je découvris — avec quel remords et pourtant quel triomphe ! — qu'il n'était pas très intelligent.

Mais pourquoi Laure ne s'en apercevait-elle pas ? Quel aveuglement ! Elle se contentait donc d'une réalité si médiocre ! Elle ne savait pas que le véritable amour était infiniment plus compliqué que celui d'Etienne, et semblable au mien. Elle passait à côté de moi sans se préoccuper de mon dévouement secret. Une telle passion, nouvelle pour moi, je la croyais nouvelle pour le monde entier, rare et merveilleuse. Alors, je ne m'expliquais pas pourquoi elle demeurait ignorée, pourquoi elle ne s'imposait pas d'elle-même aux yeux de tous. Mais non. La vie continuait toute pareille. Personne ne s'apercevait de rien. Etienne ne songeait pas à s'effacer devant mon amour, et Laure n'avait pas l'idée de se jeter dans mes bras.

Ces impressions mélangées et forcenées, que je ne communiquais à personne, me détraquaient. J'en rapporte ici l'essentiel, mais il s'y ajoutait toutes sortes d'absurdités, d'hypothèses, d'emballements et de retours. Je ne distinguai plus ce qui était juste de ce qui était ridicule, et, ne me contentant pas de souffrir, je voulais encore compliquer ma souffrance. J'arrivai à un état d'esprit horriblement embrouillé où je ne me reconnus pas toujours. J'aimais sans le vouloir Etienne, tout en le jalousant ; je détestais Laure dont j'étais épris. Je rêvais d'eux ; je les adorais et les maudissais à la fois. Je ne savais lequel préférer.



Un soir — c'était le dernier soir avant le départ des Etienne

— nous étions tous réunis au salon. Etienne lisait. Laure, qui croyait n'être pas vue, lui fit un signe rapide. Et je surpris aussi le regard qui lui répondit. Puis elle se leva, affecta un air fatigué, et déclara qu'elle remontait dans sa chambre. Etienne l'accompagna, et la porte se referma sur eux... Durant quelques secondes, je fus agité de tremblements. Cette scène très simple, qui se répétait chaque soir, sans que personne n'y blâmât rien, me parut soudain d'une impudeur insolente, et comme un défi qu'ils me jetaient... Je me hâtai de dire bonsoir, et je sortis à mon tour du salon.

Mon idée était de les rejoindre. Pourquoi faire ? Je ne savais pas. Mais je voulais les atteindre, leur dire peut-être ce qui m'agitait, ou les arracher l'un à l'autre... Je les entendis monter l'escalier, en se parlant à voix basse. Puis ils entrèrent chez eux.

Moi, je venais derrière, à pas de loup, mais haletant. Devant leur porte, je m'arrêtai. Une sorte de fièvre me couvrait le corps de sueur. J'avais l'idée folle d'entrer brusquement dans leur chambre, de les surprendre ; j'étais peut-être capable d'un crime... Mais je n'entrai pas : encore une fois, dans le silence de ce corridor obscur, je compris que j'étais non seulement abandonné, mais exclu.

Ecrasé par un chagrin trop lourd, incapable d'agir, je songeai avec désespoir que ces êtres, qui m'étaient les plus chers du monde, m'oubliaient en cette minute l'un pour l'autre. Chacun me trahissait et j'étais jaloux de tous les deux.

Tout à coup, j'entendis quelqu'un monter l'escalier et, brusquement éveillé de ma folie, je courus à perdre haleine jusque dans ma chambre.

Ils partirent le lendemain, et je m'obligeai à leur dire froidement adieu.

★

Des années, bien des années, ont passé depuis lors. Etienne, après avoir vécu quelque temps en Espagne, est revenu avec sa femme auprès de nous. Ils ont trois enfants. Charles et Lucien — avec qui, depuis longtemps, j'ai fait la paix — sont aussi mariés. Moi, je suis seul.

Quelquefois je vais demander à dîner aux Etienne. Lui a vieilli, elle est toujours jolie. Notre intimité n'est pas sans

charme. Jamais nous ne parlons du passé, de ce passé dont je viens de tirer quelques souvenirs et qui n'a peut-être existé que pour moi. J'ai beaucoup d'affection pour Etienne, pour Laure également. Je ne souhaite que leur bonheur, fût-ce même aux dépens du mien. Je suis toujours enchanté de leur rendre service. Je les admire et je les respecte.

Et pourtant, quelquefois, en sortant de chez eux, par les rues noires, je sens mon âme d'enfant absurde et méchante qui renaît. J'imagine, l'instant d'une seconde, que je suis l'amant de Laure, l'ennemi d'Etienne... Je chasse aussitôt une pareille idée. Mais il me reste l'illusion poignante et vaine de ce qui aurait pu être, — et qui, heureusement, n'a pas été.

ROBERT DE TRAZ.

REVUE DE LA QUINZAINE

LES POÈMES

Guillaume Apollinaire : *Alcools*, avec un portrait de l'auteur par Pablo Picasso ; Mercure de France, 3 fr. 50. — Charles-Adolphe Cantacuzène : *Amour de Juliette ;* Perrin et Cie, 3 fr., 50. — André Delacour : *L'Angoisse ;* édition du « Temps Présent », 3 fr. 50.

Rien ne fait plus penser à une boutique de brocanteur que ce recueil de vers publié par M. Guillaume Apollinaire sous un titre à la fois simple et mystérieux : **Alcools**. Je dis : boutique de brocanteur parce qu'il est venu échouer dans ce taudis une foule d'objets hétéroclites dont certains ont de la valeur, mais dont aucun n'est le produit de l'industrie du marchand même. C'est bien là une des caractéristiques de la brocante : elle revend ; elle ne fabrique pas. Elle revend d'ailleurs parfois de curieuses choses ; il se peut qu'on trouve, dans ses étalages crasseux, une pierre de prix montée sur un clou. Tout cela vient de loin ; mais la pierre est agréable à voir. Pour le reste, c'est un assemblage de faux tableaux, de vêtements exotiques et rapiécés, d'accessoires pour bicyclettes et d'instruments d'hygiène privée. Une truculente et étourdissante variété tient lieu d'art, dans l'assemblage des objets. C'est à peine si, par les trous d'une chasuble miteuse, on aperçoit le regard ironique et candide du marchand, qui tient à la fois du juif levantin, de l'Américain du Sud, du gentilhomme polonais et du facchino.

M. Guillaume Apollinaire apporte, certes, à la composition de ses poèmes, un mélange de candeur et d'astuce dont il est peut-être de bon ton de paraître étonné. Il me semble pourtant que l'on doit toujours distinguer à première vue ce mélange de jargon des grands ports de commerce et d'éloquence littéraire, d'avec le délire inspiré que nous ont fait connaître les plus grands d'entre les symbolistes.

M. Apollinaire ne manque pas d'érudition ; on a constamment l'impression qu'il dit tout ce qu'il sait. Aussi, brave-t-il impudemment les règles les plus accommodantes de la mesure et du goût. Deux idées, si distantes soient-elles dans le monde des réalités, sont toujours, pour le poète, liées par un fil secret et ténu. Il appartient au plus grand art de tendre ce fil jusqu'à sa limite d'élasticité ; il apartient à l'ambition et à la maladresse de casser ce fil en voulant trop le tendre. Autrement dit, plus une image s'adresse à des objets naturellement distants dans le temps et l'espace, plus elle est surprenante et suggestive. Un effort

superflu, et le « rapport », tendu à l'extrême; se brise. Rien n'apparaît alors comme plus inopportun qu'une image manquée.

Si M. Apollinaire commet de nombreuses erreurs dans ce sens, cela tient sans doute à ce qu'il n'obéit pas assez : au lieu de se laisser conduire par les analogies, il se laisse séduire par les mots; il tente après coup d'établir des analogies arbitraires et sans doute y trouve-t-il du plaisir. Est-ce notre faute si nous ne sommes pas dupes et si nous ne tolérons pas toujours cette incohérence concertée ?

Le soin et la patience que j'apporte à l'analyse du volume de M. Guillaume Apollinaire montrent que je ne trouve cette tentative ni négligeable ni dénuée d'intérêt: M. Appollinaire semble s'être donné à tache de faire le trust de tous les défauts des défuntes écoles littéraires. Pour comble de singularité, il a enlevé, aux épreuves, toute la ponctuation de son ouvrage si bien que, dans ces deux cents pages, on chercherait en vain une virgule. M. Apollinaire a cependant perdu là une jolie occasion d'intriguer son prochain. Il aurait dû maintenir, en tout et pour tout, une paire de *virgules* et un seul *point et virgule*, les cacher dans l'épaisseur du texte et promettre, par préface, une prime aux lecteurs perspicaces qui auraient retrouvé ces signes et indiqué leur position. Mais passons ! M. Apollinaire, s'il n'est pas le premier dans cette voie, semble tout au moins apporter à écrire de la sorte une opiniâtreté encore inconnue. Il lui en sera tenu compte dans l'avenir.

On ne lit pas sans agrément le livre de M. Guillaume Apollinaire. Une et deux fois par page, un vers retient l'œil et l'esprit, un vers qui fait que le lecteur s'arrête, comme s'arrête brusquement le promeneur lorsqu'il voit briller un étrange et précieux cristal dans la ferraille du bric-à-brac :

Une famille transporte un édredon rouge comme vous transportez votre cœur.

Mais pourquoi faut-il que la littérature infecte les meilleures intentions de M. Apollinaire ? On m'a dit que cet écrivain était savant et qu'il hantait assidûment les bibliothèques. Je le crois bien volontiers. Mais j'aimerais mieux que M. Apollinaire fût illettré et qu'il écrivît plus souvent selon son cœur. En fait, il n'écrit que selon les livres. En lisant son recueil, on *reconnaît* une foule de poètes, auxquels M. Apollinaire a voué un louable mais excessif amour. C'est Verlaine parfois, c'est Moréas très souvent, c'est Rimbaud, dont M. Guillaume Apollinaire ne semble pas devoir oublier jamais la voix profonde et terrible. Qui mieux est, je reconnais dans les accents du poète d'*Alcools* des inflexions de voix plus prochaines: celle par exemple de Max Jacob dont Apollinaire admire à coup sûr l'invention et la science psychologique, celles aussi d'André Salmon et d'Henri Hertz, dont

la libre fantaisie n'est pas sans avoir influencé sur les composition poétiques que l'auteur de l'*Hérésiarque et Cie* nous donne aujour d'hui.

Mais puisque nous avons cité ce curieux ouvrage, disons qu'un chose appartient en propre à Guillaume Apollinaire, c'est un cosmopolitisme bariolé dont on peut abhorrer, mais dont on doit reconnaître la saveur. Grâce à cela, le recueil de vers de M. Apollinair ne sent point uniquement la bibliothèque, mais encore le tabac rare le *palace hôtel*, le train de luxe et les boissons étrangères.

Je dois dire cependant que M. Apollinaire a dissimulé dans sor livre un chapitre bref et émouvant. Il dure six pages et comprend six petits poèmes que l'on trouve vers la fin de l'ouvrage. Cela a trai sans doute à de véritables heures de souffrance. Pour écrire ces quelques lignes, M. Apollinaire a mis de côté tout esprit de littérature tout faux brillant, tout désir d'étonner. Il a simplement exprimé la détresse sincère d'un homme malheureux de ce qui lui arrive. Cette cinquantaine de vers vaut, à mes yeux, mieux que tout le reste du recueil.

§

M. Charles-Adolphe Cantacuzène donne un nouveau volume de vers : **Amour de Juliette**. M. Cantacuzène n'est pas de ceux qui se transforment ; aussi ce petit livre est-il tout aussi naïf, abandonné et curieux que les précédents. A vrai dire, ce n'est pas tant la poésie de M. Cantacuzène qui est curieuse, c'est plutôt l'homme que l'on devine à travers ces pages sentimentales, ironiques et aimablement maladroites. M. Cantacuzène n'écrit certainement pas pour que quelque chose prenne naissance hors de lui ; il écrit plutôt pour que quelque chose ne soit plus en lui. Il se débarrasse, il se délivre. Et c'est dans une certaine mesure une raison suffisante d'écrire. Ce n'est pas forcément une raison pour publier et M. Cantacuzène ne semble pas préoccupé de faire un choix.

Je ne sais plus quel pédant a dit de ce poète qu'il était un « mallarméen négligé ». Voilà un bizarre accouplement de mots qui fait penser au « nègre blanc ». Pour *mallarméen*, je ne crois pas que M. Cantacuzène le soit ; pour *négligé*, il l'est à coup sûr. Mais a-t-il affaire avec la perfection, ce poète qui réunit, deux fois par an, les strophes agréables qu'il griffonne sur la marge de ses notes d'hôtel ?

> Tous les vieux souvenirs remontent dans mon cœur,
> Comme dans quelque hôtel un vulgaire ascenseur ;
> Mais ceux qui ne sont pas toi, tu les précipites
> Dans le puits du néant, princesse des Mérites.

Puisque j'ai fait une citation, j'en ferai une seconde :

Que ne suis-je, feu blond, Juliette apparue,
Près de vos grands yeux pour essayer d'en mourir ?
Que ne suis-je l'Avenue
Kléber, pour vous contenir ?

Et en voilà plus qu'il n'en faut pour illustrer cette brève critique.

§

Entre beaucoup de volumes de vers dont je ne sais quoi dire, je distingue celui que M. André Delacour intitule **l'Angoisse**. Ce n'est pas que ce livre se signale par la nouveauté des sujets qu'il traite ou par le style poétique que son auteur emploie; mais il laisse assez fréquemment transparaître *une âme*, et le poète me semble, en dépit de l'éloquence et des artifices d'un métier romantique, s'approcher assez souvent de ce que je considère comme la vérité poétique. J'en veux pour preuve des vers comme ceux-ci :

Dans le silence du foyer
Notre âme unique se dilate...
. . . .
Nous regardons, comme au miroir,
Le visage de la journée...

Et pour donner un spécimen moins fragmentaire de la poésie de M. Delacour, je cite avec plaisir les trois strophes suivantes :

J'ouvre sur l'aube ma fenêtre
Et mon âme sur un espoir :
Une intime paix me pénètre,
Le jour qui brille est mon miroir.

Me regardant dans sa lumière,
Je ne m'y vois plus contracté,
Puisque ma douleur coutumière
S'apaise en mon humilité.

Mon travail journalier me semble
Danser autour de mon destin,
Léger, comme un sourire tremble
Au bord des lèvres du matin.

Si j'en crois l'inquiétude même de ce petit ouvrage, M. André Delacour, encore incertain sur la destinée de la poésie, peut, un jour, recevoir les plus salutaires éclaircissements.

GEORGES DUHAMEL.

LES ROMANS

Octave Mirbeau : *Dingo*, Fasquelle, 3.50. — Charles-Henry Hirsch : *Saint-Vallier*, Fasquelle, 3.50. — Albert Flament : *Aux jardins d'Espagne*, P. Lafitte, 3.50, — Henry Daguerches : *Le Kilomètre 83*, Calmann-Lévy, 3.50. — Paul Ha-

rel : *Mme de la Galaisière*, Plon, 3.50.—Catherine Aubure : *Celle qu'on n'épouse pas*. B. Grasset, 3.50. — Noël Bangor : *Les Deux ivresses*, Perrin, 3.50. — Abel Faure : *Justin Pinard*, Stock, 3.50. — Henri Gaudel : *Désiré Baudru*, B. Grasset, 3. 50, — Lucien Marzac : *Vivre libre ou mourir*, J. Tallandier, 3.50. — Luc Durtain : *Manuscrit trouvé dans une île*, Crès, 3.50.

Dingo, par Octave Mirbeau. On devrait penser plus souvent à ce que nous serions devenus si notre race n'avait pas pu triompher *du reste* de l'animalité. Imaginez, par exemple, le chien dominant le monde ! Comme en dépit de notre triomphe une certaine parenté semble nous lier encore à lui et que ce qu'il y a de meilleur dans l'homme est généralement fourni par le frère ou le cousin inférieur, tâchez de concevoir une société, un peuple de chiens, les uns savants, les autres obéissants, les uns de police, les autres de guerre, et voyez notre *Dingo* y tenant le sceptre ou le fouet, destiné à conduire les meutes. *Dingo* est de la race des chasseurs, des conquérants ; il a les plus sûrs instincts, j'allais dire les plus sages notions, de la vie, car il sait que les brebis sont faites pour être mangées et il ne mêle pas les principes de l'hygiène aux préceptes de la morale, il n'aseptise pas les couteaux qui tuent, ne prétend pas transformer un plaisir en diplomatie. Il chasse pour assassiner d'abord et dévorer ensuite. C'est un être libre, un peu capricieux, mais très noble dans ses affections comme dans ses aversions. Rien ne le réduit au triste rôle de chien couchant. Il finit même par dormir dans les bois, préférant ses seules aventures de chasseur à toutes les intrigues ourdies par une humanité cruelle, avec médiocrité, n'osant pas se montrer franchement sanguinaire. *Dingo* c'est un chien qui pourrait dire : « Ce qu'il a trouvé de mauvais en moi, l'homme le tolère pour lui seul ! » Depuis le facteur apportant la cage des poulets administrativement au moment où ils sont morts de soif, jusqu'au notaire disparaissant avec la caisse, en passant par le gendarme idiot, le juge inique, et le maire mal disposé, aucune humanité ne vaut le caractère sauvage, mais digne, de ce brave chien d'Australie qui terrorise un pays surtout parce que la lâcheté est une sorte de syndicat. *Dingo* protège Miche, la petite chatte, contre l'entreprenant matou, et le pauvre hère violant les petites filles, puisque aussi bien il n'en saurait avoir de grandes, lui est sympathique. Le flair des bêtes de proie les porte plus souvent qu'on ne le pense à protéger les faibles... quand ils n'ont pas faim ! Que j'aime le portrait du littérateur faisant de la pitié un sport et analysant froidement la peine des voisins. Comme il représente bien la plus belle partie de cette humanité soi-disant compatissante s'inventant des sujets pour s'admirer à l'état de missionnaire. L'hypocrisie revêt tous les manteaux. Nous cherchons moins à consoler qu'à faire l'essai déloyal de nos nouveaux poisons humanitaires. Jamais on n'a tant joué la comédie de la bonté dans un siècle où l'égoïsme est cependant le résultat de tous les dévouements.

Et jamais il n'y eut plus de voleurs dans toutes les entreprises ayant pour but le soulagement des pauvres. Octave Mirbeau a vécu dans la province parisienne. Il a étudié sur le vif les mœurs de ces jolis pays de plaisance où les malheureux artistes, les heureux du monde, croit-on, vont respirer le plein air. Ils sont les victimes toutes désignées de cette bande sauvage qui a naturellement l'horreur de l'homme de pensée. Je ne crois pas qu'on puisse avoir en paix des animaux à la campagne, autour de Paris, ni de fleurs, ni de fruits, encore moins de domestiques honnêtes. Or, les bandits ne sont pas où l'on pense, car les représentants de l'autorité, qui tiennent avant tout à ménager l'électeur, en font beaucoup plus qu'ils ne prétendent en empêcher. De haut en bas, les malfaiteurs se tiennent et avant de punir le petit satyre ou le maigre voleur on aurait bien mieux à pendre. Octave Mirbeau n'aime pas énormément l'humanité. Il cherche ses héros chez les chiens, et il n'a pas tort. Si, délaissant les formules ordinaires de la littérature optimiste, c'est-à-dire du métier des gens qui ont un intérêt quelconque à berner le pauvre troupeau des lecteurs, on se décidait à découvrir enfin autre chose que des opinions toutes faites ou des intrigues perpétuellement théâtrales dans le mauvais sens du mot, on finirait par voir les tares sociales par les trous du manteau de l'hypocrisie. L'humanité n'a pas que ses défauts héréditaires, ses instincts de bestialité, elle possède un orgueil féroce qui la porte à croire qu'elle peut mentir à ses instincts ou les dissimuler sous des dehors décents et c'est par cette décence sociale qu'elle est dangereuse. Le chien le plus cruel n'est au fond qu'un bon chien, mais l'homme le plus dangereux peut avoir l'air d'un bon homme et c'est pour la démonstration de cette terrible vérité qu'Octave Mirbeau a écrit un très beau livre. Je disais : il n'aime pas l'humanité, mais n'est-ce pas au fond travailler pour elle que préparer l'avènement des plus petits de ses serviteurs, et de tous les temps la leçon aux grands n'a-t-elle pas été faite sous la forme des plus humbles symboles ?

Saint-Vallier, par Charles-Henry Hirsch. Il est original de nous montrer un acteur, un vieil acteur qui ne monte jamais sur les planches, un pauvre diable de *M'as-tu vu* qui n'a jamais un engagement sérieux et dont le répertoire ne va pas jusqu'à Victor Hugo, puisqu'il ignore le personnage de *Saint-Vallier ;* mais quel drame poignant que cette histoire grotesque et lyrique à la fois où tous les rêves de ce héros se réduisent à la lugubre réalité d'être aimé pour lui-même par une petite figurante snob. Elle le croit un grand artiste et accepte ses leçons de cabotin raté en espérant atteindre elle-même au fameux début à Paris. Ces amoureux parfaitement désassortis se leurrent l'un l'autre en en trompant un troisième, celui qui entretient la jeune Flache, et la jeune Flache abandonne l'amant sérieux pour courir l'aventure de l'engagement mirifique. Saint-

Vallier croit tout ce qu'il invente et entre réellement dans la peau de tous les personnages de son imagination. Hélas! le dernier, un héros sympathique puisqu'il restitue le bien volé, rend Mlle Flache à son premier illégitime propriétaire, doit mourir de son rêve compliqué d'absinthe sous les roues d'une voiture de maraîcher, et il meurt assez noblement, après les plus beaux monologues. *Saint-Vallier* n'est pas qu'un acteur, il est aussi, par certains côtés d'enthousiasmes irréductibles, tous les hommes. On n'atteint jamais que la réalité en réalisant même les plus beaux rêves.

Aux jardins d'Espagne, par Albert Flament. Ces jardins sont enfermés dans le local de verre d'une... épicerie-confiserie. Parmi des odeurs de thé, de vanille et de fleur d'oranger, une jeune femme des pays du soleil, Némésia, est élevée ou plutôt végète comme une fleur en serre, se tournant d'instinct vers tous les rayons qui passent : l'art, l'esprit, la noblesse d'allure et les pensées de liberté. Elle lit, cette enfant des jardins où l'on ne doit que se soucier de la douceur de l'air. Puis, un jour, elle se sent mourir, touchée qu'elle est à la fois par l'amour et le mal qui l'emportera en dépit de l'amour. Un jeune homme très fou, cependant très honnête, l'épouse malgré sa famille, qui trouve la poétique raison sociale un peu ridicule pour un blason moderne. A Venise, les époux passent la plus passionnée des lunes de miel. Au retour, la jalousie tourmente la pauvre Némésia, dont la santé redevient mauvaise, et elle meurt d'avoir compris, trop tard, qu'on ne peut pas devenir impunément marquise de Ganges. Cette étude, très fine et très suivie, d'un caractère féminin détourné de sa vraie voie bourgeoise par une exaltation maladive et un atavisme exotique, est intéressante. Il faut même qu'elle contienne peut-être beaucoup de vérité pour vous attacher à l'aventure de cette excentrique demoiselle de magasin. Des types curieux, telle la bonne personne, très vulgaire qui tient le comptoir de vente du jardin d'Espagne, font une heureuse opposition à la figure mélancolique de Némesia.

Le Kilomètre 83, par Henry Daguerche. Il s'agit de la courageuse et ruineuse entreprise des railways du Siam-Haut-Cambodge. On trouve des marais qu'il faut assécher pour y poser la ligne de fer qui relie les pays mystérieux jadis sous la domination des Kmer. Une légende prétend qu'un gong en or est enlisé dans ces marécages. En attendant, ingénieurs très savants et coolies très superstitieux meurent à la tâche. Les uns deviennent à moitié fous sous l'impitoyable brûlure du soleil, les autres sont frappés de vertige, et tous exagèrent le sentiment de leur devoir par une sorte d'orgueil, que l'on doit gagner avec les multiples insolations. Quand *le kilomètre 83* est terminé, il ne reste plus qu'un cœur de Français à meurtrir et M. de Tourange échappe difficilement à la jeteuse de sort qu'est

Mme de Faulwitz. L'auteur nous donne un curieux document sur les mœurs des travailleurs des deux castes sociales, les chefs et les soldats de cette armée en lutte contre la nature des tropiques.

Mme de la Galaisière, par Paul Harel. Très savoureux livre où l'on retrouve, avec l'art de bien manger, les émotions des chasseurs de jadis qui semblaient courir après l'appétit pour mieux apprécier les plats de leurs savantes cuisinières. Une douce et sympathique figure de femme passe dans ces bois, tout retentissants des fanfares de la curée, nous donnant l'impression d'une intime expiation. Elle aime son honneur encore plus que son époux et elle meurt peut-être comme sont mortes tant de douces créatures poursuivies, sans bien connaître son crime. Le cruel chasseur est venu, il a vu et il a vaincu, ignorant lui-même si le destin d'un homme noble est de tuer, sans gloire, tant de pauvres animaux certainement aussi élégants, sinon plus nobles que leur meurtrier.

Celles qu'on n'épouse pas, par Catherine Aubure. Il y a d'abord les petites maîtresses insignifiantes ou gênantes, crampons, mais surtout les belles jeunes filles ruinées qui sont un luxe qu'on ne peut guère s'offrir quand on est un peintre amoureux seulement de nouveaux modèles. Les jeunes filles ruinées se consolent ou se résignent en se consacrant aux missions charitables. Attale Burger a peut-être mis bien longtemps à s'apercevoir de la frivolité de son peintre ordinaire.

Les Deux ivresses, par Noël Bangor. Qu'il ne faut jamais se marier par simple dévouement. Cette jeune femme souffrante et victime de ses cruels parents est fatalement un être malfaisant... comme presque tous les malades.

Justin Pinard, *Professeur en Sorbonne*, par Abel Faure. Ce personnage représente le chef-d'œuvre de la médiocrité. Il apprend et il sait tout ce qu'un homme peut connaître pour se permettre de demeurer inutile et inintelligent, jusqu'à un certain point d'ailleurs nuisible. Lorsqu'il entreprend l'œuvre qui doit le sacrer enfin créateur, il ne va pas plus loin que les deux premiers vers: il est en face de l'abîme qu'il a creusé lui-même, de son cerveau, qui est vide.

Désiré Baudru, par Henri Gaudel. Histoire très raisonnable, et un peu triste, d'un fils de rural, devenu médecin, perdant lentement sa confiance en la vie. Malgré sa bonne volonté, il n'arrive pas à sauver ceux qu'il aime et il a envie de mourir malgré son apparence de résigné.

Vivre libre ou mourir, par Lucien Marzac. Roman historique. La Révolution française, ses excès et ses nobles illusions. L'amour en face de l'échafaud.

Manuscrit trouvé dans une île, par Luc Durtain. Dans ce livre de nouvelles où le *manuscrit trouvé* est la plus étrange, la

plus fumée d'opium, des pages très curieuses intitulées *Complices* où l'on découvre le portrait humain vu par l'étude de l'intérieur du corps. Les complices, volontaires ou non, sont les parents et le médecin d'un pauvre cancéreux qui se laisse mourir parce que, pour prolonger sa vie, de fortes sommes sont nécessaires. La description tout intellectuelle de cet accord tacite entre ces gens trop prévenus est un intéressant tour de force psychologique.

RACHILDE.

LITTÉRATURE

Ernest Jovy : *Pascal inédit. Notes pathologiques sur Pascal et son entourage*, 1 vol. in-8°, Vitry-le-François. — Ernest Jovy : *Quelques mots de Lalande sur J.-J. Rousseau à Mouquin en 1769*, 1 plaq. in-8°, Henri Leclerc. — Ernest Dupuy : *Poètes et Critiques*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — Victor Giraud : *Maîtres d'autrefois et d'aujourd'hui*, 1 vol. in-18, 3.50, Hachette. — D. Potiquet : *Chateaubriand. L'Anatomie de ses Formes et ses Amies. Physiologie et pathologie sexuelles*, 1 vol. in-12, 1 fr., L. Laisney. — Victor-Emile Michelet : *Figures d'Evocateurs*, 1 vol. in-18, 3.50, Figuière.

M. Ernest Jovy poursuit ses recherches sur **Pascal Inédit**. Voici, dans ce nouveau tome, des notes pathologiques sur Pascal et son entourage, qui sont en même temps une contribution très importante à l'étude de la médecine et des médecins au XVIIe siècle. Molière n'a vraiment presque pas forcé la note, et l'on peut dire, après avoir fermé ce livre de M. Jovy, qu'en ce qui concerne Pascal ce sont bien les médecins qui l'ont tué. Les médecins de Pascal, écrit le Dr Lélut, lui ordonnèrent de se purger de deux jours l'un durant trois mois... « En trois mois, quarante-cinq purgations, quarante-cinq charbons ardents portés sur un des foyers de l'hypocondrie. »

Mais on ignorait jusqu'ici quels étaient les médecins qui avaient soigné Pascal dans sa dernière maladie. En consultant les *Portefeuilles* de Vallant, M. Jovy a découvert que Vallant, l'un des médecins les plus connus qui aient été en vogue parmi les gens de Port-Royal, s'était occupé de Pascal, avait été le médecin ordinaire de Pascal.

Gardons-nous toutefois, écrit-il, de voir en Vallant le médecin que MM. Lélut, Just-Navarre, Cabanès incriminent d'avoir trop purgé Pascal pendant sa maladie de 1647, puisque Vallant n'arriva à Paris qu'en 1657. Il a été le dernier médecin de Pascal, comme Beurrier a été son dernier confesseur.

Les notes de Vallant, que je ne puis citer ici, nous apprennent quels remèdes on administrait à Pascal (M. Pascal a été saigné cinq fois des bras pour sa colique), et quelle était l'opiniâtreté des médecins d'alors à astreindre un malade, faible comme l'était Pascal, à des saignées et à des purgations fréquentes. Les médecins qui furent consultés sont : Brayer, Hommets et Eusèbe Renaudot.

Mais, ajoute M. Jovy, « il nous apparaît comme certain qu'on administra à Pascal ce *vin antimonial*, ce *vin émétique* tant abhorré de Gui Patin, ce vin émétique qui était la dernière ressource dans les cas désespérés... » mais qui aurait empoisonné Pascal. Et M. Jovy marque les points de ressemblance qu'il trouve entre les effets produits par l'empoisonnement par l'antimoine et ce que nous savons de la maladie et de l'autopsie de Pascal.

C'est maintenant aux médecins de conclure.

En une petite brochure qu'il intitule : **Quelques mots de Lalande sur J.-J. Rousseau à Mouquin en 1769**, M. Ernest Jovy publie une lettre de Lalande adressée au physicien Le Sage et découverte à la Bibliothèque de Genève, et où on peut lire ce passage se rapportant à Rousseau, retiré à Mouquin, caché sous le nom de Renou :

J'ai passé à Mouquint, près de Bourgoin ; j'ai eu le bonheur de dîner chez M. et Madme Renou, de voir ses herbiers, de lui parler de botanique car et *io son pittore*, j'ai longtemps été comme lui à rêver dans mon lit et à apprendre par cœur les classes et les genres de Linnæus ; il m'a paru déjà très fort, mais il ne se propose pas d'écrire sur une matière où ce n'est point assez d'avoir étudié toute sa vie ; il ne parle point de quitter ce pays-là ; il y est aimé ; il s'y rend sociable, il mange chés les honnêtes gens, et descend même pour recevoir les visites des dames, mais il s'est éloigné de la ville pour n'être pas excédé tous les jours.

Il ne parle point de quitter ce pays !

C'est de Mouquin, observe M. Jovy, que Rousseau revint à Paris en 1770. Le « malade » fameux allait s'y enfoncer de plus en plus dans ses sombres pensées.

§

Dans ce volume de M. Ernest Dupuy, **Poètes et Critiques**, où l'on pourra lire, si on en est tenté, des études sur Jean Richepin, Maurice Bouchor, Victor Giraud et André Beaunier, je ne veux retenir que le dernier chapitre : l'évolution poétique de Paul Verlaine. L'auteur, d'après un manuscrit de Verlaine, intitulé *Cellulairement*, où toutes les pièces sont datées scrupuleusement, a pu reconstituer la vie intérieure du poète pendant la période « la plus secrète de son existence ». Verlaine avait eu cet espoir « bientôt déçu, de publier en vers, au lendemain de sa libération, — comme un témoignage public de cette conversion qui fut pour lui le résultat mystérieux de la captivité, — ses impressions de geôle et ses premières, ses poignantes, ses plus chrétiennes oraisons de pénitent... C'eût été là — disons plutôt c'est là, puisque le manuscrit primitif n'a pas été perdu — la plus simple, la plus sincère, la plus édifiante des confessions ».

Verlaine ne trouva pas d'éditeur, et les pièces de *Cellulairement*,

auxquelles viennent s'ajouter d'autres poèmes d'inspiration moins chrétienne, s'éparpillèrent en divers recueils, que l'on connaît;on en trouve même (de ces pièces profanes) dans *Sagesse*.

M.Dupuy nous donne la liste des poèmes de *Cellulairement*, et il serait curieux et équitable de reconstituer ce recueil dans sa pureté d'inspiration et de composition.

Mais M. Dupuy poursuit son étude sur le génie de Verlaine, si suggestionnable, malgré, et peut-être à cause de sa délicatesse, et nous montre les influences de Baudelaire, de Shakespeare. M. Dupuy témoigne d'une très juste intuition dans ces rapprochements, qui ne diminuent pas Verlaine. C'est surtout dans Shakespeare que le poète des *Fêtes Galantes* trouva des suggestions.

> Votre âme est un paysage choisi
> Que vont charmant masques et bergamasques

s'est révélé à lui dans *le Songe d'une nuit d'été*. Et c'est encore dans *Troïlus et Cressida*, qu'il trouvera le motif des *Indolents :*

> Hi ! hi! hi ! les amants bizarres.

M. Edmond Lepelletier, écrit à ce sujet M. Dupuy, « affirme sans hésitation que l'idée des *Fêtes Galantes* aurait été suggérée à l'auteur par la lecture du *XVIIIe siècle* des deux Goncourt, et plus encore par l'admiration des peintures de la galerie Lacaze qui, nous dit-il, venaient d'entrer au Louvre ». Or, c'est plusieurs mois après la publication des *Fêtes galantes* que l'Etat accepte le legs de la collection Lacaze et le public ne la connut qu'en 1870. Ces précisions sont intéressantes; mais il serait excessif de dire que Verlaine n'a pas baigné ses rêves dans l'atmosphère du XVIIIe siècle.

Dans sa prison, le poète relit Shakespeare, et c'est dans un des sonnets du *Pèlerin feru d'amour* (The Passionate Pilgrim) qu'il devait trouver la formule : de la musique avant toute chose. « Musique et poésie, vous n'avez qu'un seul dieu : one god is god of both. C'est la devise de Shakespeare : c'est aussi celle de Verlaine. »

Mais, lorsqu'il fut touché par la grâce, tout ce qui était « profane » fut écarté, et il ne chercha plus son inspiration que dans sa foi nouvelle : « Tout ce qu'il y a d'émotion et de grandeur parmi le livre de *Sagesse* est déjà contenu dans ces deux poèmes : *Via dolorosa*, *Final*, qui couronnent le bel effort de *Cellulairement*. » Par contre, ajoute M. Dupuy, combien de pages du recueil imprimé trahissent la profane inspiration des *Romances sans paroles* ou semblent suggérées par le souci des événements politiques du jour ! *Cellulairement* nous avait donné cette joie si rare et ce désir, unique désormais, de ne découvrir dans Verlaine qu'un « homme » et de nouveau nous avons vu poindre « l'auteur » !

§

Puisque M. Ernest Dupuy consacre dans son volume une étude à M. Victor Giraud, je signalerai dans le dernier volume de M. Giraud : **Maîtres d'autrefois et d'aujourdhui**, le chapitre sur Chateaubriand et ses récents historiens. M. Jules Lemaître a écrit : « Mais la pire forme de la tristesse, qui est sans doute l'ennui, je doute qu'il (Chateaubriand) en ait fait sérieusement l'expérience. Il a beau dire partout qu'il « bâille sa vie », ce n'est qu'une phrase. »

M. Giraud réplique qu'il ose n'être pas de l'avis de M. Jules Lemaître. Pour ma part, dit-il, il m'est difficile de ne voir que « de la littérature » dans les innombrables pages où Chateaubriand nous a étalé son ennui. Pourquoi « ne s'ennuierait-il pas, ce privilégié de l'existence, s'il est né, ce qui arrive, avec une âme à la fois ardente et désenchantée, inquiète et un peu haute? Il aura si vite fait de faire le tour de la vie et des hommes ! » Et cela me paraît très exact. L'ennui de Chateaubriand n'est pas de la littérature, mais l'expression de son tempérament, de sa physiologie, dirait un docteur.

§

Voici justement un petit livre du Dr Potiquet sur **Chateaubriand, l'anatomie de ses formes et ses amies**, qui nous donnera peut-être la clef de l'énigme. Livre très indiscret où l'auteur ne nous cache rien de l'anatomie et de la valeur sexuelle scrupuleusement pesée de l'auteur du *Génie du Christianisme*. Il écrit : « Ses jambes courtes attestent le bon reproducteur, elles s'opposent manifestement aux jambes démesurément longues des eunuques châtrés de bonne heure, à celles non moins longues des géants dont la frigidité est bien connue. »

Chateaubriand était donc, anatomiquement, de complexion amoureuse, « ce qui explique ses ardeurs folles et follement tardives ». Cependant il n'eut point d'enfants légitimes et on ne lui connut point de bâtards. Chateaubriand était « stérile » et ce n'est point porter un jugement téméraire, écrit le Dr Potiquet, que de le soupçonner de s'être, jeune, souvent exposé au danger : « Les jeux de l'amour comportent de fâcheux hasards, et toute la puissance génératrice peut sombrer à la suite de la première rencontre. » A en croire Astolphe de Custine, qui le tenait de sa propre mère, amie (dans le sens actuel) de Chateaubriand, « l'approche de René aurait été sans danger ; les dames pouvaient l'aimer en toute sûreté : amant imparfait, mais de tout repos, ses visites ne laissaient point de trace; rien ne révélerait, au bout de quelques mois, qu'il avait passé par là. Toujours contradictoire, il aurait ainsi joint les dehors d'un reproducteur de race à la déficience substantielle de l'eunuque... »

Ces révélations si indiscrètes ne sont cependant pas inutiles : elles

nous aident à comprendre certaines insinuations des *Mémoires*, comme le : « Je n'ai jamais désiré me survivre », à comprendre aussi la tristesse du grand homme trop peu dangereux, car, « la perte de la puissance procréatrice peut, surtout lorsqu'elle n'est pas ignorée du sujet, troubler l'équilibre mental ».

Chateaubriand, conclut le Dr Potiquet, se qualifiait d'androgyne bizarre. Bizarre, en effet, car, loin de posséder les deux sexes, il est bien possible qu'il n'en ait eu finalement aucun.

§

Figures d'Evocateurs, par Victor-Emile Michelet. Ce sont : *Baudelaire ou le Divinateur douloureux*, *Alfred de Vigny ou le Désespérant*, *Barbey d'Aurevilly ou le Croyant*, *Villiers de l'Isle-Adam ou l'Initié*. Noms magiques qui nous évoquent, en effet, ce qu'il y a de plus profond et de plus secret à la fois dans notre littérature. Comme le dit l'auteur, ils « nous ont hantés de cette inquiétude sacrée sans laquelle la vie ne serait qu'une torpeur plus lamentable que la mort ». Voici Vigny : cette voix nous a chanté les hymnes les plus sombres et les plus désolés ; « mais le timbre en est si pur, si clair, si généreux, qu'elle nous laisse une douceur profonde, une dilatation apaisée. Il a évoqué la solitude inviolable et nue et la définitive désespérance. » Voici Villiers : il se dresse sur notre temps comme l'un des plus purs représentants de l'initiative celtique « dont la chaîne s'enveloppant, à travers les siècles, dans le dogme druidique, puis dans le dogme catholique, est assez solide encore pour rattacher aux sources célestes de vie l'esprit du monde de l'Occident ».

JEAN DE GOURMONT.

HISTOIRE

H. Charles Woods : *La Turquie et ses Voisins*. Traduction de l'anglais par Jacques Duroy. E. Guilmoto, 5 fr. — N. Nicolaïdès : *Les Grecs et la Turquie*. Bruxelles, Th. Dewarichet, 3 fr. 50. — N. Nicolaïdès : *Une année de Constitution*. Bruxelles, Th. Dewarichet, 3 fr. 50. — Jean Ruby : *Les Alliés balkaniques à la Barre de l'Histoire*, s. p. ni mention d'éditeur. — R. P. Guérin Songeon : *Histoire de la Bulgarie depuis les origines jusqu'à nos jours*. Avec une Préface de Gustave Schlumberger. Nouvelle Librairie Nationale, 5 fr. — Edouard Driault : *La Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours*. Préface de Gabriel Monod. Cinquième édition, refondue. Alcan, 7 fr. — Comte de Landemont : *L'Europe et la Politique orientale*, 1878-1912. Plon-Nourrit, 7 fr. 50. — Balkanicus : *Le Problème albanais, la Serbie et l'Autriche-Hongrie*. Augustin Challamel, 1 fr. 50. — Jean d'Annezay : *Au Pays des massacres*. Bloud et Cie, 1 fr. — Memento.

Au moment où vient d'être signée la paix balkano-turque, l'occasion est bonne pour passer en revue quelques ouvrages relatifs aux affaires d'Orient et aussi d'Europe. Certains de ces ouvrages, écrits avant la guerre, ont aujourd'hui gagné un intérêt qu'ils n'avaient

pas d'abord. Nous allions une première fois nous occuper d'eux, lorsque, les événements décisifs que l'on sait commençant, nous remîmes à un peu plus tard de le faire, curieux de connaître d'abord la leçon qui allait se dégager de ces évènements. Rapprochement précieux! Si jamais le fait s'est juxtaposé à la théorie, c'est bien ici. Une abondante littérature; et puis, brusquement, la guerre, la suprême leçon de la guerre, le Fait. Bonne occasion pour les réalistes de se dégager un peu de l' « âge de papier ».

Je ne sache pas un seul publiciste s'étant occupé des questions d'Orient qui ne doive se féliciter de voir une telle occasion offerte. Un des plus consciencieux d'entre eux, M. Victor Bérard, n'a-t-il pas montré jusqu'à quel point les plus informés, les plus avisés peuvent tâtonner : oh! ce contrôle « philanthropique » d'amiraux naguère préconisé comme solution du problème macédonien (dans *Pro Macedoniâ*)! (1) En somme, la prudence (une prudence un peu courte, sans doute) aura consisté à s'en tenir aux petits faits que l'on pouvait arriver à discerner sur les lieux mêmes. Ainsi procéda M. Maurice Gandolphe, dans *la Crise Macédonienne*, qui, vers la même époque déjà lointaine, en des observations faites sur place, prenait bonnement ce qu'il voyait, c'est-à-dire l'administration turque, et partait de ces données pour rechercher le meilleur, le possible. Il n'y avait là, dans les choses examinées, rien de très bon, ni de très possible, évidemment; mais au moins une telle méthode était positive. L'enquête portait sur des éléments qui pouvaient ne pas réussir, et qui n'ont pas réussi, mais, en somme, c'était envisager le problème par ses données mêmes, ce qui n'a pas toujours été fait. D'autre part, ces enquêtes, très pratiques, très terre à terre, bornaient forcément par quelque côté la vue de l'observateur.

Les mêmes avantages et les mêmes défauts se retrouvent dans le livre de M. Charles Wood, **la Turquie et ses voisins**. On y trouve de bons exposés et des jugements modérés. L'auteur est favorable aux Jeunes-Turcs. Il a voyagé dans les deux Turquies et dans les Balkans. Il paraît avoir abordé dans de bonnes conditions les questions dont il traite : le Régime Jeune-Turc, l'armée et la marine turques, les massacres d'Arménie, les affaires de Crète, celles d'Asie-Mineure, enfin la grande question, portée depuis au premier plan, des voisinages : Grèce, Bulgarie, Serbie et Monténégro. Du côté Jeune-Turc, notre publiciste voyageur note, avec une impartialité plutôt bienveillante, la situation. Même après les désastres, on peut dire qu'il ne s'est pas trop mépris. La corruption intérieure léguée par Abdul-Hamid était terrible. Les Jeunes-Turcs, au témoignage de M. Charles Wood, essayèrent d'y remédier et y

(1) Voir *Mercure de France*, d'octobre 1904.

remédièrent dans la mesure, très petite, du possible, non sans en subir la fatalité, — non, surtout, sans éviter l'inconvénient de remplacer, en tous cas,avec l'introduction de l'esprit politicien dans l'armée, un mal par un autre. D'autre part, leur politique extérieure ne valait pas celle d'Abdul-Hamid. En général, leur effort apparaît comme une tentative, malheureuse mais réelle, de réaction contre la désorganisation hamidienne à l'intérieur. — Dans les Balkans, la situation doit avoir été plus obscure, ou plus secrète, ou plus spécieuse, car M. Wood, au moment de son séjour, paraît avoir envisagé comme peu possible l'évènement qui a surpris d'ailleurs tant de monde : la formation de la Confédération balkanique (1). C'est moins l'étude des rapports de la Turquie avec ses voisins (le titre pourtant semble promettre cela) que celle de la situation intérieure de chacune des nations orientales qu'il faut chercher dans ces pages. La Jeune-Turquie vaincue pourra goûter et méditer la phrase suivante, devenue, de par les événements, la véritable conclusion de ce livre : « Que les chrétiens de Macédoine se dressent ou non les uns contre les autres ou contre le gouvernement, qu'une puissance étrangère s'efforce ou non de s'établir à Salonique, dans tous les cas, tant que les 17 ou 18 millions d'Ottomans des provinces asiatiques du Sultan resteront loyaux au Calife, certainement l'Empire Turc pourra continuer d'être un facteur important dans la politique du monde. »

Encore un démenti apporté par les événements à la thèse soutenue par M. Nicolaïdès, dans son livre sur **Les Grecs et la Turquie**. C'est un peu, vue du bon côté, la même thèse que celle, vue du mauvais côté, de M. Victor Bérard : union, ou connivence, de la Grèce et de la Turquie. M. Nicolaïdès, grec ottoman et directeur d'un journal dévoué aux intérêts des Grecs d'Orient, estimait, durant les années qui précédèrent la guerre, que, liées par des intérêts communs, la Grèce et la Turquie devaient s'unir contre les Slaves, et notamment contre la Bulgarie. Telle était la conclusion où il était arrivé de longue date. Il l'a exposée de nouveau et tout au long dans ce livre, non sans profiter de l'occasion pour étudier, dans un esprit très conciliant, la situation des deux pays vis-à-vis l'un de l'autre. L'idée de M. Nicolaïdès est que les progrès du Slavisme menacent aussi bien la Grèce que la Turquie. L'adhésion de la Grèce à la Ligue balkanique doit donc avoir contristé fort M. Nicolaïdès, et les succès grecs ne le rassurent sans doute qu'à demi. Il est certain

(1) M. Wood n'a, non plus, pressenti au moindre degré les suites balkaniques de la guerre de Tripolitaine : « On peut, disait-il, dès maintenant assurer que les résultats de cette guerre ne seront pas trop désastreux pour l'Empire ottoman, et qu'ils se borneront à la perte effective de la Tripolitaine. » Et ces lignes sont datées de Cettigné !

que la Grèce a bien pu hésiter, au moment psychologique, entre l'Empire ottoman et les Royaumes balkaniques. Si elle se décida pour ceux-ci, c'est sans doute qu'elle les jugea plus forts. Du reste, l'Empire turc s'y est pris trop tard pour détacher les Hellènes de l'alliance balkanique, on peut voir pourquoi dans ces pages et aussi dans les suivantes.

Précédemment, en effet, M. Nicolaïdès avait publié, sous le titre de : **Une année de Constitution**, des appréciations très défavorables à l'œuvre des Jeunes-Turcs. Son principal grief, grief de Grec ottoman, visait le nationalisme de ceux-ci, qui, d'une part, selon lui, menaçait la situation des chrétiens ottomans de l'Empire, et, d'autre part, au dehors, acceptait la politique nationaliste de tous les gouvernements, sauf la Grèce. D'après M. Nicolaïdès, le Nouveau Régime serait donc coupable, entre autres choses, d'avoir rendu difficile et finalement impossible ce rapprochement entre l'Empire ottoman et la Grèce, qui lui paraissait comme la condition du salut de l'un et de l'autre. Critiquant d'ailleurs tous les actes du régime jeune-turc, donnant des regrets, non immérités, à la longue habileté d'Abdul-Hamid, M. Nicolaïdès concluait sur les plus sombres présages, — aujourd'hui réalisés.

Après la Turquie, les Balkans. Mentionnons d'abord, d'un mot, la sévère brochure de M. Jean Ruby : **Les Alliés balkaniques à la Barre de l'Histoire.** A Turc Bulgare, c'est-à-dire Turc et demi, ainsi pourraient se résumer les « opinions et appréciations » groupées par l'auteur. Mais voici, sur la Bulgarie, un ouvrage qui dépasse les polémiques du jour : **Histoire de la Bulgarie**, par le R. P. Guérin Songeon. L'auteur, qui a séjourné longuement en Bulgarie, a pu étudier, sur les lieux mêmes, les principales questions de l'histoire bulgare, et, sans cacher que ces questions ne sont pas toutes résolues, car les principales sources sont byzantines et par conséquent sujettes à caution, il a pu enchaîner les faits connus, en fixer les origines et les suites. Il résulte de là, non pas une synthèse définitive qu'on ne saurait demander, mais un ensemble, un manuel d'histoire bulgare, qui rendra des services en France, où un tel livre manquait, à ma connaissance (je viens de consulter des répertoires), malgré les travaux des Schlumberger, des Rambaud, des Louis Léger. L'ouvrage de M. Guérin Songeon, en dépit d'une absence totale d'appareil érudit (une bibliographie, au moins, aurait été utile), dénote une réelle compétence, à laquelle, d'ailleurs, un maître comme M. Gustave Schlumberger s'est plu à rendre hommage. Nous n'insisterons pas sur les exposés purement historiques, où le public français apprendra tout ce qu'il faut savoir de la Bulgarie. Signalons seulement, du point de vue contemporain, deux choses dans cet ouvrage. D'abord la dernière partie, qui est un long chapitre sur la

guerre balkanique : c'est, au lendemain des opérations de cette campagne célèbre, un des premiers exposés d'ensemble que l'on ait publiés (1). Ensuite, l'esprit même de l'ouvrage, imbu de doctrines autoritaires et anti-parlementaires ; l'auteur a tiré tout le parti possible de cette opposition : la Bulgarie *tsarienne* victorieuse de la Turquie *parlementaire*. On sait que, des éclatants succès bulgares, un parti politique français, auquel se rattache l'auteur de ce livre, déduit des conditions de réussite politique et sociale conçues à l'opposite des doctrines de la Révolution.

M. Edouard Driault publie une nouvelle édition (la cinquième, refondue) de son excellent ouvrage sur **la Question d'Orient depuis ses origines jusqu'à nos jours**. Le moment est opportun. On peut de la sorte situer dans un tableau d'ensemble les derniers et capitaux événements. Il n'est pas mauvais, pour essayer de supputer la portée européenne de ces événements (inutile de parler de leur portée au point de vue turc, c'est chose réglée), il n'est pas mauvais de pouvoir se rappeler, au moyen d'ouvrages comme celui de M. Driault, diverses choses. Par exemple, sans remonter trop loin dans les données de la Question d'Orient, tout en envisageant celle-ci d'une façon suffisamment générale, il y a lieu de considérer le rôle de l'Angleterre, « détruisant les états musulmans de l'Inde et menaçant l'indépendance de l'Afghanistan » ; ou le rôle de la Russie, « devenue maîtresse de la côte septentrionale de la Mer Noire... et s'agrandissant aux dépens de la Perse même, à laquelle elle impose son impérieuse amitié » ; ou enfin le rôle de l'Autriche-Hongrie, de l'Italie, de l'Allemagne, de la France, de l'Espagne même, toutes, comme la Russie et l'Angleterre, plus ou moins en concurrence actuelle ou possible dans le partage des dépouilles de l'Islam. Nous n'indiquons que quelques-unes des questions exposées par M. Driault dans ce livre, où tous les aspects historiques et politiques du Problème oriental sont décrits avec une clarté parfaite. Mais ces quelques questions sont celles qui se lient le plus immédiatement, dans le temps et dans la logique, aux événements actuels ; elles se rapportent à des faits passés avec lesquels les faits présents auront à se combiner de façon ou d'autre. Et nous n'insisterons pas autrement, croyant avoir rempli notre devoir envers le très utile et très bon ouvrage de M. Edouard Driault, en essayant de marquer sa position — importante — par rapport aux nouveaux et formidables développements de l'Histoire orientale.

Le livre de M. le Comte de Landemont sur **l'Europe et la Politique Orientale** se renferme dans l'étude de la période 1878-

(1) Mon confrère M. Jean Norel en a signalé et apprécié divers autres dans sa chronique du dernier numéro du *Mercure*. Je n'aurai donc pas l'inconvenance de m'étendre, après un si bon juge, sur ce point.

1912. La documentation se compose presque en entier d'extraits de journaux et d'articles de revue. De l'examen des conséquences du traité de Berlin, l'auteur passe à l'histoire de chacun des pays balkaniques. Des études sont consacrées à la Grèce, où deux choses retiennent l'attention de M. de Landemont, le régime de relèvement (politique de M. Vénizelos) et la question crétoise ; à la Serbie, au Monténégro et à leur politique énergiquement balkanique ; à la Roumanie qui, hier encore, recherchait ses points d'appui en deçà et au delà des Balkans, dans la Triplice et la Turquie; à la Bulgarie, celui peut-être de tous les Etats balkaniques dont les commencements (nous parlons, bien entendu, de l'époque contemporaine) furent le plus chétifs et dont la réussite est la plus considérable. Enfin, après un chapitre sur le régime Jeune-Turc, dont la politique est appréciée sans indulgence, l'auteur achève en étudiant les éléments d'entente dans les Balkans. Cette entente, dans l'opinion de M. de Landemont, devait se faire par la résistance au germanisme, et elle devait comprendre la Turquie. C'est le contraire qui est arrivé, ou presque : la guerre à la Turquie a été l'objet déterminant, et quant au germanisme, quelque lointaines et vagues que puissent être encore de ce côté les échéances, la constitution d'un royaume ou d'une principauté d'Albanie doit être mise, au moins indirectement, à son actif.

Voici justement une étude sur **le Problème Albanais**. L'auteur, dissimulé sous le pseudonyme de Balkanicus (et qui paraît être quelque personnalité politique serbe), a dressé tout un réquisitoire contre la politique de l'Autriche en ce qui concerne l'Albanie. Réduisant, en l'espèce, à sa juste portée, le principe des nationalités, plus ou moins invoqué par l'Autriche pour constituer un royaume albanais, il s'applique à établir l'incapacité des Albanais à former un état politique, par conséquent une nation. L'intérêt de l'Autriche pour l'Albanie a donc ailleurs, dit Balkanicus, ses véritables mobiles. La véritable cause de la protection accordée aux Albanais par la monarchie austro-hongroise est l'ambition, — sa vieille ambition balkanique et orientale. Le coup de force politique qui a chassé le Monténégro de Scutari le démontre bien. Coin enfoncé au cœur de la confédération balkanique victorieuse, un royaume d'Albanie maintient entr'ouvert pour l'Autriche l'accès de l'Orient. Toutes ces vues qui, certainement, correspondent à des vérités (quoique sans doute un peu tendancieuses en ce qui concerne l' « indignité » albanaise) étaient plus ou moins connues. Mais l'étude de Balkanicus les développe d'une manière méthodique, avec une connaissance sérieuse des faits.

A défaut d'opportunité chronologique, car nous sommes, ici, bien en retard, il y a quelque opportunité morale ou psychologique, alors que l'Islam s'effondre, à signaler les fortes pages que M. Jean d'An-

nezay a rapportées de son voyage **Au Pays des Massacres**. Cette « saignée arménienne », M. d'Annezay en a vu, plein d'horreur, les éclaboussements ; il a évoqué sur place le spectacle des tueries, et, je le répète, si on ne les a déjà lues, il faut lire de telles pages. Ah ! comme ils comprennent, parcourant ces feuillets, comme ils voient et comme ils sentent, ceux-là qui, comme nous, ont vécu en Orient, qui ont gardé la sensation de cette atmosphère de splendeur et de mort, ceux qui connaissent ces champs de roses voisinant avec des champs de décombres dont les mortuaires relents se mêlent à ces fragrances idéales ! Comme cette sensation, double et unique, toujours immanente, dut s'amplifier et s'exaspérer chez notre voyageur, alors que sous ce ciel rayonnant montait la vapeur du sang répandu ! — L'extermination fut monstrueuse, rapporte ce témoin oculaire ; l'inertie des puissances, représentées par leurs flottes, exaspérante. D'ailleurs, constate notre témoin, les Arméniens ne sont pas sympathiques. L'ordre de mort émana d'Abdul-Hamid, indubitablement ; sans quoi les autorités turques n'eussent probablement pas montré une telle indifférence. Le vali d'Adana, par exemple, ne fit rien de sérieux pour prévenir ou pour arrêter les massacres ; et, quant aux soldats appelés pour rétablir l'ordre, à peine arrivés sur les lieux ils couraient sus aux Arméniens. Les massacres, d'après M. Jean d'Annezay, devaient s'étendre à tout l'Empire et les Jeunes-Turcs s'y trouver enveloppés. L'armée de Salonique serait, lors du coup d'Etat d'Abdul-Hamid, arrivée juste à temps à Constantinople pour empêcher la mise à exécution de ce plan.

Nous continuerons la prochaine fois cette revue des publications relatives aux derniers événements qui ont marqué l'histoire actuelle de l'Europe.

Memento. — Voici, reçue il y a quelques temps, — l'occasion se produisant de la signaler, — la *Première circulaire* (chez l'auteur) d'une série que M. Youssouf-Fehmi devait consacrer aux affaires turques. M. Fehmi y prend à partie M. Chérif, le directeur du « Mechroutiette », où je lisais dernièrement un article aussi peu tendre que possible pour les Jeunes-Turcs. M. Fehmi lui-même traita naguère sans aménité Ahmed Riza. Je laisse à d'autres le soin de débrouiller cet écheveau double et triple, turc et byzantin, de mésintelligences. Mais M. Youssouf Fehmi doit être intéressant à écouter sur les affaires d'Orient.

De Stamboul qui, pour l'imbroglio de la politique et des caractères, est redevenue Byzance, passons à des visions plus nettes, à des visions de haute latinité. Voici la Maison Carrée, voici *Nîmes d'après le plus ancien « Bædeker » de France* (1616). (Nîmes, imprimerie de la « Revue du Midi », s. p.). Ce « Bædeker », cet « Itinerarium Galliæ », fut établi par Jean Zinzaling, né en Thuringe vers 1590, qui se fixa à Lyon vers la fin de sa vie. Son consciencieux humanisme d'Outre-Rhin s'exalte fort devant la très latine Namausa. M. Camille Pitollet a su mettre en valeur, avec une éru-

dition agréable, ce curieux document, où sont vantés, avec les monuments classiques de Nîmes, les « Olivettes », si bien aménagées pour la promenade, et où est signalé certain souterrain, aussi fameux qu'aujourd'hui inconnu, qui, paraît-il, conduisait de Nîmes à Arles. M. Camille Pitollet ne goûte point, à cet égard, trop de scepticisme archéologique.

Revue Historique (mai-juin 1913). L. Homo : L'empereur Gallien et la crise de l'Empire romain au IIIe siècle (*première partie*). Ed. Rott : Richelieu et l'annexion projetée de Genève (*suite et fin*). V.-L. Bourrilly : Antonio Rincon et la politique orientale de François Ier (*première partie*). Bulletin historique : Histoire de France ; Epoque moderne, par H. Hauser. Antiquités latines ; Publications étrangères, par Ch. Lécrivain. Histoire d'Angleterre (*suite et fin*), par Ch. Bémont. Comptes-rendus critiques. Bibliographie.

La Révolution Française (14 avril 1903). Provinces et départements, par Edme Champion. La Vie de Philibert Puchot, par Simon Istria. Les Origines mesmériennes du Club Jacobin de Bergerac, par Henri Labroue. (Un paquet de tripes dans un « baquet », donc !) Le Gouvernement toulousain du duc d'Angoulême après les Cent Jours (*suite et fin*), par Jean Loubet. Documents : Deux lettres de Fouché à Chaumette. Notes bibliographiques. Notes de lecture. Chronique et bibliographie.

Revue des Curiosités révolutionnaires (avril 1913). Lettres et documents inédits. J. Meunier : « A vendre : meubles et effets de la ci-devant reine à Trianon... », avec une planche hors texte. H. Fleischmann : Résumé politique, agricole et historique des événements de 1789 à 1848, par un paysan normand et anonyme. Charles Hiance : Un libelle anonyme et inconnu contre Robespierre. André Rossigneux : Le Colonel Gérard et la défense de Sens (18-19 mars 1815). Curiosités révolutionnaires.

Revue des Etudes Napoléoniennes (mai 1913). Paul Marmottan : Un projet de Code rural sous le premier Empire. Louis-J. Thomas : Montpellier et le roi de Rome, étude sur l'opinion publique au temps du premier Empire. Colonel A. Grouard : Les derniers historiens de 1815 : Ligny. II. Georges Weill : Les Saints-Simoniens sous Napoléon III. Mémoires et Documents. Bulletin historique : La Corse napoléonienne (Louis Villat). Notes et nouvelles.

Revue du Midi (15 mai 1913). Un document sur le 3e voyage en Italie de Napoléon, par Georges Maurin (Analyse d'un intéressant dossier de police conservé aux Archives du département du Gard, et dont les renseignements, en confirmant les précisions recueillies par M. Schuermans, dans son étonnant « Itinéraire », sur cette semaine de la vie de Napoléon, nous montrent de plus le grand homme « dans l'intimité de ses voyages et de sa prodigieuse activité »). Une affaire de trésor, par C. Canteloube. Au palais des papes d'Avignon : la réfection, au XIVe siècle, du portail de la Grande-Chapelle, par le Dr Colombe. Inventaire de la fortune mobilière d'une famille nimoise au XVIIe siècle, par E. P. Continuations : la Viguerie du Vigan au commencement du XVIIe siècle, par Emmanuel Puy. Un lieutenant de roi voulut se faire ermite, par L. Bascoul.

EDMOND BARTHÈLEMY.

SCIENCE SOCIALE

Paul Pic : *Les Assurances sociales en France et à l'étranger*, Alcan, 6 fr. — Vital Mareille : *L'Assasinat triomphant ; les victimes, les procédés, les risques ; l'abdication des honnêtes gens*, Lecène-Oudin, 3 fr. 50. — Charles Boutard : *Lamennais*, t. III : *L'éducation de la démocratie, 1834-1854*, Perrin, 5 fr. — Eugène Tavernier : *Louis Veuillot. L'homme. Le lutteur. L'écrivain*, Plon, 3 fr. 50. — Daniel Halévy : *La Jeunesse de Proudhon*, Les Cahiers du Centre, Figuière, 3 fr. — Memento.

Pour connaître la matière des **Assurances sociales en France et à l'étranger**, on ne saurait mieux s'adresser qu'à M. Paul Pic, professeur de législation industrielle à la faculté de droit de Lyon. Depuis une génération environ, tous les peuples organisent à l'envi la lutte contre les risques de la vie ouvrière (accidents du travail, maladie, chômage, invalidité, vieillesse) et des résultats très sérieux ont été obtenus. La France, à ne rien céler, n'a eu, dans ces diverses matières, et quoi qu'en disent les orateurs officiels, ni le mérite de l'initiative ni celui de la supériorité d'organisation, et il semble fort que la préoccupation électorale a trop inspiré certaines des solutions qu'elle a adoptées ; son *Code du Travail* pourrait bien être moins efficace et plus onéreux que celui des Anglais et des Allemands ; peu à peu, d'ailleurs, toutes ces législations nationales s'uniformisent, et la Belgique, par exemple, qui avait toujours soutenu le principe de la liberté subsidiée pour les assurances est en train de se rallier au système habituel de l'assurance obligatoire. Toute cette matière est délicate. En principe, rien de plus légitime et de plus approuvable que la poursuite de la suppression des risques du travail ; le danger c'est que les frais de la poursuite finissent par paralyser le travail lui-même, ce qui serait un risque pire. Les industriels et les commerçants savent que, s'ils voulaient s'assurer contre *tous* les risques possibles, ils auraient plus vite fait de fermer boutique ; quoique les Etats n'aient pas le souci de la faillite, ils ne devraient pas moins se préoccuper d'harmoniser les charges et les avantages de la législation industrielle ; en abaissant, par exemple, à 60 ans l'âge de la retraite-vieillesse que l'Allemagne et l'Angleterre ont laissée à 70, il appert que la France a commis une imprudence dont les conséquences financières n'iront qu'en s'aggravant au fur et à mesure que s'allongera la moyenne de la vie humaine.

§

Les grincheux n'ont, d'ailleurs, peut-être pas tout à fait tort de dire qu'avant de préparer l'avenir les gouvernants devraient bien améliorer le présent, et qu'en fait d'assurances sociales c'est notre sécurité quotidienne qui en manque le plus. Le livre de M. Vital Mareille sur l'**Assassinat triomphant** montre, en noircissant peut-être un peu les choses, combien la criminalité devient plus hardie, plus savante et plus impunie; le chapitre sur le « bilan des abdi-

cations », notamment, devrait donner à réfléchir ; la répression, d'une sévérité excessive pour certains délits correctionnels, est par contre d'une indulgence scandaleuse pour certains crimes ; même condamnés les criminels trouvent au surplus en prison un régime si confortable que de temps en temps, après leur libération, le désir d'une cure de repos leur fait tenter quelque bon coup ; et ceci d'autant plus volontiers que, tous le savent, la chance d'être pincé est faible. A Paris, notamment, les affaires classées sans suite sont innombrables, et je ne sais vraiment pas, à ce propos, pourquoi nos bons reporters avaient fait une réputation si élogieuse à l'ancien préfet de police ; une certaine crânerie d'attitude, qu'il avait les jours de trouble, ne compensait vraiment pas l'état honteux d'insécurité dans lequel se trouvait Paris sous son règne ; le parquet partage d'ailleurs ici la responsabilité de la police, et le jury n'est nullement exempt de critique. Mais on obtiendrait, je crois, de très précis résultats, avec quelques toutes petites réformes : tout d'abord de bonnes gratifications aux policiers arrêtant les criminels, combinées avec des amendes pour insuccès ou pour erreurs ; ensuite des jurés appliquant eux-mêmes les peines et se bornant à les motiver, sans répondre aux multiples questions biscornues que leur posent les présidents de cours d'assises ; enfin un régime pénitentiaire beaucoup plus nuancé qu'aujourd'hui, allant du *hard labour* anglais à la simple maison de santé où l'on logerait en observation les demi-fous, demi-criminels ; ces trois points posés, Paris cesserait d'être la spélunque d'apaches qu'il est.

§

Avec un troisième volume : **Lamennais. L'éducation de la démocratie. 1834-1854**, M. l'abbé Charles Boutard complète le monument qu'il a élevé à ce grand remueur d'idées religieuses. Lamennais est un de ces hommes au sujet desquels on ne sait vraiment quel sentiment on éprouve. C'était une âme très sincère et très loyale, d'une affectuosité brûlante et d'un idéalisme très haut, nullement orgueilleux, quoi qu'on ait dit, et tout ceci le rend sympathique ; mais d'autre part c'était un clamant et un souffrant, qualités fâcheuses : un clamant, j'entends par là que, comme certains tribuns de carrefour qui ne peuvent pas voir une borne sans monter dessus, il ne pouvait pas voir une feuille de papier blanc sans la griffonner fiévreusement et la porter à l'imprimeur ; un souffrant, j'entends un écorché vif, ou, pour employer le jargon médical, un hyperesthésique et un semi-lypémaniaque. De là tous les malheurs de ce grand passionné. Il n'avait pas l'âme ecclésiastique ; c'était son frère, saint homme de prêtre, mais piètre psychologue, qui avait opéré sur lui une pression inexorable, et docilement il s'était laissé conduire à l'autel ; mais, à peine l'engagement fatal prononcé, il s'était réveillé

comme en sursaut, jetant ce cri de désespoir : « Désormais, je ne puis être qu'extraordinairement malheureux. » Il lui manquait, en effet, ce qui permet au prêtre persécuté par ses frères de tout supporter, la résignation et la pitié. Résigné, nul ne le fut moins que lui, et pieux, nul ne fut plus loin, quoiqu'il l'ait commenté, de l'auteur inconnu de l'*Imitation de Jésus-Christ*. Il était allé à l'Eglise attiré non par le regard étrange du Nazaréen, mais par l'idée qu'il se faisait de la papauté revendicative du droit et protectrice des humbles. Quand il vit que l'Eglise refusait de le suivre dans ses appels aux peuples et dans ses invectives contre les rois, il souffrit, et quand il se sentit méconnu, calomnié, injurié, il se révolta, par indignation plus que par orgueil. Voilà toute son histoire. Il fut la victime à la fois de son caractère douloureux et intraitable et de l'état d'esprit désastreux du clergé de son temps. Son indignation était justifiée, car il est difficile de rêver des confrères plus venimeux, des évêques plus autoritaires et un pape plus sot (Grégoire XVI) que ceux qu'il trouva sur sa route, mais même avec d'autres le conflit se serait toujours élevé. On peut le plaindre, mais on ne peut pas l'approuver : c'est l'Eglise qui avait raison de ne pas vouloir s'engager dans la voie politique qu'il lui montrait : son royaume n'est pas de ce monde ! Elle a manqué de charité envers lui, mais est-ce que Lamennais n'en avait pas manqué envers les gallicans, les anglicans, etc. ? Comme il est curieux, à ce propos, que les défenseurs les plus intransigeants de l'Eglise, ceux qui n'eurent d'abord pour les autres confessions chrétiennes que mépris, aient été conduits, Lamennais comme Loisy, à se séparer d'elle ? Les jobards d'inquisiteurs actuels qui voient partout des « infiltrations protestantes » devraient bien réfléchir à cela.

§

Veuillot fait avec Lamennais un contraste absolu, comme on le voit par le livre de M. Eugène Tavernier : **Louis Veuillot. L'homme. Le lutteur. L'écrivain.** Non qu'il puisse, lui non plus, se retenir à l'aspect d'une belle feuille de papier blanc, ni qu'il soit insensible aux coups reçus dans la mêlée, mais il les reçoit avec autrement de bonne humeur que Lamennais, et puis il a autrement de bon sens, autrement de santé physique et morale, autrement de piété aussi. Au fond, il est sympathique, le grand lutteur, alors que ses adversaires de droite et de gauche ne le sont guère, ni les sots saucissonniers du *Constitutionnel*, ni les doucereux et raides rédacteurs de *l'Ami de la religion*. C'étaient des écorchés vifs, eux aussi, que ces Montalembert, ces Dupanloup, ces Falloux, tous ces grands seigneurs que vous empoignâtes, ô plébéien Veuillot, de vos mains auvergnates ? Mais voilà, n'était-ce pas eux, tout de même, qui

avient raison ! Montalembert a prêté aux amis de Veuillot cette phrase terrible : « Quand je suis le plus faible, je vous demande la liberté parce que tel est votre principe ; mais quand je suis le plus fort, je vous l'ôte parce que tel est le mien. » Et Veuillot n'avait pas tort de crier qu'il n'avait jamais écrit cela. Mais quel est le « mot historique » qui a bien été dit et qu'est-ce qu'il y a de plus vrai psychologiquement qu'un « mot historique » ? Veuillot a d'ailleurs répondu à ses détracteurs : « Je n'ai pas demandé la liberté aux libéraux au nom de leur principe. Je l'ai demandée et je la demande parce que c'est mon droit. Et ce droit je ne le tiens pas d'eux, mais de mon baptême qui m'a fait digne et capable de la liberté. » Soit! Mais faudra-t-il en conclure que ceux qui n'ont pas été baptisés n'auront pas droit à la liberté ? Ce problème de la liberté et de la vérité est le plus crucial de tous, si on ne veut pas se payer de mots, comme ceux qui invoquent le *Veritas vos liberabit* pour escamoter l'une des deux antinomies. Tous les tempéraments autoritaires le résolvant d'ailleurs de même, et les orthodoxies religieuses n'ont pas le monopole de l'intransigeance antilibérale. « Est-ce qu'il y a une liberté de conscience en physique? » bougonnait Auguste Comte. Les catholiques libéraux ont toujours été très embarrassés quand leurs frères ennemis leur ont dit : « Il faut choisir : ou libéraux ou catholiques, mais pas les deux ! » en se moquant de leurs scrupules pourtant si nobles, et par quoi de belles âmes comme les Montalembert, les Gratry, les Lacordaire, les Ozanam prennent leur revanche sur les vaillances un peu vulgaires comme des Veuillot. Pourtant le problème n'est peut-être pas insoluble et l'on peut en sortir en s'en tenant au texte sacré que je citais plus haut : « Mon royaume n'est pas de ce monde. » Mais alors c'est tout le domaine temporel de l'Eglise qui se dissout. Cela nous semble terrible, comme semblait terrible, même à Montalembert et à Dupanloup, la destruction de l'Etat pontifical. Peut-être cela semblera-t-il très simple à nos neveux...

§

Sympathique aussi cet autre plébéien robuste et franc, Proudhon, dont M. Daniel Halévy nous conte les débuts dans **la Jeunesse de Proudhon**. Il a avec Veuillot d'étranges ressemblances, et pourtant par un côté il se rapproche tout à fait de Lamennais, dont il partage la haine corrosive pour l'Eglise après avoir failli être, lui aussi, un de ses défenseurs. Ce qui l'a éloigné du catholicisme, c'est d'abord la sotte idée de cléricaliser la France dont s'avisa la Restauration ; l'entreprise des « missions » qui provoqua l'explosion de 1830 commença par détourner de toute religion de vigoureux esprits comme Stendhal et Proudhon. « A partir de ce moment, note celui-ci dans ses notes intimes de 1825, ce n'est plus religion, c'est hypocrisie ou

bêtise. » Ensuite c'est la préoccupation lancinante, comme chez Lamennais, de la misère et des contrecoups de l'évolution économique d'alors : « Considérez, Monseigneur, dira-t-il plus tard dans une lettre ouverte à l'archevêque de Besançon, comparable à la fameuse lettre de Jean-Jacques à Christophe de Beaumont, considérez quel doute fait planer sur la vérité du christianisme, et sur sa morale cette question du paupérisme... » Enfin et ce qui acheva de le brouiller non plus seulement avec le christianisme mais avec la société moderne, ce furent des contingences, d'ailleurs bien pénibles, un premier échec à Paris, un « tour de France » à la recherche d'un travail quelconque, un accueil désagréable du maire de Toulon à qui il voulait persuader que son passeport « enjoignant aux autorités civiles et militaires d'accorder au porteur assistance et protection » leur enjoignait implicitement de lui procurer du travail, et enfin la mort obscure de son frère alors sous les drapeaux. « Nous n'avons jamais pu démêler la cause, que nous attribuons toujours à des démêlés avec son capitaine au sujet de la comptabilité. Ce capitaine était un voleur. Cette mort achève de me rendre irréconciliable ennemi de l'ordre actuel. » Comme tout cela est triste ! Et que de haines, que de colères furieuses, que d'émeutes sanglantes, que d'atrocités terroristes sont venues ainsi de ce qu'un agitateur, ayant prise sur la foule par la parole ou la plume, a rendu tout le monde responsable d'un décès obscur, d'une faillite, d'un irritant sermon, en se trompant d'ailleurs sur tel ou tel point d'exégèse ou de théologie ! Et parmi ces agitateurs, Proudhon est un des plus sympathiques. Pauvres cervelles humaines !

Memento. — Dans *la Science sociale* d'avril 1913, l'étude de M. Bailhache sur la *Petite et la moyenne culture en Beauce* est précédée d'une *Réponse* de M. Jean Brunhes à M. Philippe Robert qui, comme je l'ai dit en mars dernier, s'était plaint du silence gardé par l'auteur de *la Géographie humaine*. « J'ai suivi vos travaux avec beaucoup de sympathie, j'ai souvent déclaré que je ne connaissais pas de périodiques dont l'ensemble donnât une impression de nouveau et d'intelligence aussi grande que les huit premières années de *la Science sociale*, mais, etc. » L'incident est clos, puisque l'école de *la Science sociale* a reçu satisfaction ; il y a d'ailleurs du vrai dans les critiques adressées par M. Brunhes à Demolins et quelques autres. — Fernand Laudet : *Augustin Cochin*, Bloud, 0.60. Ce penseur religieux, qui fut un des catholiques libéraux de 1848, n'a pas l'envergure de ceux dont je parlais plus haut, mais il a son mérite, et M. Laudet a mis en lumière avec beaucoup de talent sa physionomie sympathique : « Rien ne me courbature, disait-il, comme de tenir l'encensoir. » — Charles Morice : *Lettres à mes amis sur quelques points d'actualité durable* : *Le Retour ou mes raisons*, Messein, 2 fr. Ce sont des raisons esthétiques et mystiques, qui ne sont d'ailleurs pas les moins bonnes. — Paul Lowengard : *Les Magnificences de l'Eglise*, Perrin, 3.50. L'auteur, israélite converti, se met au point de vue d'un Orient fastueux et, en effet, magnifique. — Perrigout : *Féminisme*

et pédologie. Gand, Vanderpoorton, 0.40. Plaidoyer en faveur de l'égalité, même biologique, des sexes. — André Caron: *Comment caser nos filles*, Jouve, 2 fr. En attendant que cette égalité se réalise, ce petit livre rendra de grands services à nos sœurs ou filles désireuses de se suffire à elles-mêmes ; il y a notamment des renseignements très précieux sur les positions d'institutrices dans tous les pays étrangers. — Joseph Bury : *L'Enquête d'Agathon*, Bureaux du *Parthénon*. Il semble de plus en plus établi que la génération présente diffère absolument de la « génération de l'Affaire ». Les Dieux en soient loués ! Jamais nous n'avions été « si saouls de sottises », comme disait ce bon M. de Pourceaugnac, que pendant la grande épidémie « affairomaniaque ».

HENRI MAZEL.

ARCHÉOLOGIE, VOYAGES

L'Art Monumental au Salon. — Je ne croirai pas dire une chose extraordinaire en déclarant une fois encore que si l'on étudie, même brièvement l'Art Monumental au *Salon des Artistes français*, on ne pourra le confondre avec les bâtisses dont nous avons chaque jour sous les yeux de si tristes exemples. Ce sont en effet les choses d'art ancien qui intéressent ici, et il suffira, pour donner toute satisfaction aux exposants, de mentionner en bloc les divers projets frais éclos qui encombrent les salles : Bibliothèques. Collèges, Hôtels-de-Ville ; un institut de pisciculture ; un monument à la gloire de l'Indépendance; une sépulture royale; une Maison de réunions pour la ville de Clichy ; le théâtre municipal de Béthune ; le Casino municipal d'Annecy ; un bureau de navigation dans un port de mer (avec horloge et sémaphore) ; un hospice de vieillards à Villejuif ; les habitations à bon marché, — ô combien ! — de la ville de Paris,— sans parler de ces odieuses casernes ornementées dans le genre cocasse, qui de plus en plus envahissent la capitale et sont désignées sous le nom si juste de « maisons de rapport » ; ni de la note comique apportée par M. Hubaine avec un *Monument à Jacquard pour la ville de Saint-Etienne*, où un petit bonhomme grimpé sur une tête — sans doute compressible — la fait, du goulot, aigrement pisser dans une vasque.

Mais, on peut le constater avec plaisir, les architectes, de plus en plus, abandonnent l'étude des édifices grecs et romains — qui fut la marotte de tant de générations, — et c'est à peine si nous pouvons signaler dans la note, les aquarelles de M. E. Krier, qui apporte de bonnes études sur les *Arcs du Colisée* de Rome ; les ruines romaimaines de Mlle Besnard — trois aquarelles sur le *Temple de Mars vengeur*, la *Voie Appienne*, les *Thermes de Caracalla ;* puis en France, *les Arènes de Nîmes*, le *Temple de Diane* par M. L. Ponsin, ou *la Porte de Mars* à Reims, dessin rehaussé de sépia par M. R.

Saladin, — et du reste sensiblement plus foncé que l'original. — De la même période, on doit signaler encore, bien que ce soit une exposition spéciale, le *plan en relief de Rome antique*, de M. R. Bigot, visible dans une petite salle annexe de la sculpture, et qui dut demander un effort considérable, s'il est difficile, par ses dimensions, d'en approcher, — même en dehors des heures de conférences — et d'en étudier le détail.

Les plus importants des travaux exposés cette année concernent en effet l'architecture médiévale, — et surtout notre art de France. On y peut indiquer les relevés de M. Boille sur la *porte de la Crosse à l'abbaye de Marmoutier* (1214), près de Tours, — et non de *Noirmoutier* comme le porte par erreur le catalogue ; les nonuments bretons de M. Chaussepied, dont nous retrouvons avec plaisir le travail toujours consciencieux, — *arc de Siyun ; chapelle et calvaire de Perguet-en-Binodet* ; les *cloître et salle capitulaire de Nieul-sur-l'Autize* (*Vendée)*, ancienne abbaye de Saint-Vincent, par M. H. Deverin ; l'*église de la Souterraine* (Creuse) relevée par M. E. Durce ; celle de *Saint-Michel de Lescure*, près d'Albi (XIIe siècle), par M. A. Racapé ; l'*abbaye de Chaulieu*, intéressant travail de M. A. Chollat ; l'*église de Champeaux* (Seine-et-Marne, XIVe siècle), intérieur et plan, par M. P. Gaudon ; enfin, la façade, l'intérieur et une armoire à reliques de l'*abbaye de Souvigny*, par M. P. Mouret.

Parmi les études de détail, il est juste de recommander encore des travaux intéressants comme celui de M. J. Lacombe : *relevé et restauration du siège épiscopal dans l'église de Saint-Seurin de Bordeaux; le mausolée de Marguerite d'Autriche à Brou*, grande planche de M. R. Radoslavoff, à laquelle pourrait faire pendant, semble-t-il, un relevé dans des dimensions semblables du *Retable des Septs Joies de la Vierge* dans la même église, par M. Ch. Roger. Ce sont ensuite les *orgues de Saint-Etienne du Mont*, par M. H. Castan ; un *clôture de chapelle à Evreux*, envoi de premier ordre, dû à M. P. Thibault ; les reliefs du *maître-autel au château d'Ecouen*, par M. Gaston Secq, et de M. R. Jusserand, les restes du curieux *cloître roman de Saint-Aubin à Angers*, — englobés dans les constructions de la Préfecture et qui intéressent pour les traces de reprises, sur le mur qui surmonte ces arcades, et surtout pour des restes très apparents de polychromie — d'ailleurs placés aujourd'hui sous des vitres — qui subsistent sur les reliefs des cintres.

§

Nous voici maintenant arrivés aux constructions civiles. C'est le *château de Selles-sur-Cher* (XVIIe siècle), relevé et restauration de M. H. Chauvallon ; le *château de Chanteloup, en Cotentin*, plan et restitution par M. P. Ausseur ; celui de *Montsoreau*, qui peut

nous rappeler un des meilleurs romans d'Alexandre Dumas, relevé consciencieux de M. J. Hardion ; le *donjon du château de Laval*, coupe et élévation par M. L. Barbier ; l'essai sur le *donjon de Villeneuve-sur-Yonne*, de M. J. Dorange, malheureusement trop haut placé ; le *château de Roissy* (Seine-et-Oise), grande bâtisse du XVIIe siècle par M. Caignart de Mailly, et celui de la *Roche-Guyon*, ib., avec projet de restauration par M. G. Lisch ; — série à laquelle il faut ajouter l'*Hôtel de Ville de Saint-Antonin* (Tarn-et-Garonne) par M. J. Montariol, la décoration de la *Chambre du Roi* (tentures, fresques, etc...) au *manoir d'Issogne* (Vallée d'Aoste), par M. Ch. Chauvet ; les cheminées de l'*hôtel Sully à Châtellerault*, par M. Wulfleff ; les meubles *gothiques relevés* par M. F. Lear, et la série des *fontaines du Vieux Paris* (fontaine Maubuie, rue Saint-Martin ; fontaine du Verbois, rue Saint-Martin ; fontaine de la Reine, rue Saint-Denis ; de l'abbaye, rue Childebert, transportée au square Monge ; fontaine de la rue des Lions, etc.), par M. G. Giraudier.

§

Il faut examiner cependant la série toujours abondante et variée des aquarelles, dessins, croquis, pochades, qui constitue, en somme, la partie la plus vivante de l'exposition. Paris, comme de coutume, s'y trouve abondamment représenté, surtout à cause des travaux de démolition que poursuit rageusement la municipalité. Ce sont des croquis de M. C. Grapin (*Cour de Saint-Julien-le-Pauvre ; rue Saint-Martin*) ; les coins pittoresques, quais et vieilles rues de M. R. Leclerc (*rue du Maure, rue Brise-Miche*); les crayons noirs de M. J. Etienne sur l'*abside de Saint-Martin-des-Champs*, la *cour*, détruite, *du Cheval-Blanc, rue Mazet*, etc. ; les croquis à la plume de M. Bouchaud ; les crayons de M. Dupré sur *Saint-Séverin qui disparaît*,— de vieilles rues du quartier et des coins de l'église ; une aquarelle de M. E. Bugnicourt, encore sur *Saint-Séverin;* deux aquarelles de M. R. Marchand, qui nous présente l'*hôtel de Sens* en même temps que la pittoresque *porte de l'Horloge, à Auxerre ;* un coin intérieur de *Saint-Germain-l'Auxerrois*, par M. E. Chaperon ; les salles et couloirs de l'*Hôtel de Cluny*, par Mlle L. Cook, et de Mme Hilda Cook une très belle cheminée du même musée.

Dans les notes de voyage des architectes, je citerai de même avec plaisir une aquarelle de M. Weiler sur l'*église de Mantes ;* sur la même église — qu'on qualifie à tort de cathédrale — un très bon panneau de M. M. Dambrun ; quatre aquarelles sur *Pierrefonds et Senlis (coin de l'abside à Notre-Dame, cheminée dans le logis du roi)* par Me Caudel-Didier ; un *vitrail de l'église de Montmorency* (XVIe siècle), par M. L. Ponsin ; le *porche de Maignelay*, par M. J. George. En Normandie, ce sont ensuite les jolis dessins au

crayon de M. Parisot sur *Rouen*, — *l'aître de Saint-Maclou, tourelle du Palais de Justice* — voisinant avec les statues mutilées du *portail de Longpont*, sous Montlhéry ; les aquarelles de M. Uhry donnant l'entrée de l'*église du Tréport*, de *vieilles maisons d'Eu*, à côté de l'*église de Villers-Cotterets ;* deux bons envois encore de M. R. Saladin : vue partielle du *Manoir d'Ango*, près de Dieppe, le *collège d'Eu et l'église ;* le *tombeau de Louise de Brézé* à la cathédrale de Rouen, par M. J. Andrieu ; de *vieux hôtels de Caen* par M. C. Rabussier ; les *maisons anciennes de Bayeux* par M. A. Besnard, et une autre d'Eu, avec la perspective de l'église, par M. Trevélas. Sur le Nord et l'Est de la France, c'est encore le *pont Piperesse* à Amiens, aquarelle de jolis tons par M. J. Antoine ; des aquarelles encore sur *Bar-le-Duc*, par M. R. Lecard ; le *portail du transept à Saint-Remi de Reims*, pris un jour de neige, par M. G. Belnet et deux aquarelles de M. P. Vallet sur les *ruines de l'abbaye de Lys*, en Seine-et-Marne. En Bretagne, c'est le *Vieux Rennes* de M. J. Huclot, dessins au crayon noir *(hôtel de la Monnaye, porte Mordelaise, passage des Carmélites, maison de Duguesclin*, etc.,) ; le *Port Blanc*, de M. Laurentin ; des aquarelles de M. E. Malot (*Oratoire de Saint-Guirec, grande rue de Ploumanac'h*, etc.,) ; les souvenirs de M. H. L'Homme *(Plougasnou, Saint-Jean-du-Doigt*) ; le *cloître de Trégnier*, par M. G. Miznard ; la *fontaine du Puits-Ferré*, à Hennebont, par Mlle A. Montfort ; les dessins de M. G. Roth sur *Vitré* (*le Château, la rue Baudrairie*, etc.), et de M. J. Loth une des plus belles planches de la série : *vieille maison de Paimpol.*

Descendant vers la Loire ce sont d'autres bicoques et *maisons de Langeais et Chinon*, dessins rehaussés de M. F. Gilles ; d'*Amboise* c'est un coin de la ville, derrière le beffroi, près duquel coule l'Amasse ; de jolis dessins d'architecture *en Touraine*, par M. C. Rivet ; les *vieilles maisons de Blois* de M. L. Marand ; *de Tours*, par M. Couturier-Gourdin, qui expose de même une *rue de Fontarabie.* — Mais je mentionnerai encore les croquis de voyage de M. J. Toulouse sur *Brive*, *Provins ;* de bons dessins à la plume de M. L. Mohler (*porte du Croux, hôtel de Marne, à Nevers*), sur *Nevers* encore une bonne aquarelle de M. C. Barrois ; la *cathédrale de Bourges* (abside ; porte de Jacques-Cœur) par Mlle L. Saint ; cinq aquarelles de M. L. Chaudonneret sur l'*hôtel Chambellan*, un des joyaux de Dijon ; l'église d'*Orcival* (Puy-de-Dôme) par M. P. Morisset ; un coin du cloître à la *cathédrale de Cahors*, par Mlle J. Briand ; l'*église d'Uzerche*, une fresque du *Palais des Papes à Avignon* et les *clochers de Toulouse*, par M. B. Andral ; la *Grand'Place à Vaison*, deux aquarelles de M. J. Haffner ; *Annecy, Briançon*, ainsi que l'entrée du *château de Vaucelles*, par M. E. Bois ; une

vue de Roquebrune (Alpes-Maritimes), par M. A. Messager : le très beau *portail de Saint-Trophime d'Arles*, de M. D. Ellington et une jolie aquarelle donnant un coin du cloître, par M. G. Duval ; les *remparts d'Aigues-Mortes*, par M. Prud'homme ; l'*église fortifiée de Saint-Vincent à Carcassonne*, autre aquarelle de M. G. Duval ; le *petit cloître de Saint-Honorat* par M. Le Royer ; la *chœur et les boiseries de Saint-Bertrand de Comminges*, par M. L. Mizard, — et de M. B. Andral, encore, de multiples croquis au crayon pris dans l'Ile de France, la Picardie, le Poitou, la Guyenne, le Béarn, la Champagne, la Normandie, — des détails de sculpture, de décoration relevés sur les vieux monuments de *Poitiers*, *Tours*, *Blois*, *Angoulême*, *Abbeville*, *Longpont*, *Noyon*, *Reims*, *Rouen*, *Bayonne*, etc., même à *Notre-Dame* de Paris et à *Saint-Pierre de Montmartre*.

§

Hors de France, il est bon de signaler encore les croquis de voyage aux *Iles Baléares*, de M. F. Dupré ; en Espagne même, *l'Alcazar de Séville* et *l'Alhambra de Grenade*, études d'architecture mauresque et restitutions de M. L. Courrèges ; les aquarelles de M. L. Dupuis sur *Fontarabie*, *Motrico*, etc. En Italie, des aquarelles honorables de M. H. Deverin ; *les Tombeaux florentins* de M. G. Castel ; une *porte de maison à Venise*, superbe de couleur, par M. Fougerousse ; trois aquarelles de M. H. Krafft sur *l'intérieur de Saint-Marc ;* d'autres encore sur la ville des Doges, — *vestibule de Saint-Marc ; mosaïque de l'église*, par M. Duménil, et le portail de *la cathédrale de Vérone*, dessin rehaussé de M. A. Astorg ; en Angleterre, c'est une travée de *l'abbaye de Westminster*, relevé consciencieux de M. F. Lear ; en Hollande, de jolis croquis au crayon, — *Buda*, *Delft*, *Utrecht*, *Rotterdam*, etc., par M. C. Grapin, et de M. Trevélas un dessin au crayon noir donnant les lucarnes de *la grande Boucherie à Harlem*. — De M. M. Gillet, on peut ajouter la copie d'une *peinture égyptienne du Louvre* — provenant du tombeau de Seti Ier, — et de M. A. Trissier, de bonnes études d'Orient, — *Athènes*, *Brousse*, *Constantinople*, etc.

§

Mais il serait injuste de s'arrêter uniquement au Salon d'architecture, lorsqu'à l'étage on peut examiner encore, dans la série des dessins, cartons, gravures, etc., nombre d'envois, dont certains relatifs à l'art monumental sont de premier ordre. Si je ne puis les mentionner tous, j'indiquerai au moins quelques pièces, d'ailleurs de valeur inégale mais dont l'intérêt retient : *les Ruines de Longpont* (Aisne), grande aquarelle de M. E. Krier ; la rue du *Grenier-à-Sel*, à *la Charité-sur-Loire*, pastel de Me Buriat-Chrétien ; *la façade de Saint-Séverin* de Paris, aquarelle de M. J. Safarik, et de M. A.

Nivard, des dessins au crayon noir encore sur le quartier (*rue et cloître de l'église, rue de la Parcheminerie, rue Boutebrie, rue Zacharie;* de jolies aquarelles de M. R. Marchand (*vieux Paris; vieille rue à Vanves; façade de Saint-Etienne-du-Mont*), des dessins de M. R. de Saint-Aubin; les dessins rehaussés de M. P. Cluzeau, encore sur *le quartier Saint-Séverin*, et ensuite sur *Nantes, le château de Clisson*, etc..; des eaux-fortes de M. Hérisson sur la *rue Grenier-sur-l'Eau à Paris;* de M. Lucien Gautier, les planches superbes relatives à *Saint-Germain-l'Auxerrois* et *Saint-Germain-des-Prés;* des choses de M. Hillier sur *la colonne de Catherine de Médicis à la Halle au blé*, un *coin du Pont-Neuf;* de M. Baldenweck sur *l'Hôtel de Sens;* ailleurs *la rue Saint-Romain*, à Rouen, dessins rehaussés de M. Herpin; trois eaux-fortes de M. V. Lochelongue encore sur les édifices de *Rouen*, ou de M. Brunet-Debaines, — *tour Saint-Romain*, *maison du Sonneur* près la cathédrale, *rue des Bouchers;* une *rue de Bourbon-l'Archambault*, étude de M. P. Leroux; un coin des *ruines de Coucy*, dessin rehaussé, par M. J. Hillmacher; *la cathédrale de Senlis,* vue du Grand Cours, bonne aquarelle de M. A. Prieur; *les ponts de Cahors* et de *Villeneuve-sur-Lot*, de M. F. Boggs : un coin du *cloître des Bernardins à Luxeuil* (Haute-Saône) par M. G. Drageon; deux eaux-fortes de M. R. Grouiller sur *l'évêché de Chartres* et *la porte de Saint-Nicolas-des-Champs à Paris;* six eaux-fortes sur *Auxerre*, par M. G. Zevort; *les ruines de Tournoël en Auvergne*, par M. C. Pinet, les lithographies de M. A. Manceaux sur *le Vieux-Beauvais;* une *rue de Lisieux,* eau-forte en couleurs de M. G. Belnet, et un intérieur de *la Cathédrale de Tolède*, l'ambulatoire du chœur, eau-forte de M. A. Affleck.

On peut voir en somme qu'il y a au Salon d'intéressantes promenades à faire et que les visiteurs que l'art monumental intéresse sont assurés de n'y pas perdre leur temps.

CHARLES MERKI.

QUESTIONS COLONIALES

Le Renouvellement du monopole des alcools en Indochine.—Il advient parfois qu'un homme soit prophète : un jour, il a porté un jugement *in futuris* et les événements, ultérieurement, justifient son jugement. Intuition ? Anticipation ? Hasard ? Expérience? Peu importe. C'est ainsi, et le prophète qui voit se réaliser sa prédiction éprouve naturellement une certaine satisfaction, satisfaction qui ne laisse pas d'être quelque peu désagréable pour les tiers surtout lorsqu'elle se manifeste avec une excessive franchise. Ainsi, Epictète disant à son maître qui le frappe avec un bâton : — « Tu vas me casser une jambe !... » — et Epictète, une fois sa jambe brisée,

disant à son maître — : « Je te l'avais bien dit ! » — évidemment, Epictète avait tort ; il manquait de tact et son maître pouvait s'en indigner. Ce « je te l'avais bien dit ! » est exaspérant et, à y bien réfléchir, très peu philosophique. L'homme qui a eu raison est insupportable. Il constitue une injure, un reproche vivant pour tous ceux qui ont eu tort. De droit et sans hésitation, il doit être classé parmi les individus nuisibles à la Cité, car, si sa manie, par hasard, devenait contagieuse, que deviendrions-nous ? Cependant, il lui est permis, pourvu qu'il en use avec réserve et discrétion, de se réjouir ou de s'attrister intérieurement. Χαιρέτε ἐν θύμῷ ou bien *Lugete in corde !* A l'homme avisé de choisir. La formule est délicieuse et, vraiment, Cassandre ne l'observe point assez lorsque les Grecs envahissent Troie. Cassandre manque de mesure et de tact. Elle est trop romantique..... puis, ses cris ne témoignent-ils pas de quelque sadisme ? En tout cas, ils offensent le bon sens. Personnellement, sachant le néant des prédictions réalisées, sachant, par expérience, qu'il ne me servit de rien jadis d'annoncer la victoire des Japonais sur les Russes ou la déchéance du Congo consécutive aux campagnes indigénophiles, pourquoi tirerais-je vanité de ce fait que j'ai assez exactement prévu, il y a quelques années, les malheurs qui fondent actuellement sur l'Indochine ? Simple hasard, me dira-t-on. Et cependant j'ai bien le droit de rappeler qu'en rendant compte dans cette revue (1), du très remarquable ouvrage de Jean Ajalbert intitulé *les Destinées de l'Indochine*, et à propos du mécontentement soulevé dans notre colonie par le régime des impôts indirects, en général, et des alcools en particulier, j'écrivais ceci : « L'âme annamite s'est modifiée « et, depuis quelques années, nous avons pu assister à la création « d'une opinion publique indigène et à l'éveil d'une nationalité « indochinoise. Les causes ? On les trouve aisément, et M. Ajalbert « les dénonce avec force dans l'exagération des impôts indirects, « dans l'intermédiaire constant des mandarins et des notables, dans « le malentendu provenant d'une mauvaise compréhension de nos « actes, d'une fausse interprétation de nos déclarations... Dès main- « tenant, sans préjuger des solutions générales à intervenir, on « pourrait souhaiter que le chef de l'administration locale (M. Klo- « bukowski, pour ne point nommer) fut plus modéré dans ses « déclarations publiques qui, jusqu'à présent, ont été assez mal « interprétées. Le fonctionnement du referendum est dangereux en « pays européen. Que sera-ce si on veut l'établir en pays vaincu, en « pays d'Asie, conscient de sa valeur et troublé par la propagande « des agitateurs réformistes, chinois et japonais ? A quoi bon tant « parler ? A quoi bon promettre des réformes qu'on sait impossibles ?

(1) *Mercure de France*, 1er septembre 1909.

« Pourquoi annoncer des réductions d'impôts, une refonte générale « de toute l'organisation administrative, alors qu'on a bien l'inten- « tion de se borner à faire des modifications d'étiquettes ? *Pourquoi « annoncer à l'avance des dénonciations de contrats?* Forfanterie « inutile : ou bien, à l'expiration des contrats de monopole en cours, « l'administration aura toute liberté pour modifier la perception « des impôts indirects, ou bien elle n'aura pas cette liberté. Dans le « premier cas, le silence serait préférable à d'inutiles déclarations « et, dans le second cas, également, car ici, il ne faudrait pas oublier « que l'histoire économique de l'Indochine depuis vingt ans a « connu trop de réalisations de contrats aventureuses et onéreuses « pour les finances locales. Du silence ! du silence ! D'autant que les « auditeurs sont assez disposés à mal traduire même lorsqu'ils com- « prennent bien !... » Ainsi, vaticinais-je en 1909. Hélas ! Depuis cette date, sous la pression des théoriciens irresponsables et des politiciens humanitaires, l'autorité française s'est dangereusement relâchée en Indochine. Des agitateurs que l'administration avait prudemment enfermés au bagne de Poulo Condore ont été libérés et sont venus s'installer en France avec une pension du gouvernement local et, là, ils ont pu travailler l'opinion publique et rédiger de longs mémoires sur les malheurs de leurs frères annamites, préparant ainsi, avec les subsides des dominateurs, la révolte des vaincus. Il apparut, dès lors, évident à tous les esprits bien faits — et Dieu sait si les esprits bien faits sont nombreux en France ! — que l'organisation fiscale de l'Indochine était inique et vexatoire. Le monopole des alcools, notamment, fut, — et à bon droit, peut-être — dénoncé comme « une institution monstrueuse ». M. Viollette, député, rapporteur du budget des Colonies, homme, cependant, d'une exquise mesure et d'une parfaite modération, en souligna les multiples imperfections et, s'attaquant au traité passé par la colonie avec M. Fontaine, il écrivait avec indignation, en 1911 : « Que penser « d'une administration qui ose conclure des actes aussi léonins et « du ministère qui les admet !... » En 1909, déjà, avec l'autorisation expresse de M. Milliès-Lacroix, alors ministre des Colonies, le gouverneur général de l'Indochine avait, après délibération conforme du conseil supérieur de la colonie, notifié à la société Fontaine que son contrat ne serait pas renouvelé à son expiration en 1913. Bien plus, dans la séance du Sénat du 10 mars 1910, M. Georges Trouillot, ministre des Colonies, avait déclaré que « le temps et la « pratique ayant montré les abus des monopoles, en confor- « mité des instructions de son prédécesseur et d'accord avec le « gouverneur général, *la dénonciation était un fait accompli !* » Telle était la situation au début de cette année 1912, à la veille de l'expiration du monopole et, étant donné tout ce qui précède, qui

donc eût été assez fou pour prétendre que le monopole des alcools serait renouvelé ?

Or, *ce monopole vient d'être renouvelé*, d'accord entre le ministre des Colonies et le gouverneur général après délibération conforme, selon la formule, du Conseil du gouvernement de l'Indochine. M. Maurice Viollette, dans *le Courrier européen*, séduit peut-être par la difficulté de la cause à plaider, s'est attaché à justifier le renouvellement de ce monopole et a affirmé qu'il ne croyait pas « en toute sincérité que M. Sarraut ait pu faire autre chose que ce qu'il avait fait ». Je ne saurais reproduire les arguments divers de droit et de fait invoqués par M. Viollette : cette revue n'est point, en effet, une revue d'économie politique. Il est bien certain, en tout cas, que M. Albert Sarraut qui, mieux que quiconque, sait ce que c'est qu'un débat parlementaire, et quels effets le premier parlementaire venu, pour borné et ignorant qu'il soit, peut tirer du petit exposé historique qui précède, il est bien certain que M. Albert Sarraut n'eût pas hésité, s'il l'avait pu, à tenir les imprudentes promesses de son prédécesseur et à rompre tous pourparlers en vue d'un combat nouveau avec M. Fontaine. Mais si, dès 1909, M. Klobukowski notifiait la dénonciation du contrat des alcools, manifestation d'ailleurs aussi platonique qu'inutile et..... naïve, il semble, par contre, s'être assez peu préoccupé du régime nouveau à instaurer en remplacement du pelé et du galeux d'où venait le mal. Le problème à résoudre était gros de difficultés. Des enquêtes préliminaires nombreuses étaient nécessaires, de consciencieuses études qui eussent permis à l'administration locale de construire un système neuf acceptable par les indigènes et, en même temps, non dommageable aux finances indochinoises. Parler beaucoup, parler toujours, parut alors plus aisé que réfléchir, travailler et agir. Là gît la responsabilité véritable du renouvellement du monopole des alcools. Je ne puis croire, en effet, que si, de 1909 à 1913, toutes les intelligences à même de se consacrer à l'étude du problème posé avaient fait effort pour aboutir et construire un ou plusieurs projets viables, je ne puis croire, trop respectueux que je suis, en dépit de M. Emile Faguet, de *la compétence administrative*, qu'elles n'y fussent point parvenues. On parla, on parla, des mots, des mots, et quand l'échéance fut prochaine, il était trop tard pour aviser et le renouvellement ne fut pas un acte libre, un acte volontaire, mais une sorte de constatation officielle de l'impuissance à faire autre chose. M. Viollette a parfaitement raison : En toute sincérité, M. Albert Sarraut ne pouvait faire autre chose que ce qu'il a fait. Faut-il s'attrister du résultat acquis ? Les polémiques le commentant ont été vives. On a dit : « Ce renouvellement du monopole à peine amendé constitue une formidable faute « au point de vue politique. Les indigènes annamites ne nous aiment

« pas. Ils nous jugent. N'avons-nous point fait tout le nécessaire « pour développer en eux l'esprit critique ? Il existe aujourd'hui une « opinion publique constituée en Indochine. Une interview de Phan-« chu-trinh récemment publiée par le *Journal* en fait foi. Ce brave « mandarin, miraculeusement échappé du bagne de Poulo Condore, « envisage pour des temps prochains l'indépendance de l'Annam. A « Paris, lui et ses congénères pensionnés par le budget indochinois « ont appris à la Ligue des droits de l'homme, à savoir ce que sont « les droits imprescriptibles des peuples. La suppression du mono-« pole avait été promise au peuple d'Annam. Il a été maintenu. Le « peuple d'Annam a le droit de dire qu'il a été trompé et que les « maîtres, les dominateurs ont *menti*. Ceci est grave et les bombes « qui viennent d'éclater sont la première conséquence du renouvel-« lement du monopole. Il n'y a plus maintenant une faute à com-« mettre, sans quoi, demain, c'est la révolte et la *révolte légitime* « des sujets contre les maîtres qui ont trahi la promesse solennelle-« ment faite... » A dire ceci, je crois qu'on exagère. Les bombes récemment lancées ne sont pas plus filles du renouvellement du monopole que des fouilles pratiquées dans le tombeau de Tu-duc. Elles sont simplement filles de la politique fiscale suivie en Extrême-Orient depuis 1897-1898. Le monopole est pour quelque chose dans leur naissance, mais point son renouvellement. Fort justement, M. Augagneur a pu écrire (1) : « On a voulu, en Indochine, conten-« ter tout le monde ; pour avoir la tranquillité, on a fait de la « politique, non de l'administration. Aux entreprises avides, mais « puissamment appuyées en France, on a concédé des droits dont « l'exercice devait amener des révoltes individuelles. Afin de ne pas « indisposer les indigénophiles français, puissants, aussi, on a « fermé les yeux sur bien des fautes commises par les Annamites, « on a laissé s'installer, dans bien des points, un esprit d'anarchie. « On n'a point osé, par crainte des interpellations justifiées, aller « jusqu'au bout de la manière forte ; par peur de gros financiers « réclamant des privilèges, on n'a pas eu le courage de défendre la « population annamite. Et aujourd'hui, colons et indigènes se plai-« gnent de concert, non sans raison. Point de justice pour les uns, « point de sécurité pour les autres. » Cette formule conciliante correspond, je crois, à l'exacte vérité. Quoi qu'il en soit, de tout ce débat, il me plaît personnellement de tirer une conclusion, la conclusion qui, moralement et pratiquement, s'impose : pour la première fois depuis bien longtemps, dans le domaine de notre politique coloniale, pour la première fois, à l'occasion du renouvellement du monopole des alcools, les considérations financières l'ont emporté

(1) *En Indochine*. Cf. *Annales Coloniales*, 10 mai 1913.

sur les considérations purement sentimentales. Ce qu'on appelle, — je ne sais pas pourquoi, — la politique indigène — grand mot, petit remède, — a été sacrifié franchement, sans hypocrisie, à l'équilibre nécessaire du budget. Incontestablement, le renouvellement du monopole doit être considéré comme le premier signal, officiel, *de la faillite radicale de l'indigénophilie*. Seulement, il ne faut pas se le dissimuler, l'initiative prise en la circonstance est aussi grave que nouvelle et imprévue. Elle ne tend rien moins qu'à remonter le courant, qu'à arrêter la débâcle de ces vingt dernières années de politique coloniale. Cette initiative sera critiquée, attaquée avec fureur et il convient de reconnaître qu'elle peut constituer dans les mains d'adversaires habiles et retors une arme de premier ordre. Que, demain, des troubles violents éclatent en Indochine, on lui en imputera la cause. Ce serait à tort. Ces troubles, ces révoltes, toujours possibles à la faveur de la vaste poussée insurrectionnelle qui agite en ce moment les masses asiatiques, on n'en doit chercher l'origine — pour l'Indochine, s'entend, — que dans l'humanitarisme et ses diverses déformations morbides, destructrices de toute idée d'ordre et de domination. La pire faute à commettre actuellement serait de forcer la note dans un sens ou dans l'autre : exagérer l'attitude autoritaire ou revenir à la politique de faiblesse et d'abandon, ou bien encore, comme par le passé, mélanger et doser plus ou moins habilement, selon la nécessité de l'heure, les deux manières. Je veux espérer que les dirigeants indochinois sauront résister à toutes les tentations mauvaises et donner aux divers pays de l'Union *une direction* ferme et juste. Quoi qu'en pense l'honorable M. Phan-chu-trinh, l'heure n'est peut-être pas encore venue pour la France de « lâcher l'Asie ».

CARL SIGER.

ÉSOTÉRISME ET SCIENCES PSYCHIQUES

Jules Giraud : *Le Testament d'un Haschischéen*, in-12. H. et H. Durville, 3.50. — A. Caillet : *La Science de la Vie*, p. in-18, id., 3 fr. — Mulford : *Les Lois du Succès*, in-12, id., 3.50. — C.-W. Leadbeater : *Précis de Théosophie*, in-18. Publications théosophiques, 1 50. — Jean Mavéric : *La Clef de l'Horoscope quotidien*, broch. in-18. H. et H. Durville, 1 fr. — Emile Castan : *Déviations et maladies du Sentiment religieux*, in-16, Bloud et Cie, 0.60. — Henri Joly : *L'Hypnotisme et la Suggestion*, in-16, id., 0.60. — Dr Gustave Geley : *Monisme idéaliste et Palingénésie*, broch. in-8, imprimerie J. Dépollier et Cie, à Annecy.

Le haschisch est classé, par les occultistes, parmi les drogues magiques. Il agit sur les centres cérébraux et favorise, paraît-il, le dégagement astral. Son emploi est dangereux. Néanmoins, il ne conduit pas toujours à la folie ou à la mort. M. Jules Giraud, l'auteur du **Testament d'un Haschischéen**, en est une preuve vivante.

Cet alerte vieillard de 71 ans fait encore de longues promenades à pied, malgré que, depuis quarante-cinq ans, il n'ait pas cessé de faire usage du haschisch. Cependant, il ne s'en loue pas trop. Il répète, à propos de cette drogue, le mot célèbre : « Elle m'a fait trop de mal pour que j'en dise du bien sans restriction, — et trop de bien pour que j'en dise du mal sans restriction aussi. » Et il ajoute : « Je lui pardonne les tribulations et les déboires que m'a coûté son apprentissage, entre autres raisons, parce qu'elle m'a ouvert des horizons sur de nouvelles zones du monde des vibrations. »

Il n'en recommande pas l'usage aux hommes jeunes parce qu'elle les « efféminerait ». Cette « plante aristocratique dégoûte des tâches et des luttes prosaïques de la vie ».

M. Giraud décrit dans son *Testament* l'influence du haschisch sur la santé, le corps et l'esprit, les facultés, et l'art d'en varier les doses et le mode d'emploi. Il y parle aussi de beaucoup d'autres choses, voire de Schopenhauer, du libre arbitre, des communications intersidérales, de Buridan et de son âne, sans s'occuper de bien lier ses idées. La faute en est au haschisch, que M. Giraud appelle spirituellement « l'herbe aux Coqalane ». Malgré ce léger défaut, son livre se lit aisément et avec beaucoup d'agrément. L'auteur, qui est très érudit et très disert, l'a parsemé de nombreuses et intéressantes anecdotes.

§

M. A. Caillet a repris, dans **la Science de la Vie**, — en les résumant sur certains points et en les développant sur d'autres, — les questions qu'il a exposées dans son précédent ouvrage : *le Traitement mental*. Les chapitres où il traite des fonctions respiratoire et digestive, de la conscience cosmique, de la concentration mentale, des exercices hygiéniques et du régime alimentaire, m'ont paru les plus intéressants. L'auteur est lui-même végétarien-fruitarien. Il affirme — et j'incline à croire qu'il a raison — que ce régime est le plus propre à maintenir le corps en bonne santé et à favoriser le développement mental et spirituel.

Dans les premiers chapitres, il revient sur ce qu'il appelle les « dix lois basiques de l'ontologie ». Il me semble qu'elles pourraient être réduites à un plus petit nombre. Ainsi les lois de rythme, de genre, de cause et d'effet, ne sont au demeurant que des aspects ou des modes différents de la loi de polarité et ne constituent au fond qu'une seule et même loi. D'autre part, ces lois ne m'ont pas paru placées dans leur ordre logique de généralité ou d'antériorité. La loi d'analogie, par exemple, aurait dû être énoncée après la loi de polarité. Car, pour qu'il puisse y avoir analogie, il est nécessaire que la polarité ou la dualité, et la multiplicité qui en découle, existent préalablement.

M. Caillet cite la loi du *Préantinomique* formulée par Strada. Je doute qu'il l'ait bien comprise. Ce qu'il dit sur la *Potentialité* ou *l'Un unique* est en désaccord avec la pensée de Strada. En effet, ce que ce philosophe appelle le *Préantinomique* ou encore le *Superantinomique*, c'est proprement l'Etre absolu, qui est *avant* et *au-dessus* de toute antinomie. Or, M. Caillet inclut à la fois l'Etre et le Non-Etre, *c'est-à-dire l'antinomie*, dans l'Un unique. Il y a donc contradiction.

L'auteur professe une sorte de monisme vaguement panthéistique, où la créature est identifiée au Créateur. A part cela, le reste de l'ouvrage me paraît excellent. La lecture en est d'ailleurs très saine.

§

Prentice Mulford fut un des initiateurs de ce mouvement que les Américains appellent *la Pensée nouvelle*, *la Culture mentale* ou *Christian Science* et dont M. Caillet a exposé les enseignements dans ses ouvrages. Il subit sans doute l'influence du guérisseur mystique, Quimby, qui lui est un peu antérieur et aussi celle d'Emerson, l'un des penseurs les plus profonds et les plus originaux des Etats-Unis.

Mulford n'a pas écrit de volumineux ouvrages, mais de courtes et substantielles études qui forment en tout six petits volumes. Une partie de ces études ont déjà été traduites en français et ont paru sous le titre : *Vos forces et le moyen de les utiliser* (3 broch. in-8).

Le jeune André Durville — que je félicite pour ce travail de début — vient d'en traduire treize autres, qu'il a intitulées : **Les Lois du succès**. Le grand mérite de ces écrits est d'être vécus.

Mulford s'est appliqué à observer attentivement les faits ordinaires de la vie quotidienne, qui paraissent les plus connus et qui en réalité le sont très peu. La connaissance qu'il en a acquise et dont il nous fait part, ne manque pas d'originalité ni de profondeur. Il en a tiré une méthode pratique de perfectionnement individuel, d'une très grande portée. Tout le monde peut l'appliquer avec chance de succès.

§

Le Précis de Théosophie de Leadbeater est sans aucun doute le résumé à la fois le plus clair et le plus complet qui ait été publié sur les théories théosophiques, touchant Dieu et les dieux solaires et planétaires, la formation d'un système solaire, l'évolution de la vie, la constitution de l'homme, la vie après la mort, la réincarnation, le but de la vie et les chaînes planétaires.

D'après ces théories, un système solaire quelconque serait com-

posé de sept mondes immenses constitués par des agrégats de matière différentes par leur densité, occupant le même espace et se pénétrant les uns les autres.

Les atomes du deuxième seraient formés par des groupements contenant 49 « bulles » ou atomes du premier disposés d'une manière spéciale. Les groupements ou atomes du troisième contiendraient 2401 bulles (49^2), ceux du quatrième 49^3 bulles, et ainsi de suite. Le septième ou dernier — qui est notre monde physique — aurait pour atomes des groupements contenant 49^6 atomes du premier. Chaque monde serait donc constitué par un type de matière différent, divisé lui-même en sept sous-types, se distinguant également par leur densité. Le monde physique comprendrait les sept sous-types ou états suivants : solide, liquide, gazeux, éthérique, sus-éthérique, sous-atomique et atomique. Quant aux atomes chimiques, ils seraient des agrégats d'atomes physiques.

§

La nouveauté, — si nouveauté il y a — de l'opuscule de M. J. Mavéric, consiste à pointer sur le thème de nativité, correctement érigé, les positions des planètes au jour le jour, voire heure à heure et à comparer leurs positions successives avec celles qu'elles occupent sur le thème. Ce n'est au demeurant que la méthode des *transits* ou passages, étendue aux aspects. Elle est déjà pratiquée par nombre d'astrologues, ainsi que celle des horoscopes *progressés*, dont M. Mavéric dit un mot à la fin de son ouvrage.

La Clef de l'Horoscope quotidien est complétée par un résumé succinct des premiers éléments de l'astrologie. M. Mavéric ne parle pas des parallèles de déclinaison. Je crois qu'il a tort de ne pas en tenir compte.

M. Mavéric donne quelques définitions qui ne me paraissent pas heureuses ni bien claires. Ainsi, par exemple, il écrit que les aspects sont « des distances vibratoires, harmoniques ou dissonantes ». Des distances qui vibrent, je n'en avais pas encore entendu parler. Je croyais jusqu'ici que les aspects sont les distances *angulaires* qui séparent les planètes les unes des autres ou des pointes des maisons.

Sa définition des orbes est plutôt obscure. Je la cite ici simplement à titre documentaire :

« Les orbes sont la mesure permise de l'inexactitude des aspects, selon l'intensité vibratoire des planètes qui les composent. »

§

Sous le titre de **Déviations et Maladies du sentiment religieux**, M. Emile Castan traite de la divination, de l'oniromancie, de l'hypnose, du somnambulisme, du spiritisme et de la magie, exclusivement au point de vue catholique. C'est à un point de vue

impersonnel et *neutre*, c'est-à-dire en dehors de toute préoccupation d'ordre religieux, que l'on doit se placer, si l'on veut découvrir la vérité et faire vraiment œuvre de science.

L'opuscule de M. Henri Joly sur **l'Hypnotisme et la Suggestion** est supérieur au précédent.

C'est un résumé court, mais suffisant et fort bien fait de tout ce qui peut être dit d'essentiel sur ces questions. M. Joly les a exposés dans l'ordre chronologique. Après avoir parlé de Mesmer, de l'abbé Faria et de Braid, il rappelle les théories de l'Ecole de la Salpêtrière et de l'école de Nancy, dit les dangers des expériences hypnotiques et traite de la suggestion aux points de vue de la liberté et de la criminalité.

Dans une courte, mais substantielle brochure, le Dr Gustave Geley, connu par ses ouvrages sur l'Etre subconscient et le Transformisme, expose la théorie réincarnationiste aux points de vue philosophique et scientifique et s'attache à réfuter les objections qui ont été formulées contre elle.

JACQUES BRIEU.

LES REVUES

La Revue du Mois : propositions de M. E. Borel contre la dépopulation. — *La Nouvelle Revue française :* M. P. de Lanux en Serbie pendant la guerre. — *Les Feuilles de Mai :* M. C. A. Laisant sur le syndicalisme, la guerre et la patrie. — *Le Parthénon :* d'un « Nocturne » de M. André Salmon.— *Le Gay Scavoir :* « Printemps », par M. Maurice Pillet. — Memento.

M. Emile Borel envisage « La question de la population » dans **La Revue du mois** (du mois). Voici sa conclusion :

Des prémisses me paraissent logiquement découler les deux propositions suivantes :

I. *Pendant une durée de vingt ans au moins, l'Etat s'engage à verser à toute femme ayant des enfants âgés de moins de 12 ans, le jour de l'anniversaire de la naissance de chacun d'eux, autant de fois trente francs que la mère compte à ce jour d'enfants vivants âgés de moins de douze ans* (1). Si la famille a 4 enfants âgés de moins de douze ans, chaque enfant recevrait ainsi 120 francs par an, soit en tout 480 francs par an ; s'il y en a 5, chaque enfant recevrait 150 francs par an, soit en tout 750 francs par an, et ainsi de suite. En d'autres termes, la subvention est proportionnelle au *carré* du nombre des enfants *vivants*. Les parents sont ainsi encouragés, non seulement à procréer, mais à soigner spécialement les jeunes enfants pendant la période où ils sont actuellement improductifs.

(1) Bien entendu, il y aura lieu de prendre des dispositions spéciales pour les orphelins, pour les familles ayant des enfants de plusieurs lits, etc. Il y aurait lieu de décider aussi si la subvention serait versée même aux familles riches, ou seulement sur demande. J'espère que les humoristes, dont l'intervention en ces graves questions est toujours fâcheuse, s'épargneront les plaisanteries faciles sur les enfants dont l'anniversaire tombe le 29 février. — E. B.

II. *Les sommes nécessaires seront demandées à l'emprunt; si l'augmentation du rendement des impôts existants ne suffit pas à payer les intérêts de l'emprunt, les impôts nouveaux seront, bien entendu, choisis de manière à ne pas grever les familles nombreuses.*

Remarque. — En escomptant même une augmentation très notable de la natalité (30 à 40 p. 100), les dépenses nécessitées par cette proposition atteindraient tout au plus 30 milliards au bout de vingt ans; la charge annuelle de l'emprunt atteindrait donc alors environ 1 milliard, c'est-à-dire augmenterait le budget de l'Etat de 20 p. 100 de son montant total; or, dans l'hypothèse où nous nous plaçons, l'accroissement des forces jeunes de la nation dépasserait nettement ce pourcentage; de sorte que, même commercialement, l'affaire serait bonne. On pourrait aussi envisager la combinaison de l'emprunt amortissable en cinquante ou soixante ans, durée moyenne de la vie pour les enfants sortis du premier âge; mais je ne veux pas insister sur les détails, qu'il sera aisé de préciser si le projet est pris en considération par l'opinion publique (1).

§

M. Pierre de Lanux donne à **La Nouvelle Revue Française** (1er mai) des notes impressionnantes sur ce qu'il a vu *En Serbie* (*octobre-novembre 1912*).

Il vient d'arriver de Kumanovo des prisonniers, pour la première fois. Ils sont attachés par les bras, quatre par quatre et chaque rang au suivant, sous la garde de réservistes du 2e ban, et les voici debout au milieu de la cour.

Jamais je ne vis des hommes ressembler davantage à des bêtes : nu-pieds et boueux jusqu'au ventre, hébétés de fatigue, ils regardent sans voir, et se laisseraient tuer, je pense, sans résistance et sans étonnement.

Hôpital militaire. Dans les couloirs, des civières pliées, rangées contre le mur, pleines de boue encore.

Une salle : rien que des comitadjis, et le fusil de chacun est pendu à son chevet.

Celui-ci, les deux jambes traversées, va mieux déjà. Il n'a qu'une question à la bouche : « Quand repartir? » Un autre, la tête surélevée par des oreillers : le front de cire, la bouche entr'ouverte et sifflante, les paupières laissant un pâle et faible regard. Une horrible sueur fait luire ce visage. La poitrine halète.

— Quelle est sa blessure?

Au lieu de répondre, l'infirmier passe et dit :

— ...Ce sera pour cette nuit.

Un autre, blessé au ventre. Il est arrivé ce matin à pied, sans aide. Mais en entrant, il a trébuché contre les marches, son pansement s'est rompu et les entrailles ont coulé.

Et cette conversation avec un vieux paysan rencontré sur la route :

(1) Je prie les lecteurs qui voudraient me faire part de leurs réflexions et objections d'écrire à mon adresse personnelle : 45, rue d'Ulm, Paris-Ve. — E. B.

— Bonjour.
— Dieu soit avec toi.

. . . .

— Tu sais du nouveau ?
— Non. Qu'y aurait-il de nouveau ? La guerre est faite.
— Comme ce fut court ! Vos amis et vos ennemis sont encore surpris, et vous-mêmes...
— ... Six siècles pour nous opprimer. Six jours pour nous délivrer.

. . . .

— Moi j'ai deux fils. Mes deux fils étaient à Kumanovo.
— Ils sont sains et saufs ?
— Sains et saufs.

. . . .

Il me demande :
— Tu es Bulgare ?
— Non, Français. Journaliste français.
Il paraît songer à autre chose, puis :
— Il faut tout voir. Il faut tout dire, mon petit fils. Tu diras, n'est-ce pas, ce que nous avons fait. Tu diras ? Tu me le promets ?

A Nich, sur le quai de la gare, campe une foule mélangée où l'on reconnaît des soldats du 3e ban, paysans armés d'anciens fusils, des comitadjis bardés de cartouches, des réfugiés de toute espèce. Tout ce monde est debout, accroupi ou étendu parmi des paquets de couvertures, de peaux, de provisions. Il y a des enfants.

Les visages sont misérables. Tout cela se vautre, mange et se mouche, et crie un peu, mais la plupart sont silencieux, fatigués. Odeur de laine mouillée, de cuir brut et d'oignon. Plusieurs comitadjis sont blessés ; l'un d'eux, dont la tête est bandée, fait changer son pansement par un camarade. Celui-ci déroule avec soin la bande de toile, et, vers la fin, à chaque tour apparaît un peu plus de la plaie. Il s'agit d'un éclat d'obus qui a sillonné un côté de la tête : le sang ne coule plus, mais la blessure n'est pas sèche. Un soldat apporte un pansement neuf qu'on enroule ; puis l'homme s'en va plus loin, manger du pain et du fromage, qu'il tire de sous sa veste.

§

La rédaction de **Les Feuilles de mai** (avril-mai-juin) publie « la partie essentielle » d'une conférence de M. C.-A. Laisant « parlant au nom de la conscience syndicaliste », sur le pacifisme. La personnalité éminente du conférencier donne à sa parole une valeur documentaire indéniable. C'est à ce titre que nous lui empruntons ce qui suit :

Un élément nouveau a fait son apparition dans nos sociétés modernes ; il a pénétré profondément toutes les manifestations de l'activité humaine, et il ne cesse d'y tenir une place qui s'accroît de jour en jour et s'accroîtra sans cesse. C'est l'internationalisme.

Cette idée de l'internationalisme ne pouvait manquer de pénétrer dans

Comme des flûtes ;
Vieux violon aux mille voix,
Paris tressaille et répercute
Le chœur que chantent à la fois
Le soleil et l'oiseau des toits
Et, que j'accepte ou que je lutte,
Tout le printemps entre chez moi
Comme une brute
Et comme un roi.

De mon grenier
L'ombre s'éclaire
Et la poussière,
Fidèle et chère,
De mes papiers
Danse, légère,
Sous la lumière
Etrangère !

Fuyez, mes doutes et mes larmes,
Pendant l'hiver et ses alarmes
Je vous ai bercés dans mes bras.
Le mur s'habille de lilas
Et la rue s'emplit de vacarmes.
Mon cœur inquiet n'a plus de charmes
Pour les douleurs et pour les larmes.
Viens, je t'ouvrirai mes livres,
Mon enfant, mon enfant,
L'air et le soleil sont ivres.
Viens, je t'apprendrai comment
L'or n'est souvent que du cuivre.
Viens, je t'apprendrai à vivre.
Laisse les folles poursuivre
La marotte du printemps.

Fou toi-même, philosophe,
Dit la fille aux blonds cheveux,
Mon cœur a crevé l'étoffe
De ta sagesse de vieux.
Ecoute... chanter l'air bleu,
Vois... les oiseaux t'apostrophent,
Les désirs tombent en strophes
Des toits ailés et des cieux.

Dans l'hiver de l'âme morose,
Peut-il être plus triste chose
Que de voir grandir une fleur
Contre la pierre de son cœur ?

§

MEMENTO. — *Les Marches de l'Est* (mai) : — « Service de 2 ans et s

ce de 3 ans », par M. le général Maitrot. — « L'Humanité et la patrie », ır M. Paul Déroulède.

Pan (25 mai) : — Poèmes de Mme Marie Dauguet et MM. F. Pageau et . Colonna. — « Cas de conscience », pièce de MM. Ginisty et Camille-A. raversi.

La Renaissance française (24 mai) : — « Les Sources de l'expression ançaise », par M. Privat. — « Un critique d'action : J.-Ernest-Charles », par . J. Müller. — Poèmes de Mme Elza Prozor et de MM. C. Conrardy et . Maloubier.

Les Cahiers Indépendants (20 mai) : — Une fort jolie nouvelle de . René Bizet : « la Gommeuse. » — Vers de MM. F. Romanet, Ch. Pert, J. Dmochowski.

La Phalange (20 avril) : — M. F. Vielé-Griffin : « Ordre Corinthien. » - Poèmes de MM. G. Périn et P. Gérard. — M. V. Litschfousse : sur le choix de Ballades » de M. Paul Fort. — « Pour un Yankee », par M. C. itollet.

L'Amitié de France (mai à juillet) : — M. G. Dumesnil : « Félix Raisson », avec la reproduction de deux mines de plomb inédites de Chasériau.

La Nouvelle Revue (15 mai) : — M.A. Gervais : « Le Dossier allemand ».

La Revue critique des Idées et des Livres (10 mai) : — « Le Passé des ulgares », par M. F.Renié. — « Lettre à Paul Claudel », par M.H.Clouard.

Les Entretiens Idéalistes (mai) : — « Poèmes traduits de sainte Thérèse », par M. Olivier Bournac. — M. C. de Crisenoy : « Wagner romanque. »

La Controverse (15 mai) : — « Plaidoyer pour le fonctionnaire », par [. J. Payoud.

La Revue de Paris (15 mai) : — « Chez Le Nôtre », par M. C. Gabillot. - « L'Effort militaire de l'Allemagne », par M. J. Dany.

La Revue hebdomadaire (10 et 17 mai) : — « Médecin d'enfants », très tachante monographie de Mme Noëlle Roger.

Le Pays lorrain et le pays messin (20 mai) : — M. E. Estève : « Guilert de Pixérécourt. » — M. A. Virtel : « Proverbes lorrains recueillis à amas devant Dompaire. »

Le Correspondant (10 mai) : — M. Léandre Vaillat : « M. Albert Besard. »

La Route (15 mai) : — « De l'exploitation de l'idéal », par M. Jean mochowski. — « Sur l'art d'être écrivain », par M. F. Gevin.

Revue bleue (17 mai) : — M. P. Flat : « La Politique des catholiques. » - M. Albert Bayet : « La Casuistique chrétienne après les Provinciales. »

La Petite Revue du Midi (avril-mai) : — « Petit Poème », de M. T. erême. — « F. Jammes, prosateur », par M. P. Martignon.

La Grande Revue (10 mai) : — M. E. Vandervelde : « La Grève générae en Belgique. » — M. Ph. Martinon : « La Versification de M.Paul Fort. » - M. J. Bompard : « La Leçon dans la forêt. » — M. de Faramond : « La uestion de la robe étroite. »

La Vie (31 mai) : — « L'Art de Notre-Dame se dresse et veille sur 'aris », leçon de M. E. A. Bourdelle à ses élèves : — « L'Œuvre de Paul

Fort », par M. Jean de Gourmont. — « Dingo » de Mirbeau, par M. Louis Nazzi.

CHARLES-HENRY HIRSCH.

THÉATRE

Théatre Maeterlinck (Châtelet) : *Marie-Magdeleine*, drame en 3 actes, de M. Maurice Maeterlinck (28 mai). — Comédie-Française : *Vouloir*, comédie en 4 actes, en prose, de M. Gustave Guiches (19 mai).— Théatre-Antoine : *Le Baptême* (première à ce théâtre), comédie en 3 actes, de MM. Alfred Savoir et Nozière (7 juin).

Le Théâtre-Maeterlinck nous a donné, au Châtelet, une nouvelle œuvre dramatique de l'auteur du *Trésor des Humbles* : **Marie-Magdeleine**, drame en 3 actes. Il faut convenir qu'il est difficile d'innover beaucoup dans ces sortes de sujets. Les personnages, l'action, jusqu'au cadre nous en sont plus ou moins connus. Mais c'est le propre des grands écrivains de mettre leur marque, de donner un ton nouveau à tout ce qu'ils traitent, tant de devanciers qu'ils aient pu avoir. Ainsi pour cette *Marie-Magdeleine*, M. Maurice Maeterlinck y a mis sa forte empreinte. On y retrouve son style, l'atmosphère de son esprit, le ton à la fois familier et mystérieux de ses phrases, et cette sorte de simplicité prophétique qui lui est si personnelle. Nous avons bien, dans ce drame, grâce à tout cela, une œuvre de la même lignée que ses œuvres précédentes. M. Maurice Maeterlinck, — il le dira lui-même dans une préface, quand ce drame paraîtra en brochure, — a d'ailleurs pris deux des situations de *Marie-Magdeleine* au poète allemand Paul Heyse. Ces deux situations sont d'abord l'intervention de Jésus arrêtant la foule ameutée contre Marie-Magdeleine, par ces paroles qu'on entend prononcées derrière le décor : « Que celui d'entre vous qui est sans péché lui jette la première pierre, » — on sait que dans l'Evangile ces mêmes paroles sont dites par Jésus à l'égard de la femme adultère — et ensuite le choix où se trouve Marie-Magdeleine de sauver ou de perdre Jésus en se donnant ou en se refusant au Romain qu'elle aime. Le fond du drame est naturellement l'opposition entre la philosophie stoïcienne et les nouveaux éléments de pensée apportés dans le monde d'alors par l'enseignement de Jésus. Marie-Magdeleine, qui est, dans l'œuvre de M. Maurice Maeterlinck, une courtisane riche, vivant entourée de philosophes et d'hommes dissolus, courtisée par un légionnaire romain dont elle se fait désirer, a entendu parler de Jésus, de sa vie, des propos qu'il tient au peuple, des miracles qu'il opère. Une sorte d'inquiétude s'éveille en elle à ces récits, qui aboutit à un conflit, dans son esprit, entre ses sentiments passés et les sentiments nouveaux par lesquels elle se sent prise. Conflit obscur, inconscient, dont elle ne saisit pas exactement l'origine ni la portée, mais qui la fait agir dans une sorte de prescience de ce que le monde

attend. C'est ainsi que le jour où Jésus doit être mené au supplice, quand le légionnaire romain offre à Marie-Magdeleine de le sauver si elle consent enfin à se donner à lui, la pécheresse refuse, sentant obscurément, mais fortement, qu'il faut que Jésus meure pour que s'accomplisse l'œuvre de salut qui doit sortir de cette mort. Il est à noter, et c'est, à mon avis, un point important dans l'œuvre, que Jésus ne paraît pas en scène. Marie-Magdeleine ne l'a pas vu. Elle l'entend parler dans un jardin voisin, quand il retient la foule prête à la lapider. Elle connaît les maximes qu'il prêche, l'influence qu'il exerce. Cela a suffi à la troubler, à la conquérir, à mettre en elle cette inquiétude jusqu'alors inconnue. Là encore, dans cette abstention à faire paraître Jesus, on retrouve la personnalité de M. Maurice Maeterlinck. Tout autre auteur n'eût pas manqué de nous le montrer, d'en faire même un personnage important. M. Maurice Maeterlinck, lui, déroule le drame dans un domaine purement moral. C'est l'influence toute spirituelle de Jésus qui agit sur la pécheresse, cette influence seule qui règle sa conduite. L'émotion qu'elle ressent est d'ordre uniquement mystique. Le caractère de l'œuvre s'en trouve encore rehaussé en force et en beauté.

Marie-Magdeleine a été fort bien mise à la scène dans de sobres décors de M. Maxime Dethomas. Elle a été aussi très bien jouée. Mme Georgette Leblanc-Maeterlinck a été merveilleuse d'attitudes dans le rôle de Marie-Magdeleine. M. Denis d'Inès, de l'Odéon, est un acteur de grand talent. Il l'a montré une fois de plus dans le rôle du philosophe Silanus. On doit également des éloges à Mlle Gina Barbieri, et à MM. Roger Karl, Monteaux et Pilot.

Voici maintenant un compte rendu de la nouvelle pièce de M. Gustave Guiches, à la Comédie-Française :

« A la Comédie-Française : **Vouloir**, pièce en quatre actes, de M. Gustave Guiches. Ce n'est pas, comme quelques spectateurs pourront le croire, une apologie, mais une critique de la volonté, et même de la liberté : il n'y a d'énergie morale que basée sur l'énergie physique. Il est bien évident ici que le sieur Richard Lemas, l'éminent nécrologiste, qui veut que la vie, les êtres et les choses lui obéissent est un enfant, au point de vue psychologique. Il s'est imaginé que Philippe d'Estal (ancien député, orateur applaudi dont la voix s'est éteinte à la suite de la mort de sa femme, et qui vit retiré dans sa neurasthénie et dans son château, où il laisse pousser une barbe funéraire) ; il s'est imaginé, l'éminent docteur, qu'il n'y avait qu'à « vouloir » pour diriger les âmes, les physiologies, et les événements. Il a décrété que Philippe aimerait et épouserait Laurence, une de ses clientes, et Philippe aime et épouse Laurence : il eût aimé n'importe « quelle », au bout de quatre ans de veuvage. Mais il y a ici une erreur psychologique, dont M. Gustave Guiches a peut-être vou-

lu nous montrer l'inanité : c'est ce lieu commun théâtral où le mariage est considéré comme le but de toutes les activités humaines et la panacée de tous les maux. Alors que de plus en plus, pratiquement dans la vie, l'amour est dissocié du mariage le théâtre continue à faire du mariage l'aboutissant naturel de l'amour, et de l'amour la condition du bonheur définitif.

« Le Dr Lemas pense ainsi ; mais ce surhomme, qui domine la vie, est lui-même dominé par une passion : il aime Laurence, et c'est pour vaincre cette faiblesse, qu'il a voulu donner une femme à Philippe. Il a cru naïvement qu'une singulière combinaison le libérerait de son amour. Il en est si peu libéré que son sentiment se manifeste, malgré lui, et que tout le monde s'en aperçoit, même Philippe, qui, du coup, en redevient neurasthénique. C'est alors que Laurence, lassée des jalousies et des soupçons de son orateur retraité, accepte l'amour du surhomme et s'offre à lui de tout son cœur, ce qui veut dire de toute sa chair (très tentante). Mais nous prenons en pitié le pauvre grand homme qui se refuse à cette femme pour réaliser ce sophisme: « Vouloir, c'est vouloir ce qu'on ne veut pas !... » Alors, on est libre, croit-il, et on trouve dans cette renonciation un sentiment de puissance qui nous élève au-dessous de nous-mêmes. On se souvient de l'aphorisme nietzschéen : l'homme est quelque chose qui doit être surmonté. Mais, en fait, notre surhomme ne renonce ici qu'à l'impossible, car l'amour que lui manifeste Laurence n'est que du dépit à l'égard de son mari. En réalité, il se joue la comédie à lui-même, et c'est un cas bien curieux de bovarysme, de bovarysme de la volonté.

« Dans cette pièce : *Vouloir*, personne ne veut : les personnages, comme dans le théâtre antique, ainsi que dans la vie la plus quotidienne, sont mus par la fatalité, la fatalité physiologique. L'homme se croit libre, et volontaire, parce qu'il s'interprète logiquement et après coup, ses propres gestes instinctifs. Quelle conclusion tirer de ces données : qu'une rééducation de la volonté chez les neurasthéniques ne saurait être basée que sur une rééducation de centres nerveux. Si Laurence guérit momentanément le « moral » de Philippe, c'est qu'elle fut pour le malade un régulateur de son équilibre nerveux. Mais cette bienfaisante Laurence devrait bien aussi se donner au surhomme, pourvu que Philippe n'en sache rien ; et tout le monde serait bien plus content. A force de vouloir ce qu'il ne veut pas, ou plutôt de ne pas vouloir ce qu'il veut, le pauvre grand spécialiste de maladie nerveuse tombera lui-même dans la mélancolie, et de la mélancolie dans la neurasthénie, etc.

« *Vouloir* a été interprété par M. de Feraudy qui est un Richard Lemas très inutilement volontaire; M. George Grand donne à la physionomie de Philippe d'Estal un parfait aspect neurasthénique, et

Mlle Cécile Sorel est bien la guérisseuse qui convient ; elle est très femme : elle parle avec une insinuante tendresse, et elle ment, elle se ment à elle-même avec tant de correction. D'autres personnages meublent la pièce et la scène; mais ils sont trop et ils encombreraient le récit comme ils encombrent la pièce. »

M. Lugné-Poe, qui vient d'ouvrir une saison d'été au Théâtre Antoine, fait en ce moment une reprise du **Baptême**, de MM. Savoir et Nozière. Cette comédie sur le monde juif, donnée pour la première fois sur le Théâtre de l'Œuvre, il y a trois ou quatre ans, est une des rares œuvres dramatiques de notre époque qui méritent d'être vues. C'est du théâtre de caractères, dans lequel le comique s'allie à je ne sais quelle émotion douloureuse. *Le Baptême* est en outre une occasion de juger quel merveilleux comédien est M. Lugné-Poe.

MAURICE BOISSARD.

MUSIQUE

Théatre des Champs-Elysées : *Pénélope*, poème lyrique de M. René Fauchois, musique de Gabriel Fauré. — Opéra-Comique : *Julien*, poème lyrique, paroles et musique de M. Gustave Charpentier.

La fidélité conjugale est une vertu que prisent évidemment la plupart des maris, quand elle est pratiquée par leur femme. Elle apparaît à priori d'un intérêt moins palpitant au théâtre. Le fait qu'au seuil depuis douze ans déjà franchi de notre vingtième siècle un Directeur de notre Conservatoire National l'ait voulu glorifier des accords de sa lyre officielle fournira aux générations futures une avantageuse illusion sur les mœurs de notre démocratie quadragénaire. Ainsi jadis, pour le bien de l'Etat, la République de Platon associait la morale à la musique. L'aventure de **Pénélope** est trop universellement répandue pour qu'on pût supposer, chez l'auteur de la pièce, quelque velléité de nous surprendre par des péripéties imprévues. C'est à coup sûr un sujet plutôt fatigué, qui a beaucoup servi, et à tous les arts. Les concours pour le Prix de Rome en peinture exploitèrent chez nous avidement ses moindres épisodes et je ne sais s'ils ne persévèrent pas avec sérénité dans la tradition vénérable. *Le Mariage de Télémaque*, toutefois, témoigna récemment que l'histoire a perdu aujourd'hui suffisamment de son lustre pour exciter sans embarras jusqu'au sourire académique. L'âme insceptique de M. René Fauchois est restée préservée de cette contagion d'irrévérence, et c'est le plus gravement du monde qu'il emprunta au vieil Homère ce prétexte à l'édification de ses concitoyens. En parant son ouvrage du titre de « poème lyrique », il semble aussi que ce soit le plus sincèrement du monde que M. Fauchois ait cru ici faire

œuvre de poète, pour aligner son texte en bouts-rimés dont un élève de rhétorique accoucherait abondamment après avoir récité du Ponsard dans sa classe et dévoré quelque fruit défendu d'Armand Sylvestre dans le secret des cabinets propice aux cigarettes. Quelle drôle d'idée a M. Fauchois de vouloir écrire en vers qui ridiculiseraient des héros moins exposés à ce genre de danger qu'Ulysse et Pénélope! Il était cependant si simple de démarquer en prose, rythmée s'il l'eût voulu, les palabres de l'Odyssée. Mais peut-être M. Fauchois préféra-t-il tenter de renouveler à sa manière la psychologie de personnages un peu effilochés par une longue usure. L'ambition fut visiblement téméraire. On ne peut, certes, nier que M. Fauchois n'ait su assez habilement répartir en trois actes les éléments bien connus de l'intrigue; quant aux discours où il délaya celle-ci, ils sont plus regrettables encore pour le fond oiseux qu'ils énoncent que pour la forme puérile qui les exprime. Tout cela fait, en somme, un livret d'opéra que Scribe, feu Gallet ou M. Henri Cain auraient joyeusement signé. On s'étonne, en revanche, qu'un artiste aussi délicat que M. Gabriel Fauré se soit chargé de le mettre en musique. Sa muse avait accoutumé jusqu'ici de choisir ses Pégases en d'autres écuries. *La Naissance de Vénus* et *Prométhée*, à vrai dire, trahiraient volontiers, chez M. Gabriel Fauré, quelque faible pour un hellénisme légendaire où le ramenait *Pénélope*, et, d'autre part, en abordant sur le tard le théâtre, peut-être s'y crut-il obligé à sacrifier aux errements régnants en ce domaine certaines susceptibilités intellectuelles au surplus étrangères à l'art musical. Ailleurs que sur les planches, il est extrêmement probable que les vers de M. Fauchois n'eussent jamais inspiré spontanément M. Fauré. Mais l'heureux privilège du chant est d'empêcher habituellement qu'on comprenne au moins les trois quarts des paroles, et rarement la faculté s'attesta aussi précieusement tutélaire. L'action étant en soi surabondamment dépourvue d'ambiguité pour l'unanimité des spectateurs, il restait donc au musicien la matière clairement exploitable de situations, d'incidents ou d'états d'âme, et l'expérience apparaissait évidemment des plus piquantes de voir ainsi un Gabriel Fauré aux prises avec le drame lyrique. Il est permis d'avouer que peut-être on eût hésité à prévoir la qualité de ce qui s'en est suivi. M. Gabriel Fauré est un de nos plus éminents compositeurs; il possède une merveilleuse maîtrise de son art et jouit d'une originalité si fortement caractérisée que, dans telles compositions pour le piano, il put subir impunément jusqu'à l'indiscrétion l'influence de Schumann et de Chopin. Il excella toujours dans les petites choses, y créant de menus chefs-d'œuvre, qu'on trouve parsemés surtout dans la collection de ses lieder, et dont *la Bonne Chanson* est parmi les plus accomplis. La nature tout intime et singulièrement féminine de son talent, la musicalité fluide et,

en particulier peut-être, la plasticité quasiment constitutionnelle d'un art subtil auquel fit immuablement défaut la puissance, semblaient ce qu'on pouvait rêver de moins commodément compatible avec les exigences dramatiques. M. Fauré ne s'était risqué encore au théâtre que par de la musique de scène constituée d'intermèdes symphoniques ou de courts morceaux détachés et, lorsqu'il essaya d'élargir son essor à cet égard, l'épreuve de *Prométhée* parut, sinon fâcheuse, à tout le moins des plus douteuses. Par ailleurs, si le catalogue de ses productions mentionne une symphonie, celle-ci ne fut jamais publiée, et on avait quelque droit de craindre que l'auteur de tant de pièces délicieuses, mais brèves, manquât peut-être du souffle nécessaire à la cohésion soutenue d'une œuvre de longue haleine. Le musicien a démenti ces pronostics avec une sorte de souriante désinvolture. Sans doute, on ne peut pas dire que *Pénélope*, au théâtre, fasse beaucoup d'effet, même dans le meilleur sens du terme. Il serait vain de le vouloir dissimuler : l'impression générale est plutôt monotone; ce à quoi la sonorité estompée, terne, de l'instrumentation n'est pas sans contribuer notablement. L'orchestre de M. Fauré résonne comme de la musique de chambre; il y emploie avec prédilection les cordes, lesquelles sont précisément desservies ici par l'acoustique de la salle, tandis que les bois et les cuivres y interviennent le plus souvent à la manière de parties concertantes. L'ensemble n'aboutit jamais à quelque homogénéité intense, apparaît étouffé, grêle et comme éparpillé, quoique impropre à de frappants contrastes. Il est évident que la musique de *Pénélope* n'y perd pas moins en force expressive, en vigueur, qu'en coloris pittoresque. Cependant on pourrait prétendre que, sinon cette impéritie dans le maniement des timbres, pour le moins cette sobriété excessive, cette sorte de classicisme attardé, paraisse s'adapter plus naturellement que toute autre chose au caractère de l'inspiration fauréenne, et il est de fait, au demeurant, que M. Fauré orchestra toujours ainsi. Quoi qu'il en soit, et pour la première fois depuis bien longtemps au théâtre, c'est à la substance purement musicale de l'ouvrage toute nue et sans fard aucun, qu'est dévolue ici exclusivement la tâche de dispenser le charme ou l'émotion. On ne saurait guère affirmer non plus que cette substance soit absolument irresponsable de l'impression de monotonie susdite. Et cela, avant tout peut-être à cause d'un procédé de composition que M. Gabriel Fauré n'employa certes jamais avec une prodigalité pareille : d'un bout à l'autre de la partition de *Pénélope*, on rencontre des incises ou des phrases de une à quelques mesures qui, grâce au secours d'une transposition d'ordinaire ascendante, s'y trouvent répétées textuellement avec insistance, à la manière de véritables « progressions ». Il faut bien avouer que le musicien utilisa ici sans précaution ce procédé, en soi fort

légitime, mais dont l'abus dénoncerait aisément quelque lassitude de la verve. Ces réserves indiquées, on doit s'empresser d'admirer une œuvre que son auteur écrivit juste à l'âge où Wagner termina *Parsifal*. Quoiqu'il ne puisse assurément s'agir de comparer deux ouvrages inassimilables à tous égards, le rapprochement pourtant s'impose irrésistiblement. De tels exemples de durable et verte fécondité ont toujours été rares, et le deviennent de plus en plus, surtout chez nous. En présence de cette tardive *Pénélope*, on est vraiment émerveillé de la magistrale sécurité de facture qu'on y découvre, imperturbable jusqu'à l'accord final, sans que cet art avorte un seul instant à la virtuosité ou au verbiage inanes. Ce langage sonore signifie toujours quelque chose et, pour ses débuts dans le drame lyrique le musicien use du leit-motif avec une assurance et une dextérité peu communes. Sans doute, ses thèmes n'ont peut-être pas la fraîcheur d'inspirations antérieures. Certains affectent des allures quasiment un peu abstraites, si on peut dire, et ce ne sont point les moins représentatifs ; d'autres apparaissent comme étrangement diaphanes. Il semble, d'une façon générale, que l'arabesque du mélos soit tracée et parfois non sans quelque sécheresse, comme d'un pâle crayon de pastel sur un fond de grisaille. Mais ce trait est ferme, le dessin sans la moindre défaillance, et la composition sans lacunes, cohérente, lucide et sûre en sa complexité. Sous la ligne sinueuse et précise du son, des silhouettes émergent d'une pénombre d'eurythmie sereine, s'en détachent, s'animent et vivent enfin d'une réalité humaine et bientôt çà et là poignante. Car tout est relatif, et ce n'est point le moindre prix de cet art que rien que par des gradations nuancées de demi-teintes, le musicien ait atteint en certains endroits à une indéniable puissance. Sans doute, afin de l'éprouver, peut-être n'est-il pas superflu de s'imprégner préalablement d'une ambiance inaccoutumée au théâtre, par la lecture d'une partition dont maintes pages sont des joyaux de musique pure. Et on observera à ce propos, que malgré la liberté et l'audacieuse originalité de l'écriture, la polyphonie de *Pénélope* ne récuse nullement les combinaisons dites intellectuelles. Seulement, il en est bien peu dans l'art musical qui se puissent targuer d'une spontanéité aussi péremptoire en même temps qu'aussi séduisante. L'exquise péroraison du premier acte réconcilierait certes avec le *canon* le plus intransigeant « verticaliste ». *Pénélope* gagne singulièrement à une connaissance approfondie. On y trouve sans cesse de nouvelles raisons d'admirer, et presque jusqu'à la tentation de revenir sur des réserves dictées par un souci peut-être vétilleux de véracité. On n'est assurément pas trop surpris de n'y point rencontrer une mesure banale, mais il n'y est non plus une ligne peut-être qui ne soit musicalement intéressante ou captivante et ne porte la marque de la personnalité la plus accusée. Né en 1845,

M. Fauré est l'un des très rares artistes de l'époque qui aient totalement échappé à l'ascendant de Wagner. Il n'est pas demeuré moins indemne de l'influence debussyste, et cette dernière particularité apparaît assez facilement de nature, elle aussi, à déconcerter et égarer de prime abord notre réceptivité actuelle en face de *Pénélope*. Notre émoi sensoriel aussi bien que tragique a pris d'autres habitudes. Si notre sensibilité subit, il n'y a guère, au théâtre, la violence d'une emprise souveraine, nos tympans désormais vibrent voluptueusement aux résonnances toujours plus hardies ou plus âpres d'une harmonie rénovatrice. On ne tarde guère d'apercevoir combien il pourrait être imprudent d'estimer, sur ses apparences, qu'un art soit périmé. Il serait évidemment absurde de reprocher au musicien de *Pénélope* d'être resté lui-même, mais on en vient à reconnaître à quel point c'eût été dommage qu'il ne le fût pas resté obstinément. On se convainc que nuls aspects ou formes de l'art ne sont à priori prescriptibles quand c'est de la beauté qu'ils revêtent. A mesure qu'on pénètre cette musique, et qu'on s'en pénètre, on se sent comme enveloppé dans un clair-obscur de beauté limpide, qui peu à peu se diapre de clartés d'aube ou de crépuscule. Sa discrète élégance s'empourpre de noblesse émue et de grandeur. La maîtrise s'y résout en une immuable pureté de lignes qui semble styliser visions, conflits et créatures sans figer la constante justesse expressive des accents. La poésie rêveuse du second acte, la grâce tanagréenne des airs de danse nimbent la tragédie de savoureux lyrisme. En vérité, quelques tendances qu'on préfère, à l'épreuve on ne peut se soustraire à l'envoûtement : le musicien a fait de cette *Pénélope* une sirène. Au soir de sa carrière, M. Gabriel Fauré a créé là une œuvre harmonieuse, qui n'honore pas moins que lui notre musique française et dont bien peu de ses contemporains ou cadets seraient capables.

§

On ne peut malheureusement pas en dire autant de **Julien**, que l'Opéra-Comique vient de nous révéler dans un spectacle d'une clinquante incohérence conforme aux prescriptions du livret. M. Gustave Charpentier offre l'exemple assez déconcertant d'un musicien qui, depuis une quinzaine d'années, vit de ses rentes sur le succès d'un seul ouvrage, sans avoir publié quoi que ce soit durant cet intervalle. Le résultat d'une aussi longue attente atteste cruellement que cette infécondité est faite, en réalité, d'impuissance. On n'attendait certes point de M. Charpentier une pure œuvre d'art. Le massenettisme de *Louise* avait déjà fâcheusement trompé les quelques espérances qu'on avait cru pouvoir à la rigueur fonder sur les *Impressions d'Italie*. *Julien* ne démontre pas seulement que M. Charpentier n'a rien oublié ni rien appris depuis un quart de siècle, mais qu'il a

plutôt désappris. L'œuvre est confectionnée d'un délayage d'une *Vie du Poète* antérieure à 1896, et ce que le musicien y ajouta pour constituer sa partition présente est au-dessous de ce qu'on peut imaginer de plus lamentable. M. Charpentier n'a même plus de talent. Mais on craindrait de devoir soupçonner pire. *Louise* et *Julien* sont les deux premières parties d'une trilogie que terminera, paraît-il, *l'Amour au Faubourg*, et dont le musicien écrivit aussi les poèmes, à l'instar de Wagner. En présence de l'élucubration à laquelle on assista salle Favart, on n'a vraiment guère le choix qu'entre la mystification ou le gâtisme. Adolescent doué jadis, ancien Prix de Rome, artiste et récent Membre de l'Institut, on souhaiterait pour M. Gustave Charpentier qu'il ait voulu se payer notre tête ; car, sauf un cas pathologique, il semble tout à fait invraisemblable que le plus candide habitant de notre capitale, sachant lire et écrire et ne lisant même que les journaux, ait pu rester primaire à ce degré. *Julien* est un imbroglio informe, un bafouillage déclamatoire et enfantin, d'une bêtise à couper au couteau. C'était une tristesse de voir et écouter cela.

JEAN MARNOLD.

ART

Salon des Humoristes organisé par le Rire (Palais de glace). — Expositions Giovanni Fattori (Excelsior). — Pierre Bonnard (Bernheim-Jeune). — Manzana-Pissarro (Hébrard). — Hilaire Larramet et Gignoux (l'Eclosion). — Eli Nadelmann (Druet). — Exposition Monticelli (galerie Cailleux). — Exposition d'œuvres de David et ses élèves (Petit Palais).

Il y a un peu de tout au **Salon des Humoristes** (Palais de Glace) et dans ce mélange il y a de bonnes choses. Les dessinateurs habiles n'y manquent point et quelques-uns de ces dessinateurs savent être à l'occasion de jolis peintres. Quelques-uns sont des peintres qui trouvent des légendes expressives et les commentent bien. Ils ne sont point possédés d'une excessive audace ; l'évolution méthodique du tableau les laisse tranquilles ; ils ne sont pas abstraits, mais la verve ne leur fait point défaut. Certains d'ailleurs s'attachent à la formule assez neuve de M. Brunelleschi. Si quelqu'un fait école parmi ces humoristes, c'est lui. On se rallie volontiers dans ce milieu à cette présentation claire, très détaillée, très coquette qui ne dégage pas beaucoup d'humour, mais de la grâce. Dans sa simplicité, ce faire a sa part d'inédit. Les pages d'illustration de M. Brunelleschi, motivées par des contes de fées et aussi par ce conte pittoresque moderne, *les Fêtes Galantes*, sont parfaitement décoratives ; l'agencement en est toujours très délicat ; les couleurs ont la transparence et le brillant des pierres de montagne et des quartz. Cela chante bien. Si parfois un détail de robe, une ornementation de jupe ballonnante ou

l'édification d'une perruque énorme, bizarre, poudrée, prend dans le dessin une très grande importance, c'est que cela sert à l'arabesque décorative que M. Brunelleschi veut chatoyante et chargée. M. Brunelleschi cherche surtout à plaire par des accords éclatants et doux de tonalité; il y parvient, M. Ray, M. Bureau, M. Lorenzi, M. Vallée se rattachent assez étroitement à cette esthétique. M. Ray avec un brio personnel.

On trouve ici une exposition d'Abel Faivre, qui n'est point une de ses meilleures, parce que peu nombreuse. M. Cardona est un brillant peintre de gitanes. M. George Delaw est comme toujours amusant et naïf, un peu rapin et très verveux. M. Albert Guillaume atteint au comique dans la transcription d'un dîner de têtes où il semble que M. Arthur Meyer ait adopté une toque Henri III. M. Gerbault, pourtant bon dessinateur, n'est point sans quelque lourdeur dans la série qu'il présente cette année. M. Hémard est un des rares artistes qui fassent du burlesque avec une vraie fantaisie. M. Georges Meunier excelle dans la présentation cursive de petites femmes bien ébouriffées vues dans une jolie note moderne. M. Radiguet est un vrai peintre. Son tableautin: *Etude d'arbre à Vincennes un jour d'aviation*, très chargé, très construit, très dessiné, le classe parmi les très bons peintres humoristes; il fait songer à des gens comme Pigal qui, avec simplicité et bonne humeur, peignait les joies du dimanche chez les bourgeois du temps de Louis-Philippe et suscitait dans des paysages simples et pas trop mal peints les héros de Paul de Kock, mais M. Radiguet, plus subtil, peint mieux. A noter un observateur féroce : M. Rabajoi cruel comme Guys et parant cette âpreté d'agréments à la Brunelleschi. M. Barrère expose quelques caricatures, notamment un Paul Hervieu dans un seau à glace en train de *frapper*, qui est dur d'intention sans être bien heureux de présentation ni de dessin. Il faut noter aussi ces vétérans de l'humour, M. Luque, Fernand Fau, Robida, M. Lubin de Beauvais très coquet, trop coquet, mais expert à compliquer les grâces de figurine nuance XVIII[e] siècle, Brasch, Danvois, bien parisien, M. Léonce Burret, bon observateur (d'ailleurs très brièvement représenté), M. Delaroche, un jeune, assez expert à noter des gestes de théâtre dans des éclairages violents, bon dessinateur, M. Claudius Denis, M. Eggimann, très âpre, M. Fabiano, très maniéré, M. Ricardo Florès, bon peintre, M. Genty, Montmartrois violent et drôle, M. Gottlob, qui a de l'émotion gracieuse, M. Legat, M. Le Petit, dont la peinture, d'un impressionnisme intéressant, vaut mieux que les dessins à visées amusantes ; il y a, dans un paysage de lui, des fumées droites et méticuleusement variées où un peu de cubisme s'allie à de bonnes recherches du détail coloré ; M. Pann écrit des images claires selon l'art populaire russe et avec adresse, M. Torni-Esquius, agile et divers, M. Vallet, M. Villemot, etc., etc... Une petite

exposition de maquettes de décors de théâtre amène ici un cubiste M. de Segonzac, et montre d'ingénieuses pages de M. Delaw.

La sculpture est représentée par M. Joë Descomps qui modèle bien et évoque de gracieux paganismes parfois audacieux ; mais l'audace est ici une forme de l'humour ; les terres-cuites semblent supérieures aux tableautins de cire et de beaucoup.

§

La Galerie Excelsior contribue à nous faire mieux connaître feu **Fattori**, que les organisateurs décorent du titre de maître impressionniste italien.

La dévotion qu'on porte universellement aux maîtres des grandes époques italiennes a masqué à l'histoire de l'art et à l'admiration publique les périodes moins anciennes de l'art italien. Depuis l'époque taxée d'âge de décadence du Guide, les réhabilitations utiles seraient nombreuses, et si l'on a été injuste pour le XVIIIe italien, plus près qu'on ne le croit du XVIIIe français on a été aussi très ignorant de la peinture du XIXe italien et des plus récents efforts. Le culte naïf et exagéré dont fut l'objet Segantini ne rachète pas cette ignorance et plutôt l'épaississait mettant hors pairs avec excès cet honnête artiste. S'ensuit-il que Giovanni Fattori fût un maître impressionniste et qu'il ait devancé l'art français ? Au vrai il n'y eut en Italie qu'un maître impressionniste, M. Zandomeneghi, et ce fut à l'occasion spéciale de l'Exposition de 1889. Degas, Monet, Pissarro, Raffaëlli y étaient jetés à des hauteurs de plafond telles que leurs œuvres apparaissaient d'en bas comme des timbres-poste apposés sur des piliers géants. Mais M. Zandomeneghi, impressionniste glorieux exclus de la section française comme impressionniste offusquant, profita de sa nationalité italienne pour apparaître à la section italienne avec un large et superbe panneau de huit œuvres. Ce n'est point que, pour n'être point un initiateur, Fattori soit sans talents, ni son grand tableau des Maremmes sans accent. De cette exposition comme du beau livre aux nombreuses reproductions qu'a publié récemment M. Ghiglia, se dégage un bon artiste, sage, doux, épris de rendu serré. Il est bon peintre et beau graveur, on a raison de le tirer de l'oubli, mais l'impressionnisme demeure bien un mouvement français né à Paris avec Corot et Courbet comme aïeux et créé par les grands artistes français que l'on sait, et si l'Italie y a part capitale, ce ne serait que par les influences ataviques chez J.-F. Raffaëlli. Encore une fois, cela n'empêche pas M. Fattori d'être un bon peintre comme le furent aussi Morelli ou Crémona qui nous sont peu connus... et puis il y a les Futuristes qui ne nous laisseront pas ignorer les phases nouvelles de l'art italien. Et qui pourrait leur donner tort ! Ceux-là se datent eux-mêmes et avec justesse de l'impressionnisme français.

§

M. **Pierre Bonnard** est en beau progrès. Son exposition chez Bernheim-Jeune peut s'enorgueillir de ce magnifique panneau de la *Danse*, d'une grâce si juvénile dans les mouvements des petits personnages, d'une si belle fougue dans le paysage souple et verdoyant. M. Bonnard est passé, maître dans le maniement de ces vastes espaces débordants de détails, traités, semble-t-il, avec tant de justesse que toute la série d'impressions des effets les plus fugaces est saisie et fixée dans son ensemble, en un joyeux tumulte bien ordonné. Certaines petites toiles, comme la *Seine en septembre* ou le *Pont à Vernon*, sont d'une harmonie délicieuse : des effigies féminines sont fort intéressantes. Peut-être manque-t-il à cet art si agile, par-ci par-là, un peu de robustesse, un peu de concentration ; mais ce n'est peut-être qu'une impression fausse suggérée par l'extraordinaire fluidité des atmosphères, la justesse du paysage qui rend fort exigeant pour la valeur des formes humaines que le peintre y mêle et qu'il ne veut sans doute pas projeter avec plus de netteté.

§

Nous avons dit ici souvent quel intérêt s'attachait aux fables décoratives de M. **Manzana-Pissarro**, à ses paradis terrestres ingénus et dorés jetés en cadre d'espiègles ou pensives Schéhérazades. L'effort de M. Manzana-Pissarro devait aboutir à la création de magnifiques objets d'art. Chez Hébrard, où la juxtaposition de tableaux de Falguière, de dessins d'Henry Cros, de céramiques de Metthey, de verreries de Marinot compose avec les œuvres de M. Manzana-Pissarro un admirable ensemble, on peut voir des tapis, des coffrets, un petit meuble paré d'émaux et d'or où la verve de M. Manzana-Pissarro évoque de somptueux décors, tapis à simples arabesques ou chargés de personnages, ou de formes animales, meubles à facettes diaprées qui apportent à notre art décoratif une note neuve, d'un goût somptueux et précis, amoureux du poli, de l'éclat, de la gamme, mais sachant aussi être simple et aussi attachant quand il est simple ; c'est un art du plus bel Orient.

§

Deux jeunes peintres : MM. **Hilaire Larramet** et **Gignoux**, exposent ensemble à l'Eclosion, une galerie nouvelle, rue Laffitte, nombre de toiles rapportées d'Espagne. Elles ont trait à la vie des gitanes, à leur danse. Elles en chantent la gloire, le mouvement, la beauté. Elles renseignent aussi sur le pittoresque des ruelles où sans doute se trouve ce logis de gitanes peint par M. Gignoux, si amusant dans sa simplicité presque pauvre et qu'enrichit de personnages bien vivants cette leçon de danse, où une petite fille est initiée aux

arcanes de l'art du tango. M. Hilaire Larramet, qui a concentré dans une excellente eau-forte en couleurs toute la physionomie de la danse sévillanne, abonde en portraits de gitanes très fleuris, peints avec un bel amour de la couleur chaude et profonde, et un grand respect de la joliesse des modèles qui donne de très aimables œuvres. L'atmosphère est très bien évoquée et les détails sont curieux et donnés avec soin et avec une joyeuse et fougueuse netteté.

§

Chez Druet, exposition de M. **Eli Nadelmann**, sculpteur volontaire et doué. M. Eli Nadelmann pratique un art voisin du cubisme, il recherche la synthèse et est prêt à lui sacrifier le détail. Des bustes, des têtes de femme sont charmants et montrent ce que pourrait faire M. Nadelmann s'il suivait la voie de l'observation pure. Par tempérament M. Nadelmann fait joli, et un très sérieux métier de sculpture lui permettrait de le faire sans la moindre fadeur. Mais par volonté M. Nadelmann fait, tout voisin du cubisme, ce que les cubistes appellent du rondisme. Ce rondisme apparaît en quelques statues que l'instinct d'art du sculpteur ne lui a pas permis de désaccorder tout à fait et qui offrent des qualités partielles et d'intéressants aspects, et surtout ce rondisme règne en maître dans des dessins qui ont bien tort de lui obéir aveuglément. Timide pour les plus avancés, M. Nadelmann est trop avancé pour la moyenne audacieuse. Il semblerait que le retour complet à ses qualités naturelles nous donnerait un très bon sculpteur.

§

La galerie Cailleux offre une éclatante rétrospective **Monticelli**; quelques beaux portraits, des féeries, des cortèges, tout un art tumultueux, amusant, un peu confus. Ce sont de bons Monticelli, mais tous les meilleurs ne sont pas là.

§

Au Petit Palais une exposition de **David** et de ses élèves, jusqu'à Abel de Pujol, en passant par Ingres, permet de se rendre tout à fait compte de la haute valeur de Gros, qui ne tient pas tout à fait de David mais mène à Géricault et ainsi à Delacroix, ce qui ne prouve nullement que Géricault et Delacroix procèdent de David. Granet apparaît en belle lumière avec des vigoureuses qualités d'intimiste. Girodet se relève par quelques toiles moins médiocres que ses toiles les plus célèbres. Il n'y a guère que David, assez pauvrement représenté, qui perde à cette Exposition. L'art de David est un art compassé : les Marat, qui eussent dû être des œuvres vibrantes, sont ternes et sages. David apparaît surtout grand lorsque, se détournant de ses grands tableaux, on le retrouve très peintre, dans des esquisses

comme *la Tricoteuse* du Musée de Lyon; il est l'ordonnateur habile des pompes impériales, il a de l'accent dans des tableaux simples comme les Horaces, il est bien ennuyeux quand il fait danser Léonidas. Heureusement la dévotion passagère qu'il eut pour la Révolution s'oppose à ce que la réaction classique l'égale au Poussin, et s'en serve pour faire échec aux modernes audacieux. Quel beau peintre il eût pu être, dans son esthétique! Simple et vivant, il eût mieux que personne décrit les grands jours révolutionnaires. Ce n'est qu'en ses moments d'oubli qu'il est grand peintre. C'est déjà beaucoup.

GUSTAVE KAHN.

CHRONIQUE DE BRUXELLES

Mort de Paul Janson et de Hector Denis. — La manifestation Van Kuyck à Anvers.— Un amusant livre en flamand sur Anvers.— Autres livres : *Eene Lente van Schoonheid*, par M. Oscar Six ; *Paysages de Suisse*, par M. Maurice Gauchez ; *En pleine fantaisie*, par M. Omer de Vuyst ; *les Semailles*, par M. Geo Drains. — Un bon article de M. Prins dans *la Belgique artistique et littéraire*. — Le théâtre belge.— Le prix quinquennal de littérature française.— Le festival Wagner à la Monnaie.

Un grand orateur, un beau caractère vient d'être enlevé à la politique progressiste et au barreau de Bruxelles : Paul Janson. Je me rappelai notamment l'impression qu'il me fit en plaidant en cour d'assises en faveur d'un ouvrier pelletier qui avait assassiné sa femme et l'amant de celle-ci. Je faisais partie à cette époque de la rédaction d'un des grands journaux de Bruxelles et, le rédacteur chargé de rendre compte des affaires judiciaires étant indisposé, on m'avait envoyé à sa place pour résumer les débats de ce procès. Or, à un moment, je fus tellement saisi et subjugué par la parole de Janson que j'en oubliai complètement mes fonctions et ma copie, ce qui me valut, comme bien on pense, une réception plutôt fraîche a ma rentrée au journal. Mais cela m'était bien égal, tant mon émotion et mon enthousiasme avaient été intenses. Dans son joli livre de souvenirs, intitulé *Sous la Robe*, Eugène Demolder a tracé un portrait très lyrique mais très ressemblant de l'illustre avocat et tribun de la démocratie : « C'est la passion et le tonnerre. Janson dompte la barre, en Hercule du verbe ; il se jette sur l'éloquence en mâle ardent. Ses grands yeux ronds et noirs, qu'on dirait mal retenus par des paupières bridées et relevées à leurs coins, lancent des flammes, sa bouche se tord, se crispe, hurle sous la moustache ; ses cheveux se relèvent comme une crinière d'ébène qu'argente une puissante maturité, et ses joues tremblent tandis que du poing droit il frappe la barre et que son autre main, nerveusement, comme si elle cherchait des foudres, s'enfièvre le long de sa robe noire, dont elle chiffonne violemment l'hermine. C'est l'éloquence frémissante des tribuns,

le clairon fanfarant des meetings ; car toujours on sent la voix habituée à dominer le tumulte du peuple, une voix de harangueur de carrefour d'émeute, une voix de révolte et de tempête — parfois mal à l'aise dans les discussions civiles, pareille alors à un aigle dont on aurait coupé les ailes .»

Conformément aux dernières volontés du défunt, son corps a été transféré à Paris, où il a été incinéré dans les derniers jours d'avril.

Moins de quinze jours après la disparition de cette noble et sympathique figure, une autre personnalité non moins éminente et vénérée, Hector Denis, député socialiste, professeur à l'Université libre, philosophe et savant de tout premier ordre, était emporté subitement la nuit suivant une journée durant laquelle il avait encore pris part aux discussions parlementaires. Cette mort foudroyante a plongé notre démocratie dans un deuil général, vraiment filial. Emile Verhaeren a très bien dit autrefois, lorsqu'on célébra le Jubilé de cet excellent grand homme à l'Université, le prestige affectueux qu'il exerçait sur tous, le parfum de droiture et de bonté qui s'exhalait de sa physionomie d'apôtre : « Rarement, écrivait le poète, il me fut donné de surprendre dans l'œil humain plus de bonté lucide et de fière honnêteté que dans les yeux d'Hector Denis. Le regard d'Elisée Reclus était certes un des plus beaux que l'on puisse voir sur terre. Toutefois celui d'Hector Denis me pénètre de plus de clarté franche encore. Les trop rares fois qu'il me fut donné de l'approcher, je me suis toujours senti en présence d'une admirable et intacte force morale. Ou bien il se taisait et son silence émotionnait, ou bien les mots qu'il prononçait, grâce à la ferveur dont il les chargeait, provoquaient on ne sait quelle résonance profonde et grave dans tout l'être. »

Janson ! Denis ! Ces deux cœurs lumineux et ardents, qui cessent de battre presque à la fois, nous semblent irremplaçables et c'est en vain que l'on chercherait chez les hommes nouveaux tant de talent allié à autant de modestie, de magnanimité, de totale sympathie humaine.

On se console un peu en rendant hommage à ce qu'il nous reste, par ces temps de brigue, de favoritisme et d'égoïste politique, de citoyens vraiment utiles et dévoués à leur pays ou à leur bonne cité. Ce fut le cas récemment pour M. Frans Van Cuyck, l'échevin des Beaux-Arts de la ville d'Anvers, à qui on doit l'organisation de fêtes et de réjouissances publiques qui perpétuent la renommée du berceau des Rubens, des Van Dyck et des Leys. M. Max Rooses, l'éminent conservateur du Musée Plantin, rappela en un discours très bien tourné les services, l'initiative artistique et l'activité intelligente du magistrat communal. M. Rooses a rappelé entre autres que M. Van Cuyck fit décorer le vestibule de l'hôtel de ville d'Anvers de fres-

ques représentant des faits notables de l'histoire de notre métropole aussi artistique que commerciale. C'est aussi sous les auspices de l'actuel échevin des Beaux-Arts que les murs des écoles furent décorés par de jeunes peintres qui s'inspirèrent des fastes et des événements mémorables de leur patrie pour exécuter des compositions de nature à instruire les écoliers tout en éveillant leur sens esthétique. Les amis et les admirateurs de Van Cuyck, dont M. Rooses se faisait l'interprète, lui ont offert entre autres son portrait peint par M. Luyten.

Puisque je parle d'Anvers, la ville si vivante et si originale, demeurée si jalouse de ses traditions et de son autonomie, d'une population autochtone si caractéristique et si savoureuse, je signalerai un livre bien intéressant, écrit en flamand par M. Poffé, à qui nous devions déjà un ouvrage très curieux consacré aux bouchers d'Anvers et dont je citai plus d'un passage dans mes *Libertins*. Cette fois, M. Poffé parle des *Plezante Mannen in een Plezante Stad* (les Amusants bonshommes d'une ville non moins amusante). Il fait défiler d'innombrables types locaux qui se sont succédé de 1830 à 1880. Il nous les montre associés à des usages, à des mœurs, à des événements locaux ; il les situe dans de pittoresques décors ; tantôt excentriques, tantôt spirituels, tous marqués au cachet du terroir, poètes ou charlatans, fonctionnaires ou déclassés, philanthropes ou larrons. Tous ces portraits et souvenirs drôlatiques, parfois touchants, mais d'autres fois macabres ou sinistres, que M. Poffé se fait tracer et narrer par une diserte aïeule, représentent une mine dans laquelle les générations anversoises prochaines retrouveront le plus original, le plus spécifique de l'âme populaire de leur bonne ville. Cet ouvrage, d'ailleurs copieusement et humoristiquement illustré par Lodewyck Van Aken, constitue le digne pendant et le complément du célèbre album dans lequel le peintre Linnig rassembla tous les coins, les pignons, les portes, les cours et les impasses du vieil Anvers disparu sous la pioche des démolisseurs. M. Poffé nous ressuscite les types et les collectivités curieuses dont M. Linnig nous a reconstitué les foyers et les habitats croustilleux. Des livres comme ceux-ci ont bien autre valeur que tant d'élucubrations prétendument littéraires dont nous encombrent une horde d'écrivassiers qui n'ont rien appris, rien vu, rien compris, rien aimé et rien senti, qui ne se sont jamais livrés à d'autre culture qu'à celle de leur petite vanité. *Plezante Mannen in een plezante stad* survivra, comme un monument solide et gaillard, à toute cette production livresque dont la seule excuse est d'entretenir l'industrie du papier, de l'encre d'impression et de la typographie.

Parmi les récents livres qui font exception dans cette écœurante littératurite, je citerai un fort joli ouvrage, flamand aussi, de M. Oscar Six : *Eene Lente van Schoonheid*, souvenirs romanes-

ques et idylliques, attendris, et surtout imprégnés d'une ferveur intense pour les beautés du pays west-flamand, où s'écoulèrent l'enfance et la première jeunesse de l'auteur déjà très avantageusement connu dans nos milieux littéraires flamands, mais que ce livre-ci place décidément à la tête de nos meilleurs prosateurs à côté des Streuvels, des Buysse, des Baekelmans. Recommandons aussi les contes agréablement ironiques et d'une invention bien amusante, d'une verve généreuse et nullement grimaçante. que M. Omer de Vuyst, poète très apprécié, publie sous ce titre *En pleine fantaisie*, et pour lesquels M. Maurice des Ombiaux écrivit une judicieuse et instructive préface. *Les Paysages de Suisse*, de M.Maurice Gauchez, n'ont pas inspiré moins favorablement ce jeune poète que *les Images de Hollande*. C'est même la première fois que ces contrées de montagnes sont vues avec un sentiment plus ressenti et plus intimiste que par les yeux fébriles, curieux et superficiels de la légion des touristes. Ces vers nous réconcilient presque avec l'Helvétie déshonorée par trop d'hôtels, de funiculaires et de réclames. Agréables aussi et peut-être d'accent et de couleurs plus crânes quoique de métier moins assoupli sont les vers publiés par M.Geo Drains sous ce titre *les Semailles*. Ces deux derniers volumes sont illustrés coquettement l'un par MM. Lynen et Van de Broeck, l'autre par l'auteur même. De M. Drains j'ai surtout admiré un groupe de paysans nus agenouillés devant une petite chapelle rustique suspendue à un arbre.

Dans les revues j'ai lu avec infiniment d'intérêt un bel article donné par M. Adolphe Prins, à *la Belgique artistique et littéraire*, et intitulé *l'Education sociale dans la Démocratie*. Rien de plus juste, de plus opportun, je dirais même de plus urgent. M. Prins constate, hélas ! que nous avons toujours été particularistes et que les libertés dont nous usons avec fierté accentuent nos divisions et rendent plus aigus des conflits dont rien ne tempère la violence. Il est convaincu que l'absence de sentiment national et d'esprit social, le défaut d'un but collectif, le manque de tolérance réciproque sont plus marqués chez nous que partout ailleurs. Et il dénonce avec raison le rétrécissement de mentalité générale chez les Belges, cet esprit public qui fait la joie des êtres bornés, et dont les politiciens vivent, mais dont un peuple peut mourir, c'est ce qu'on appelle l'esprit sectaire.

Le théâtre belge compte deux succès de plus, avec *Une Nuit de Shakespeare*, une pièce de M. Horace Van Offel, et *la Rencontre inattendue*, un lever de rideau dans la note gaie, de feu Charles Morisseaux.

Le prix de littérature, dit prix quinquennal, a été attribué à M. Carton de Wiart, auteur de deux beaux romans historiques : *la Cité Ardente* et *Vertus bourgeoises*, dont je vous disais encore récemment les très réels mérites. Aussi applaudirions-nous de tout

cœur et sans réserve au choix du jury s'il n'y avait eu durant ces cinq dernières années l'apparition de plusieurs des meilleurs livres de M. Louis Delattre, tels *le Carnet d'un médecin de Village* (1910), *le Parfum des Buis* (1911), *Contes d'avant l'amour* (1910), *le Pays Wallon* (1909), et si l'ensemble de l'œuvre de ce délicieux auteur wallon n'avait dû assurer à celui-ci la préséance sur tous ses concurrents, ne fût-ce qu'en raison de l'importance de son bagage littéraire.

Le centenaire de la naissance de Richard Wagner a été commémoré à la Monnaie par une superbe série de représentations du *Vaisseau Fantôme*, de *Tristan et Iseult* et de *l'Anneau du Niebelung*, dirigée par le chef d'orchestre Lohse et chantée par les meilleurs artistes de l'Allemagne, dont le ténor Urlus, le baryton Bender, MM. Carl Braun, Kuhn, MMmes Fassbrendermotl, Rusch Endorf, Ghertsen, etc., etc.

GEORGES EEKHOUD.

LETTRES ALLEMANDES

Clara Viebig : *Das Eisen im Feuer* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 5. — *Insel-Almanach auf das Jahr 1913* ; Leipzig, Insel-Verlag, M. 0.50. — Wilhelm Michel : *Friedrich Hœlderlin* ; Munich, R. Pieper u. Co, M. 6. — Fritz Wittels : *Alles um Liebe* ; Berlin, Egon Fleischel u. Co, M. 3.50, — Max Büchler : *Der Kongostaat Leopolds II*, 2e partie ; Zurich, Rascher et Cie, fr. 4. — Memento.

Das Eisen im Feuer. — Les historiens de l'Allemagne contemporaine se sont demandé souvent par suite de quelles circonstances la Prusse avait été poussée à faire une révolution. La guerre civile est si peu dans le tempérament du peuple prussien, respectueux de l'ordre, animé d'une sainte terreur de la police, que les Allemands eux-mêmes ont assimilé le soulèvement populaire dont Berlin fut le théâtre en mars 1848 à un mouvement de démence. Ils ont trouvé pour cette année extraordinaire un qualificatif qu'il faut toujours se rappeler quand on veut juger les événements. Ils l'appellent « *das tolle Jahr* » — l'Année folle. Le nouveau roman de Mme Clara Viebig est précisément consacré au mécontentement berlinois qui se manifesta pour la première fois en 1847 par la « guerre des pommes de terre », pour ne prendre fin, d'une façon définitive, qu'en 1866, alors que les victoires prussiennes convainquirent définitivement les populations qu'une ère de grandeur et de prospérité allait s'ouvrir,

Il ne faudrait pas croire cependant que *le Fer au feu* est un roman historique. L'auteur, négligeant les faits, s'est attachée aux petits côtés de l'Histoire. On connaît sa manière abondante d'amplifier les détails pour peindre de grandes fresques sociales. Son style âpre et serré se plaît à peindre les humbles destinées des petites

gens. Ici le monde des artisans berlinois, grouilllant dans les maisons basses du Tempelhof, alors que les ruisseaux malodorants coulaient encore à travers les rues étroites, retient toute son attention. Elle s'est fait une âme pareille à celle de ces humbles, pensant avec leur cerveau, écrivant dans le style vulgaire de leurs conversations. Des grandes choses qui se déroulent autour d'eux ils ne reçoivent que le reflet, témoins plutôt qu'acteurs du drame qui se déroule autour d'eux. Mais c'est la foule anonyme qui fait les révolutions et de ses aspirations collectives naissent les formidables bouleversements.

Au centre de l'action, se trouve le forgeron Hermann Henze. C'est lui qui met « le fer au feu » et — ce symbolisme est particulier à Mme Viebig, comme il était aussi celui de Zola — tandis qu'il poursuit sa rude et humble tâche, la forge s'allume d'où sortira le métal par quoi la Prusse mettra l'Allemagne et l'Europe à feu et à sang. Ne prenons pas cependant à la lettre l'arrogance de ce titre claironnant. Ce que nous montre l'auteur, c'est, autour de sa figure centrale, toute la vie berlinoise dans un faubourg, au milieu du siècle dernier. Les amours du forgeron et des autres artisans, ses compagnons, les petits boutiquiers avec leur progéniture innombrable, leurs filles qui tournent plus ou moins bien et qui s'établissent pour faire à leur tour les gestes communs de la vie, tout cela remplit entièrement les 400 pages du volume de Mme Viebig qui, avec sa féconde imagination, persévère sans lassitude à brosser ses grands décors populaires.

§

Insel-Almanach auf das Jahr 1913. — Comme chaque année, les éditeurs de la *Insel* ont réuni en un élégant Almanach quelques extraits choisis avec discernement des ouvrages publiés par eux. On trouve dans ce petit volume des textes en prose de Ricarda Huch, Karl Vollmœller, Karl Scheffler, Hugo von Hofmannsthal, Rudolf Kassner, des vers de poètes contemporains : Rainer Maria Rilke, Alfred Walter Heymel, Stefan Zweig, Hans Corossa, etc., des traductions de Verhaeren, de Delacroix, etc. Mais ce qui donne un caractère tout à fait original à ce recueil, c'est la reproduction de documents historiques et littéraires empruntés à la période classique de l'Allemagne. C'est ainsi que des lettres de Gœthe et de ses contemporains nous renseignent sur l'état d'esprit à Weimar, pendant les fêtes de Pâques en 1813, alors que se préparaient les grands événements qui allaient permettre à l'Allemagne de secouer le joug de Napoléon. Un journal inédit de Friedrich Rochlitz donne des détails sur l'Empereur pendant la bataille de Leipzig et les sentiments de la population saxonne.

Le *Insel-Verlag* a édité quelques ouvrages de luxe difficilement

accessibles au grand public. De magnifiques éditions du *Faust* de Gœthe et de l'*Hamlet* de Shakespeare ont paru qui contiennent les illustrations de Delacroix. En reproduisant ici des specimens de ces planches il initie le populaire au génie de l'artiste français. On peut regretter l'absence de notes bibliographiques dans cet *Insel-Almanach*, mais l'ouvrage tel qu'il se présente n'en mérite pas moins tous les éloges à cause de sa haute qualité artistique et littéraire. Il faut souhaiter qu'il trouve en France des imitateurs.

Friedrich Hœlderlin. — Ce mince cahier, édité avec luxe et tiré à petit nombre, est plutôt un hommage au génie du malheureux poète allemand qu'une étude critique. M. Wilhelm Michel analyse tour à tour les traits physiques de Hoelderlin, sa langue, sa conception de la divinité et sa « culture ». On a beaucoup écrit sur l'opposition entre l'auteur de *Hyperion* et les conceptions générales de son temps. M. Michel ne cite pas le fameux passage qui débute par : *Barbaren von Alters her,aber keine Menschen*...qui nous semble être la clef même de sa nature et le range parmi les plus féroces contempteurs de la civilisation allemande, mais il paraphrase agréablement d'autres textes de Hoelderlin qui fixent sur un autre point le sens de son « héroïsme ».

§

Alles um Liebe. — On ne saurait dire si cet ouvrage est écrit dans un but de vulgarisation ou si le dessein de l'auteur a été d'offrir au public une parodie. M. Fritz Wittels a beaucoup de lectures. Il a lu Darwin et Nietzsche qu'il cite abondamment, mais aussi Otto Weininger qu'il ne nomme pas, et même Kipling, qu'il imite sans agrément dans le premier chapitre de son livre. *Tout pour l'Amour* est présenté comme « un poème du monde primitif » et M. Wittels s'efforce en effet de montrer que c'est l'instinct sexuel qui guide à peu près toutes nos actions, après avoir été le mobile initial de toutes les évolutions dans la nature. Il le fait non sans ingéniosité avec des comparaisons parfois heureuses et des images saisissantes. Que ce n'est pas la pudeur, ainsi que l'enseigne la Bible, ou la nécessité de se préserver contre les intempéries de la saison, comme le prétendent certains anthropologistes, qui fit se vêtir les premiers hommes, on le sait déjà depuis Darwin. La sélection sexuelle a fait des miracles que la morale n'aurait jamais réalisés. Plaire à l'autre sexe par la parure, on n'ignore plus depuis cinquante ans que ce fut l'origine du vêtement, et qu'avant de voiler ses parties honteuses l'homme songea surtout à attirer sur lui l'attention, en ornant son corps d'attributs qu'il empruntait au monde animal. Etant le mammifère le plus disgracié de la nature, il lui fallut tuer, pour voler à la bête sa fourrure, à l'oiseau son plumage. Dès lors la civilisation naissait. Il y a

là d'agréables fantaisies à écrire pour l'homme de lettres à court de sujets. M. Wittels n'y a pas manqué. Après nous avoir montré la première formation de l'espèce humaine, il étudie le monde « actuel », où il retrouve le désir de plaire dans toutes les formes de la vie contemporaine. Le « comédien », la « danseuse nue » et même « Napoléon » l'intéressent à divers titres, et ces sujets lui permettent de renouveler des aphorismes déjà anciens qu'il débite sur un ton pédant et sec.

Der Kongostaat Leopolds II. — Le docteur Max Buchler nous avait donné l'an passé la première partie de cet ouvrage sur le Congo léopoldien. Il y avait montré le développement et la mise en valeur des vastes territoires que la Belgique doit à la sagesse de son Roi. Dans sa seconde partie, il aborde maintenant le problème des indigènes, qui préoccupe actuellement tous les Etats colonisateurs. La psychologie du nègre le retient longuement. Les principes des droits de l'homme ne peuvent s'appliquer sans réserve à nos relations avec les peuplades primitives et pourtant il convient que nous nous comportions vis-à-vis d'elles en hommes civilisés. Comment la politique africaine de Léopold II a-t-elle répondu à ces vues raisonnables ? Appuyé sur de nombreux documents, M. Büchler s'applique à le montrer. Ses appréciations tiennent le milieu entre les attaques furibondes des humanitaires anglais contre l'exploitation du Congo léopoldien et les jugements trop flatteurs des apologistes officiels de l'entreprise. Pour conclure, il cite l'opinion de M. Paul Leroy-Beaulieu : « Malgré ses fautes et les abus qui peuvent avoir été commis, les Belges ont ébauché au Congo une grande œuvre civilisatrice. Il faudra qu'ils la concilient, ce que n'ont pas su faire tous les colonisateurs, ni les Espagnols, ni les Anglais mêmes, avec la justice et l'humanité. »

§

Memento. — M. Bonin, professeur à Worms, dans le grand-duché de Hesse, communique à la *Revue germanique* (mai-juin) deux documents intéressants relatifs à l'activité politique de Lamartine et qui éclairent d'un jour particulièrement cru l'influence néfaste de ce dangereux illusionniste. Quand la Révolution de 1848 fit du poète un homme d'Etat, celui-ci lança son fameux manifeste humanitaire qui devait faire tant de plaisir aux naïfs dont l'activité consistait alors à préparer inconsciemment la défaite de la France. Ce manifeste fut lu en Allemagne et Lamartine reçut d'Essen, de Mme Bœttcher, née Heyne, une lettre écrite en allemand et débordante d'enthousiasme. On y lit ce passage : « Nous autres Allemands, nous nous efforçons, nous aussi, à faire la conquête de la grande liberté et tous les yeux sont tournés vers Francfort, où les représentants du peuple allemand se réunissent en Parlement pour assurer et solidifier ce qui a été réalisé et ouvrir une voie à ce qui peut être réalisé encore... »

Lamartine répond avec effusion dans une longue lettre, dont l'original est

conservé par la famille Heyne. Il y parle de « cette bonté allemande qui vous distingue au-dessus de toutes les autres nations ». Mais après avoir vanté l'Allemagne, il se hâte de dire du mal de la France : « Vous avez beaucoup entendu parler de ce Lamartine, qui de simple poète est devenu homme d'Etat, vous l'avez cru capable de grandes choses. Oui, moi-même je le crus aussi, mais lancé dans la politique au milieu d'un peuple inconstant et léger et dont les mœurs malheureusement semblent toujours de plus en plus dégénérer, je n'ai pu parvenir au noble but que je m'étais proposé et me sens même incapable de jamais l'atteindre. » — Lamartine était plein de foi en l'Allemagne, mais il ne croyait plus à la France. « Les mœurs semblent de plus en plus dégénérer. » Cette lettre s'en alla à Essen où paraît aujourd'hui la pangermaniste *Gazette du Rhin et de la Westphalie* qui, tous les jours, tient à l'égard de la France un langage semblable.

M. Albert Koester, professeur à l'université de Leipzig, a été désigné pour recueillir à Berlin la succession d'Erich Schmidt, dont nous avons annoncé ici même la mort le mois dernier. Mais M. Albert Koester hésite ; il tient à la Saxe par plus d'une fibre et l'existence de courtisan qu'il faudrait mener à Berlin ne le tente guère. On vient de manquer une occasion de lui assurer une des places qu'occupait Erich Schmidt et qui celle-là eût été parfaitement dans ses moyens. La *Société Goethe* avait à choisir un nouveau président. Convoquée à Weimar, au lieu de porter ses suffrages sur le nom de M. Albert Koester, qui était généralement considéré comme le président rêvé, la docte assemblée a préféré faire appel à une personnalité officielle et décorative et son choix est tombé sur le baron de Rheinbaben, ancien ministre des finances prussien et président supérieur de la province rhénane. Cette désignation peut être considérée comme un signe des temps. Elle ne diminue en rien la haute valeur de M. Albert Koester, qui justement consacre en tête du *Literarisches Echo* (1er juin) une étude nécrologique des plus intelligente à Erich Schmidt. Dans ses conclusions, il loue surtout chez le défunt l'art de caractériser « qui était parfaitement original et difficile à imiter », le style personnel. « Et tandis que les tâches, les méthodes, les buts se modifient, ce qui importerait encore et ce qui disparaît avec lui, sans qu'il y ait possibilité de le remplacer, c'est la personnalité impressionnante. C'était celle d'un homme qui ne s'imposa jamais comme un chef, par la contrainte, et qui pourtant fut un chef. »

Dans *Maerz* (31 mai) M. Wilhelm Herzog intitule « le plus grand Allemand » un article ironique consacré à Richard Wagner. Il constate l'enthousiasme un peu ridicule que l'on met à célébrer partout le centenaire de la mort du compositeur et il cite quelques appréciations démesurées consacrées ces jours-ci au « Luther de l'opéra », au « réformateur de la musique ». M. Chamberlain l'a comparé au Christ, un Christ allemand. Et c'est pour M. Herzog une excellente occasion de citer quelques extraits du *Cas Wagner* où se trouvent, de l'avis de l'auteur, les appréciations les plus clairvoyantes sur « le plus grand Allemand ». M. Herzog ajoute : « *Le Cas Wagner* a été publié en 1888. C'est en 1913 seulement qu'il est devenu actuel. »

Hochland (juin) publie un article du professeur Martin Spahn sur le

vingt-cinquième anniversaire du règne de Guillaume II. M. Conrad Weiss présente l'œuvre de John Constable (5 gravures hors texte).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

William Morton-Fullerton : *Problems of Power, A Study of International Politics from Sadowa to Kirk-Kilissé*, 7 s. 6 d., Constable. — George Moore : *Impressions and opinions*, 6 s., Werner Laurie. — Sir Henry H. Howorth : *St Augustine of Canterbury*, 12 s., John Murray. — Algernon Charles Swinburne : *Charles Dickens*, 3 s. 6 d., Chatto and Windus. — L. Cope Cornford : *W.E.Henley*, 1 s., Constable. — Memento.

Fréquemment, dans les conversations politiques, on entend cette phrase,émise comme une plainte ou comme un reproche à l'adresse des gouvernants : « Nous ne savons pas où nous allons ! » Et suivant le tempérament de celui qui la formule, cette exclamation suscite des commentaires dans un sens conservateur et réactionnaire,ou des récriminations subversives. Mais si l'on envisage l'histoire, on est bien obligé de constater qu'il importe peu qu'on sache ou non ou l'on va. Ceux qui ont cru mener le monde, ou leur pays seulement, qui se sont imaginé qu'ils déterminaient les événements pour un siècle, ou pour moins longtemps même, se sont toujours lourdement trompés. Napoléon se figurait assurément que ses grands desseins aboutiraient ailleurs qu'à Sainte-Hélène, et Bismarck n'avait rien prévu de la politique coloniale allemande et de la fédération balkanique. L'évolution du monde est infiniment plus complexe que ne le supposent les plus perspicaces des hommes d'Etat et la destinée politique des nations échappe aux prévisions même les plus vagues. Chaque génération s'engage dans une voie choisie, sinon au hasard, du moins d'après des influences difficiles à élucider, et d'après des sympathies, des idées, des théories généralement en contradiction avec tout ce que la génération précédente admettait ou professait. L'étude du passé aide-t-elle à présager les courants à venir ? Ou l'histoire n'est-elle, somme toute, que la « prévision du passé »,la découverte, dans la confusion des événements d'hier ou d'autrefois, de rapports et de liens qui permettent de distinguer des mouvements, des enchaînements plus ou moins précis? Cela est possible après coup, et avec un certain recul. Celui qui s'aventurerait à appliquer ces recherches au déroulement des événements contemporains ou immédiatement récents risquerait fort de se fourvoyer. Pour réussir, outre des connaissances historiques approfondies et des qualités personnelles de sagacité et de jugement,il faut avoir suivi les événements en spectateur clairvoyant.

Mr William Morton-Fullerton est un de ces rares spectateurs intelligents. Longtemps, il a assisté au spectacle, il l'a surveillé, épié, examiné, critiqué, et il a fini par discerner des traits, des aspects

qui lui ont permis de coordonner un tableau d'ensemble remarquablement complet et clair. Son livre s'appelle **Problems of Power**. Après un rapide exposé des conditions économiques et de l'évolution politique de l'Europe et du monde entier même, depuis Sedan jusqu'à nos jours, après avoir accordé leur importance aux éléments divers : opinion publique, transformations sociales, résistances traditionnelles, crises intérieures, problèmes financiers, industriels, commerciaux, etc., qui agissent constamment sur la destinée de chaque nation particulière, Mr Fullerton recherche dans quel sens se sont exercés les grands facteurs de la politique internationale ; il indique, avec une remarquable lucidité, quelle est la situation politique actuelle dans le monde, et comment les divers groupements de puissances s'influenceront réciproquement. Nous ne pouvons le suivre ici, dans tous ses développements, mais il faut dire quel intérêt de premier ordre offre pour tout le monde un livre comme celui de Mr Fullerton ; même lorsqu'on diffère de vues avec lui, même quand on n'approuve pas toutes ses opinions et ses conclusions, on est obligé de reconnaître sa loyale impartialité, son admirable intelligence de ces problèmes ardus, et l'on est heureux de constater qu'un homme si bien informé, si sensé, si pondéré dans ses appréciations et ses jugements, professe une confiance optimiste dans l'avenir pacifique de la civilisation. Ajoutons que toute la partie de son livre relative à la France démontre que Mr Fullerton connaît notre pays, nos habitudes, nos qualités et nos défauts, nos institutions, notre psychologie nationale avec une exactitude peu commune. L'ouvrage se complète d'un très utile index.

Gil Blas, le chef-d'œuvre de Le Sage, a été traduit en anglais par Tobias Smollett, et cette version vient d'être rééditée dans une série publiée par MM. Routledge. La préface de cette réimpression est due à Mr Wm Morton-Fullerton, et ces vingt pages prouvent que le préfacier est aussi clairvoyant et sagace dans ses jugements littéraires qu'il l'est en politique ; ses commentaires dénotent une très sûre érudition. Par une suite de comparaisons adroites et judicieuses, il met exactement à sa place l'auteur de *Gil Blas*, détermine les influences qu'il subit et celles qu'il exerça et qu'il aurait répudiées vraisemblablement. Bref, on ne peut demander pour cette œuvre immortelle, une introduction plus digne de son sujet.

§

Mr George Moore a commencé la publication d'une édition complète de ses œuvres, et il a grandement raison. Quelques-uns de ses premiers livres sont introuvables et on les cherche assez pour que les rares exemplaires qu'on en découvre atteignent des prix considérables. *Spring Days* et les *Confessions of a Young Man* ont paru

vingt-cinquième anniversaire du règne de Guillaume II. M. Conrad Weiss présente l'œuvre de John Constable (5 gravures hors texte).

HENRI ALBERT.

LETTRES ANGLAISES

William Morton-Fullerton : *Problems of Power, A Study of International Politics from Sadowa to Kirk-Kilissé,* 7 s. 6 d., Constable. — George Moore : *Impressions and opinions,* 6 s., Werner Laurie. — Sir Henry H. Howorth : *St Augustine of Canterbury,* 12 s., John Murray. — Algernon Charles Swinburne : *Charles Dickens,* 3 s. 6 d., Chatto and Windus. — L. Cope Cornford : *W.E. Henley,* 1 s., Constable. — Memento.

Fréquemment, dans les conversations politiques, on entend cette phrase, émise comme une plainte ou comme un reproche à l'adresse des gouvernants : « Nous ne savons pas où nous allons ! » Et suivant le tempérament de celui qui la formule, cette exclamation suscite des commentaires dans un sens conservateur et réactionnaire, ou des récriminations subversives. Mais si l'on envisage l'histoire, on est bien obligé de constater qu'il importe peu qu'on sache ou non ou l'on va. Ceux qui ont cru mener le monde, ou leur pays seulement, qui se sont imaginé qu'ils déterminaient les événements pour un siècle, ou pour moins longtemps même, se sont toujours lourdement trompés. Napoléon se figurait assurément que ses grands desseins aboutiraient ailleurs qu'à Sainte-Hélène, et Bismarck n'avait rien prévu de la politique coloniale allemande et de la fédération balkanique. L'évolution du monde est infiniment plus complexe que ne le supposent les plus perspicaces des hommes d'État et la destinée politique des nations échappe aux prévisions même les plus vagues. Chaque génération s'engage dans une voie choisie, sinon au hasard, du moins d'après des influences difficiles à élucider, et d'après des sympathies, des idées, des théories généralement en contradiction avec tout ce que la génération précédente admettait ou professait. L'étude du passé aide-t-elle à présager les courants à venir ? Ou l'histoire n'est-elle, somme toute, que la « prévision du passé », la découverte, dans la confusion des événements d'hier ou d'autrefois, de rapports et de liens qui permettent de distinguer des mouvements, des enchaînements plus ou moins précis ? Cela est possible après coup, et avec un certain recul. Celui qui s'aventurerait à appliquer ces recherches au déroulement des événements contemporains ou immédiatement récents risquerait fort de se fourvoyer. Pour réussir, outre des connaissances historiques approfondies et des qualités personnelles de sagacité et de jugement, il faut avoir suivi les événements en spectateur clairvoyant.

Mr William Morton-Fullerton est un de ces rares spectateurs intelligents. Longtemps, il a assisté au spectacle, il l'a surveillé, épié, examiné, critiqué, et il a fini par discerner des traits, des aspects

qui lui ont permis de coordonner un tableau d'ensemble remarquablement complet et clair. Son livre s'appelle **Problems of Power**. Après un rapide exposé des conditions économiques et de l'évolution politique de l'Europe et du monde entier même, depuis Sedan jusqu'à nos jours, après avoir accordé leur importance aux éléments divers : opinion publique, transformations sociales, résistances traditionnelles, crises intérieures, problèmes financiers, industriels, commerciaux, etc., qui agissent constamment sur la destinée de chaque nation particulière, Mr Fullerton recherche dans quel sens se sont exercés les grands facteurs de la politique internationale ; il indique, avec une remarquable lucidité, quelle est la situation politique actuelle dans le monde, et comment les divers groupements de puissances s'influenceront réciproquement. Nous ne pouvons le suivre ici, dans tous ses développements, mais il faut dire quel intérêt de premier ordre offre pour tout le monde un livre comme celui de Mr Fullerton ; même lorsqu'on diffère de vues avec lui, même quand on n'approuve pas toutes ses opinions et ses conclusions, on est obligé de reconnaître sa loyale impartialité, son admirable intelligence de ces problèmes ardus, et l'on est heureux de constater qu'un homme si bien informé, si sensé, si pondéré dans ses appréciations et ses jugements, professe une confiance optimiste dans l'avenir pacifique de la civilisation. Ajoutons que toute la partie de son livre relative à la France démontre que Mr Fullerton connaît notre pays, nos habitudes, nos qualités et nos défauts, nos institutions, notre psychologie nationale avec une exactitude peu commune. L'ouvrage se complète d'un très utile index.

Gil Blas, le chef-d'œuvre de Le Sage, a été traduit en anglais par Tobias Smollett, et cette version vient d'être rééditée dans une série publiée par MM. Routledge. La préface de cette réimpression est due à Mr Wm Morton-Fullerton, et ces vingt pages prouvent que le préfacier est aussi clairvoyant et sagace dans ses jugements littéraires qu'il l'est en politique ; ses commentaires dénotent une très sûre érudition. Par une suite de comparaisons adroites et judicieuses, il met exactement à sa place l'auteur de *Gil Blas*, détermine les influences qu'il subit et celles qu'il exerça et qu'il aurait répudiées vraisemblablement. Bref, on ne peut demander, pour cette œuvre immortelle, une introduction plus digne de son sujet.

§

Mr George Moore a commencé la publication d'une édition complète de ses œuvres, et il a grandement raison. Quelques-uns de ses premiers livres sont introuvables et on les cherche assez pour que les rares exemplaires qu'on en découvre atteignent des prix considérables. *Spring Days* et les *Confessions of a Young Man* ont paru

déjà dans un agréable format et sous une couverture d'un sobre bon goût. En attendant *Mike Fletcher*, voici **Impressions and Opinions**, l'un des plus rares parmi les anciens livres de Mr George Moore, et certainement l'un des plus intéressants et des plus curieux. Les seize essais qu'il contient furent réunis pour la première fois en 1891 et ils gagnèrent tout aussitôt une faveur qu'ils ont conservée. Il y est question de Balzac, de Tourguenieff, de Zola, de Verlaine, de Laforgue, de Rimbaud, de Goncourt, d'Ibsen, du Théâtre Libre, de Rodin, de Degas, etc. Sur chacun de ces sujets, Mr George Moore disserte sans artifice, sans acception de personne; il exprime ses impressions et ses opinions avec la plus parfaite franchise, et tout autant qu'envers les autres, il a cette attitude envers lui-même : c'est sans doute là la raison pourquoi ces essais n'ont pas vieilli; ils ne « datent » pas. On les lit avec le même plaisir qu'il y a vingt ans, et l'on y constate, non sans quelque surprise, avouons-le, que les impressions de Mr Moore étaient singulièrement exactes et perspicaces et ses opinions remarquablement sagaces et clairvoyantes : il n'en est guère que le temps n'ait confirmées.

§

Les débuts de l'Eglise chrétienne ont fait l'objet des diligentes études de Sir Henry-H. Howorth et nous avons eu déjà l'occasion de parler de son travail sur saint Grégoire. Nous signalons à présent un volume de six cents pages sur **Saint Augustine of Canterbury**. Il s'agit ici du saint Augustin que le pape Grégoire le Grand envoya en 596, avec quarante moines bénédictins, évangéliser l'Angleterre. Il convertit le roi Ethelbert, qui l'avait bien accueilli, et il fut le premier archevêque de Cantorbéry, où il fonda le monastère de Christchurch. L'auteur, avec une érudition jamais en défaut, critique les documents, élucide les points douteux, reconstitue cette lointaine époque, et son ouvrage est assurément une précieuse contribution à l'histoire des origines de l'Angleterre.

§

En moins de cent pages de papier épais, on publie un essai de Swinburne sur **Charles Dickens**, le tout précédé d'une assez inutile préface et de non moins inutiles notes, qui contiennent seulement des commentaires oiseux et des détails dont on se passerait parfaitement. Dans un accès de sévérité, qui serait excessive alors, on se laisserait aller à dire que l'Essai du poète n'était pas indispensable à Dickens, et à sa gloire; mais il peut être intéressant toutefois de savoir ce que Swinburne pensait de Dickens et quelles impressions il en gardait; c'est à ce seul titre que ces pages ont une valeur quelconque. « Par le côté littéraire et sentimental de son œuvre, Dickens était un type de sa génération et de sa classe; par le

côté comique et pathétique, tragique et créateur, il n'était d'aucune époque, mais de tous les temps. » Tel est le jugement à retenir, et Swinburne, vraisemblablement, n'a-t-il pas eu le mérite de le découvrir. Mais il a raison : tout ce qui fit la vogue de Dickens de son vivant lui fut reproché naguère pendant une curieuse période où on le dénigrait avec quelque excès. A présent, c'est justement tout ce qui échappa à ses contemporains qui lui vaut un regain d'admiration et de popularité. Swinburne écrivit son essai pendant l'éclipse, et le ton s'en ressent.

§

« Il passa critique, comme tous les artistes qui mentent à leur début », a dit quelque part Balzac, dans un moment de mauvaise humeur. Henley n'a jamais été critique. Quand il se mêla d'avoir une opinion, il la formula comme un juge inexorable prononce une sentence, et c'est tout le contraire d'une appréciation critique. Mais il fut un poète, et après sa mort, en 1903, nous avons dit dans le *Mercure* même ce que furent sa vie et son œuvre. Dans une série de *Modern Biographies*, publiée par MM. Constable, Mr L. Cope Cornford consacre à **W.-E. Henley** une monographie brève et complète ; il parle du poète comme d'un chef qui fut aussi un ami, et il est certain que ceux qui le connurent l'aimèrent. « Il fut l'un des principaux soutiens de la bonne littérature, à notre époque », a dit de lui Meredith, et il est indéniable que W.-E. Henley a été l'une des forces les plus actives qui se soient exercées dans le domaine de l'art et de la littérature à la fin du dernier siècle.

Memento. — Une revue nouvelle, une « revue de jeunes », a commencé à paraître : elle s'appelle *The Blue Review*, et sa couverture est bleue, pour répondre au titre. Du reste, il faut remarquer que les couvertures des revues nouvelles sont généralement bleues, en Angleterre. Cette revue bleue se distingue au moins des précédentes par le format : 19 × 25, qui laisse de vastes blancs autour des poèmes et donne des lignes formidablement longues, d'au moins 70 lettres ou signes, espaces compris ; espérons, pour les collaborateurs, que la rémunération sera allongée proportionnellement. *The Blue Review* se recommande du *Mercure de France*, ou plutôt se réclame des principes qui ont présidé à la fondation de notre revue, et en acceptant ce parrainage, nous souhaitons à notre jeune confrère londonien un succès rapide et définitif. Le numéro est fort agréablement présenté et son sommaire offre un intérêt varié. Après un frontispice de Max Beerbohm, — une amusante caricature, — on lit des vers de Walter de La Mare, de W. W. Gibson, d'Oliver Gogarty, un beau fragment de prose, par D. H. Lawrence, une courte nouvelle de W. H. Davies, une curieuse dissertation esthétique de W. L. George, des dessins, des chroniques, en tout 76 pages, ce qui dépasse du double les premiers numéros du *Mercure*. Le second numéro, qui nous parvient seulement, ne le cède en rien au premier.

The Nineteenth Century Review : Un livre italien sur l'étiquette au temps de Shakespeare, par Sir Edward Sullivan ; le Ballet, par le prince Serge Wolkonsky ; l'hébreu, clef de la mythologie grecque, par Raymond Knight, etc.

The Fortnightly Review : la seconde partie d'une étude sur le drame réaliste par W. L. Courtney ; la poésie de Mr Masefield, par Gilbert Thomas ; la mort de la Satire, par Herman Scheffauer, etc.

The Cornhill Magazine : une étude sur la mendicité et sur les mendiants, par l'Hon. Gilbert Coleridge. — *The Englishwoman :* l'éducation des femmes au Japon, par M. G. Cowan, et les filles de Cromwell, par Margery Lane. — *Harper's Magazine :* les raisons linguistiques des américanismes, par Thomas R. Lounsbury. — *The World's Work :* un article illustré sur le sculpteur norvégien Stephan Sinding, par John Rivers.

La Collection Tauchnitz a donné récemment : *The Red Cross Girl*, recueil de nouvelles, par Richard Harding Davis, romancier américain ; *The Love Pirate*, deux volumes par C. N. et A. M. Williamson ; *While Motley*, roman dont les péripéties se déroulent dans une station hivernale de Suisse, par Max Pemberton ; *Exotic Martha*, histoire javanaise, par Dorothea Gerrard ; *An Affair of State*, roman politique fantaisiste, par J. C. Snaith ; *Come Rack, Come Rope*, deux volumes où Robert Hugh Benson raconte une histoire du temps d'Elizabeth et de Mary Stuart ; *The Evolution of Catherine*, par E. Temple Thurston, *In Old Madras*, par B. M. Croker ; *Chance the Piper*, par Agnes et Egerton Castle.

Le numéro de juin du *Bookman* est consacré à Mr Edmund Gosse, dont on donne un bon nombre de portraits, depuis l'âge de quelques mois jusqu'à maintenant.

HENRY-D. DAVRAY.

LETTRES PORTUGAISES

Sà de Miranda. — Theophilo Braga : *A Egipciaca Santa Maria ;* Lello e Irmão, Porto. — Almachio Diniz : *Anthologia da Lingua vernacula ;* Livraria Catilina, Bahia. — Guerra Junqueiro : *A Velhice do Padre Eterno ;* Lello e Irmão, Porto. — Gomes Leal.— João de Deus : *Versos para o povo e para as creanças ;* Ferreira, Lisboa. — João de Deus : *Poesias religiosas ;* Ferreira, Lisboa. — Affonso Lopes-Vieira : *Bartholomeu marinheiro ;* Ferreira, Lisboa. — Julio Brandão : *Nuvem de oiro ;* Lello e Irmão, Porto. — Alberto Monsaraz : *Sol creador ;* A. M. Teixeira et Cie, Lisboa. — F. d'Azevedo : *Em toda a lyra ;* E. Sansot, Paris. — Memento.

En 1521, le noble poète **Sà de Miranda**, érudit distingué et rimeur applaudi, quitta la cour de Portugal pour se rendre en Italie, où luttaient avec acharnement les armées de Charles-Quint et de François Ier.

L'Italie à cette date était le foyer de l'humanisme; mais, dans l'accomplissement de son pèlerinage intellectuel, Sà de Miranda n'était pas uniquement poussé par la curiosité et l'amour des lettres. Le vieux roi D. Manuel ayant épousé en troisièmes noces la fiancée de son fils, nombre de gentilshommes prirent le parti du prince et durent fuir. Il y eut, du reste, plus d'un scandale de même ordre

dans la maison royale. Sà de Miranda visita Venise, Rome, Milan et fut de retour en 1526, rapportant de son voyage les éléments d'une grande révolution littéraire. Comme Garcilaso de la Vega en Espagne, il se fit le propagateur des modes italiennes et fit adopter dans son pays, non sans vives résistances, le vers hendécasyllabique, qui devait être celui de Camoens.

Les poètes restés fidèles au vers octosyllabique traditionnel, à la *redondilha*, furent appelés poètes *de medida velha*, par opposition avec les novateurs; mais, chose remarquable, c'est en *redondilha* que Sà de Miranda écrivit ses poèmes les plus savoureux. De ce nombre est précisément : **Sainte-Marie l'Egyptienne**, qui vient seulement de voir le jour, grâce à l'infatigable érudition de M. Théophilo Braga.

C'est un joyau de prix, qui se trouve ainsi exhumé de la poussière des siècles et que D. Carolina Michaëlis n'avait pu inclure à sa monumentale édition des *Poésies*.

Le texte, en effet, avait été littéralement mis sous séquestre par la manie intransigeante d'un bibliophile jaloux. Habilement, M. Théophilo Braga a pu se le faire livrer pour la joie de tous. Quoique la composition du poème remonte aux dernières années de l'existence du poète, lorsque, retiré à la campagne et accablé de chagrins par suite de la perte des siens, il cherchait vainement des consolations effectives, la grâce du style et l'aisance de la narration ne laissent point de nous dénoncer l'écrivain de race et, malgré la distance, le charme persiste. Sà de Miranda écrivit en castillan une notable partie de son œuvre; mais il était doué d'une sensibilité essentiellement lusitanienne, et se plaisait à employer les locutions populaires.

Chez lui, le caractère sut toujours s'allier au talent, et son influence s'est fait sentir jusqu'à nos jours. Son nom est resté attaché à l'idée d'italianisme, et il est assez curieux de remarquer que les multiples discordes politiques dont fut secoué périodiquement le Portugal, en obligeant l'élite lusitanienne à voyager à travers l'Europe, ont contribué à introduire dans la littérature et dans l'art des éléments de renouvellement. L'apport colonial s'y combina moins qu'on ne pourrait croire, et sa vertu fécondante ne se manifesta guère autrement que sur place.

La récente **Anthologie de la langue vernaculaire** de M. Almachio Diniz rend admirablement compte de ce phénomène, en ce qui concerne le Brésil. Le plan adopté par l'auteur fait de ce livre un véritable cours de littérature brésilienne, ayant pour point de départ les grands classiques portugais. Toute la première partie leur est consacrée et nous reprenons tour à tour contact, non seulement avec les poètes Gil Vicente, Bernardim Ribeiro, Sà de Miranda,

Camoens, Filinto Elysio, J. Agostinho de Macedo, Bocage, Garrett, Castilho, Herculano, mais encore avec les prosateurs Joâo de Barros, Damiâo de Goes, Frei Luiz de Souza, les pères Vieira et Bernardes. M. Almachio Diniz a réalisé là ce miracle de signifier beaucoup avec peu de paroles, grâce à l'ingéniosité d'une méthode qui montre, dans l'ordonnance même des parties du livre, toute l'évolution d'une littérature entée sur le vieux tronc portugais.

Au simple point de vue lusitanien, celui qui nous intéresse ici, ce beau travail constitue une excellente leçon de choses, que l'auteur, malheureusement, en raison de ses visées particulières, ne pouvait poursuivre jusqu'à nos jours.

Une histoire complète de la langue portugaise nécessiterait la confrontation constante des écrivains produits par les deux nations. Il faut regretter pour l'instant que, sous prétexte de réforme orthographique, on se soit arrêté, de part et d'autre de l'Atlantique, à un système différent. Et cela au moment où les deux littératures, qui évoluent d'une marche en quelque sorte parallèle, semblent devoir pratiquer des échanges de plus en plus nombreux, grâce à l'initiative de la maison Lello e Irmâo, qui enrichit à chaque instant son fonds d'édition de nouvelles œuvres brésiliennes et qui, à côté de poètes comme Matheus d'Albuquerque, Vicente de Carvalho, Luiz Murat, accueille des critiques et des historiens de la valeur d'Araripe Junior, Sylvio Romero et Euclydes da Cunha, des conteurs comme l'incomparable Coelho Netto et Virgilio Varzea. Puisse-t-elle un jour faire place à Dario Vellozo, qui vient d'écrire, sous le titre de *Rudel, épisode médiéval*, le poème de l'âme-sœur, dans une note mystique qui rappelle Dante, et avec une déconcertante variété de rythmes harmonieusement assemblés d'après les correspondances ésotériques. C'est le sujet de *la Princesse Lointaine* traité par un initié, qui est d'abord et surtout un poète. L'âme celto-lusitanienne aime ainsi s'évader vers les profondeurs, hors de la vie en quelque sorte. Par là même, sa poésie se trouve directement influencée par la spéculation philosophique, prétexte et point d'appui des élans où elle se risque. Mais la spéculation philosophique est elle-même le commentaire de certaines crises individuelles ou sociales.

A la faveur de l'humanitarisme rationaliste, M. Guerra Junqueiro produisit ainsi ses premières œuvres, où la satire prend aisément le pas sur le reste. Il s'achemina ainsi vers le juvénalesque chef-d'œuvre de *Patria*, par étapes successives, dont *la Mort de D. Juan* constitue l'un des jalons les plus glorieux. C'est la phase sociale de sa poésie, très influencée à cette date de Victor Hugo, mais déjà servie par un métier sûr de virtuose de la langue. **La Vieillesse du Père Eternel**, que le grand poète réédite aujourd'hui avec illustrations de Leal da Camara, appartient au même cycle, et la violence

anticléricale qui s'y exalte est déjà bien passée de mode ; mais on n'en peut méconnaître la force lyrique, la généreuse éloquence, la cinglante ironie. Junqueiro manie les verges et le fouet comme seul sut faire le poète des *Châtiments* et il rencontre sa plus sûre originalité dans l'éveil spontané des qualités natives de sa race. Tel encore **Gomes Leal**, son émule, qui révèle, dans son poème de *l'Antéchrist*, des dons extraordinaires de créateur génial et qui s'acharne contre le mensonge chrétien. Poète indiscipliné, l'un des mieux doués de sa génération, d'impardonnables fautes de goût déparent son œuvre; mais ce fut un généreux semeur d'idées, un prodigieux créateur d'images, et par-dessus tout un cœur sensible. Etrange et violent dans *la Trahison*, dans *l'Hérétique*, dans *la Fin d'un monde*, son lyrisme acquiert une incomparable suavité dans *les Clartés du Sud;* mais peut-être n'est-il nulle part aussi complet, aussi lui-même, ce passionné ce sentimental exalté, que dans *la Femme de deuil*, où il conte l'histoire d'un prêtre injustement conduit au bagne par l'amour, après avoir jeté le froc. Hélas ! le pauvre poète, étranger aux intrigues fructueuses, est aujourd'hui dans le dénûment, et tout récemment les membres de la *Renaissance portugaise*, ayant à leur tête le poète Teixeira de Pascoaes, prenaient l'initiative d'une souscription en sa faveur. A ce propos, l'éminent critique et lusophile catalan M. Ribera i Rovira en appelait de son côté à tous les hommes de cœur de son pays. Nous ne pouvons que joindre ici notre voix à la sienne, pour un si noble but. Il s'agit de l'un des esprits les plus élevés de la Péninsule, et il ne faut pas oublier que le vénérable Bulhâo Pato et Silva Pinto ont connu, avant leur mort récente, bien des privations. Ceux qui créent pour l'Humanité doivent pouvoir en appeler à l'Humanité.

Satanique, baudelairien, tourmenté, Gomes Leal manifeste une vigueur lyrique que posséda seul à égal degré le grand João de Deus. La préoccupation sociale lui a fait tort.

Apôtre tout imprégné d'humilité chrétienne, João de Deus sut garder la source pure de sa poésie à l'abri de ces troubles secousses. Il s'abstint de prêcher les foules, pour enseigner les petits et les simples, en laissant parler son cœur. Aussi a-t-il moins vieilli.

Sous forme d'album illustré de dessins savoureux signés Antonio Carneiro, l'un des fils de l'auteur du *Campo de Flores* vient de rééditer les **Vers de João de Deus pour le peuple et pour les enfants** et les **Poésies religieuses**. Le premier recueil contient des contes, des fables, des proverbes, qui sont des merveilles de grâce et de rythme. Il y a là une spontanéité de tendresse et d'émotion, une musicalité suave et toujours personnelle, une simplicité parfaitement exempte d'imitation ou de maniérisme, qui ne se retrouvent guère dans les habituels recueils pour enfants, et qui

donnent aux poèmes de Joâo de Deus une valeur éducative d'autant plus grande que chaque vers semble jaillir directement du tréfonds de la race. Le second album nous offre des psaumes, des litanies, des prières, tout vibrants de charité. Cela repose des vains blasphèmes, et il y a quelque chose de paradisiaque qui flotte sur ces strophes d'adoration, où perce çà et là la plainte humaine. Affonso Lopes-Vieira s'est mis également à écrire pour les enfants, et nous ne croyons pas que *Nos amis les animaux* aient jusqu'ici trouvé leur équivalent en Europe, tant pour la valeur du texte poétique que pour la beauté artistique du livre. Avec **Barthélemy le marin**, c'est tout le poème portugais des découvertes qui prend une forme légendaire et populaire, pour l'enchantement des âmes ingénues d'enfants. En virtuose accompli, mais en virtuose divinateur, Affonso Lopes-Vieira extrait de l'œuvre des chroniqueurs, de l'épopée camonéenne et du folk-lore maritime de son pays la pure essence lyrique, pour en nourrir les jeunes générations. Il n'a point perdu son temps; car il a réalisé un chef-d'œuvre, et prouvé que le beau peut, sans déchoir, être « utile ».

M. Julio Brandâo aime aussi les légendes et se plaît à transposer ses sentiments, à les dramatiser même, en des ballades baignées de chatoyant mystère. Rien n'égale la douceur berceuse de ses rythmes évocateurs. Nulle vaine phraséologie métaphysique. Par Joâo de Deus, il descend en droite ligne du vieux Bernardim Ribeiro, créateur de la pastorale amoureuse. C'est un poète lunaire et tendre, essentiellement musical et féminin. Artiste accompli, rien chez lui ne sent l'effort, et quand on compare *le Jardin de la mort* à *Sylva* d'Eugenio de Castro qui dérive d'une inspiration analogue, l'avantage lui reste, sinon du côté de la perfection verbale et de l'imprévu des images, au moins du côté de la profondeur.

A plus de quatorze ans d'intervalle, il donne aujourd'hui **Nuage d'or**. C'est là, croyons-nous, l'un des plus beaux livres de vers qui aient paru depuis longtemps en Portugal. La manière du poète s'y est affermie, affinée encore si possible, au sein d'une émotion profondément humaine. Joies et tendresses, nostalgies et regrets empruntent pour s'exprimer les voix infinies de la nature, et le vers se colore de toutes les nuances tendres, susurre comme l'eau, le vent ou les feuilles. Julio Brandâo chante les émotions suaves de l'amour et de la famille; nul ne joue avec un charme égal ces musiques mineures, que la langue portugaise est seule à posséder dans son clavier.

M. Alberto Monsaraz, qui porte un nom d'avance glorieux dans la poésie portugaise, s'évade des mélancoliques clairs de lune pour célébrer le **Soleil créateur**. Ce sont de larges andantes, des hymnes de majestueuse ordonnance exaltant les forces éternellement renou-

velées de la vie. A fleur des vers qui s'avancent d'une marche sûre passent des phosphorescences, pareilles à des reflets d'aurore sur un fleuve. Toute la première partie, intitulée *Terre d'enchantements*, célèbre, en des sonnets d'impeccable facture camonéenne, le charme du paysage natal. *Echelle des vents* témoigne d'une rare virtuosité rythmique; mais peut-être est-ce dans *Amour suprême* et dans *le Dernier Satyre* que le poète a le mieux exprimé sa ferveur panthéistique.

L'inspiration de M. F. d'Azevedo est exempte également de toute morbidesse et le sentiment même n'y apparaît que filtré à travers les mailles serrées de la raison classique. Les sonnets qu'il nous offre sous le titre de **Toute la lyre** sont d'une grande pureté et, s'ils n'ont pas l'éclat de ceux de notre Heredia, ils se rachètent par une pensée toujours sûre d'elle-même et par une forme impeccable.

Chaque sonnet est une strophe d'un long poème à la gloire du Portugal par tableaux successifs. Mais le lien qui les relie est tout subjectif. De place en place, à la manière de Camoens, — M. F. d'Azevedo n'est-il pas l'excellent traducteur français des *Lusiades* — percent les préférences du poète, que les destins de son pays semblent laisser triste.

Le vers possède une sonorité pleine, traditionnelle, et c'est un secret que bien peu savent retrouver complètement.

Nous eussions aimé conclure par une analyse de l'œuvre de Fausto Guedes Teixeira, l'auteur de *Mon Livre*. C'est le poète de la passion véhémente et ils sont peu, dans le domaine sentimental, qui se haussent à son niveau. Mais la place, cette fois, nous manque.

MEMENTO. — Reçu *Jornada romantica* de João Grave, *D'Aquem e d'Alem Morte* de Jayme Cortesão, *O Ultimo Lusiada* de Mario Beirão, *Asas* d'Orlando Marçal, *A Energia brazileira* de João de Barros, *Cartas d'Amor* de Teixeira de Queiroz, *Jornal do Acaso* de Simões de Castro; *Banzo* de Coelho Netto, *O Espirito lusitano e o Saudosismo* de Teixeira de Pascoaes, *O Jardim das Tormentas* d'Aquilino Ribeiro.

PHILÉAS LEBESGUE.

LETTRES RUSSES

Cte Léon Tolstoï : *Contes et romans posthumes*, Perrin, 3 fr. 50. — L. Tolstoï : *Œuvres complètes*, *Les quatre Evangiles*, t. XXII. *Puissance des ténèbres*, t. XXVIII, Stock, 2 fr. 50. — L. Tolstoï : *La Pensée de l'Humanité*, Edition moderne, 5 fr. — J. Patouillet : *Ostrowsky et son theâtre de mœurs*, Plon-Nourrit, 12 fr. — A. Lirondelle : *Schakespeare en Russie*, Hachette, 5 fr. — Memento.

Non loin de Toula, le voyageur peut voir la petite station d'Astapowo, où Tolstoï vint mourir. Le train glisse à travers une plaine légèrement ondulée, riche en cultures et en forêts. Dans le fond d'un ravin, deux routes se rejoignent : l'une venant de Iasnaïa-Poliana,

l'autre conduisant à Astapowo. Quelques secondes à peine, et une tache blanche apparaît à l'horizon entre les grêles feuillages des bouleaux. En réalité, c'est tout ce qu'on aperçoit de la maison du chef de gare. Mais par un simple rapprochement de l'imagination nous avons déjà pressenti bien des vérités cachées; flairé un étrange rapport entre l'aboutissement de la pensée de Tolstoï et la dernière étape de sa vie.

Nous devons à M. Teodor de Wyzewa, infatigable pèlerin de beauté, une traduction française des **Contes et Romans posthumes** de Tolstoï. Mais M. de Wyzewa, dont le goût est des plus fins et le jugement d'une entière indépendance, a tenu à faire un choix. Tout en admirant Tolstoï comme il sied, il ne craint pas non plus de laisser entendre ses réserves au sujet d'œuvres telles que *le Cadavre Vivant*. D'un des plus angoissants problèmes de l'heure actuelle, le génie de Paul Claudel a extrait un drame d'une beauté sombre et véridique, là où Tolstoï échoue puérilement. Un homme quitte sa femme dans des circonstances qui laissent supposer sa mort. Son nom même est rayé de l'état civil. Il vit cependant quelque part inconnu. Lorsqu'on l'interroge il répond qu'il n'est rien qu'un cadavre vivant. Il devient ivrogne, et,sur le point de voir son identité rétablie, se tue. Mais pour nous convaincre, ce n'est pas assez de quelques mots à effets. L'intime déchéance de l'homme ne peut être le produit d'une méprise : il la faut concentrée dans la profondeur consciente d'un Louis Laine: « Malheur à moi parce que je suis dans le grand monde comme un homme égaré et perdu ! »

Sauf cette pièce manquée, les dernières œuvres de Tolstoï sont souvent au niveau de ses plus réussies. Entre autres un admirable épisode se rapportant à son séjour au Caucase, du temps où il écrivait les Cosaques. *Hadji Mourad* appartient à la même veine. On ne peut que s'émerveiller, en le lisant, de retrouver cette vigueur, cette fraîcheur et cette spontanéité du génie conservées intactes sous la glace des années. Hadji-Mourad est l'histoire d'un naïb Caucasien, tour à tour soumis ou rebelle, et qui finalement se voit obligé d'entrer en lutte avec ceux de sa religion et de sa race. Pourtant, c'est contre les Russes qu'il devra une dernière fois tourner ses armes, en dépit de la foi jurée. D'un bout à l'autre du récit, le lecteur est tenu en haleine par les péripéties curieusement enchaînées de ce drame, sans que jamais d'ailleurs sa sympathie et son intérêt pour le sort du héros aillent se relâchant. Mais sur ce point les romanciers russes sont depuis longtemps passés maîtres. Et Tolstoï, là où le moraliste n'a que faire d'intervenir, possède le don de la vie même.

Pour parer sans doute aux questions indiscrètes sur ce qui l'avait déterminé à entreprendre ce récit, Tolstoï en expose les raisons dans le plus gracieux apologue.

Il raconte — et l'événement est consigné avec soin dans son journal — comment, certain jour, revenant chez lui et suivant un sentier qui traversait une grasse terre noire fraîchement labourée, il découvrit au bord de ce sentier, seule vivante malgré d'horribles mutilations, une plante de cette espèce de chardons nommés tartares :

On pouvait voir, dit-il, que la touffe entière avait été écrasée, penchée jusqu'au niveau du sol par une roue, et puis avait réussi à se redresser C'était comme si on lui avait arraché des morceaux de son corps, comme si on lui avait coupé une main, crevé un œil ; mais elle, la plante, toujours encore elle résistait et refusait de se livrer à l'homme, le destructeur de tous ses frères d'alentour. « Quelle énergie ! me disais-je. L'homme a tout conquis, il a anéanti des millions de plantes ; mais celle-ci n'a toujours pas cédé ! »

Le Père Serge est lui aussi une sorte de chardon ; mais un chardon chrétien et qui, pour avoir été un instant abattu, n'en refleurira que plus beau. Je ne partage donc point l'opinion de M. de Wyzewa, lorsqu'il croit remarquer chez Tolstoï un zèle qui va s'affaiblissant avec les années. Evidemment, le christianisme du vieux doctrinaire s'était un peu humanisé vers la fin. Mais n'est-ce point pour la même raison que Savonarole déclarait qu'une vieille femme possède plus de science en matière de foi que Platon et tous les philosophes ? Or, cette vieille femme, nous la retrouvons ici sous les traits de Pachinka ; celle de qui la vie tout entière fut un acte d'abandon à Dieu. Il semble bien que c'est la même flamme qui brûle chez le moine florentin et l'apôtre russe lorsque chacun à sa façon s'efforce d'y allumer « le bûcher de la vanité ».

Les Quatre Evangiles, dont la seconde partie vient de paraître dans la traduction de M. J.-W. Bienstock, sont d'une époque un peu antérieure. Il est regrettable que, dans cet ouvrage, Tolstoï ne se départisse guère du ton violent d'un sectaire. Mais, s'il injurie l'Eglise, la Science et les savants ne sont pas mieux traités. Reuss est un niais et un naïf ; Strauss et Renan sont des abêtis. Quant aux interprétations que Tolstoï leur substitue, je ne dirai pas que ce sont toujours des modèles de clarté. Tolstoï laisse un peu trop voir en outre qu'il a pris au sérieux sa tâche de treizième apôtre, ou tout au moins qu'il se considère comme un de ces hommes de bonne volonté qu'aimait le Christ. Pour ce qui est de l'œuvre présente, ni sociale ni utilitaire — et à ce sujet lire l'étrange parabole du serviteur infidèle — elle ne peut être que dangereuse, comme tout ce qui touche délibérément aux choses les plus profondes :

L'homme qui a compris la vie ira vers elle, sans se soucier de rien, en incarnant dans sa marche tous les phénomènes de la vie : la morale, l'adoration de Dieu, l'ordre social.

M. Bienstock ajoute en outre à sa collection, tome XXVIII, des **Œuvres complètes** de Tolstoï, trois drames, dont le principal, *la Puissance des Ténèbres*, est universellement connu. La traduction est celle de MM. Oscar Méténier et J. Pawlowsky. Elle ne manque pas d'une certaine vigueur brutale; peut-être même exagérée. Cela importe peu d'ailleurs — et *Puissance des Ténèbres* reste ce qu'il est : un infernal mélodrame pavé des meilleures intentions.

Avec **La Pensée de l'Humanité** nous rentrons dans la catégorie des ouvrages de morale. Le choix et l'ordonnance de cette multitude de pensées, fruit de soixante années de lecture et de réflexion, fut pour Tolstoï un constant objet de sollicitude. Il y travaillait encore à sa dernière heure, désireux de nous laisser par là une sorte de document testamentaire. Un autre traducteur, et non le moins zélé, de l'œuvre tolstoïenne, M. Halpérine-Kaminsky, nous en offre dans le présent recueil les seuls extraits publiés jusqu'ici. Le titre russe, *le Chemin de la vie*, paraît en somme mieux choisi, précisant et limitant à la fois le sens des recherches de Tolstoï. Mais c'est du contenu qu'il s'agit, et il serait difficile de ne pas l'accepter dans l'ensemble comme une production originale du moraliste russe. Cela, parce qu'il ne s'est pas contenté de choisir ou d'éliminer, selon qu'il jugeait à propos; mais que, visant à la plus grande clarté, il a lui-même enrichi de développements un bon nombre de ces maximes. Doit-on le regretter?... J'en doute. Le public de Tolstoï n'est pas cette élite dont un Nietzsche ou un Wilde pouvait accepter les suffrages : c'est tout le bloc d'humanité encore prisonnier de sa gangue. D'autres achèveront la statue; mais il la faut complète et unique. Les pensées des sages : ce sont les essais et les maquettes, de la composition desquels doit ressortir l'impérissable modèle. Aussi ce qui s'impose à Tolstoï par delà toutes les contingences, c'est l'Homme en soi tel qu'il lui semble avoir été façonné par la nature et le sentiment religieux.

C'est ce livre surtout qui doit nous donner la clef de l'énigme. Tolstoï cherchant la vérité par toutes les routes du monde pour n'aboutir qu'à lui-même... Tel est le tragique de cette longue existence. Un poème de G. Pascoli évoque Tolstoï abandonnant sa Russie glacée, et descendant toujours plus vers le sud pour enfin s'arrêter en Italie — non au pays de Dante ou de saint François, mais dans la patrie moderne de Garibaldi. Il y a là une méconnaissance profonde du génie de Tolstoï. Le *Mugik eroe* aussi patriote que Dostojevsky, et certainement beaucoup plus que Tourguenev, n'eût pas volontiers accepté de vivre ailleurs qu'en Russie. Exilé de Moscou, il se réfugie sur ses terres, et demande que, mort, sa dépouille repose sous un chêne de sa forêt. Ne semble-t-il pas que, non seulement la destinée fut sage, mais qu'elle a tenu parole au vieillard, en lui assignant, pour

terme de son voyage, Astapowo, presque au seuil de la maison qu'il venait de quitter ?

L'étude de M. J. Patouillet : **Ostrowsky et son théâtre de mœurs** était une entreprise des plus audacieuses, puisque en Russie même il n'en existe pas d'analogue. Ostrowsky partage avec Gogol la gloire d'avoir inauguré le véritable théâtre de mœurs russes. S'il n'a pas la profonde amertume de l'auteur du *Réviseur*, son incurable misanthropie non plus que ce don diabolique du rire — du rire provoqué par la vue de toutes les lèpres de l'ambition, de la sottise et du vice, Ostrowsky n'en a pas moins su découvrir la place du mal secret. On croit s'apercevoir pourtant que la vie du malade lui est plus chère que la poursuite acharnée du virus. Il y a parfois, dans son théâtre, quelque chose de l'humaine tendresse qui caractérise le talent d'Antôn Tchekhov. C'est d'ailleurs la même société à deux stades également curieux de son évolution. Les types d'Ostrowsky constituent une galerie fort riche. Je ne crois pas néanmoins que le vœu exprimé par M. Patouillet de voir *l'Orage* représenté sur une de nos grandes scènes ait des chances de se réaliser. Les caractères seuls demeurent — les mœurs vieillissent vite. Il faut quelque effort déjà à un Russe qui a goûté aux fruits de l'intellectualisme européen pour comprendre Ostrowsky. D'autant plus grand le mérite de M. J. Patouillet d'avoir su reconnaître les qualités de cet écrivain et de l'avoir restitué dans son époque à la place qui lui convient.

M. André Lirondelle, auteur de *l'Essai* sur A. Tolstoï mentionné ici même, s'est proposé de suivre pas à pas la fortune de **Shakespeare en Russie**. L'ouvrage se clôt sur l'année 1840, c'est-à-dire en plein triomphe de Shakespeare et du romantisme. Car bien que d'une façon tout accidentelle, l'étude de M. Lirondelle n'en remet pas moins en question l'éternelle lutte des deux principes : romantique et classique. A une époque où la moindre velléité de pensée était impitoyablement relevée par la censure, beaucoup d'idées ont su se glisser couvertes par le pavillon de Shakespeare. De là à celle d'une littérature shakespearienne il n'y a pas qu'un pas. Il est bon d'ajouter que, à partir de 1840, le romantisme a virtuellement cessé d'être et que jamais par la suite Shakespeare ne retrouva l'influence qu'il avait exercée au commencement du siècle. Bien plus, sans parler du réalisme si longtemps triomphant, Shakespeare a pu rencontrer, au sein même du romantisme, un rival digne de lui : Calderon. (Il va sans dire que je considère ici ces deux noms comme purement différentiels, et représentatifs de deux conceptions de l'Art.)

Memento. — La maison Brockhaus-Ephron a commencé la publication des Œuvres complètes de *Molière*, sous la rédaction de M. le professeur Wenguérov. Parmi les noms des traducteurs, on remarque ceux de Gnié-

ditch, N. Minsky et du jeune poète S. Gorodtsky. L'ouvrage est illustré d'un grand nombre de gravures, fac-similés, et reproductions du temps.

La prochaine chronique sera consacrée à quelques romanciers modernes.

JEAN CHUZEWILLE.

LETTRES POLONAISES

Stanislas Wyspianski : *Protesilas et Laodamie*, tragédie, traduction autorisée du polonais par Adam de Lada et Lucien Maury, Perrin et Cie, 1 franc. — Lucyan Rydel : *Zygmunt August, trylogia* (*Sigismond-Auguste*, trilogie dramatique), I, II, III, S.-A. Krzyzanowski. — Stanislaw Przybyszewski : *Topiel* (*le Marais*), drame en 3 actes, Gebethner i Wolff. — Adolf Nowaczynski : *Nowe Ateny* (*Nouvelles Athènes*), pièce en 4 « chapitres », *ibid.* — Memento.

Depuis la mort de Stanislaw Wyspianski, aucun talent nouveau (et ne serait-il pas de mise d'employer ici plutôt le mot « génie » ?) n'a fait ses preuves sur les planches du théâtre polonais. Ce n'est pas que de jeunes auteurs nous manquent. Les concours dramatiques récents, les nombreuses premières à Varsovie, à Cracovie, à Lemberg nous ont donné des pièces, nous ont révélé des noms, certes non dépourvus d'intérêt. Mais elles sont loin de nous ces soirées d'enthousiasme, lorsque nos âmes s'inclinaient pieusement devant le souffle de grandeur qui passait dans la salle du spectacle. Wyspianski est mort. Et depuis aucun auteur vivant n'a su remuer jusqu'aux entrailles l'âme nationale. Le théâtre polonais d'aujourd'hui subit la crise commune à toutes les scènes du monde. L'art est remplacé par l'artifice, l'imagination large et libre par l'invention plus ou moins habile, le génie — par le métier des faiseurs de pièces.

Je ne voudrais pas empiéter sur le domaine de mon excellent confrère et ami Maurice Boissard, mais je ne peux pas m'empêcher de jeter un coup d'œil rapide et forcément superficiel sur ce que j'appelle la crise du théâtre moderne. C'est d'ailleurs celle de l'art en général. Et si elle semble plus apparente, plus pour ainsi dire palpable au théâtre, c'est que l'art dramatique touche plus directement à la vie sociale que n'importe quel autre genre de l'activité artistique de l'homme.

Nous vivons dans une époque de transition. Les classes régnantes, la bourgeoisie ont depuis longtemps atteint l'apogée de leur génie propre, de leur activité économique, intellectuelle et sociale. La bourgeoisie se décompose. Elle n'est plus capable d'inspirer de ces nobles passions, de ces grandes idées qui sont la condition essentielle de la création artistique. Ses intérêts sont devenus purement matériels et égoïstes ; sa joie de vie est grossière. Elle ressemble à ces petits vieux sordides et impuissants qui recherchent des plaisirs clandestins et obscènes, dans l'ombre propice des ruelles louches. Par la puissance de son or, elle s'est subjugué toutes les forces de la vie matérielle, elle s'est subjugué aussi les deux plus nobles et plus pures

branches de l'activité humaine : l'art et la science. Elle a mis le seing de son or sur toute notre vie moderne. L'artiste est forcé de flatter ses goûts, sous peine de misère et d'oubli. Et si ses goûts sont parfois pervers et toujours mauvais, tant pis pour l'art. La bourse règne en maîtresse absolue partout : aussi bien sur le marché artistique financier. Cette arme moderne et la plus puissante qui ait jamais été forgée, la réclame, la presse, c'est la bourgeoisie qui la détient. C'est grâce à elle qu'un directeur ou commanditaire d'un théâtre, qu'un marchand de tableaux devient l'arbitre de l'art. Snobisme aidant, nous arrivons au « matissisme », au « cubisme », au « futurisme », aussi bien qu'au « Chantecler ».

Il est temps que les artistes comprennent la nécessité de se libérer de la domination bourgeoise d'un côté et de quitter les « tours d'ivoire », où se sont enfermes quelques esprits nobles et indépendants, — de l'autre. Il est temps qu'ils comprennent que l'avenir de l'art, comme d'ailleurs l'avenir du monde, est dans cette force jeune et vivante que représente le peuple. Pressentir cette force, l'aimer et la guider en la servant, — voici la tâche la plus noble de l'art moderne, de l'art d'avenir.

En attendant, nous sommes aujourd'hui exactement dans la même situation où se trouvait l'art français de la fin du XVIIIe siècle. M. Henry Lapauze, dans sa préface au catalogue de l'exposition « David et ses élèves », dit textuellement : « Fait pour l'agrément de quelques-uns, pour une aristocratie privilégiée, pour ses salons, pour ses petits cabinets et ses boudoirs, il (c'est-à-dire l'art français du XVIIIe) s'isolait du monde. Il s'abâtardissait, menaçait de s'étioler. » Remplaçons le mot « aristocratie » par celui de « bourgeoisie » et nous aurons le tableau exact de la situation dans laquelle se trouve notre art moderne. La Révolution sauva l'art français du XVIIIe, en changeant la face du monde. Faudra-t-il que la nouvelle Révolution Sociale sauve le nôtre ?

C'est le théâtre qui pâtit peut-être le plus de la domination d'une classe en déchéance. Plus que n'importe quel autre, cet art dépend matériellement du mauvais goût du public bourgeois. Les scènes sont devenues des entreprises purement commerciales. Les théâtres subventionnés eux-mêmes ne peuvent non plus être insensibles au montant de leurs recettes. Et le bourgeois ne cherche plus au spectacle théâtral de nobles émotions. Un chatouillement agréable des nerfs, favorable à la laborieuse digestion de son estomac délabré, lui suffit. Il trouve la poésie indigeste. Une robe d'un grand couturier, agrémentée d'un commencement de nudité poudrée et cold-creamée, flatte suffisamment son sentiment de beauté. La tragédie lui répugne ; il lui préfère de temps en temps un peu d'horreur guignolesque qui excite les nerfs de sa digne moitié. Les poètes l'ennuient, il leur pré-

fère des habiles artisans qui savent préparer des sauces innombrables aux mets toujours les mêmes. Il se fiche de la gloire, du sacrifice, de la pensée, il lui faut des héros munis de belles rentes. Il se moque de l'Amour, l'adultère lui suffit.

Les mêmes phénomènes se laissent observer partout, aussi bien en France qu'en Pologne. Dans mon pays, Wyspianski seul parmi tous les artistes dramatiques modernes a essayé et réussi de ressusciter les grandes traditions du théâtre shakespearien et antique. Il fut au théâtre le dernier représentant de la grande lignée de nos poétes dramatiques. Il faut donc louer la noble tentative de Mrs Adam de Lada et Lucien Maury, qui se sont efforcés à présenter au public français, et partant à celui du monde, l'œuvre du Poète. Ils ont commencé par la traduction d'une tragédie grecque de Wyspianski : **Protesilas et Laodamie**.

Pourquoi les traducteurs ont-ils choisi dans toute l'œuvre du poète cette « élégie dramatique » pour la présenter la première au public français ? Voici en quels termes ils expliquent leur choix :

Par la modicité de ses proportions et surtout la simplicité de sa composition, *Protesilas et Laodamie* est à la plupart des vastes drames et des puissantes tragédies qui l'ont suivi ce qu'un lied de Schumann serait aux symphonies de Beethoven. Résumant la mélodie-maîtresse, le *leit-motiv* du théâtre de Wyspianski, cette tragédie peut être considérée comme une introduction à toute l'œuvre de son auteur, comme une sorte d'ouverture ; mais c'est seulement en rapport avec l'ensemble de cette œuvre que se précise son sens symbolique. Cette pièce « grecque », où longtemps on n'avait vu qu'une brillante tentative de reconstitution du théâtre antique, est, au fond, encore une de ces formes synthétiques que prend aux yeux de Wyspianski la tragédie de la Pologne contemporaine : « le dépérissement de l'âme ». C'est précisément de ce sens, et des perspectives dont il nous apporte la révélation sur le présent polonais, que résulte l'intense vie intérieure de cette élégie dramatique. La reine Laodamie... n'est qu'un des aspects de *l'âme polonaise* ; ne pouvant regagner son amour perdu à jamais — sa liberté et sa gloire — elle se consume en langueurs, s'y épuise en évocations funèbres du passé, jusqu'à y égarer sa raison et sa conscience, et finit par trouver la délivrance dans le suicide.

Je ne partage pas l'opinion des traducteurs. Non pas que je leur cherche une mauvaise querelle. Mais M. de Lada sait lui-même que *Protesilas et Laodamie* n'est en somme qu'une œuvre de jeunesse de Wyspianski et que cette « élégie » est loin d'atteindre la puissance dramatique, la beauté verbale des œuvres postérieures du Poète. D'ailleurs le traducteur avoue lui-même que le sens symbolique de la pièce restera forcément caché au lecteur étranger. Un vieux dicton dit que ce sont d'abord les œuvres qui forgent la gloire d'un artiste et ce n'est qu'après que le nom d'artiste suffit pour faire la

renommée des œuvres. Il serait donc, selon mon avis, plus politique d'ouvrir le feu par un des chefs-d'œuvre de Wyspianski, par *les Juges*, par exemple, qui sont par eux-mêmes et en eux-mêmes, une des plus belles et plus puissantes tragédies des temps modernes. Les traducteurs ont voulu nous donner une version littérale de l'œuvre. Ils y ont à peu près réussi. Mais — hélas ! — tout en cherchant à rendre avec une exactitude scrupuleuse la pensée et les mots du Poète, ils ont perdu en route le rythme de la parole (le manque de rimes est plus aisément pardonnable) qui est une des beautés essentielles de l'œuvre.

A côté de Wyspianski le plus grand écrivain dramatique polonais de notre temps est sans doute Stanislaw Przybyszewski. J'ai analysé ici son œuvre assez souvent pour qu'une présentation nouvelle de cet auteur soit encore nécessaire. Je me bornerai donc à rappeler en quelques mots les traits dominants de son art. Le théâtre de Przybyszewski est avant tout et surtout un théâtre d'âmes. L'auteur polonais est sous ce rapport un proche parent des Ibsen et des Strindberg. C'est aussi un théâtre d'amour. Dans la conception de Przybyszewski l'amour est une force cosmique et élémentaire, force fatale à laquelle l'homme est incapable de résister. L'honneur, le devoir, le bonheur d'autrui — vains mots tout cela pour celui que ce monstre tient entre ses griffes. De premier abord, l'art de Przybyszewski, par son intransigeance, son mépris des conventions établies, sa haine du philistin, a profondément scandalisé le public bourgeois. Ce n'est qu'après qu'on s'est aperçu qu'il était profondément moral, au sens chrétien du mot. Selon Przybyszewski, tout amour illicite, amour basé sur les ruines du devoir, de la raison et du bonheur des autres, porte en lui-même les germes des châtiments futurs. *Mutatis mutandis* le bon bourgeois y trouva les éléments de sa propre soi-disant morale, basée évidemment sur des conceptions moins hautes et moins poétiques. Et c'est ainsi que « l'horrible » Przybyszewski est devenu auteur en vogue. On lui « pardonne » sa force, sa poésie, son art et on l'applaudit. C'est encore le même sujet du crime amoureux et du châtiment nécessaire qui lui a inspiré son drame **le Marais**. L'homme « fort » et sans scrupules, Robert Skalski, épouse la richissime Ludmila, jeune fille dont il a, pour ainsi dire, forcé l'amour, nièce et amie de Mme Drzewnicka, dont il a été amant. Ce double crime se venge sur la victime innocente. Ludmila, ayant appris le roman de sa tante et de son mari, se tue. Comme on voit, c'est toujours l'ancien thème de Przybyszewski. Mais il l'a traité cette fois avec moins de feu, moins de force persuasive que dans ses pièces anciennes. Tout de même il y reste toujours, grâce à sa science du théâtre, grâce à la puissance dramatique de ses dialogues, maître incontesté de la scène.

M. Tadeusz Konczynski suit dans son drame **les Gens perdus** la voie tracée par Przybyszewski. C'est encore l'amour fatal, l'amour-ennemi qui fait payer cher les moments d'oubli et de volupté. Mme Sawicz est une créature belle et faible qui ruine par sa faiblesse même son propre bonheur et celui des autres. Elle devient la proie d'encore un homme « fort » et égoïste, Otawski. Au fond, elle n'aime que son mari, homme noble et désintéressé. C'est une des rares pièces, où le mari trompé n'est pas un mufle méchant et grotesque, où l'amant n'est pas le héros romantique des boulevards. M. Konczynski possède sans contredit la science de la scène, le métier d'écrivain dramatique. Il lui manque la profondeur d'un Przybyszewski, et il ne soigne pas assez son style.

La première représentation des **Nouvelles Athènes** de M. Adolphe Nowaczynski, sur la scène du nouveau Théâtre Polonais à Varsovie, a produit quelque bruit dans notre monde littéraire. (Ce nouveau théâtre, dû à une initiative privée, est appelé à jouer un grand rôle dans l'art théâtral polonais. Construit conformément aux règles les plus minutieuses de la technique théâtrale moderne, muni de tous les perfectionnements nécessaires, riche d'un personnel artistique choisi, et libre de toutes entraves de la chinoiserie administrative des scènes subventionnées, il pourrait rendre de grands services à l'art. Mais ayant à subir la loi draconienne russe, d'après laquelle toute entreprise théâtrale privée est obligée de payer 1/6 de ses recettes brutes au profit de la caisse des théâtres subventionnés, il court un grand danger au point de vue financier. Souhaitons-lui qu'il puisse vaincre cet obstacle.)

Donc les *Nouvelles Athènes* ont provoqué un scandale. Cette satire, pas très profonde et méchante contre la Grande Cracovie, où Nowaczynski a donné libre cours à sa verve insolente de pamphlétaire, a réveillé toutes les rivalités anciennes des deux capitales polonaises. Tous les épiciers de Varsovie exultèrent de joie, en écoutant les paroles cinglantes de l'auteur avec lesquelles il flétrit le snobisme, la fausse culture, le romantisme intempestif et moisi de la vieille cité de Cracovie. Il n'est rien là d'extraordinaire que ce soit justement le public bourgeois qui ait été réjoui. L'auteur n'a-t-il pas repris pour son compte les vieilles antiennes des positivistes, en les exagérant, sur la faillite de tout idéal romantique, sur le rôle nuisible de la poésie, sur la nécessité du travail organique, destiné à « enrichir » et « fortifier » la nation ? M. Nowaczynski, jadis railleur implacable des bourgeois et des philistins, est devenu l'enfant gâté de ses victimes d'antan. Il flatte leurs goûts, il calme leur conscience. Il s'efforce de leur persuader qu'en remplissant leurs coffres-forts ils accomplissent un devoir, ils sauvent la patrie. Telles sont les idées directrices de sa « satire en quatre chapitres ». Elle ne manque pas de verve et

de quelques scènes bien faites, quelques personnages bien caricaturés. Mais l'action en est noyée dans d'interminables dialogues. C'est le défaut capital de tout le théâtre de cet auteur.

C'est du même mal que souffre la trilogie dramatique de M. Lucyan Rydel, **Sigismond-Auguste**. L'auteur voulut en faire une sorte de chronique royale shakespearienne. Hélas ! M. Rydel n'a rien de commun avec le grand William. N'importe, il a réussi quand même à écrire une belle chronique, très colorée et non dépourvue de mouvement. La tragédie du dernier des Jagellons y est présentée d'une façon émouvante et poétique. Les silhouettes du vieux roi Sigismond, de Sigismond-Auguste, de l'intrigante italienne Bona Sforza, femme du roi Sigismond et mère de Sigismond-Auguste, y sont tracées avec beaucoup de vérité. Mais les héros de M. Rydel parlent trop. Je ne dis pas qu'ils parlent mal. Non. M. Rydel est un styliste de premier ordre. Son style n'est peut-être pas très personnel, mais il l'a puisé dans les meilleures sources des lettres polonaises. Et M. Rydel manie les vers avec une véritable maîtrise. Il a donc fait un poème dramatique dont la lecture est un délassement et un véritable plaisir.

Memento. — Volumes reçus : Aleksander Pomper : *Zle czy dobre serce*, Gebethner i Wolff. — Le même : *Swiat i wieczne*, ibid. — Waclaw Sobeski : *Pamietny sejm*, ibid.

MICHEL MUTERMILCH.

LA CURIOSITÉ

Collection John Balli, de Londres : tableaux modernes. — Collection Frédéric Halinbourg : porcelaines de Chantilly. — Atelier J.-B. Carpeaux : plâtres originaux, terres cuites originales, épreuves diverses. — Troisième vente Eugène Kraemer : tableaux et objets d'art. — Collections Steengracht, Mazczell de Nemès, et Eugène Fischhof.

Nous continuons la série des grandes ventes.

Le 22 mai, Mes Lair-Dubreuil et Baudoin, assistés des experts Georges Petit et Jean Mancini, dispersaient la **collection John Balli**, de Londres.

Cette collection comprenait exclusivement des tableaux modernes. Ils étaient en petit nombre, 25 exactement ; mais presque tous présentaient un intérêt réel. On remarquait sept tableaux de Corot, dont la *Cueillette à Mortefontaine*, estimée 200.000 fr. et vendue 181.000 francs à MM. Arnold et Tripp, variante de l'œuvre qui appartient au musée du Louvre. *Le Secret de l'amour*, prisé 200.000 fr., resta à M. Schœller pour 79.000 fr. On retrouve dans ces deux œuvres toutes les qualités qui caractérisent le talent de Corot. Ce maître posséda à un degré extrême l'art de mettre de l'atmosphère dans ses ouvrages, une atmosphère brumeuse, frileuse, soyeuse, où flotte toujours

un peu de mélancolie. Cependant, on peut avoir des préférences, et ces préférences n'inclinent pas toujours aux plus grandes toiles. J'avoue que j'aime beaucoup le *Chemin montant à Gouvieux, près Chantilly*, resté à M. G. Petit pour 15.000 fr., sur estimation de 20.000 fr. ; de même la *Charrette, souvenir de Saintry*, adjugée 46.000 fr. à M. Montaignac ; de même encore la *Cueillette des marguerites*, adjugée 68.000 fr. à M. Bousquet.

Daubigny voit la nature sous des couleurs qui peuvent s'opposer à celles de Corot. Celui-ci peint des ciels clairs, parcourus de flocons légers, réfléchis dans des eaux lumineuses et calmes, où tremble l'image d'arbres grêles aux feuillages argentés. Daubigny trace, au contraire, des ciels sombres, menaçant d'orage, qui semblent peser, sur des paysages d'un vert un peu noir. Daubigny serait moins séduisant, mais plus impressionnant, avec une science plus sûre, et plus vigoureuse. La *Lavandière au bord de l'Oise*, acquise pour 50.000 fr. par M. William Marchand, et le *Pêcheur au bord de l'Oise*, acquis pour 46.000 fr. par M. G. Petit, sont de belles œuvres.

La *Mise au tombeau*, par Eugène Delacroix, adjugée 26.700 fr. à M. Daire, est également une belle œuvre, dans une note toute différente où dominent des rouges somptueux.

On pourrait aussi s'attarder longtemps devant la *Bûcheronne*, de Diaz. Que de détails on y démêle, qui procurent d'exquises jouissances ! La *Bûcheronne*, prisée 60.000 fr., fut poussée jusqu'à 73.000 francs, par M. Marchand.

Que dirai-je de la grande aquarelle de Meissonier, *Friedland, 1807?* Les experts en demandèrent 200.000 fr. Elle resta à M. Tauber pour 140.500 fr. Cette œuvre dénote de la patience, de la minutie, un certain sens du mouvement et de la vie. Y a-t-il quelque chose de plus ? J'en doute. C'est du « chromo » soigné.

Combien je lui préfère la *Mare à l'entrée de la forêt*, par Théodore Rousseau, échue au même acquéreur pour 69.000 francs.

La collection John Balli comprenait encore une œuvre de Troyon, la *Mare au pied de la ferme*, vendue 46.500 fr. ; une œuvre de Veyrassat, les *Chevaux du haleur*, vendue 7.600 fr. à M. G. Petit ; une œuvre de Van Marche, *Vaches au pâturage*, vendue 70.000 fr. à M. Schœller.

Veyrassat et Van Marcke sont deux artistes dont la réputation ne peut que grandir.

Passons maintenant à la **collection Frédéric Halinbourg**. Il s'agit ici de porcelaines, et de porcelaines de Chantilly exclusivement.

Collection fort intéressante, où tout cependant n'est pas à retenir. Je laisse notamment de côté les pièces au décor bleu. J'insiste surtout sur les principales pièces au décor coréen. Il y avait quelques tasses

remarquables, dont le numéro 83 estimé 500 fr., vendu 1200 fr. à MM. Ceresole et Briquet ; le numéro 97 estimé 600 fr. et vendu 2.500 francs à M. Niclausse. Cet amateur a eu également le bon goût de pousser jusqu'à 2.180 fr. le numéro 101, c'est-à-dire une admirable assiette, à bord festonné, que l'expert avait prisée seulement 500 fr. Une autre assiette, également très belle, fut payée 1.950 fr. par MM. Ceresole et Briquet. Ces deux messieurs n'hésitèrent pas à donner encore 8.100 fr. de deux grands pots de toilette décorés de personnages et d'arbustes. L'expert en demandait 4.000 fr. La grande soupière avec réserves de perdrix revint à M. Founès pour 5.750 fr. La coquetière, avec son couvercle, prisée 4.000 fr., resta à M. Collin pour 3.000 francs.

Je ne puis pas parler naturellement de toutes les autres pièces. Je dirai seulement que les amateurs garderont le souvenir de cette admirable collection Halinbourg.

Le 30 mai, Me Henri Baudoin dispersait à la Galerie Manzi-Joyant l'**atelier Carpeaux**.

L'exposition et la vente avaient attiré tous les fervents des belles choses, car il restait encore de belles choses dans l'atelier de Carpeaux, et même les choses les plus émouvantes, ébauches, maquettes, premiers modèles, tout ce qui raconte l'effort de l'artiste, tout ce qui explique la genèse et les phases de l'œuvre définitive.

Nous avons admiré là la terre cuite originale du groupe de la *Danse*, laissée à M. Dalligny pour 231.000 fr., après demande de 400.000 fr. ; la terre cuite originale d'*Ugolin et ses enfants*, prisée 100.000 fr. et adjugée 90.000 fr. à M. Manzi. Il faudrait parler de tous les numéros. C'est impossible. Retenons-en quelques-uns.

M. Bousquet acquit pour 6.000 fr. le plâtre original de *Suzanne surprise*, dont le modèle en bronze fut adjugé 3.650 fr. à Mme Besnard. M. Eugénidi acheta 7.900 fr. le plâtre original de la *Bacchante aux lauriers*, et M. Lebeau 5.100 fr. le plâtre original de la *Bacchante aux vignes*. M. Emile Laffon eut raison de pousser jusqu'à 14.000 fr. le plâtre original de la *Candeur*. C'est une œuvre délicieuse de sentiment et d'expression. Le plâtre original de *Daphnis et Chloé* est aussi une œuvre charmante. A 11.600 fr. je crois que M. Lang ne la paya pas trop cher. J'ose dire toutefois que toutes mes préférences allaient à l'épreuve en plâtre des *Trois Grâces*. Quelle grâce en effet ! Quelle élégance et quel joli mouvement et comme ces trois corps de femmes sont souples, chastes et beaux ! Ce groupe, d'ailleurs, estimé 25.000 fr., donna lieu à des enchères animées. La dernière, de 46.100 fr., fut mise par M. Bousquet. Heureux M. Bousquet !

Quant à la **Troisième vente E. Kraemer**, je ne m'y arrêterai guère. Sans doute, il restait des choses excellentes, mais rien de

sensationnel. Tout s'est bien vendu sans se vendre trop cher. Je crois que ceux qui ont acheté ont fait de bonnes affaires. L'ensemble cependant donna un total de 1.002.925 fr., ce qui porte le total des trois ventes à 6.184.766 francs.

Les **collections A.-H. Steengracht van Duivenvoorde, Marczell de Nemès** et **Eugène Fishhof** feront le sujet de mon prochain article.

JACQUES DAURELLE.

PUBLICATIONS RÉCENTES

Archéologie

E. Dupont : *Les Prisons du Mont-Saint-Michel, 1425-1864*, d'après des documents originaux inédits; Perrin. 5 »

H. du Ranquet : *La Cathédrale de Clermont-Ferrand*. Avec 40 grav. et un plan; Laurens. 2 »

René Ménard et Claude Sauvageot : *Agriculture. Industrie* (Vie privée des anciens). Avec 400 documents reprod. d'après les monuments originaux; Flammarion 5 »

Joséphin Péladan : *Nos Eglises artistiques et historiques;* Fontemoing. 3 50

Histoire

Raoul Arnaud : *Sous la rafale;* Perrin. 5 »

Jacques Bainville : *Le Coup d'Agadir et la guerre d'Orient;* Nouv. libr. Nationale. 3 50

A. Cournot : *Souvenirs (1760-1860)* Avec une introduction par E. P. Bottinelli; Hachette. 7 50

Claude Ferval : *Un double amour (Louise de La Vallière)*. Préface de Jean Richepin ; Fasquelle. 3 50

Etienne Lamy : *Témoins de jours passés*, 2e série ; Calmann-Lévy. 3 50

Emile Lesueur : *Une ferme de l'Artois à la veille de la Révolution;* Gastien Serge. 2 »

Léon de Montesquiou : *Les débats sur l'armée, en France, 1867-70, et en Prusse, 1860-66* ; Action française. 0 15

Ranc : *Souvenirs, Correspondance, 1831-1908;* Cornély. 3 50

Marquis de Roux : *La République de Bismarck*. Corresp. secrète de Gambetta et de Bismarck, trad. par M. Jacques Bainville; Nouv. libr. Nationale. 1 50

Major Z... : *La Guerre de la succession d'Autriche, 1740-1748;* Chapelot 5 »

Littérature

Jules Arnoux : *Un précurseur de Ronsard : Antoine Héroët. 1492-1568;* Champion. 2 »

Ernestine Berens : *Etude sur les œuvres d'Annette de Droste-Hülshoff;* Bloud. 6 »

Albert de Bersaucourt : *Etudes et Recherches ;* Mercure de France. 3 50

Louis Cazamia : *Carlyle;* Bloud. 2 50

Abbé Pierre Dubois : *Bio bibliographie de Victor Hugo de 1802 à 1825;* Champion. 10 »

Abbé Pierre Dubois : *Victor Hugo, ses idées religieuses de 1802 à 1825;* Champion. 7 50

Georges Duval : *Mémoires d'un Parisien*, 1re Période ; Flammarion. 3 50

Emile Faguet : *La Fontaine ;* Soc. fr. d'Imp. et de libr. 3 50

Charles Foley : *Les Fantoches de la peur (1792 à 1794) ;* Bloud. 3 50

Ernest Gaubert : *L'Esprit français*. Madrigaux et épigrammes, mots, Réparties, Anecdotes, etc. ; Libr. des Annales. 2 »

Paul Hazard : *Léopardi ;* Bloud 2 50

William Heubi : *François Ier et le mouvement intellectuel en France (1515-1547) ;* Rouge, Lauzanne. » »

Jean-Jam : *Par ci par-là*. Chansons. Nomb. illust. ; Dorbon aîné. 3 50

Jean de La Fontaine : *Psyché*. Texte revu sur l'édition originale de 1669 et orné de bois anciens ; Payot. 7 50

Charles Morice : *Lettres à mes amis sur quelques points de durable actualité. II : l'Amour et la Mort ;* Messein. 2 »

Dr Potiquet : *Le Secret de Mme Récamier révélé par M. Récamier ;* Boulangé. 1 50

Abbé Prévost : *Contes ;* Glomeau. 3 50

Racine : *Textes choisis* et commentés par Charles Le Goffic ; Plon (2 vol.). 3 »

Henri de Régnier : *Portraits et Souvenirs ;* Mercure de France. 3 50

Saâdi : *Le Jardin des fruits.* Trad. du persan par Franz Toussaint ; Mercure de France. 3 50

Alphonse Séché : *Les Caractères de la poésie contemporaine ;* Sansot 3 50

Paul Souday : *Les Livres du temps ;* Emile-Paul. 3 50

Musique

L. Dauriac : *Meyerbeer ;* Alcan. 3 50

Edouard Ganche : *Frédéric Chopin, sa vie, ses œuvres.* Préface de C. Saint-Saens, de l'Institut. Illust. et docum. inéd ; Mercure de France. 5 »

André Pirro : *Schütz ;* Avec port. et citations ; Alcan. 3 50

Pédagogie

Arthur Bauer : *La Culture morale aux divers degrés de l'enseignement public ;* Giard et Brière. 6 »

Philosophie

Benedetto Croce : *La philosophie de Jean-Baptiste Vico.* Tr. de l'Italien par H. Hariot-Darsiles et G. Bourgin ; Giard et Brière. 7 »

William James : *L'Idée de vérité.* Trad. de l'anglais par Mme L. Veil et Maxime David ; Alcan. 5 »

Maurice Maeterlinck : *Le Trésor des Humbles ;* Mercure de France (Bibliothèque choisie). 7 »

Georges Matisse : *Les Ruines de l'idée de Dieu.* « Coll. les Hommes et les idées ») ; Mercure de France 0 75

Ernest Seillière : *Mysticisme et Domination ;* Alcan. 2 50

Poésie

Ferdinand Bailly : *Les Feux du soir ;* Lemerre. 3 »

André Biguet : *Le Feu et la cendre ;* Crès. 3 50

Pierre Boissie : *Minuits ;* Edit. d'Art et Travail. 1 »

Georges Docquois : *Ce qui plaît aux dames ;* Albin Michel. 3 50

Geo Drains : *Les Semailles.* Dessins de l'auteur ; Dechenne, Bruxelles. 3 »

Machot Dutrèb : *Fleurs séchées ;* Messein. 2

François Franzoni : *L'Offrande à la vie ;* Payot. » »

Ernest Jaubert : *Cent Sonnets ;* Lemerre. 3 »

Georges Jouvent : *Les Epis mûrs ;* Barlatier, Marseille. » »

Jules Leroux : *La Muse noire ;* Figuière. 3 50

Pierre Paul : *Le Parfum du passé ;* Messein. 3 50

Th. Renaud : *En Ardenne ;* Auciaux, Charleville. 3 50

Olivier de Rougé : *Epaves ;* Grasset. 3 50

Publications d'art

Louis Gillet : *La Peinture,* XVIIe *et* XVIIIe *siècles.* Avec 174 grav ; Laurens. 10 »

Questions militaires

A. P : *L'Endivisionnement de la cavalerie française ;* Chapelot. 0 50

Général Derrécagaix : *Le général de division Comte de Martimprey.* Avec 7 pl. h. t. et 5 cartes ; Chapelot. 10 »

Lieutenant-Colonel Morier : *La Marine dans la guerre italo-turque, 1911-1912.* Trad. de la relation officielle italienne ; Chapelot. 1 25

Lieutenant Tadeyoshi Sakurai : *Mitraille humaine.* Récit du siège de Port-Arthur. Introd. du maréchal Oyama. Autogr. et strophes du général Nogi. Préface par le Comte Okuma ; Challamel 3 50

Comte Tréguier : *Une étude sur l'efficacité du tir.* Avec 6 fig. dans le texte ; Chapelot. 0 75

Romans

Barrauté du Plessis : *Château-Bonheur ;* Lemerre. 3 50

Albert Besnard : *L'Homme en rose ;* Fasquelle. 3 50

Etienne Bricon : *Micheline Quinette ;* Plon. 3 50
Chilosa : *Vénusberg, la cité sirène ;* Trad. de l'anglais par l'auteur avec la collab. de ***; Figuière. 3 50
Emile Clermont : *Laure;* Grasset. 3 50
Léon Deffoux : *Un communard.* Préface de M. Henry Céard; Figuière 5 »
Amédée Delorme : *Dans la grande Famille ;* Fontemoing. 3 50
H.-A. Dourliac : *Le premier amour de Napoléon ;* Tallandier. 2 25
Maurice Duplay : *L'Inexorable ;* Plon. 3 50
Valentine Gibert : *Pays d'éternité ;* Grasset. 3 50
Marie Gjertz: *L'Enthousiasme.* Préface de F. Coppée ; Ficker 3 50
Harlor : *Tu es femme...* Préface de J.-H. Rosny aîné ; Plon. 3 50
Jean de la Poulaine : *Par l'énergie e le travail ;* Plon. 3 50
Marcel Luguet : *Mannió ;* Fasquelle. 3 50
Camille Marbo : *La Statue voilée ;* Fayard. 3 50
Maurice Léon Martin : *En armes ;* Mignot. 3 50
Jean Morgan : *Sur le seuil de l'amour ;* Plon. 3 50
Claude Nisson : *Le Masque doré ;* Plon. 3 50
M. C. Poinsot : *Toute la vie ;* Figuière. 3 50
Ernest Psichari : *L'Appel des armes ;* Oudin. 3 50
C.-F. Ramuz : *Vie de Samuel Belet ;* Ollendorff. 3 50
Paul Reboux : *Le Jeune amant ;* Flammarion. 3 50
Maurice Renard : *M. d'Outremort et autres histoires merveilleuses ;* Michaud. 3 50
J.-H. Rosny aîné : *Dans les rues ;* Fasquelle. 3 50
J.-H. Rosny : *La Guerre du feu.* Illust. de Manuel Orazi ; Lafitte. 0 95
Pierre Villetard : *Le Droit d'aimer.* Illust. d'apr. les desseins de Casimaeker ; Hachette. 3 50

Sciences

Jules Sageret : *Le Système du monde des Chaldéens à Newton.* Avec 20 fig. dans le texte ; Alcan. 3 50

Sociologie

Mgr Batiffol, P. Monceaux. E. Chénon, A. Vanderpol, etc. : *L'Eglise et la Guerre ;* Bloud. 3 »
George Fonsegrive : *Courageusement...*, Libr. de la Démocratie. 2 »
Paul Haury : *Exposé simple et clair de la Question d'Orient.* Avec un graphique et 2 cartes ; Vuibert. 1 »
G. de Leener : *La Politique des transports en Belgique ;* Misch et Thron, Bruxelles. 2 50
Armand Rastoul : *Histoire de la démocratie catholique en France, 1789-1903 ;* Bloud. 3 50
Marc Sangnier : *Discours, 1910-1913 ;* Bloud. 5 »

Théâtre

Auguste Rondel : *La Bibliographie dramatique et les Collections du théâtre ;* Lefebvre-Ducrocq, L le » »

Voyages

Don Antonio de Beatis : *Voyage du Cardinal d'Aragon en Allemagne, Hollande, Belgique, France et Italie (1517-1518).* Trad. de l'italien d'après un manuscrit du xvi[e] siècle, avec une introduction et des notes par Madeleine Havard de la Montagne. Préface de Henry Cochin ; Perrin. 5 »
Louis Botte : *Au Cœur du Maroc.* Avec 61 grav. h. t. et 3 cart. en noir ; Hachette. 4 »
Général Bruneau : *En colonne,* récits de guerre, de chant et d'exploration ; Calmann-Lévy. 3 50
D[r] Georges Celos : *Quelques-uns des secrets de Venise.* Avec 16 photog. et 7 illust. de l'auteur ; Jouve. 3 »
G. Desdevises du Dézert : *Barcelone et les grands sanctuaires catalans.* Avec 144 grav. ; Laurens. 4 »
Dom Bruno Destrée : *Impressions et Souvenirs ;* Bloud. 3 50
Albert Heumann : *Cités et Paysages.* Bois grave de G. Tribout ; La Belle édition. 3 »
Jules Patenôtre : *Souvenirs d'un diplomate : Voyages d'autrefois.* Tome I. Avec un portrait ; Ambert. 3 50

MERCVRE.

ÉCHOS

A propos de Walt Whitman. — Une pièce patriotique de Gerhart Hauptmann. — Prix littéraires.—Publications du *Mercure de France*.— Le Sottisier universel.

A propos de Walt Whitman.

Paris, le 21 avril 1913.

Monsieur le directeur du *Mercure de France*.

Monsieur,

Ces lignes se rapportent à la lettre qu'écrivit M. Stuart Merrill en réponse au récit d'une conversation de M. Guillaume Apollinaire avec un témoin oculaire des funérailles de Walt Whitman.

Je tiens pour certain que M. Merrill est dans l'erreur et que le témoin de M. Apollinaire est exact dans le récit des faits en question, bien que je ne puisse offrir aucune preuve directe, n'ayant pas connu Whitman, ni assisté à ses funérailles.

Un ancien éditeur de Philadelphie, âgé, et mort depuis, qui a connu intimement Whitman pendant des années, m'a fait bien des fois le récit détaillé de ces funérailles où il tenait un des cordons du poêle. Sa narration corrobore exactement et dans tous les détails celle du témoin de M. Apollinaire, à cette exception qu'il en pourrait dire bien davantage. Trois ou quatre personnes, et qui furent aux funérailles, ont répété les mêmes faits en ma présence. De fait, j'ai entendu, directement ou indirectement, pour le moins une vingtaine de fois, des comptes rendus de cette cérémonie ; tous viennent à l'appui de l'informateur de M. Apollinaire et à l'encontre de M. Merrill.

Pour ce qui est des goûts sexuels de Whitman, on ne connaît pas de faits, naturellement, témoignant qu'il fût en pratique un homosexuel.

Des hommes de science, versés en cette matière, à qui les œuvres et la vie de Whitman sont familières, pour autant que j'ai pu l'établir par des recherches assez étendues, sont d'avis que Whitman fut évidemment homosexuel. Cet ancien éditeur dont j'ai parlé m'a raconté que quiconque connaissait un peu Walt tenait pour certain qu'il eut ces goûts et que, dans ses conversations avec des intimes à l'esprit exempt de préjugés, le poète ne faisait aucun effort pour cacher son inclination pour les beaux garçons. Ce fut cet homme-là qui présenta Oscar Wilde à Whitman à sa demeure de Camden, et il raconte qu'après des amabilités et des embrassades préliminaires, après des petits noms d'« Oscar » et de « Walt », tous deux ne parlèrent de rien d'autre que de jolis garçons, de l'insipidité de l'amour féminin, et de ce que les autres poètes, Swinburne notamment, ont pu dire au sujet des goûts homosexuels. Cet excellent vieillard eut même à souffrir extrêmement de son intimité avec Whitman et Wilde, particulièrement auprès de sa femme, à qui le caractère de ces poètes était inintelligible, et aussi dans sa congrégation où des paroissiens irrités furent une fois sur le point de le faire chasser de l'Eglise pour « association avec de notoires homosexuels ».

Il résulte clairement des preuves fournies par cet homme et des témoignages recueillis à des sources très diverses que Whitman était générale-

ment réputé pour un homosexuel, et qu'il ne s'est jamais le moins du monde préoccupé de cette réputation.

Un jour que je fis à pied une promenade de Huntington (Long-Island) jusqu'au lieu de naissance de Whitman, j'eus occasion de parler longuement avec une douzaine ou plus d'habitants nés dans ce pays et qui avaient connu le poète avant et après sa célébrité, pendant de longs espaces de temps. Dans le cours de la conversation quelques-uns des plus âgés de ces fermiers parlèrent d'abondance des « singularités » de Walt envers les garçons et de sa moralité « spéciale », bien qu'aucun de ces braves gens, pour étrange que cela puisse paraître, ne semblât le trouver abominable pour cette raison comme ils eussent fait assurément de tout autre homme possédant les mêmes inclinations.

J'ai toujours entendu expliquer que le refus du Président Charles Eliot de laisser Whitman donner une conférence à l'Université Harvard avait été fondé sur la réputation d'homosexualité du poète. Du moins, c'est ainsi que les étudiants expliquèrent le refus.

Il n'y eut certainement jamais de scandale aux Etats-Unis, soit au sujet du caractère sexuel de Whitman, soit au sujet de ses funérailles. Cela tient, je crois, à ce que Whitman est pratiquement inconnu en Amérique. Parmi les gens qui peuvent provoquer un scandale de cette sorte, il n'y en a pas un sur mille qui ait jamais entendu parler de lui. L'ignorance des Américains, même instruits, au sujet de l'homme le plus important peut-être qu'ait produit leur pays est une des choses les plus singulières que je sache. Au collège Harvard j'ai demandé à plusieurs professeurs de littérature anglaise et à un professeur de littérature américaine leur opinion sur Whitman, et j'ai trouvé qu'ils étaient presque totalement ignorants de ses œuvres et entièrement ignorants de son naturel (*temper*), tout jugement sur lui étant tout à fait hors de question.

Il est assez singulier que les homosexuels, tout au moins les homosexuels américains, ne revendiquent pas Whitman ou ne s'en enorgueillissent pas comme d'un des leurs. Je remarque qu'il n'en est pas ainsi des Anglais et il est tout aussi singulier que les Américains, qui ne peuvent supporter l'idée d'homosexualité, soit chez les individus soit en théorie, n'ont en général aucun préjugé contre Whitman alors même qu'ils le considèrent « comme encore un de ces invertis de poètes ».

Il semble que Whitman ait frappé tous ceux qui pouvaient être frappés par lui, comme quelque chose de tellement supérieur à un inverti (*bugger*), comme un homme tellement supérieur à ses habitudes ou à ses tendances héréditaires, que ses vices ont été en quelque sorte acceptés avec orgueil comme un signe accessoire de génie, exactement comme font les Anglais qui acceptent avec orgueil les écarts de conduite de leurs souverains comme une sorte de marque de supériorité sur la décence générale et la banalité de vie des habitants des Iles Britanniques. Aussi les funérailles de Whitman furent conformes à son caractère et la cérémonie fut telle qu'il convenait aux yeux du petit nombre de ses compatriotes qui s'intéressaient à lui.

Je soupçonne que M. Merrill n'est pas très familier avec les Etats-Unis. Cette nation est tout ce que l'on suppose qu'elle n'est pas, et elle n'est rien de ce qu'on la suppose être, ce qui égare aisément. Je peux cependant as-

surer que les Américains, qui en général n'ont pas d'autre idée de Whitman, sinon qu'il fut un grand homme et incidemment homosexuel, sont aussi loyaux envers lui et aussi jaloux de son honneur que peut l'être M. Merrill lui-même.

Respectueusement.

HARRISON REEVES.

§

Une pièce patriotique de Gerhart Hauptmann. — La ville silésienne de Breslau, d'où le roi Frédéric-Guillaume III lança, le 17 mars 1893, le fameux « Appel à mon peuple », commémore en ce moment par une exposition nationale le centenaire du soulèvement de la Prusse contre la domination napoléonienne. Mais il fallait, pour faire sortir cette exposition du cadre habituel des manifestations dans ce genre, la rehausser par des solennités de nature à rappeler le glorieux anniversaire des « guerres de délivrance ». La ville de Breslau eut donc l'idée de commander à Gerhart Hauptmann une pièce de circonstance, où les événements de 1813 seraient poétisés. Justement un des « clous » de l'exhibition se trouve être un vaste hall circulaire, en fer et en verre, sorte de cirque immense, capable de contenir 5.000 personnes, et construit selon l'esthétique de notre ancienne Galerie des machines. C'est là qu'a été joué pour la première fois, le 31 mai, sous la direction de Max Reinhard, le drame bizarre et compliqué, dû à l'inspiration du poète silésien.

Il est difficile de faire comprendre en quelques lignes ce qu'est le *Jahrhundertfestspiel* de Gerhart Hauptmann, épopée formidable où passe à la fois le souffle de la Révolution, l'âme aventureuse de l'usurpateur corse, le réveil du patriotisme allemand, pour finir, sous forme d'apothéose, par une glorification de la paix. Le poète a usé tour à tour de tous les moyens littéraires dont disposait sa féconde imagination et ses apologistes le louent de passer avec aisance de la fantaisie exubérante de Schiller (dans le *Camp de Wallenstein*), et de l'humour de Shakespeare, au sévère classicisme de Gœthe, cependant que les journaux conservateurs, la *Gazette de la Croix* en tête, l'accusent d'avoir saboté le centenaire, en amoindrissant les héros de la liberté prussienne, au bénéfice des idées françaises.

A vrai dire, le nouveau drame de l'auteur des *Tisserands* est une succession de scènes incohérentes, où l'on voit tour à tour apparaître Dieu le père, régisseur de cette fantasmagorie universelle ; Napoléon enfant se promettant de fouailler le monde ; les mères allemandes accusant le dieu des batailles de leur avoir pris leurs enfants — l'une d'elles figurant d'abord une *Mater dolorosa* pour se transformer ensuite en *Pallas Athènè*; — la mascarade du Saint-Empire romain germanique baffoué par Frédéric et par Bonaparte ; John Bull, figure comique, apportant des sacs d'écus aux malheureux Prussiens prêts à entrer en campagne, et enfin les héros du soulèvement : Hegel et Jahn, Stein, Scharnhorst et Blücher. Il fallait tout le savoir-faire de Max Reinhard pour mettre de l'ordre dans tout cela, pour coordonner les scènes et créer l'illusion de la vie avec une foule de 2000 acteurs et figurants. En somme, tant d'efforts consciencieux ne sont point parvenus à donner l'impression de l'œuvre d'art et M. Hauptmann a dépensé beaucoup de génie — nous n'osons dire d'esprit — pour mettre debout une simple revue de fin d'année. — H. A.

§

Prix littéraires.

C'est à M. Romain Rolland que l'Académie française a décerné le grand prix de littérature (10.000 francs).

La Bourse nationale de voyage (3.000 francs) a été attribuée à M. Ernest Gaubert, pour son livre *l'Amour marié*.

§

Publications du « Mercure de France ».

FRÉDÉRIC CHOPIN, SA VIE ET SES ŒUVRES (1810-1849), par Edouard Ganche; Préface de M.C. Saint-Saëns, de l'Institut; illustrations et documents inédits. Vol. grand-in-18 (0,20 × 0,145), 5 fr.

LE JARDIN DES FRUITS, de Saâdi, traduit du persan par Franz Toussaint. Vol. in-18, 3.50 (7 hollande à 10 fr.).

LES RUINES DE L'IDÉE DE DIEU, par Georges Matisse. Vol. in-16 (no 26 de la Collection *les Hommes et les Idées*), 0.75.

LE TRÉSOR DES HUMBLES, par Maurice Maeterlinck. Vol. gr. in-18, sur beau papier (0,20 × 0,135, *Bibliothèque choisie*), 7 francs (49 vélin d'Arches à 20 fr.).

ETUDES ET RECHERCHES, par Albert de Bersaucourt (*Balzac et sa « Revue Parisienne ». Samain et Maeterlinck. Les Ennemis de Voltaire. La Bibliothèque d'un homme de goût au XVIIIe siècle*, etc.). Vol. in-18, 3.50

§

Le Sottisier universel.

Chez nous, il ne se fait pas, à proprement parler, du bétail de boucherie et les bêtes qui sont livrées aux abattoirs sont pour les 90 o/o des bœufs qui ont déjà alimenté les laiteries pendant quelques années. — *Tribune de Genève,* 5 février.

Elle avait de grands cheveux roux comme les blés, des yeux bleus comme l'émeraude des mers. — *Intransigeant,* 28 mai.

Coquilles et drôleries

Etre fils à pape, n'est-ce pas un titre exceptionnel ? — *Express du Midi,* 6 juin.

L'empereur à Strasbourg ! On bisse les drapeaux, on casse les vitres, on crie : « Aux rames ! » — *Intransigeant*, 7 février.

Un coin bien parisien, c'est la tente des chiens de luxe et d'agrément. Il y a beaucoup de jolies femmes. — *Intransigeant*, 18 mai.

M. Ignatius Donnelly of Hastings a découvert le grand cryptogame, sorte de chiffre par lequel on établit des combinaisons de lettres révélant que c'est réellement Bacon qui est Shakespeare. — *Journal des Débats*, 30 mai.

La Seine remonte [titre, *Matin*, 30 janvier]. La Seine baisse [titre, *Matin*, 30 janvier].

MERCVRE

Le Gérant : A. VALLETTE

Poitiers. — Imprimerie du MERCVRE DE FRANCE [G. ROY], 7, rue Victor-Hugo.

Le Livre d'occasion

La valeur du livre d'occasion dépend 'éléments assez divers qu'il est utile le bien isoler. Les premiers ouvrages de imprimerie étant extrêmement rares t servant de documents sur les débuts l'un art appelé à de si brillants dévepppements, ont une valeur considérale, quel que soit, d'autre part, leur ntérêt personnel. Les incunables sont le plus en plus précieux.

Mais il n'en est plus de même par la uite. Beaucoup d'ouvrages, quoique ssez rares, se trouvent dans la boîte à eux sous des bouquinistes, si leur exte n'a ni valeur littéraire, ni intéêt de curiosité, ni particularités de ypographie, ou de reliure ou d'illusration.

Ce sont là trois conditions qui, isoées ou réunies, contribuent à placer lus ou moins haut, dans l'estime du ibliophile, les ouvrages du passé.

On conçoit aisément l'intérêt qui 'attache aux monuments typographiues que sont les éditions des Estiennes, les Elzévirs et des Plantins.

L'art de la reliure, — mettant en euvre le cuir, le métal, les gauffrures t les dorures au feu, — suffit à donner u prix à tel exemplaire d'un ouvrage ar ailleurs insipide.

De même, il est des œuvres très sottes et imprimées d'une façon très baale, qui eurent recours au crayon ou u burin des grands artistes qui les llustrèrent. Leur prix est alors celui le la gravure ou de l'estampe qu'ils ontiennent et est soumis à toutes les luctuations de cours que subit l'œuvre le l'artiste.

Mais quand le livre a une valeur ocumentaire, qu'il constitue un de ces ecueils ou répertoires si curieux, u'aimaient tant nos ancêtres, la faveur e nos contemporains ne les abandonne as.

Le « Recueil général de coëffures de différents goûts, où l'on voit la manière dont se coëffoient les femmes, sous différens règnes, à commencer en 1589, jusqu'en 1778, avec des vers analogues à chaque costume. Suivi d'une Collection de Modes françoises contenant les différens habillemens et coëffures des hommes et des femmes. La plus complette qui ait paru en ce genre. Ouvrage fort désiré de l'un et de l'autre sexe. *A Paris*, chez *Desnos*, *libraire, ingénieur-géographe de Sa Majesté Danoise, rue Saint-Jacques, au Globe* » vient d'être poussé jusqu'à 500 francs.

De même les œuvres galantes telles que « Les Quatres Heures de la Toilette des Dames, poème érotique en quatre chants, dédié à S. A. Madame la princesse de Lamballe, chef de Conseil, et Surintendante de la Maison de la Reine par M. de Favre, de la Société littéraire de Metz. *A Paris, chez Jean-François Bastien*, 1779, empruntent leur valeur autant à la curiosité de leur texte qu'au goût et à la grâce de leur présentation. Celui-ci a été vendu 480 francs.

Les premières éditions des grandes œuvres de notre littérature ont toujours leur intérêt pour l'Amateur de livres et pour l'Erudit. Que de variantes ne donnent-elles pas! Que de corrections ne permettent-elles pas de relever au cours des éditions successives surveillées par l'auteur. Quelles interpolations ou erreurs ne réparent-elles pas. Longtemps on les a dédaignées. Mais aujourd'hui on en a reconnu tout l'intérêt. Bien mieux, une sorte de piété les entoure et c'est avec vénération que nous les exposons aux places d'honneur de nos bibliothèques.

Diverses éditions originales de Corneille, Racine et Molière viennent de se voir évaluer à nouveau aux enchères et les prix qu'elles ont atteints sont intéressants à signaler.

Cinq pièces de Corneille, premières éditions : *Mélite, ou les fausses Lettres*, 1633 ; la *Galerie du Palais ou l'Amie rivalle*, comédie ; *la Suivante*, comédie, 1637 ; *la Place Royalle*, ou *l'Amoureux extravagant*, comédie,

1637; *l'Illusion comique*, reliés en un volume, ont été vendues 1220 francs.

D'autres, vendues séparément, ont atteints de plus hauts prix encore: *Clitandre ou l'Innocence délivrée*, tragi-comédie, 1632, in-8, Masson-Debonnelle, édition originale de la deuxième pièce de Corneille, 760 fr.; *Le Cid*, tragi-comédie, 1637, in-4° (Mercier), quatrième édition publiée sous la date de 1637, 480 fr.; *Le Cid*, tragi-comédie, 1637, petit in-12, reliure anc., première édition, in-12, 525 fr.; *Polyeucte martyr*, chez Jean Sambix, 1655, petit in-12 (Allô), troisième édition elzévirienne, imprimée à Leyde, 460 fr.; *Le Menteur*, comédie, imprimé à Rouen et se vend à Paris, 1644, in-4° (Lortic), édition originale, 420 fr.; *Rodogune, princesse des Parthes*, tragédie, imprimé à Rouen et se vend à Paris, 1647, in-4° (Belz-Niedrée), édition originale, 400 fr.; *Don Sanche d'Arragon*, comédie héroïque, imprimé à Rouen et se vend à Paris, 1650, in-4 (Hardy-Mennil), édition originale, 420 francs.

Enfin les *Œuvres de Corneille*, Rouen et Paris, 1644, in-12 (Thibaron-Joly), première édition collective, ont été vendues 1.040 fr.; et l'*Illustre théâtre de Monsieur Corneille*, Leyden, 1644, pet. in-12 (Traut-Bauzonnet), recueil imprimé par Bonaventure et Abraham Elzévier, 1.550 fr.

Il en va ainsi pour Molière: ses éditions originales des pièces séparées valent de quatre à cinq cents francs.

Tel *le Bourgeois gentilhomme*, comédie-ballet, par J.-P.-B. Molière. Et se vend pour l'autheur à Paris, chez Pierre Le Monnier, 1671, (Capé), qui a été vendu 505 fr.

Cependant la « Psiché » a monté jusqu'à 2.420 fr. Voici le titre exact de cette édition rarissime: *Psiché*, tragédie-ballet par J.-B.-P. Molière (en collaboration avec P. Corneille et Quinault). Et se vend pour l'autheur, à Paris, chez Pierre Le Monnier, 1671, in-12.

Les éditions originales de Racine semblent moins prisées et un amateur aurait pu acheter ces jours derniers: *Esther*, tragédie tirée de l'Escriture sainte (par Racine). A Paris, chez D[enys] Thierry, 1689, in-4 et *Athali[e]*, tragédie tirée de l'Ecriture sainte. [A] Paris, chez Denys Thierry, 1691, in-[4] pour 599 francs.

Que les amateurs avisés achètent l[es] éditions originales des grandes œuvre[s] du XIXe siècle, qui seront les œuvre[s] classiques de demain. C'est en biblio[]philie surtout qu'il faut, en plus [de] l'instinct, du jugement et du goût.

FIRMIN TILLET.

PETITES ANNONCES

1 fr. la ligne de 45 lettres ou signe[s] espaces compris. Minimum 2 lignes. L[es] insertions sont payables d'avance. Manda[t] poste au nom du Mercure de France, *2[6] rue de Condé, Paris.*

OFFRES

Mercier, 19, Avenue Chanzy, La Varenne-Saint-Hilaire (Seine).

D'Artagnan: Mémoires, 1700, 3 vol.

Arnaud: Lettres à une personne de cond[i]tion, in-4°, 1655.

Stendhal: Le Rouge et le Noir, 1831, 2 vo[l.] in-8°.

Ramiro: Félicien Rops, graveur, Floury.

Edgar Poe: Les poèmes: traduction de St[é]phane Mallarmé. Edmond Deman, 1897.

Francisque Michel: Recherches sur les éto[f]fes de soie, avec lettre autographe de l'auteu[r] tiré à 250 exemplaires. Paris, Chapelet, 185[.] deux vol. Reliure de Bell et Niedrer.

H. Taine: Vie et Opinions de M. Frédér[ic] Thomas Graindorge. Hachette, 1867. Reliure [de] Musy.

DEMANDES

P. Dermée, 17, rue Berthollet, Paris, V^e^.

Crépet: Les Poètes français.

Alfred Jarry: Le Surmâle (1re édition).

Bayle: Dictionnaire critique.

Littré: Dictionnaire de la langue françai[se] (avec supplément).

Aucassin et Nicolette.

Suarès: Voyage à Pascal.

Dozy: l'Histoire de l'Islamisme.

H. Taine: Origines de la France contemp[o]raine.

Bourrienne: Vie de Napoléon, 4 vol. 1836.

Tous articles ou volumes en français sur [] Browning.

Michelet: Histoire de France (illustr. [] Daniel Vierge).

Oscar Wilde: Editions originales.

Dictionnaire de Furetière.

Dictionnaire de Trévoux.

Edm. Delsa, 16, rue des Clarisse[s] Liège.

Tous les ouvrages sur la gravure et [] l'eau-forte.

Le Home et la Santé

LA TABLE A MANGER (*Suite*)

Ustensiles de table. — Les premiers en date furent sans contredit les couteaux ; puis vinrent les cuillères, dont il est déjà question dans le testament de saint Remy, archevêque de Reims. D'autre part, Fortunat rapporte, dès la fin du VIe siècle, que la charitable épouse de Clotaire Ier, Radegonde, donnait elle-même à manger aux pauvres infirmes et aveugles, au moyen d'une cuillère.

La pointe du couteau tint longtemps lieu de fourchette. Il n'est fait mention de celle-ci, pour la première fois, qu'en 1379, dans un inventaire de l'argenterie de Charles V. Les premières fourchettes étaient en fer, à deux ou trois branches ; puis on les fit en argent à quatre branches.

L'usage des grands plats de terre remonte à la plus haute antiquité. Par contre les assiettes furent longtemps inconnues et leur avènement dut faire bien des mécontents, car, avant l'apparition des assiettes, chaque convive avait devant soi un morceau de pain coupé en rond qui lui en tenait lieu : c'était le *pain tranchoir*, qu'il était de coutume, après le repas, de distribuer aux pauvres.

Dans le cérémonial du sacre de Louis XII il est encore question du pain tranchoir. Ce n'est donc guère que le règne de François Ier qui vit les premières assiettes de bois, puis de terre cuite et vernissée, de faïence, enfin de porcelaine et de différents métaux. C'est au XVIe siècle que le luxe commença de s'introduire dans ces ustensiles de table. Bernard de Palissy les orna de moulures artistiques.

Les buffets se chargèrent de plats de matière précieuse et de travail élégant. Les porcelaines de Saxe, et dans la suite de la Chine et du Japon, les vases d'or et d'argent furent le luxe des résidences royales et seigneuriales. Les vases à boire, surtout, depuis les coupes antiques jusqu'aux cristaux de Bohême et

de Venise, les gobelets, les tasses, les drageoirs, boîtes à épices, huiliers, salières, etc., fournirent aux artistes du xvie siècle une occasion d'exercer leur ingénieuse fantaisie.

La vaisselle d'or et d'argent existait en Gaule à une époque fort ancienne. Posidonius raconte que les Gaulois se servaient pour leurs festins de vases d'or et d'argent, usage qui s'explique par la richesse des mines de la Gaule. Grégoire de Tours représente le comte Leudaste parcourant les boutiques des marchands de Paris et examinant la vaisselle d'argent et les bijoux qu'ils étalaient. On lit dans la vie de saint Voué que, pendant quelque temps, il fut nourri par la charité d'une abbesse de Soissons; mais un jour qu'elle lui avait envoyé son dîner sur un plat d'argent, un pauvre vint demander l'aumône au saint; le pieux homme, qui n'avait rien à donner, remit au pauvre sa portion avec le plat.

Les ravages des Normands et les rançons énormes qu'ils exigèrent enlevèrent à la France une partie de sa vaisselle précieuse, mais le luxe ne tarda pas à reparaître au point que les rois durent interdire la vaisselle d'or et d'argent à ceux qui ne jouissaient pas d'une fortune suffisante. Les lois somptuaires ne suffisant pas, Philippe le Bel finit par prohiber toute vaisselle d'or et d'argent et même, en 1310, il fit aux orfèvres défense d'en fabriquer.

Ces mesures radicales ne purent cependant entraver les progrès du luxe et, en 1468, Juvénal des Ursins déplorait aux Etats généraux de Tours que tout le monde en France voulût posséder vaisselle d'argent! Bientôt le luxe de l'argenterie gagna les camps.

On lit dans une lettre de Mme de Sévigné, du 11 décembre 1689 : « Sa Majesté, M. le Dauphin, et Monsieur ont envoyé tous leurs meubles d'argent à la monnaie. » Le 18 décembre, elle revient sur le même sujet : « Que dites-vous de l'exemple que donne le roi de faire fondre toutes ses belles argenteries? Notre duchesse de Lude est au désespoir; elle a envoyé la sienne; Mme de Chaulnes sa table et ses guéridons, et Mme de Lavardin sa vaisselle d'argent qui vient de Rome, persuadée que son mari n'y retournera pas. » Dr ARGYRE.

Chronique Automobile

(*Suite*)

Des Carrossiers.

Lorsque l'on s'est enfin décidé pou une marque de châssis, reste la ques tion carrosserie.

Nouvelle complication; car si, pou le châssis, Monsieur a pris la décisio à peu près seul, il n'en est pas de mêm pour la carrosserie.

C'est généralement Madame qui im pose son goût et ses idées pour c choix.

Bien heureux pour Monsieur s'il n' pas en plus belle-maman, la sœur, l belle-sœur, la tante, etc., etc.

Pour la carrosserie découverte, c'es maintenant très simplifié; un torpedo capote, pare-brise, etc., il n'y a plus qu le porte-monnaie qui fera décider s' sera de bonne qualité courante, d qualité extra, ou bien de la camelote.

Dans ce dernier cas, je plains l'ache teur, car si l'ancien phaéton, aujour d'hui disparu, pouvait, au pis aller n'être pas fameux, il n'en est pas d même en torpedo; cela surtout à caus des portières.

Comme exemple je citerai celui d'u de mes amis parti en Sologne avec u magnifique torpedo, bien verni; e arrivant au pavillon de chasse, n'ayan eu aucun arrêt en route depuis la bar rière, il fallait que tous les voyageur enjambent les portières, aucune ne pou vant plus s'ouvrir.

Il faut être juste et reconnaître qu quelquefois c'est le contraire, elles s'ou vrent toutes seules en route!!!

Certaines maisons font maintenan la livraison des voitures toutes carros sées en torpedo; mais malheureusemen c'est généralement de qualité tout c qu'il y a de plus inférieure.

En cette année 1913, un construc teur, un grand, voire même le plu grand, a lancé sur le marché au dernie Salon deux types de voitures carros sées en torpedo, absolument sensation nels et défiant toute concurrence, car

osseries tout à fait parfaites pour le rix, et la clientèle s'est jetée sur ces oitures avec juste raison : il est à peu rès impossible de s'en procurer.

Mais pourquoi, à un si bas prix ces arrosseries sont-elles donc si avantaeuses ?

Tout simplement parce qu'avec tous es accessoires fournis dans le prix ce onstructeur y perd !!!

Mais il le peut, puisqu'en somme il end une voiture complète et non une arrosserie seule.

Les carrossiers ne sont pas très satisaits de cette manière de faire et cela e comprend.

Pour la carrosserie fermée, le coupé vec glaces de côté et la limousine ont ettement pris l'avantage.

Quoique, à cette époque de l'année, 'est-à-dire lorsque nous avons l'espoir le voir du soleil, le landaulet a de nouveau quelques partisans, mais c'est 'exception.

C'est évidemment très agréable de ouvoir être à découvert lorsqu'il fait eau, mais les inconvénients des joints le cette carrosserie l'ont fait tomber en léfaveur, surtout que souvent, par ces oints, il pleut dans l'intérieur de la voiure.

Puis il me faut parler des voitures conduite intérieure, dont la vogue grandit de jour en jour depuis quelques années, et surtout depuis la démoratisation de l'automobile.

C'est surtout lorsque l'on n'a pas de nécanicien que le genre de cette carosserie présente un grand intérêt.

Pour les gens d'affaires cela permet le circuler et de visiter une clientèle out en étant toujours très propre et ans être obligé de s'affubler de lunetes, et en hiver de peaux de bique ou utres gros vêtements.

Au point de vue agrément on a l'aantage d'être avec ses voyageurs, de ouvoir causer et de ne pas avoir l'air l'être le conducteur, le mécanicien des mis ou de la famille.

Reste la carrosserie rêvée par tous, que j'ai gardée pour terminer : c'est la carrosserie à deux fins, transformables : fermée l'hiver et découverte l'été.

En effet, c'est le rêve !!!

Mais, malheureusement, on peut dire sans hésiter qu'elle n'existe pas encore à l'état parfait, je dirai même à l'état tant soit peu satisfaisant.

Je suis convaincu que l'on y arrivera, mais comme il y a peu de temps que les carrossiers travaillent sérieusement cette idée, ils n'ont pas encore trouvé la solution.

Pour les voitures conduites par un mécanicien, le type démontable se ramène à ce que l'on a dénommé phaéton-landaulet, qui, une fois découvert, doit ressembler à un torpedo avec capote.

Où ce type est le plus demandé, c'est pour la conduite intérieure, et c'est là où, en l'état actuel, il est le plus défectueux.

D'abord, généralement, manœuvre assez difficile lorsque l'on est seul pour couvrir ou découvrir.

Ensuite, et c'est là le plus intolérable, bruit dans la voiture par la trépidation qui arrive à tout désarticuler et à donner du jeu dans tous les joints.

C'est le mal de tête certain pour celui qui circule quelques heures par jour dans une carrosserie semblable.

Je conclus donc, qu'à mon avis, pour le moment, il faut choisir une carrosserie découverte ou une carrosserie fermée.

G. Cernay.

P... à V... — L'article ci-dessus répond à votre demande.

F... à V..., M... à R... — Le fabricant de votre voiture a une huile qui porte sa marque, employez-la, vous éviterez tout ennui, et elle vous coûte moins cher que les huiles avec colle de poisson que vous achetez.

D... à J..., G... à S... — Vous écrirai avec détails incessamment.

OFFICIERS MINISTÉRIELS

Ces annonces sont exclusivement reçues par M. CLAUDE, 6, rue Vivienne.

---

nte au Palais, à Paris, le 28 juin 1913, à 2 heures. 1° opriété **ENGHIEN-LES-BAINS** (Seine-et-Oise) enue de Ceinture lieu dit « **Le Château Léon** ». ntenance : 4.854 mètres environ. Revenu brut : 000 francs. **Mise à prix** : **5.000** francs; 2° Propriété à **ENGHIEN**, rue du **hemin-de-fer, n° 13**. Contenance 349 mètres env. evenu brut : 1.645 francs. **M. à pr.** : **25.000** fr.; 3° opriété à **ENGHIEN**, rue de **Malleville, n° 35**. Cont. : 356 m. env. evenu brut : 1.200 fr. **Mise à prix** : **18.000** fr.; 4° ropriété à **SOISY**-sous-**MONTMORENCY**, eine-et-Oise). **Avenue de ceinture, n° 86**. Cont. : nv. 1.419m. Rev. br. : 2.000 fr. **M. à pr.** : **22.000** fr. 'adresser à Mes FAGNIEZ et VALLET, avoués; à Me VALÉE, notaire à Paris.

---

rande copr. **1250 M.** près Avenue **BOIS-DE-BOULOGNE** (r. de la Faisanderie, 8). Façade 31m68. Lib. **M. à pr.** : **600.000** fr. Adj. Ch. Not., 24 juin. S'ad es A. PRUD'HOMME et BREUILLAUD, 323, r. Saint-Martin

---

ION 14e **R. RAMBUTEAU**, 17, angle rue du Temple. Rev. br. : 4.693 fr. **Mise à prix** : **260.000** fr. Propriété à **ontenay-aux-Roses**, avenue Isabelle, 8. Cont. : 2.800 m. R. br. : 2.750 fr. **M. à pr.** : **35.000** fr. dj. Ch. n., Paris, 1er juillet. S'ad. à Mes GRESLÉ, BREUILAUD, G. MOREL D'ARLEUX, 15, rue des Saints-Pères.

. Deux laisons. 1° **R. GRENETA**, 44. R. br. : 5.395 fr. **M. à pr.** : **45.000** fr.; 2° R. rançois-Miron, 13. R. br. : 3.450 fr. **M. à pr.** : **30.000** fr. dj. s. 1 ench., Ch. not., Paris, 24 juin. Me BACHELEZ, ot., 3, r. Turbigo.

Maisons de rapport 1° Angle de la **Rue de RENNES**, 56, et rue Bernard-Palissy. Cce : 207m. Rev. br. : 28.760 fr. **M. à pr.** : **320.000** fr.; ° **Fg St-ANTOINE, 158** et dr. au bail, terrain contigu 900m. ev. br. 26.200 fr. **M. à pr.** : **250.000** fr. Adj. Ch. ot., 24 juin. S'adr. Me FAY, not., 11, r. St-Florentin.

Vente au Palais de Justice, le 2 juillet 1913, à deux heures. Maison de rapport à Paris.

RUE OCTAVE-FEUILLET N° 10,

Contenance : 488 mètres. Revenu brut : 55.530 francs environ. **Mise à prix** : **550.000** francs. Maison de rapport à Paris **RUE OLCHANSKI, N° 1** et rue Mozart, n° 138. Contenance : 343 mètres. Revenu brut : 4.570 francs environ. **Mise à prix** : **300.000** fr.
S'adresser à Mes ROGER BERTIN, avoué à Paris; POISSON, notaire; PRUVOST, liquidateur; VIALLARD et MOULIN, liquidateur amiable.

LEVALLOIS-PERRET. Maison d'angle rue Chevallier, 57 et r. Carnot, 43. Cont. : 380 m. Rev. 3.810 fr. **M. à pr.** : **35.000** fr. A adj. ét. Me PETIT, not. à Levallois, 19 juin 1913, 1 h.

Vente au Palais, le 2 juillet 1913, à 2 heures.
1° **PIECE DE TERRE** de 40 hectares sise Commune de Banneville-la-Campagne (Calvados). Revenu net : 5.280 fr. **Mise à prix** : **100.000** fr.; 2° **FERME**, sise commune de Notre-Dame de Livaye (Calvados). Contenance : 25 hectares, 37 ares, 82 cent. Revenu brut : 6.000 francs. **M. à pr.** : **100.000** fr.; 3° Pièce de terre de 49 ares 58 cent., sise terroir de Pernois, lieu dit « l'angle de la Truie » (Somme). Revenu net : 15 francs. **Mise à prix** : **400** francs. S'adresser pour renseignements à Mes NAUCHE, successeur de Me PLOCQUE, avoué, 31, faubourg Poissonnière; PLOCQUE, notaire et à CAEN, 58, rue Besnières, chez M. PRÉEL.

CHEMINS DE FER DU MIDI

BILLETS DE FAMILLE

Pour les stations thermales et balnéaires des Pyrénées.

Billets délivrés toute l'année, dans les gares des réseaux du Nord, *Paris-Nord excepté*, de l'Etat, d'Orléans, du Midi et de Paris-Lyon-Méditerranée, suivant l'itinéraire choisi par le voyageur et avec les réductions suivantes sur les prix du tarif général pour un parcours *aller et retour compris* d'au moins 300 kilomètres. Pour une famille de 2 personnes, 20 o/o ; de 3 personnes, 25 o/o ; de 4 personnes, 30 o/o ; de 5 personnes, 35 o/o ; de 6 personnes ou plus, 40 o/o.

Exceptionnellement, pour les parcours empruntant le réseau de Paris-Lyon-Méditerranée les billets ne sont délivrés qu'aux familles d'au moins 4 personnes et le prix s'obtient en ajoutant au prix de 6 billets simples ordinaires le prix d'un de ces billets pour chaque membre de la famille en plus de trois.

Durée : 33 *jours, non compris les jours de départ et d'arrivée.*

Faculté de prolongation moyennant un supplément de 10 0/0.

AVIS. — Un livret indiquant en détail les conditions dans lesquelles peuvent être effectués les divers voyages d'excursions de famille, etc ..., sera envoyé gratuitement à toute personne qui fera parvenir au Service commercial de la Compagnie, 54, boulevard Haussmann, à Paris (IXe arrond.), le montant du livret, 0 fr. 25.

BULLETIN FINANCIER

Une conférence d'ambassadeurs travaille à Londres pour rendre définitive la paix en la Turquie et les Etats balkaniques; une autre conférence travaille à Paris en vue résoudre toutes les questions financières que soulèvent les changements survenus Orient à la suite de la guerre; d'autres conférences enfin s'échangent entre Serbes Bulgares.

Malgré tant de conférences, tant de travaux, tant d'efforts, les choses d'Orient s'éclaircissent pas. Les Bulgares convoitent la Macédoine; les Serbes la réclament; l Grecs prétendent la garder. Si bien que l'entente balkanique est devenue la discor balkanique! Crise ministérielle en Bulgarie; menace de crise ministérielle en Serbi guerre possible entre ces deux Etats; guerre possible entre la Grèce et la Turqui Voilà où nous en sommes!

Dans de telles conditions, et bien que le ministère Barthou résiste victorieusement tous les assauts de ses adversaires, le marché reste mauvais et les affaires craintive C'est donc encore un recul des valeurs qu'il faut constater aujourd'hui.

La rente française est très soutenue. Elle n'en perd pas moins à 85,50 quinze cen mes sur la dernière quinzaine. L'Espagne extérieure à 90 est encore plus éprouvée.

Les fonds des Etats Balkaniques fléchissent: le Bulgare 5 o/o 1902 à 496, le Ser à 81,95, l'Hellénique à 304. Le Turc Unifié revient à 86,15. Seul le Roumain gagne que ques centimes à 88.

La plupart des fonds russes subissent une dépression assez sensible: le Consoli 4 o/o cote 91,95; le 4 o/o 1901, 87,20; le 4 1/2 o/o 1909, 99,10 et le 5 o/o 190 102,15.

Le recul est également notable sur les chemins de fer français. Nous trouvons l'E à 886, le Lyon à 1260, le Nord à 1680, l'Orléans à 1295, le Midi à 1130.

Quant aux établissements financiers, la gêne générale les empêche de prendre l'ess qu'ils attendent. Tous enregistrent des pertes: le Crédit Foncier revient à 894, le Cr dit Lyonnais à 1650 après 1640, le Crédit Mobilier à 659,50, l'Union parisienne 1208, le Crédit Français à 530. Sont à peu près stationnaires: la Société Générale à 8 et la Banque Française à 304.

Le monde des affaires se réserve. Cependant, la Compagnie des Messageries Mari mes place en ce moment, au prix de 475 fr., 60.000 obligations de 500 fr. 5 o/o, joui sance du 15 mai 1913, rapportant un intérêt annuel de 25 fr., moins les impôts. C obligations forment le solde des 110.000 obligations dont l'émission avait été autoris par l'Assemblée générale de 1912.

De même, la Société d'Eclairage, Chauffage et Force motrice porte son capital de 5 millions à 62.500.000, par l'émission de 50.000 actions de 250 fr. Ces actions sont rése vées aux actionnaires, à raison d'une action nouvelle pour quatre anciennes. Elles so offertes à 260 fr.

LE MASQUE D'OR.

MERCVRE DE FRANCE

26, rue de Condé, Paris

Paraît le 1er et le 16 de chaque mois sur 224 pages
et forme dans l'année six volumes

Littérature, Poésie, Théâtre, Beaux-Arts
Philosophie, Histoire, Sociologie, Sciences, Voyages
Bibliophilie, Sciences occultes
Critique, Littératures étrangères, Revue de la Quinzaine

La **Revue de la Quinzaine** s'alimente à l'étranger autant qu'en France. Elle offre un nombre considérable de documents et constitue une sorte « d'encyclopédie au jour le jour » du mouvement universel des idées.

Epilogues (actualité) : Remy de Gourmont.
Les Poèmes : Georges Duhamel.
Les Romans : Rachilde.
Littérature : Jean de Gourmont.
Histoire : Edmond Barthèlemy.
Philosophie : Georges Palante.
Le Mouvement scientifique : Georges Bohn.
Sciences médicales : Docteur Paul Voivenel.
Science sociale : Henri Mazel.
Ethnographie, Folklore : A. van Gennep.
Archéologie, Voyages : Charles Merki.
Questions juridiques : José Théry.
Questions militaires et maritimes : Jean Norel.
Questions coloniales : Carl Siger.
Esotérisme et Sciences psychiques : Jacques Brieu.
Les Revues : Charles-Henry Hirsch.
Les Journaux : R. de Bury.
Théâtre : Maurice Boissard.
Musique : Jean Marnold.
Art : Gustave Kahn.
Musées et Collections : Auguste Marguillier.
Chronique de Bruxelles : G. Eekhoud.
Chronique de la Suisse romande : René de Weck.
Lettres allemandes : Henri Albert.
Lettres anglaises : Henry-D. Davray.
Lettres italiennes : Ricciotto Canudo.
Lettres espagnoles : Marcel Robin.
Lettres portugaises : Philéas Lebesgue.
Lettres américaines : Théodore Stanton.
Lettres hispano-américaines : Francisco Contreras.
Lettres brésiliennes : Tristao da Cunha.
Lettres néo-grecques : Démétrius Astériotis.
Lettres roumaines : Marcel Montandon.
Lettres russes : Jean Chuzeville.
Lettres polonaises : Michel Mutermilch.
Lettres néerlandaises : J.-L. Walch.
Lettres scandinaves : P.-G. La Chesnais, Fritiof Palmér.
Lettres tchèques : Janko Cadra.
La France jugée à l'Étranger : Lucile Dubois.
Variétés : X...
La Vie anecdotique : Guillaume Apollinaire.
La Curiosité : Jacques Daurelle.
Publications récentes : Mercure.
Echos : Mercure.

VENTE ET ABONNEMENT

Les abonnements partent du premier des mois de janvier, avril, juillet et octobre. Les nouveaux abonnés d'un an reçoivent à titre gracieux le commencement des matières en cours de publication.

FRANCE		ÉTRANGER	
Le numéro..... *net*	1.25	Le numéro........	1.50
Un an..............	25 fr.	Un an..............	30 fr.
Six mois...........	14 »	Six mois...........	17 »
Trois mois.........	8 »	Trois mois.........	10 »

ABONNEMENT DE TROIS ANS

France : 65 fr. | **Étranger : 80 fr.**

Envoi franco, sur demande, d'un numéro spécimen et du catalogue complet des Editions du *Mercure de France*.

Poitiers. — Imprimerie du Mercure de France. G. ROY, 7, rue Victor-Hugo.